Un franc le volume

NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY

1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

SOPHIE GAY

— ŒUVRES COMPLÈTES —

LA COMTESSE D'EGMONT

NOUVELLE ÉDITION

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

PQ
2260
.B25
C6 25
1874
SMR

COLLECTION MICHEL LÉVY

LA COMTESSE D'EGMONT

OUVRAGES

DE SOPHIE GAY

Publiés dans la collection Michel Lévy

Anatole	1 vol.
Le Comte de Guiche	1 —
La Comtesse d'Egmont	1 —
La Duchesse de Châteauroux	1 —
Ellénore	2 —
Le Faux Frère	1 —
Laure d'Estell	1 —
Léonie de Montbreuse	1 —
Les Malheurs d'un Amant heureux	1 —
Un Mariage sous l'Empire	1 —
Le Mari confident	1 —
Marie de Mancini	1 —
Marie-Louise d'Orléans	1 —
Le Moqueur amoureux	1 —
Physiologie du Ridicule	1 —
Salons célèbres	1 —
Souvenirs d'une vieille Femme	1 —

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

LA COMTESSE D'EGMONT

PAR

SOPHIE GAY

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

Droits de reproduction et de traduction réservés

MADAME RÉCAMIER

Les correspondances, les mémoires contemporains de la comtesse d'Egmont parlent tous de sa beauté gracieuse, de son charme irrésistible, et de cette bonté spirituelle qui lui soumettait les cœurs de tout âge; il me semble n'en pouvoir mieux donner l'idée qu'en plaçant votre nom à côte de son portrait; et puis cet hommage vous rappellera ma constante amitié.

SOPHIE GAY.

LA
COMTESSE D'EGMONT

I

LA DUCHESSE DE RICHELIEU

C'est à Montpellier, c'est sous le beau ciel du Languedoc que la princesse Élisabeth de Lorraine, héritière des Guise, duchesse de Richelieu, mit au monde Sophie Septimanie de Richelieu; objet des plus vifs désirs de son père et de sa mère, qui n'avaient qu'un fils, la naissance de ce second enfant fut l'occasion de plusieurs fêtes brillantes. Le duc de Richelieu présidait alors les états de Languedoc; sa magnificence, sa générosité, son art de plaire à tous ceux qu'il avait intérêt de captiver le faisaient adorer de toute la province. Le bruit de ses aventures scandaleuses avait d'abord effrayé les maris et les pères; mais la présence de la duchesse de Richelieu à Montpellier, la conduite que tenait le duc envers elle, son respect pour la femme distinguée dont le grand nom ajoutait tant d'illustration au sien, détruisirent bientôt les préventions qui pouvaient lui être défavorables.

Chaque jour apportait au noble gouverneur du Languedoc un nouveau témoignage de la reconnaissance publique; à peine les cloches de la cathédrale eurent-elles annoncé l'heureuse délivrance de la duchesse de Richelieu, les bourgeois de Montpellier vinrent joindre leurs prières à celles que le duc et tous les gens de sa maison adressaient à Dieu pour le prompt rétablissement de la mère et le bonheur de l'enfant.

Au sortir de l'église, M. de Richelieu reçut la députation des états accompagnés des échevins, et du commandant des notables de la ville; ils venaient lui demander, au nom de la province, l'honneur d'être marraine de l'héritière des Guise et des Richelieu; deux jours après, avec toute la pompe d'une cérémonie solennelle, la nouvelle-née fut baptisée sur les fonts de l'antique Maguelone, et reçut le nom de *Septimanie*, nom gothique de cette belle province de France.

Tant d'honneurs et de joie semblaient présager un heureux avenir, et pourtant l'enfance de Septimanie de Richelieu fut frappée du plus grand des malheurs. La santé de sa mère, déjà affaiblie par une couche pénible, donna bientôt de vives inquiétudes. Les médecins de Montpellier, qui passaient alors pour les plus savants de toutes les Facultés, décidèrent que les chaleurs de l'été dans ce climat seraient funestes à la malade, et lui ordonnèrent de retourner à Paris.

Le duc de Richelieu, que ses grandes dissipations contraignaient souvent à de ridicules économies, avait loué son hôtel de la place Royale pour tout le temps que durerait la tenue des états du Languedoc, et la duchesse de Richelieu alla demeurer au Temple, dans la maison de son père. Hélas! les tendres soins qu'elle reçut de sa famille et de son mari, dont l'attachement pour elle l'emporta toujours sur ses goûts frivoles, et fut le plus vif sentiment de sa vie amoureuse, le bonheur d'être deux fois mère, la paix d'une existence à la fois douce et honorée, ne purent triompher de sa maladie; elle succomba dans le mois d'août 1740 à une inflammation de poitrine.

La nuit où elle mourut, on vint avertir le duc de Richelieu qu'elle était au plus mal. Il vole aussitôt près d'elle; sa vue semble la ranimer :

— Ah! j'en veux beaucoup, dit-elle, à ceux qui vous ont fait venir; je voulais vous éviter le chagrin de me voir mourir; mais, puisque vous voilà, embrassez-moi pour la dernière fois (1).

(1) Vie du maréchal de Richelieu, tom. II.

Le duc se jette dans ses bras, la baigne de ses larmes; il se sent presser vivement sur ce sein qui respire à peine; il veut s'arracher à ces étreintes convulsives, à ces caresses funèbres pour demander du secours. Vains efforts! la mort le tient captif sur ce cœur qui ne bat plus; une horrible convulsion, la dernière, a si fortement contracté les bras et les mains de la morte qu'il ne peut s'en dégager. C'est avec effort qu'on le délivre; il se refuse à croire à son malheur, il s'obstine à prodiguer des secours inutiles; il espère que la mère se ranimera à la voix de ses enfants; le jeune duc de Fronsac et sa sœur sont amenés près du lit de deuil, mais c'est vainement que leur bouche enfantine sourit à ce visage inanimé; c'est vainement que leurs petits bras s'étendent vers leur mère, que leurs regards, leurs cris l'appellent... elle ne doit plus leur répondre.

Le lendemain de cette triste scène qui n'aurait pu laisser de souvenir dans l'esprit trop jeune de Septimanie, si l'on ne s'était appliqué à la lui raconter sans cesse pendant son enfance, elle se vit habiller tout de noir, et cette couleur funèbre, la terreur des enfants, ce premier chagrin, lui laissèrent depuis une impression de mélancolie qui ajoutait un charme de plus à sa beauté noble et gracieuse.

Madame de Richelieu avait été l'objet de l'amour, de l'ambition de son mari; il lui donna de sincères regrets, et fut s'enfermer un mois au château de Richelieu pour la pleurer sans contrainte, ne pouvant supporter la vue des gens qui ne partageaient point sa peine ou qui paraissaient en douter. Il porta même la susceptibilité en ce genre jusqu'à s'offenser de ce que son ami, M. de Voltaire, eût laissé donner au théâtre la première représentation de *Zulime,* huit jours après la mort de la duchesse de Richelieu, de cette aimable princesse de Guise pour laquelle il avait fait ces jolis vers :

Un prêtre, un oui, trois mots latins
A jamais fixent vos destins.
Et le célébrant, etc., etc., etc. (1).

(1) Épître à mademoiselle de Guise, sur son mariage avec M. le duc de Richelieu. (Épîtres, *Œuvres de Voltaire.*)

M. de Voltaire, qui était à Bruxelles, ne prévoyant pas que la maladie dont la duchesse languissait depuis près d'une année dût l'enlever juste au moment de la représentation de *Zulime*, n'avait point donné d'avis à ce sujet à M. d'Argental, et celui-ci, tout à la gloire dramatique de son dieu littéraire, oublia que le philosophe avait intérêt à ménager le grand seigneur. L'auteur de *Zaïre* portait depuis longtemps un sincère attachement à mademoiselle de Guise, et avait beaucoup contribué à son mariage avec le duc de Richelieu. Un esprit aussi supérieur devait apprécier toutes les qualités qui la distinguaient. On peut juger de ses sentimens pour elle par ce qu'il en dit dans une de ses lettres à son ami d'Argental (1).

La sœur du duc de Richelieu, abbesse du Trésor, fut chargée de l'éducation de sa nièce; c'était une femme spirituelle, dont la nature et le caractère se trouvaient en opposition constante avec sa profession, et qui n'en remplissait pas moins ses devoirs avec une rigide exactitude; mais sa sévérité s'épuisait sur elle-même, et dès qu'il se présentait une occasion de placer innocemment son indulgence pour les faiblesses humaines, et son penchant pour les sentimens romanesques, elle les encourageait avec d'autant plus de force qu'elle n'en voyait point le danger. Tout ce qui avait pour principe ou même pour prétexte un but honnête lui semblait mériter sa protection; différente du *Tartufe* de Molière, c'est avec le ciel seul qu'elle ne voyait aucun accommodement. Habituée dès sa plus tendre jeunesse à excuser près de son père les torts graves, les folies de son frère, elle avait fini par se persuader

(1) « Vous n'ignorez pas la perte que je fais en elle (madame de Richelieu). J'avais droit de compter sur les bontés, et j'ose dire sur l'amitié de madame de Richelieu. Il faut que je joigne à la douleur dont cette mort-là m'accable celle d'apprendre que M. de Richelieu me sait le plus mauvais gré du monde d'avoir laissé jouer *Zulime* dans ces cruelles circonstances. Vous pouvez me rendre justice. Cette malheureuse pièce devait être donnée longtemps avant que madame de Richelieu fût à Paris. J'ai fait depuis humainement ce que j'ai pu pour la retirer, sans en venir à bout, etc., etc. » (*Voltaire*, vol. LXX.)

ce qu'elle répétait chaque jour pour calmer la colère du vieux duc, et par ne plus voir que les inconséquences d'un charmant étourdi dans la désordre et la conduite d'un *roué* déterminé.

Rien n'explique mieux le charme, l'espèce de fascination qui soumettaient à M. de Richelieu toutes les personnes qui l'approchaient, que le singulier dévouement de sa sœur. Elle pouvait prétendre à un bon mariage; son père le désirait comme un juste châtiment des excès et de la désobèissance de son fils; mais servir le ressentiment du vieux duc contre un frère qu'elle adorait lui était impossible; et c'est de son propre mouvement qu'elle se décida à prendre le voile par intérêt pour la fortune de ce frère dont elle voulait le bonheur avant tout.

Son autre sœur, mariée à M. du Châtelet, gouverneur de Vincennes, ne fut pas si généreuse; aussi l'amitié du jeune duc restait-elle tout entière à l'abbesse du Trésor. Le temps ne fit qu'ajouter à cette affection, dont la plus grande preuve fut le soin qu'il lui confia d'élever l'enfant de sa prédilection, cette charmante Septimanie, qui devait être un jour la plus belle, la plus distinguée et la moins heureuse des femmes de la cour de Louis XV.

II

LE COUVENT

L'abbaye du Trésor dominait une des plus belles vallées de la Normandie. Ses vieux ombrages, ses longs cloîtres assombris par les rameaux d'anciens ceps de vignes, à grappes vertes et rares qui ne mûrissent jamais ; ses pierres tumulaires qui marquaient dans l'enceinte du cloitre la place où gisaient les religieuses mortes ; son église humide dont quelques riches tapis cachaient mal la mousse qui recouvrait la base des piliers, tout enfin donnait à cette habitation l'aspect le plus triste. Mais par la même raison qu'un palais éclatant de luxe, retentisant d'accords harmonieux, où les rires et la danse semblent garants de la joie, est souvent habité par le

malheur, ce couvent si triste en apparence servait d'asile à la tranquillité, aux doux intérêts de l'âme, et souvent même à la gaieté. Il y avait bien, comme partout, des sentimens d'envie, de petites jalousies et des caquets presque autant qu'à la cour; mais le dédain de la supérieure pour ces travers inséparables de l'état de société, sa tolérance pour les torts que rachetait une foi sincère, son attrait pour les idées nouvelles, offraient le vrai modèle d'une philosophie appliquée à la religion, et chacune de ses sujettes cherchait à l'imiter ; car les couvents de femmes, véritables ruches d'abeilles où le travail et l'ordre ont créé une monarchie pour maintenir la paix, avaient, avec les avantages d'un gouvernement immuable, les inconvénients d'une petite cour, et, comme dans les plus grands États, la reine y donnait l'exemple ou la mode des défauts ou des qualités que devaient adopter ses sujets

L'abbesse du Trésor, trop spirituelle pour se flatter de conversions impossibles, tâchait seulement d'appliquer les défauts inhérents au caractère féminin à des vanités innocentes; elle avait institué des prix pour les plus blus belles broderies, pour les dentelles les plus riches, les fleurs les mieux imitées, qui devaient servir à parer les autels. Dans aucune abbaye les divins cantiques n'étaient chantés par des voix plus pures et mieux exercées. On venait de Vernon, qui était à deux lieues de là, pour entendre la grande messe et les orgues de l'abbaye du Trésor. Plusieurs religieuses, et les élèves du couvent, se disputaient chaque dimanche l'honneur de soutenir les chants sacrés pas les accords de l'orgue, et il naissait de cette noble émulation un concours de musique qui formait plus d'un talent remarquable. La direction des aumônes, celle de la maison, l'éducation des élèves, étaient un moyen de plus d'employer leur orgueil. Rien n'égalait la fierté de la sœur dont la protégée remportait le premier prix ; elle en humiliait bien un peu les autres ; mais ce péché était absous par la reconnaissance de l'élève et de ses parents. Ainsi du fond de sa retraite, l'abbesse du Trésor donnait une grande leçon aux puissants de la terre en faisant servir la vanité de chacun au bonheur de tous.

Chérie de sa tante, des religieuses et de ses compagnes, c'est là que Septimanie recevait une éducation à la fois pieuse et mondaine, solide et élégante. Une gouvernante sévère, attachée depuis longtemps à la maison des Guise, et qui n'avait jamais quitté la duchesse de Richelieu, fut chargée par le duc de surveiller sa fille et de tempérer l'indulgence que ne pouvait manquer d'avoir l'abbesse du Trésor pour une enfant aussi aimable. Madame Desormes, descendante en droite ligne d'un valet de chambre du Balâfré, avait toute la hauteur des ducs de Lorraine, et ses idées aristocratiques, en opposition continuelle avec celles de l'abbesse, lui inspiraient le désir naturel de la contrarier le plus qu'il était possible. Ainsi, lorsque la tante de Septimanie oubliait de la punir pour quelque étourderie, madame Desormes lui infligeait de son chef une pénitence sévère, l'empêchait d'aller jouer dans le jardin pendant la récréation, et la forçait à écouter pour la centième fois les grands événements de la Ligue, les états de Blois et l'assassinat de son noble aïeul.

Tout en trouvant les récits de sa gouvernante peu variés et trop longs, Septimanie n'écoutait pas sans orgueil l'histoire de la puissance et des hauts faits qui illustraient la famille de sa mère. Ce sentiment, nourri par les soins de madame Desormes, se maintint dans l'âme de mademoiselle de Richelieu, peut-être à un plus haut degré que son père ne le voulait.

De son côté, l'abbesse entretenait souvent sa nièce des talens supérieurs et de la haute politique de leur grand-oncle, de ce cardinal-roi qui avait soumis à son pouvoir la noblesse et le trône. Ainsi Septimanie apprenait de l'une que le premier de tous les avantages est celui d'une grande naissance, et de l'autre que cet avantage était vain sans le mérite personnel et le courage de se faire valoir (nom que l'abbesse donnait à l'ambition et au despotisme de son grand-oncle).

Il naissait de ces réflexions opposées un mélange d'idées féodales et philosophiques qui régna toujours dans l'esprit de Septimanie, et lui donna cette complaisance pour les préjugés qui a tant de grâce chez les femmes, et cet enthousiasme

pour les talents, la gloire, les nobles ambitions, les succès, enfin pour tout ce qui fait le romanesque de la vie. Ainsi le contraste de sa nature et de son éducation la rendait à la fois modeste, fière, inconséquente, sage, réservée et passionnée.

Le duc de Richelieu, qui sous sa frivolité apparente ne négligait pas ses intérêts de gloire et de fortune, s'était attaché à celle du maréchal de Belle-Isle, dont les talents et la volonté tenace devaient nécessairement réussir auprès d'un roi spirituel, brave et indécis.

Unis par la plus forte de toutes les sympathies, une haine commune pour le cardinal de Fleury et M. de Maurepas, le duc de Richelieu et le maréchal de Belle-Isle se croyaient sincèrement amis, et pourtant leurs caractères, leurs goûts, leurs idées ne s'accordaient en rien, ; mais les ambitieux sont de si bonne foi dans leur désir de renverser l'obstacle qui les gêne, qu'ils croient aimer tout ce qui les aide à parvenir à ce but.

Jamais Septimanie ne venait passer quelques jours chez son père sans y rencontrer le maréchal et son jeune fils, le comte de Gisors. De retour au couvent, elle allait se promener avec sa tante au château de Bisy, près de Vernon et de l'abbaye du Trésor. C'était une habitation admirable appartenant au maréchal de Belle-Isle, et où il faisait élever son fils unique. Le jeune comte Louis de Gisors avait quelques années de plus que Septimanie, il était appelé à hériter dignement des avantages, du rang et de la fortune de son père. Il avait de plus une figure charmante, et annonçait déjà toutes les qualités qui depuis l'ont fait distinguer.

L'abbesse du Trésor jugea, dans son intérêt pour son frère et sa nièce, qu'un mariage entre les enfans des deux amis serait le meilleur moyen d'éterniser l'union de leurs familles et de servir les vues particulières du duc de Richelieu. Dès lors, croyant agir selon ses devoirs de sœur et de tante, l'abbesse, loin de combattre le sentiment qui devait naître d'une amitié d'enfance entre deux êtres également aimables, entretint dans le cœur de sa nièce une préférence marquée pour le jeune comte de Gisors.

Cette préférence était déjà le sujet de toutes les conversa-

tions de Septimanie avec sa compagne favorite, mademoiselle Laurette de Poligny.

— Quoi! vraiment, disait cette dernière, il te donne un bouquet toutes les fois que tu vas à Bisy?

— Non-seulement un bouquet, répondit Septimanie, mais une corbeille remplie des plus beaux fruits du jardin. Il vole les ananas dans les serres pour me les offrir. Nous le trouvons toujours à cheval sur la route les jours où nous devons aller nous promener dans le parc de son père.

» — Vous saviez donc, lui ai-je dit hier, que nous devions venir ?

» — Non, m'a-t-il répondu; la crainte de perdre un seul moment du bonheur de vous voir m'amène chaque matin sur la route, bien souvent inutilement; mais enfin le jour arrive où je vous aperçois de loin, et je suis si content alors que j'oublie tout le temps que j'ai attendu vainement et la mauvaise humeur de mon gouverneur, que ma promenade sur la même route ennuie à la mort.

» Que penses-tu de cela ?

Et Laurette, que trois années de plus que son amie rendaient déjà rêveuse, pensait que le jeune Louis était amoureux.

Cette idée se changea bientôt en certitude, et c'est dans cette douce croyance que s'éleva la belle Septimanie. Privée des l'enfance des caresses de sa mère, de ces douces émotions d'une chaste tendresse, sa première affection fut l'amour. Elle s'y livra avec la confiance d'un enfant qui a besoin d'être aimé, de sentir l'objet d'une passion vive et sincère, inaltérable, telle que le dévouement d'une mère. Cette tendresse maternelle que la mort lui avait ravie, ce bonheur qui lui manquait, elle le demandait à tout ce qui lui ressemble.

Cependant elle était l'orgueil de son père et son attachement pour elle l'emportait sur tous ses autres sentiments. La duchesse de Lauraguais qui régnait alors sur lui, ou plutôt qui était son heureuse esclave, ne dut l'honneur de se consacrer si longtemps à lui qu'à l'attachement et à l'admiration qu'elle avait pour Septimanie. Rien n'était si difficile à concilier que le respect, la tendresse du duc de Richelieu pour sa

fille avec l'habitude qu'il conservait, en dépit de son âge, de chercher à séduire toutes les femmes qui lui plaisaient ; habitude qui le rendait sans cesse le héros des aventures les plus scandaleuses, et mettait sa conduite en contradition frappante avec les principes de vertu qu'il voulait inspirer à sa fille. Mais plus il avait détruit de réputations, plus il portait d'estime à celles qui restaient intactes. Son orgueil paternel rêvait pour Septimanie une supériotité dont il avait rencontré peu d'exemples : celle d'être à la fois belle, spirituelle, brillante et sage.

III

LA NOVICE

Il y a par règne une ou deux personnes dont on parle toujours et partout. A cette époque les noms de Voltaire et du maréchal de Richelieu dominaient toutes les conversation, soit pour les louer ou les blâmer; chaque jour un ouvrage de l'un, une action de l'autre, alimentaient la critique ou ajoutaient à l'admiration. Il n'était point de retraite où ne retentît le bruit de leurs succès; et la supérieure la plus austère, la mère de famille la plus vigilante, employaient vainement leur autorité pour empêcher la lecture du livre défendu, ou le récit de l'histoire scandaleuse. On trouvait chaque jour un volume de Voltaire sous le chevet de quelque novice, et le nom du duc de Richelieu prononcé à voix basse dans les cloîtres trahissait trop souvent la nature des confidences qui s'y faisaient.

Septimanie parlait souvent de son père à ses compagnes, mais son esprit, encore trop jeune pour apprécier les qualités réelles qui le distinguaient, ne vantait que ses agréments frivoles; c'était, disait-elle, le plus beau, le plus aimable des hommes de la cour, et comme il était parfait pour elle et pour sa tante, elle n'imaginait pas dans son innocence qu'il pût être moins bon envers toute autre femme; enfin, à force de le vanter avec toute l'exaltation de l'amour et de la vanité filiale,

elle avait inspiré à sa compagne, mademoiselle de Poligny, une admiration fort dangereuse.

Dans la retraite absolue, il ne naît point de sentiments faibles; le moindre goût y tourne en passion : le cœur le moins constant et l'esprit le plus léger y sont contraints à vivre d'une pensée, d'une espérance, d'un nom. C'est le triomphe de l'idée fixe et la source de presque toutes les déceptions qui affligent les pauvres amants. Comment se persuader que la jeune recluse qui s'expose à toutes les tortures d'une vengeance sacerdotale, si le moindre billet tendre écrit de sa main tombe au pouvoir de ses supérieures, qui risque de se tuer en sautant du haut d'un mur de jardin, de se perdre à jamais en suivant celui qu'elle aime, comment se persuader que cette femme héroïque ne soit pas la proie d'un sentiment profond, indestructible. Eh bien, la moindre distraction, un bal, un spectacle, un parure nouvelle, l'eût peut-être détournée de ce projet, ou plutôt jamais elle ne l'aurait conçu sans le secours de l'ennui et le besoin d'animer sa vie monotone par un malheur ou une faute.

Mademoiselle de Poligny avait un beau nom et point de fortune, c'est-à-dire qu'elle était condamnée à prendre le voile pour éviter à sa famille la honte de lui voir faire un mariage bourgeois. Ce sacrifice imposé par le tyran le plus impérieux, l'orgueil paternel, quelquefois la tendresse d'un mère l'empêchait de s'accomplir ; mais madame de Poligny était morte, et rien ne s'opposait plus au projet depuis si longtemps arrêté de consacrer au cloître la jeunesse et la beauté de Laurette.

Élevée depuis son enfance dans l'abbaye du Trésor, choyée par les religieuses qui voyaient en elle une compagne de prison, protégée par l'abbesse, qui la regardait comme l'amie de sa nièce, comme un exemple utile à la communauté, Laurette se résigna sans peine à prendre l'habit de novice; elle était si jolie sous ces voils blancs! Parfois on contemplait sa démarche gracieuse sous ce noble costume, son doux sourire et cet air de contentement que donne toujours aux jeunes personnes le premier acte important de leur vie. Mademoiselle de Richelieu enviait son sort, et se demandait pourquoi elle

irait s'exposer à perdre son âme dans ce monde qu'on lui peignait si corrompu, tandis qu'il lui était si facile de faire son salut en imitant le saint dévouement de son amie.

Un jour que son exaltation religieuse était encore augmentée par la pompe d'une grande fête, elle se présenta chez sa tante au sortir de la messe, et la pria de lui accorder un entretien particulier, car elle avait une importante communication à lui faire. L'abbesse, croyant qu'il s'agit d'une permission de sortir, d'une grâce à obtenir pour quelque pensionnaire en pénitence, est bien étonnée d'entendre sa nièce lui déclarer que, convertie par les exhortations qu'elle lui avait si souvent entendu faire à Laurette, et par le bonheur dont celle-ci paraît jouir depuis qu'elle se dispose à faire ses vœux, elle aussi veut être religieuse.

— Vous, religieuse? s'écrie la sœur du duc de Richelieu; mais vous n'y pensez pas, mon enfant!

— Oh! si, ma mère, j'y pense nuit et jour, reprit Septimanie, depuis une semaine... j'avoue qu'avant la conférence que vous avez eue avec Laurette, sur les dangers du monde, sur ce que vous appelez un attachement mondain, ces idées-là ne m'étaient jamais venues à l'esprit; mais aujourd'hui que je sais, comme vous l'avez dit, que le malheur et l'enfer menacent sans cesse la femme qui s'éloigne de l'asile du Seigneur, je veux rester ici toute ma vie.

— C'est une sainte résolution, ma fille, et dont le ciel vous tiendra compte; mais vous êtes encore trop jeune pour en connaître l'importance : à quatorze ans ans on ne peut disposer de sa destinée; vous devez avant tout vous soumettre aux volontés de votre famille, et votre père ne me pardonnerait pas de vous engager....

— Mon père ne veut que mon bonheur, et dès qu'il m'a confiée à vous...

— Sans doute il veut faire de vous une bonne chrétienne, interrompit l'abbesse avec impatience; mais on peut faire son salut dans le monde aussi bien que dans un couvent.

Alors l'abbesse, oubliant que ce qu'elle dit est en opposition directe avec ce qu'elle répétait sans cesse à la jeune novice de-

vant Septimanie, ajoute tout ce qu'elle croit pouvoir détourner sa nièce d'un projet qui l'aurait infailliblement brouillée avec son frère ; puis elle va jusqu'à rappeler à Septimanie qu'elle était presque fiancée avec le comte de Gisors ; et lui reproche de l'oublier, car, dit-elle, le mariage est aussi un sacrement.

— Ce n'est pas moi qui oublie! s'écrie Septimanie en pleurant; mais depuis que le comte Louis a suivi son père à l'armée, a-t-il pensé une seule fois à me faire donner de ses nouvelles? Ah! je vois bien que vous avez raison, il n'y a pas de bonheur à espérer dans le monde, où l'on ne rencontre que vanité, trahison, ingratitude; Dieu seul nous protége et nous aime toujours ; aussi est-ce Dieu seul qu'il faut aimer!

L'abbesse, fort embarrassée d'avoir à réfuter ses propres paroles répétées par sa nièce, se retrancha dans l'autorité paternelle, qui défendait à Septimanie de se consacrer à Dieu sans savoir ce qu'en penserait son père.

Cette vocation subite, causée par le dépit, n'avait rien d'effrayant; cependant l'abbesse pensa qu'il était prudent d'en instruire son frère, et peu de jours après cet entretien, les grilles extérieures du vieux couvent s'ouvrirent pour laisser entrer le carrosse à six chevaux du maréchal de Richelieu.

Dans ses fréquentes visites à l'abbaye du Trésor, il habitait un corps de logis attenant au mur du jardin de la communauté. Son rang, son titre de frère de l'abbesse lui donnaient le droit de pénétrer dans la partie du couvent où logeait sa sœur, et les religieuses le rencontraient souvent dans le jardin causant avec sa fille et leur abbesse.

Son arrivée à l'abbaye était toujours l'occasion d'une fête; il apportait à Septimanie une quantité de présents, qui étaient bientôt dispersés entre ses compagnes, et des friandises qui servaient à de joyeuses collations. L'abbesse donnait ces jours-là un grand dîner à l'archevêque de Rouen, au directeur de la communauté, et plusieurs religieuses avaient l'honneur d'y être admises, ainsi que les compagnes favorites de mademoiselle de Richelieu. La jeune novice fut, à la requête de son amie, portée sur la liste des invitées. Septimanie, fière de l'a-

mitié d'une personne qui avait quatre ans de plus qu'elle, et toutes les qualités qu'on estime le plus, sans compter les agrémens qu'on envie, même dans un cloître, parla de Laurette à son père de manière à lui donner le désir de la connaître ; à peine l'eut-il aperçue se promenant solitaire sous les vieux tilleuls du jardin, qu'il devina la véritable cause de son exaltation religieuse :

— C'est de l'amour terrestre appliqué au ciel, pensa-t-il, en contemplant les regards pleins de feu, la démarche langoureuse de la belle novice ; elle n'aurait pas cette tristesse qui lui donne tant de charme, si l'adoration de Dieu suffisait à son cœur.

En effet, condamnée à la réclusion, au sacrifice éternel des attachemens du monde, Laurette cherchait à remplacer un bonheur qu'elle regrettait sans le connaître, par l'espérance d'une félicité divine, infinie, telle que le ciel la promet.

Ce fut une abominable pensée que celle de détourner du ciel cette âme exaltée, que de chercher à lui prouver la fragilité de la vocation qu'elle croyait immuable ; et cette pensée coupable, un homme de plus de cinquante ans, le duc de Richelieu osa la concevoir ; là, près de sa fille dont il respectait et chérissait la pureté, dont il aurait tué de sa propre main le séducteur, s'il se fût trouvé un être assez téméraire pour vouloir la déshonorer ; M de Richelieu, sans égard pour le saint lieu qui le recevait, pour l'hospitatité qu'il trouvait chez sa sœur, la confiance que devaient inspirer son âge, son rang, son titre de père, cet homme, blasé sur les succès du monde, accoutumé à triompher de toutes les rivalités, ne put se défendre de l'orgueilleux plaisir de combattre contre la divinité elle-même.

Aussi ingénieux que discret dans les moyens de faire connaître et accueillir son amour, on n'a jamais su comment il était parvenu à porter le trouble et le désespoir dans le cœur de Laurette ; seulement, depuis qu'il l'avait rencontrée dans le jardin, depuis qu'il l'avait vue chez sa sœur, elle était distraite, rêveuse, et ne parlait plus qu'en rougissant de sa prochaine prise d'habit. Des réflexions sur la mort... des mots

sinistres dits presque involontairement par elle, donnaient quelque inquiétude sur la sincérité de sa vocation ; mais on n'aurait osé en faire la remarque tout haut, tant on craignait qu'elle ne se désistât. Chaque fois que le maréchal venait à l'abbaye, elle tombait dans une sorte de stupeur qui contrastait avec l'agitation générale, car ces jours-là les sœurs redoublaient de soins pour seconder leur abbesse dans la pompeuse réception qu'elle aimait à faire à son frère. C'était un bruit, un mouvement, qui faisaient trève au silence habituel; Laurette seule ne prenait aucune part à ces préparatifs ; on aurait cru que l'arrivée de cet hôte dangereux était sans nul intérêt pour elle, si son visage pâli, ses regards brillants et inquiets, n'avaient trahi une émotion de joie et de terreur.

Son année de noviciat révolue, Laurette tomba tout à coup très-malade ; elle pria l'abbesse de permettre à Septimanie de venir la soigner, l'abbesse y consentit. Laurette semblait frappée de l'idée qu'elle n'avait plus que peu de moments à vivre.

En entrant dans cette cellule qu'éclairait la faible lueur d'une lampe de nuit, Septimanie fut saisie d'un pressentiment funèbre ; mais il céda bientôt à l'aspect des joues colorées de la malade, de ce regard animé, de ce sourire forcé qu'elle prenait pour les signes certains d'un retour à la santé ! Comment deviner à son âge que l'excès de la souffrance et l'espoir de la mort puissent ainsi embellir un visage !

Elle s'approche de Laurette ; elle l'embrasse, lui parle, mais les yeux fixés sur les siens, Laurette ne répond pas ; elle semble absorbée par un souvenir fatal ; inquiète de ce silence, Septimanie l'appelle en pleurant ; Laurette la serre sur son cœur d'une manière convulsive, puis, se penchant vers le pied de sa couchette, elle lui fait signe de soulever son matelas. Septimanie obéit, et trouve sous ce matelas une grosse clef, qui lui paraît être celle d'une porte de jardin ; Laurette s'en empare et la lui remet après avoir regardé si personne ne venait les surprendre ; ensuite, elle essaie en vain de parler, fait des signes que son amie ne peut comprendre ; enfin, après mille efforts qui prouvent assez les affreuses douleurs

dont elle est déchirée, Laurette, serrant la clef dans la main de Septimanie, lui adresse quelques paroles d'un ton suppliant; mais la contraction qui tient ses dents fortement serrées ne permit d'entendre que ces mots : *Dans le puits.*

— Tu veux que je jette cette clef dans le puits ? demanda Septimanie, craignant d'avoir mal compris. Un signe de tête lui répond *oui* ; et presque au même instant, d'horribles convulsions s'emparèrent de Laurette.

A cette vue, Septimanie ouvre précipitamment la porte de la cellule, et demande à grands cris du secours. Toute la communauté arrive ; l'abbesse, frappée de l'état où elle voit la malade, fait aussitôt appeler le médecin et le directeur du couvent ; elle défend à sa nièce de rentrer dans la cellule, elle ne veut point la rendre témoin du malheur qu'elle redoute. Septimanie murmure de cet ordre ; mais puisqu'elle ne peut la soigner elle-même, elle veut du moins remplir la volonté de son amie ; en cet instant où toute la maison est occupée à secourir Laurette, elle est sûre de n'être vue de personne en se rendant vers le puits du jardin ; elle y jette la clef et revient aussitôt dans le corridor du parloir où toutes les religieuses attendent des nouvelles de la mourante ; ces nouvelles sont de moment en moment plus sinistres ; on craint que l'état convulsif de l'agonisante ne lui permette pas de se confesser avant de succomber, et l'inquiétude pour son salut l'emporte sur toutes les autres ; mais la douceur angélique de Laurette, sa piété, sont les garants de sa béatitude, comment soupçonner qu'une vie si courte et passée tout entière dans le cloître s'éteigne dans le désespoir et les remords !

Aux exclamations qu'elle entend, aux larmes qu'elle voit répandre, Septimanie devine que son amie est prête d'expirer ; alors, n'écoutant que sa douleur, elle s'élance vers la porte de la cellule, et pénètre jusqu'au lit de Laurette ; sa voix, ses cris semblent ranimer la mourante ; elle tourne les yeux vers Septimanie, son regard la questionne, l'anxiété la plus vive se mêle aux signes de l'affreuse souffrance qui rend ses traits méconnaissables. Septimanie la comprend,

un geste lui fait entendre que la clef est en sûreté ; alors un sourire de reconnaissance répond à cet avis ; hélas ! ce sourire est le dernier !

L'abbesse ordonne qu'on entraîne sa nièce hors de la cellule.

Deux heures après, mademoiselle de Richelieu était dans le carrosse de sa tante avec madame Desormes, chargée de conduire mademoiselle de Richilieu chez son père.

IV

LA MARQUISE DE POMPADOUR

Le maréchal de Richelieu était avec la duchesse d'Aiguillon (1), sa tante, et la duchesse de Lauraguais, la plus spirituelle, la plus dévouée de toutes les femmes qui l'aient aimé; il leur faisait part de la lettre que venait de lui adresser madame de Pompadour sur la mauvaise humeur que le roi témoignait contre lui depuis quelque temps, disgrâce dont il accusait madame de Pompadour d'être cause.

— Malgré toutes ses phrases caressantes, dit le maréchal, je n'en pense pas moins qu'elle m'a desservi de son mieux près du maître ; elle ne me pardonne pas d'avoir dit qu'on pouvait succéder à madame de Châteauroux, mais la remplacer, jamais. L'estime, l'attachement que je portais à votre sœur, ajouta-t-il en s'adressant à la duchesse de Lauraguais, sera un éternel obstacle à la bienveillance de la marquise pour moi. Elle m'en veut des comparaisons que le roi fait sans doute, et voudrait éloigner de lui tous ceux qui peuvent lui parler d'un si cruel et si noble souvenir.

— N'importe, dit la duchesse d'Aiguillon, il faut avoir l'air de croire à ses cajoleries, et accepter la paix qu'elle vous propose.

(1) La duchesse d'Aiguillon, née Chabot, mère du duc d'Aiguillon, qui fut ministre des affaires étrangères après la chute du duc de Choiseul.

— Peut-on savoir à quelles conditions ? demanda madame de Lauraguais avec un sourire amer.

— Tenez, lisez, répondit le maréchal en remettant à madame de Lauraguais la lettre suivante :

« Versailles, 1754.

» Vous m'avez parlé, la dernière fois, avec assez d'humeur, monsieur le maréchal, et vous m'avez fait entendre que j'influais sur les légers nuages qui s'élevaient entre vous et le roi ; on doit excuser ses amis quand un moment d'aigreur les aveugle, et j'ai cru devoir vous répéter par écrit ce que je vous ai dit de vive voix. Je vous assure que je n'ai point cherché à vous desservir ; je ne vous dirai pas que je n'ai pas eu comme vous de légers moments d'humeur, mais vous parveniez bientôt à les faire disparaître. Vous savez que si j'ai distingué d'abord quelqu'un, ce fut vous.. »

— J'en ai peur, dit en riant madame de Lauraguais, mais poursuivons.

« Et vous devez voir que jusqu'à present, vous avez obtenu à peu près ce que vous avez voulu du maître. Vous savez aussi qu'il est sujet, plus que personne, à des inégalités qui feraient croire qu'on est plus mal avec lui dans un moment où il n'est qu'indifférent.

» Je puis vous assurer qu'il vous rend toute la justice qui vous est due. Il lui est bien permis de faire quelques plaisanteries sur des défauts qu'il peut remarquer en vous, car vous n'ignorez pas que personne n'est exempt d'en avoir... »

— Voilà, interrompit la duchesse de Lauraguais, de ces plates vérités qn'on ne dit que pour excuser des méchancetés atroces ; le roi aura mal parlé de vous uniquement pour lui plaire ; il n'est jamais médisant que par faiblesse ; je voudrais savoir quels sont ces défauts dont sa majesté plaisante.

— A quoi bon ? dit le maréchal en riant, vous les connaissez mieux que lui.

La duchesse continue sa lecture :

« Le roi peut être également plus mal disposé un jour que l'autre ; mais je vous répète que l'impression donnée ne vient pas de moi... »

— Elle en a menti, dit madame d'Aiguillon, elle est pour peu dans les bonnes grâces du roi, mais elle est toujours pour beaucoup dans sa mauvaise humeur.

« Quant à la place que vous sollicitez pour votre protégé, je suis bien fâchée de m'être trouvée en concurrence avec vous. Je l'avais demandée à d'Argenson pour un homme qui m'est recommandé depuis longtemps ; j'ignorais vos démarches, et je vous connaissais assez galant pour les femmes pour m'avoir sacrifié les vôtres, en apprenant que ma demande était plus ancienne. Ce n'est donc pas pour vous contrarier que je me suis trouvée en rivalité avec vous.

» Vous voyez que je suis bien aimable de me justifier, et que cela mérite au moins une belle lettre d'excuses de votre part. J'aimerais autant que vous vinssiez vous-même vous avouer coupable ; vous avez tant de grâce en parlant, qu'on n'a pas le courage de vous bouder longtemps. »

— Nous y voilà ! s'écria madame de Lauraguais, c'est un raccommodement avec toutes ses dépendances qu'elle exige de vous. Cette femme-là ne demande qu'une occasion de tromper le roi.

— C'est possible, dit le maréchal, mais ce n'est pas moi qui la fournirai, je suis un sujet trop fidèle...

— Et trop prudent, j'espère, dit madame d'Aiguillon ; il y a bien peu de faveurs qui valent celle d'un roi.

— Ah ! ah ! voici qui nous regarde, dit madame de Lauraguais en jetant les yeux sur le dernier paragraphe.

« Vous avez une amie qui prend vos intérêts bien vivement ; il serait dangereux de vouloir vous combattre ; vous

trouvez trop de gens qui accourent pour vous défendre; aussi je propose la paix aux plus légères apparences de la guerre (1).

» Marquise de POMPADOUR. »

— Tout cela veut dire qu'on a besoin de vos services, ajouta la duchesse de Lauraguais, qu'on vous attend à Versailles pour vous confier une mission dont on vous croit seul capable, ou qu'il faut encore obtenir quelque chose des états de Languedoc. La marquise n'a pas l'habitude d'être si caressante pour rien.

— C'est la juger aussi par trop sévèrement, dit le maréchal, elle a tous les défauts d'une parvenue, j'en conviens, et l'on ne peut s'attendre à rien de mieux de la part de mademoiselle Poisson ; mais, excepté le tort de rabaisser le roi à elle plutôt que de s'élever à lui, on n'a pas trop à murmurer de son crédit ; elle a bonne volonté de l'employer au profit des gens de mérite, elle aime l'esprit, les talents.

— Oui... mais la gloire.

— Ah ! pour cela, elle n'y entend rien, et si le roi commande encore une fois ses armées en personne, ce n'est pas elle qui l'y décidera.

— Être indifférente à la gloire de celui qu'on aime ! s'écria madame de Lauraguais, mais c'est le trahir. Il faut être née d'un sang bien vil pour chercher à éteindre dans un noble cœur ce qui fait pardonner tant de fautes. Vous qui parlez, que seriez-vous, si par un miracle que je crois impossible, on éteignait en vous cette soif de gloire, cet amour des périls qui vous distinguent, même au milieu des plus braves de l'armée ? Vous ne seriez qu'*un homme* à bonnes fortunes, encore tout au plus, car les *femmes* ont besoin d'honorer celui qui les déshonore ! C'est notre orgueil pour votre courage, nos craintes pour vos dangers, qui portent notre

(1) Lettres autographes de madame de Pompadour au maréchal de Richelieu.

amour jusqu'à la passion ; on ne ferait pas tant pour vous si vous n'étiez qu'un aimable traître !

A ces mots, le maréchal baisa la main de madame de Lauraguais, en signe de reconnaissance.

— Ainsi donc, dit-il, votre avis est que je me rende à Versailles à l'instant même ?

— C'est marquer trop d'empressement peut-être, dit la duchesse.

— Non, répondit madame d'Aiguillon, il faut terminer ces sortes de différends dès qu'on le peut. Probablement le roi ne sait rien de cette lettre, il croira que mon neveu vient de lui-même faire la paix avec sa favorite ; cela produira un très-bon effet. A la cour, moins que partout ailleurs, il ne faut pas laisser apercevoir qu'on se *sait* être utile. Le secret de mener les gens est tout entier dans le soin de leur persuader qu'ils nous mènent. Croyez-moi, cet acte de soumission envers la marquise sera récompensé...

— Par quelque commission fort désagréable, peut-être, interrompit le maréchal ; comme une nouvelle réprimande à Voltaire pour les deux derniers volumes qu'il vient de faire imprimer à la Haye, ou qu'on vient d'y imprimer sans son aveu, ce qui arrive souvent. On prétend que dans cet ouvrage, notre philosophe trahit son attachement secret pour la religion des Turcs ; qu'il les fait valoir tant qu'il peut, et presque toujours aux dépens des chrétiens. Le clergé sera venu se plaindre au roi, et c'est moi qui supporterai la mauvaise humeur de ces deux grandes puissances contre la puissance encore plus grande du démon de Ferney. Je ferai, comme à l'ordinaire, un long sermon au coupable ; il niera le crime, puis il le recommencera.

— Et vous en rirez de tout votre cœur ?

— C'est possible, cela est si bon de rire, et Voltaire m'a donné si souvent ce plaisir ! mais je vais le lui rendre aujourd'hui en lui racontant ma petite scène à l'Académie.

— Que s'est-il donc passé ?

— Vous saurez que sous prétexte qu'il est déja secrétaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. de Bougain-

ville (1) voulait persuader aux trente-
des droits au fauteuil vacant par la
grande majorité des suffrages lui éta
choix déplaisait à la cour et même au
la plupart ont plus de titres que M.
honneur. Quand je vis que les intérêt
traient pour rien dans l'élection pré
valait mieux donner un protecteur d
prince qui aimât les lettres et les
qui n'avait rien fait pour eux. J'avisa
puis en arrivant à la séance, je deman
assis à côté de moi, à qui il donne
» — A Bougainville, répond-il.
» — Je parie que non, répliquai-je
Le président s'étonne que je prét
lui à qui il donne sa voix ; j'insiste,
avec beaucoup d'amertume de me
contestation assez longue est interro
M. de Mirabeau, notre secrétaire, fai
tre du comte de Clermont, par laq
l'Académie française de l'honneur que
sant pour remplir la place vacante
vaient point songé à offrir cette pla
mais, flattés de l'honneur que son
faire, leurs suffrages se réunirent
du prince, et le président Hénault c
gageure.

— Voilà une fort bonne niche à
duchesse d'Aiguillon.

— Aussi, je compte en faire ma
pauvre femme a tant de peine à amu

à l'hôtel... quelqu'un... envoyé par madame l'ab
Trésor, pour....

— Oh! ciel, ma fille serait-elle malade! s'écrie l
effroi.

— Non, monseigneur... c'est madame Desormes
lettre à...

— Madame Desormes ici! interrompt le maréc
une anxiété extrême... il est arrivé quelque mal
fille... j'en suis certain.

Et le maréchal se lève, court vers la porte de la
que, où il croit trouver madame Desormes seule.
s'élance dans les bras de son père.

V

UNE DE PLUS

— Quelle pâleur! s'écrie M. de Richelieu, en fais
sa fille auprès de madame d'Aiguillon; voyez donc
elle est prête à se trouver mal!

Madame d'Aiguillon et madame de Lauraguais s'
à soigner Septimanie dont plusieurs jours et plus
passés dans les larmes ont sensiblement altéré la
éprouve surtout une oppression qui l'empêche de
s'efforce en vain de répondre aux questions dont so
cable.

Si monseigneur veut lire cette lettre, dit mada
mes, elle doit l'instruire de la triste cause de notre

Le maréchal prend la lettre... mais à peine e

d'horribles convulsions lui arrachaient... j'ai son dernier regard attaché sur le mien... il me semble qu'il m'appelle... que je dois aller la rejoindre!...

— Calme-toi, mon enfant, dit madame d'Aiguillon frappée de la terreur qui se peint sur le visage de sa nièce; ne te livre pas à ces sombres idées. Comment se peut-il qu'on l'ait rendue témoin d'un semblable spectacle? ajoute la vieille duchese, en s'adressant à madame de Lauraguais.

Mais celle-ci ne l'entend point; les yeux fixés sur le maréchal, elle contemple avec un mélange d'indignation et de pitié l'accablement profond où cette mort le plonge. On dirait qu'elle devine tout ce qui se passe dans cette âme où le remords triomphe un moment de sa légèreté habituelle... Le secret des fréquentes visites de M. de Richelieu à l'abbaye du Trésor lui est tout à coup révélé... elle a été trahie pour une pensionnaire... Ce double crime a causé la mort de cette Laurette qu'il pleure... elle se sera empoisonnée pour échapper au déshonneur... Toutes ces réflexions assiégent l'esprit de madame de Lauraguais... elle est accablée... le maréchal s'en aperçoit, et reprenant aussitôt son empire sur lui-même, il affecte de ne s'occuper que de l'état de sa fille; il s'emporte contre madame Desormes, lui reproche de n'avoir pas sauvé à Septimanie l'affreux tableau qui devait terrifier son imagination. Il accuse sa sœur l'abbesse, les religieuses, les prêtres, tous ceux qui assistaient la mourante; enfin, il se crée un accès de colère pour voiler les sentimens qui le déchirent: puis, quand il a supplié sa tante de ne point quitter Septimanie, de la faire mettre au lit... quand il a conjuré madame de Lauraguais d'avoir pitié de son inquiétude pour sa fille... quand il a ordonné à ses gens d'aller chercher le docteur Vernage... il sort précipitamment... monte dans son carrosse, et dit : A Versailles.

VI

LA MALADIE

A son retour, apres minuit on lui remet une longue lettre de la duchesse de Lauraguais.

— Ah! elle a tout deviné, elle veut rompre, pense-t-il, même avant d'avoir ouvert la lettre; je l'en défie bien... je me sens trop malheureux, trop malade aujourd'hui, pour qu'elle m'abandonne; elle sentira bien que son attachement m'est indispensable pour me réconcilier avec moi-même; que je me haïrais trop si elle ne m'aimait plus... et puis il me faut sa présence; j'ai besoin d'elle pour me distraire de cet affreux souvenir... En vérité, je ne me reconnais plus... je suis d'une faiblesse... cette mort m'a frappé comme si jamais pareille aventure... j'en suis encore anéanti... je tremble... j'ai froid... je crois que j'ai la fièvre...

En effet, il éprouvait tous les symptômes d'une maladie grave. Cette nouvelle sinistre avait agi sur lui si vivement, que son sang, sa bile, en étaient presque décomposés; les médecins qui furent appelés déclarèrent que la vie du maréchal n'était pas en danger, mais que la moindre imprudence pouvait faire rentrer l'éruption qui couvrait son visage et son corps, et qu'il fallait le surveiller jour et nuit.

L'âge de la duchesse d'Aiguillon ne lui permettait pas de braver tant de fatigue: Septimanie était trop jeune pour donner à son père les soins éclairés que cette maladie exigeait. Madame de Lauraguais fit preuve en cette circonstance d'un attachement héroïque pour le duc de Richelieu.

Se faisant passer pour être fort souffrante elle-même, elle obtint un long congé de Madame la dauphine dont elle était dame d'atours, et elle vint s'enfermer près de son ami malade.

Il ne fallait pas moins qu'un aussi noble dévouement pour consoler M. de Richelieu de se voir ainsi défiguré par une ma-

ladie de peau; lui qui aimait tant à plaire, et qui plaisait encore tant à l'âge où les autres hommes renoncent à l'amour!

Pendant cette maladie, qui dura près de six mois, mademoiselle de Richelieu fut confiée par sa grand'tante à la supérieure du couvent de Montmartre, où elle se lia d'une amitié très-vive avec mademoiselle de Vibraye, qui devint par la suite dignitaire de cette abbaye.

Madame d'Aiguillon la venait chercher de temps en temps, non pas pour voir son père, car les volets de la chambre du malade étaient fermés de manière à ne pas laisser pénétrer le jour du côté où il se tenait, mais pour causer avec lui et l'aider à prendre patience.

De toutes les personnes qui se présentaient à l'hôtel de Richelieu pour savoir des nouvelles du maréchal, la comtesse de Brignolet, la marquise de Mauconseil, le maréchal de Bellisle et son fils étaient les seuls reçus par madame d'Aiguillon, encore n'était-ce que pour rapporter à son neveu les nouvelles de cour qui pouvaient l'intéresser.

Le jeune comte de Gisors était fort exact à rencontrer Septimanie chez son père, car une de ses parentes pensionnaire à l'abbaye des Dames de Montmartre l'instruisait des jours de sortie de mademoiselle de Richelieu; et il ne manquait point à venir ces jours-là s'informer de l'état du malade; il recueillait pendant toute la semaine les nouvelles politiques, les aventures piquantes, les caquets de cour qu'il savait devoir amuser le père de Septimanie, et faire ainsi tolérer ses fréquentes visites.

Avec quelle tendre émotion elles étaient attendues par Septimanie! quel trouble charmant elles laissaient dans cette âme naïve... le souvenir de la mort de son amie, ses inquiétudes sur son père, tout était oublié quand Louis était près d'elle; cependant il osait à peine lui adresser la parole; ses regards ne se levaient que timidement sur elle; il se cachait pour ramasser la fleur qu'elle avait laissé tomber, et lorsqu'elle lui parlait il restait quelquefois longtemps sans lui répondre, comme si le charme de cette voix angélique paralysait sa pensée; mais son respect, son silence disaient mieux

son amour que la déclaration la plus éloquente, et Septimanie y répondait avec la tendresse de son cœur, sans se douter que cette préférence exclusive, cet enchantement de la présence, cet élan d'âme qui la portait vers lui, fussent de l'amour.

Un jour que madame d'Aiguillon et madame de Lauraguais avaient été à Sainte-Geneviève accomplir un vœu pour le rétablissement du maréchal, Septimanie resta seule près de son père.

— Comment trouvez-vous le comte de Gisors, ma chère Septimanie, demanda-t-il tout à coup; ces dames prétendent qu'il est le plus aimable des jeunes gens de la cour, et je veux savoir si vous êtes de cet avis.

— Mais... je ne sais... répondit Septimanie d'une voix tremblante, je ne puis... juger...

— Si vraiment vous jugez à merveille les personnes qui viennent ici... et prenez-y garde, si vous craignez de dire ce que vous pensez du comte Louis... j'en conclurai...

— Moi, monsieur... je le trouve fort aimable, reprit-elle avec une vivacité qui fit sourire le maréchal.

— Eh bien, j'en suis fort aise, dit-il, les femmes ont parfois des goûts si bizarres, que le mérite et les agréments ne sont pas toujours un droit à leur préférence; je suis charmé de vous voir apprécier les qualités qui distinguent le comte de Gisors; il est brave, spirituel, et je le crois destiné à parcourir une carrière aussi brillante que celle de son père. Voilà un événement qui augmente sa fortune présente: la mort de la maréchale de Belle-Isle le fait hériter de...

— Sa mère est morte! s'écria Septimanie, oh? comme il doit avoir du chagrin!...

— Sans doute, reprit le maréchal, les premiers moments d'un deuil sont toujours fort tristes; c'est pourquoi j'ai engagé son père à me donner tous les instants qu'il passait ordinairement à Versailles. La maison d'un malade est une retraite fort convenable dans sa position. D'ailleurs nous avons à parler d'affaires ensemble, et je ferai une exception pour lui.

En cet instant on vint prévenir M. de Richelieu que le maréchal de Belle-Isle était dans le grand salon.

— Allez au-devant de lui, dit-il à Septimanie, allez lui faire nos compliments de condoléance ; puis vous l'engagerez à entrer chez moi, vous veillerez à ce qu'on ne vienne pas nous interrompre.

Que de pensées ce court entretien devait faire naître dans l'esprit de mademoiselle de Richelieu !

Elle croyait trouver le maréchal de Belle-Isle seul ; la vue du comte de Gisors lui fit un moment oublier les phrases d'usage qu'elle devait adresser à son père ; ravi de la voir si émue, M. de Belle-Isle la remercie d'un ton paternel, lui baise la main, et passe dans l'appartement du duc de Richelieu.

Le comte de Gisors ne le suit pas ; ses traits sont altérés ; ils portent encore l'empreinte d'une violente douleur ; le deuil de son visage répond à son vêtement funèbre. Septimanie le regarde en silence, et des larmes coulent sur ses joues si fraîches.

— Vous me plaignez, dit-il, en détournant ses yeux pour cacher ses pleurs et sa joie.

— C'est un si grand malheur de n'avoir plus de mère ! dit Septimanie en soupirant.

— Oh ! oui, reprit Louis, perdre celle qui nous aime tant et toujours !... Ne plus savoir à qui confier son espoir... ou sa peine...

Septimanie allait rappeler au comte Louis les consolations qu'il devait attendre de son père ; mais elle savait que le maréchal de Belle-Isle n'aimait dans son fils que les qualités brillantes propices à son ambition. La sincérité de Septimanie l'arrêta, et puis ses idées étaient confuses, son cœur battait avec violence ; elle était tout entière à la crainte de laisser deviner ce qui se passait en elle.

De son côté, le comte de Gisors se reprochait comme un crime le plaisir que lui causaient l'émotion de Septimanie et la démarche de son père auprès du maréchal de Richelieu. Il y avait tant d'avenir dans tout cela, que ses regrets pré-

sents en étaient comme étouffés sous le poids d'une espérance délirante.

Parler de son amour à mademoiselle de Richelieu avant de s'être assuré du consentement de son père, l'honneur ne le permettait pas; il fallait attendre le résultat de l'entretien qui avait lieu entre les deux maréchaux, et causer de choses indifférentes quand ce moment décidait de leur sort...

Ainsi les instants les plus solennels de la vie se passent à comprimer les sentiments qu'ils font éprouver.

C'était un singulier contraste que les paroles froides, insignifiantes, qui sortaient des lèvres tremblantes de ces deux personnes si vivement agitées par la même pensée, que leurs regards brûlants s'évitant avec soin et fixés sur la porte par laquelle le maréchal de Belle-Isle devait sortir de chez le duc de Richelieu. Enfin l'arrivée de la duchesse d'Aiguillon et de la duchesse de Lauraguais vint terminer ce supplice plein de charmes. La douairière parut très-surprise de trouver sa nièce seule avec le comte de Gisors ; elle témoigne son étonnement par quelques mots qui auraient pu les éclairer sur l'emploi d'un tête-à-tête ainsi perdu; mais l'innocence de Septimanie ne lui fournit même pas d'excuse pour un tort qu'elle ne comprenait pas; elle répondit simplement que son père lui avait recommandé de rester dans le salon, afin d'empêcher qu'on ne troublât son entretien avec le maréchal de Belle-Isle.

Nouvel étonnement de la part de madame d'Aiguillon ; son neveu n'a pu se décider à recevoir quelqu'un dans l'état de faiblesse où il est encore que pour un motif grave. Qu'a-t-il à traiter avec M. de Belle-Isle? plusieurs indices lui font soupçonner que c'est une affaire de famille ; et ne pas la consulter pour un intérêt de ce genre lui paraît une injure. La duchesse rêvait au moyen de braver les ordres de son neveu sans trop le mettre en colère, quand le maréchal de Bele-Isle rentre dans le salon, le visage rayonnant d'une joie dont le reflet se montre aussitôt dans les yeux du comte Louis; cet air joyeux fait rougir Septimanie,

et déconcerte beaucoup la mine et le ton triste qu'avaient cru devoir prendre ces dames en voyant le maréchal en grand deuil.

Rappelé à son veuvage récent par les compliments d'usage qu'on lui adresse, le maréchal de Belle-Isle s'efforce de voiler son contentement sous des phrases de regrets; mais empressé d'instruire le comte Louis de ce qui l'intéresse, il sort bientôt avec lui, en laissant entendre que l'excès de sa douleur ne lui permet pas de se livrer plus longtemps au plaisir de causer avec ces dames.

— Concevez-vous rien à l'air joyeux de cet homme-là? dit la duchesse d'Aiguillon; ne dirait-on pas que la mort vient de le délivrer d'une femme insupportable? et pourtant nous savons tous que la sienne était un ange de douceur.

— Il est certain, répond madame de Lauraguais, que lui ou ses pleureuses (1) sont bien ridicules, et qu'ils ne vont pas ensemble ; il a pourtant bonne volonté de paraître triste; c'est quelque espoir ambitieux qui le dérange.

— Mais son fils n'avait pas l'air très-malheureux non plus ; il est vrai qu'il hérite.

— Ah! madame, s'écria Septimanie, si vous aviez entendu ce qu'il me disait tout à l'heure de sa mère, si vous aviez vu ses larmes en parlant d'elle, vous ne douteriez pas de ses regrets.

— C'est possible, reprit madame d'Aiguillon, mais ces gens-là ont une manière d'être à plaindre qui ferait envie aux plus heureux de la terre.

En disant cela elle entra chez son neveu, madame de Lauraguais la suivit, et Septimanie courut s'enfermer chez elle pour y savourer à loisir le bonheur de penser à tout ce qu'elle espérait.

(1) On appelait ainsi des parements de batiste mis au bout des manches de l'habit noir en grand deuil.

VII

LA PAROLE DONNÉE

— Qu'avez-vous donc appris au maréchal de Belle-Isle? dit la douairière, ce doit être quelque chose de bien agréable, car il en avait complétement oublié son deuil.

— Je suis mal placé pour savoir le premier les nouvelles, vous en conviendrez, répondit le duc en s'amusant de la curiosité de sa tante, et le maréchal de Belle-Isle, qui voit tous les matins le roi, les sait avant tout le monde.

— Ah ! je devine, reprit-elle, le département de la guerre va lui être confié. C'est à cela qu'il vise, et je ne m'étonne plus de son ravissement.

— C'est un ministère qui lui viendra sans doute, mais ce ne sera pas de sitôt... D'Argenson a su se rendre utile, on ne peut oublier si vite les services qu'il a rendus lors de la révolte du parlement, et bien qu'il déplaise à la marquise, elle n'ose pas le faire disgrâcier.

— Alors je ne comprends rien à la satisfaction que montre le maréchal de Belle-Isle; la mort de sa pauvre femme ne saurait l'expliquer.

— Et pourquoi ne serait-ce pas ma convalescence qui le mettrait en joie, dit le maréchal en riant ; il a paru très-sensible au plaisir de me revoir.

— C'est que ce plaisir doit lui rapporter quelque chose, dit madame de Lauraguais, car il est connu pour n'attacher de prix qu'à ce qui sert son ambition.

— Ce défaut est si commun qu'on n'y prend plus garde. D'ailleurs, ajouta-t-il, il y a toujours du profit à s'attacher aux ambitieux ; le tout est de si bien se cramponner à eux qu'ils ne puissent s'élever sans vous entraîner dans leur ascension.

— Ainsi vous rêvez une association, une alliance peut-être avec le maréchal de Belle-Isle ? dit madame d'Aiguillon.

— Pourquoi pas ? son crédit, sa fortune, son bâton de ma-

réchal gagné sur le champ de bataille le placent au rang des premiers de la cour.

— Ah ! mon cher duc! s'écria madame d'Aiguillon d'une air indigné; se peut-il que le neveu du cardinal de Richelieu, le mari d'une princesse de la maison de Lorraine, parle ainsi du petit-fils de Fouquet, ce modèle des bourgeois faquins et et des intendants voleurs.

— On n'est pas obligé de ressembler à son grand-père, reprit le maréchal; et comme il faut souvent opter aujourd'hui entre la naissance et la fortune, chacun choisit ce qui lui manque : si mademoiselle de Richelieu n'avait pour dot que l'héritage de sa noble mère, elle ferait bien de redorer les alérions de l'écusson de Lorraine avec l'or d'un illustre anobli.

— Ce discours me confond, répliqua la vieille duchesse, il est si différent de ce que je vous ai entendu dire, de ce que je vous ai vu faire toute votre vie, qu'il faut qu'un motif puissant vous contraigne à changer ainsi d'idées et de principes.

— Tout cela est fort beau à dire, mais le crédit marche avant tout ; à quoi servent les vieux parchemins dans un temps où toutes les grâces passent par des mains roturières? où les rois s'humilient devant les financiers ; où le frère de mademoiselle Poisson règne sur les beaux-arts; où tant de parvenus se partagent les premières places de l'État. Voyez le sort de ces nobles boudeurs qui, tout fiers de ce que leurs aïeux servaient les amours de François Ier, s'indignent des amours de Louis XV. On les laisse médire à cœur-joie dans leurs vieux châteaux. On retire aux uns leur commandement, aux autres leur charges, leurs pensions à tous. Les fils, les neveux de ces nobles soutiens de la chevalerie vieillissent dans leur grade; leurs filles se font chanoinesses ; et ils livrent ainsi les emplois et les faveurs de la cour à ceux qui en sont le moins dignes. C'est un sot calcul, et fort contraire aux intérêts de leur cause ; une duperie dont les gens d'esprit se moquent, et qu'on ne me reprochera pas.

— Eh ! qui pense à vous conseiller de fuir la cour, de dédai-

gner les occasions d'accroître ou de maintenir votre crédit? n'avez-vous pas merveilleusement concilié jusqu'à ce jour la dignité de votre rang avec la tolérance la plus grande pour une foule de choses que vous désapprouvez? mais il est des sacrifices inutiles. Quoique sa dot ne soit pas aussi belle que son nom, votre fille n'en est pas moins un des plus beaux partis de France; et je suis sûre de vous trouver, quand il vous plaira, un gendre dont la naissance et la fortune seront dignes des nobles alliances de notre famille.

— Je vous rends grâce, ma chère tante, mais il est trop tard, je viens de m'engager...

— Quoi! vous auriez promis Septimanie au maréchal de Belle-Isle pour son fils...

— Mais à peu près... et je ne m'en repens pas. Quand vous connaîtrez tous les avantages attachés à ce mariage, vous serez la première à l'approuver.

— Moi! trouver bon que ma nièce s'appelle madame Fouquet... que le fat *écureuil* des Belle-Isle s'unisse à *l'aigle* de Guise? non certes... et vous en êtes encore plus choqué que moi... car vous avez fait vos preuves en faisant de sacrifices pour les nobles alliances, quand vous avez payé de toute votre fortune l'honneur d'épouser une princesse de la maison de Lorraine; vous ne deviniez pas alors que la mort prématurée du frère de votre femme l'enrichirait sitôt. Vous aviez préféré sa pauvreté noble à tous les millions des simples héritières, donc il faut un motif très-impérieux pour vous mettre ainsi en contradiction avec les opinions et l'orgueil qui vous caractérisent. Je ne croirai jamais que les promesses très-hasardées d'un homme dont le crédit peut s'évanouir d'un instant à l'autre vous séduisent au point d'oublier ce que vous devez à la mémoire de la duchesse de Richelieu... sa fille porter le nom de Fouquet!!.. ah! mon Dieu! je suis sûre que son ombre en frémit...

— Je vous rends grâce de cette colère héraldique, ma chère tante; mais comme vous le pensez fort justement, j'ai des raisons puissantes pour sacrifier certaines considérations à de beaucoup plus graves. Je n'ai pas l'habitude de traiter les

affaires légèrement; je ne décide rien sans de mûres réflexions; mais, aussi, quand elles sont faites, je reste toujours de mon avis, et j'agis en conséquence.

— Mais dites-lui donc qu'il est déraisonnable! reprit madame d'Aiguillon en s'adressant à madame de Lauraguais; il est impossible que vous trouviez ce mariage convenable... et votre silence lui laisse croire que vous l'approuvez... N'est-ce pas qu'il vous révolte?

— Je vous avoue, madame, que l'union de deux êtres charmans et qui s'aiment ne me révoltera jamais.

— Des idées romanesques! voilà bien une autre folie, vraiment.

— J'en sens tout le ridicule, reprit madame de Lauraguais, aussi m'étais-je bien promis de ne point parler; mais puisque vous me demandez mon avis, vous l'entendrez. J'ai toujours pensé que le maréchal destinait sa fille au comte de Gisors; car autrement il aurait été imprudent et presque barbare de le laisser venir tous les jours ici pour y rencontrer [illegible] personne la plus belle, la mieux élevée, sans prévoir la jeune p[illegible] amoureux et qu'il était trop beau, trop qu'il en deviendra[illegible] pas s'en faire aimer. aimable lui-même pour ne [illegible] maréchal, l'amour dans le [illegible] mariage a beau être un objet de luxe, il n'en est pas moins précieux, et puisque ces chers enfants s'aiment...

— Ah! ah! ah! s'écria madame d'Aiguillon, avec un rire moqueur, vous parlez là comme un père d'opéra-comique... *Puisque ces chers enfants s'aiment...* répéta la douairière, en contrefaisant la voix du maréchal... en vérité ces paroles sont très-divertissantes dans votre bouche; vous vous embarrassez bien de ce que ces *chers enfants* pensent; et si demain le maréchal de Belle-Isle se brouillait avec la marquise, les *chers enfants* auraient beau jeu! convenez-en.

— Riez tant qu'il vous plaira, interrompit le maréchal, mais ma première visite à Versailles sera pour ce mariage.

— Heureusement vous n'êtes pas encore assez rétabli pour accomplir cette extravagance; d'ailleurs vous devez bien quelques égards à votre vieille tante; et vous l'écouterez

quand elle vous suppliera de ne rien précipiter. J'ai un projet en tête qui pourrait bien déranger celui-là; et comme il réunirait tous les avantages, ceux que vous trouvez dans le vôtre et ceux que vous lui sacrifiez, il aurait la préférence, croyez-moi.

En disant ces mots d'un ton d'oracle, la duchesse sortit, et laissa le maréchal d'autant plus ébranlé dans sa résolution, qu'il l'avait soutenue avec plus d'entêtement.

VIII

TOUT POUR L'ORGUEIL

M. de Richelieu, désolé de voir s'éterniser sa maladie, en conclut avec raison que les médecins n'y connaissaient rien, et se mit en tête de faire le contraire de leurs ordonnances. On lui avait défendu les bains, il en fit un usage continuel; prit du petit lait au lieu de sudorifiques, et se gouverna si bien, qu'en moins de quinze jours il recouvra toute sa bonne santé. C'est à cette expérience et à ses connaissances médicinales qu'il prétendait devoir la force et la jeunesse miraculeuse dont il a joui si longtemps.

La réclusion forcée du maréchal privait le roi d'un brave général, d'un confident dévoué, d'un courtisan spirituel dont la gaieté lui était d'un grand secours; aussi fut-il vivement accueilli la première fois qu'il revint à Versailles.

Après avoir été reçu du roi de la manière la plus flatteuse, il se rendit chez madame de Pompadour; elle lui fit entendre que ses amis, loin de l'oublier, avaient travaillé pour lui pendant sa maladie, et qu'il en recevrait bientôt la preuve, ce qui voulait dire que grâce à elle et au maréchal de Belle-Isle, il aurait le gouvernement de Guienne, vacant par la mort du prince de Dombes.

Ce beau gouvernement, objet de l'ambition du duc de Richelieu, était une des bases de l'amitié qu'il témoignait au maréchal de Belle-Isle, car l'état de santé du prince de Dom-

bes laissait prévoir que cette grande charge serait bientôt à la disposition du roi.

Cependant M. de Richelieu ne reparlait plus du mariage de sa fille. Le comte de Gisors, obligé de se rendre à Metz, dont il avait été nommé gouverneur, était parti le cœur rempli d'espoir, attendant le congé que devait lui obtenir son père, pour venir épouser la femme qu'il adorait. Septimanie avait reçu ses adieux d'un air si tendre, elle avait souri avec tant de grâce, en lui parlant de son retour, qu'il la croyait instruite de ce qui était convenu entre leurs parents. Il se trompait; les paroles de la duchesse d'Aiguillon avaient singulièrement agi sur l'esprit de son neveu. Le gouvernement de Guienne une fois obtenu, le crédit du maréchal de Belle-Isle devenait inutile au duc de Richelieu. Dans le découragement où le plongeait sa maladie, lorsqu'il se croyait pour longtemps encore éloigné de la cour, il lui avait paru nécessaire de s'y faire un protecteur, ou plutôt un associé qui eût un double intérêt à le servir. Mais en recouvrant tout à coup sa santé, les bonnes grâces du maître et de la favorite, en obtenant le même jour le plus beau gouvernement de France, et la promesse d'un commandement important, que pouvait-il attendre du maréchal de Belle-Isle?

Cette réflexion aurait suffi pour mettre en péril le bonheur du comte Louis et de Septimanie; la proposition que la duchesse d'Aiguillon vint faire à son neveu, de la part du comte d'Egmont, acheva de renverser leurs espérances.

Casimir Pignatelli, comte d'Egmont, prince de Clèves et de l'Empire, duc de Gueldres, de Juliers, d'Agrigente et grand d'Espagne de la création de Charles-Quint, enfin, le plus grand seigneur des Pays-Bas, descendait en droite ligne des souverains ducs de Gueldres. Il était veuf, sans enfants, de mademoiselle d'Aragon. Sa fortune, très-augmentée par la mort de son frère aîné, le mettait à portée de soutenir convenablement son rang; il commandait dans notre armée un régiment de son nom. Sa bravoure ne démentait point sa haute naissance; c'était réunir tout ce qui pouvait contenter, éblouir la vanité du duc de Richelieu; car malgré l'ingénieuse flatterie de Flé-

chier dans l'oraison funèbre de la nièce du cardinal de Richelieu, son nom de Wignerod lui faisait vivement désirer de s'accoler à des noms plus illustres, aussi n'hésita-t-il point à promettre la main de sa fille au comte d'Egmont. Il demanda simplement le temps de se dégager de la parole vague donnée par lui au maréchal de Belle-Isle; mais se reposant sur les chances de la vie, qu'il était accoutumée à voir tourner à son avantage, il pensa que les événements lui fourniraient bientôt un motif de rupture.

En effet, le roi ayant fait écrire par M. Rouillé, son ministre des affaires étrangères, à M. Fox, ministre d'Angleterre, pour réclamer contre le brigandage commis par la marine anglaise sur nos vaisseaux marchands; et la réponse de M. Fox n'ayant point satisfait à cette demande, il s'en suivit une déclaration de guerre. Louis XV ordonne d'armer trois fortes escadres et quatre-vingt mille hommes de nos meilleures troupes passent de l'intérieur du royaume sur les rives des deux mers. Un nombre prodigieux de barques, de bâtiments de transport arrivent au Havre de toutes parts. Toutes ces démonstrations font répandre le bruit d'une invasion prochaine dans les îles Britanniques.

Le maréchal de Belle-Isle est nommé commandant général des côtes maritimes de l'Océan, depuis Dunkerque jusqu'à Bayonne, et le maréchal de Richelieu a le commandement de toutes celles de la Méditerranée; celui-ci feint d'être mécontent de sa part; il accuse le maréchal de Belle-Isle d'avoir intrigué pour obtenir du roi le commandement des troupes destinées à l'expédition d'Angleterre, et fait de cette jalousie de gloire un prétexte pour rompre toutes relations intimes avec son ancien ami.

Le maréchal de Belle-Isle, obligé de se rendre à l'armée, part sans se douter que la froideur de M. de Richelieu envers lui soit l'avertissement d'une rupture complète.

Pendant ce temps Septimanie s'abandonnait à tous les ravissements de l'espoir. Se promenant seule des heures entières sur la terrasse de son couvent, d'où l'on plane sur tout Paris, ses yeux se portaient alternativement sur l'hôtel de Belle-Isle

et la place Royale, où son père demeurait alors. Elle s'efforçait à deviner ce qui se passait dans ces deux maisons; le reste de Paris n'existait pas pour elle.

Le comte de Gisors était si joyeux la dernière fois qu'elle l'avait vu... et pourtant il devait partir la nuit même pour Metz... Il fallait qu'il eût bien du bonheur dans l'âme pour n'être pas triste de cette absence... et ce bonheur... elle en savait la cause. Avec qu'elle douce émotion elle se rappelait des mots qui ne voulaient rien dire, si ce n'est qu'une arrière-pensée délirante faisait parler le comte Louis à tort et à travers; et ce vol du gant blanc qu'elle avait laissé sur la table de jeu pendant qu'elle offrait une carte à sa grand'tante et aux trois autres personnes qui devaient composer le reversi; elle s'était bien gardée de revendiquer ce gant qu'elle avait vu prendre et cacher aussitôt; et quand madame Desormes était venue l'avertir que le carrosse l'attendait pour la reconduire au couvent, elle avait entouré son beau bras des bouts de son mantelet de dentelles, pour qu'on ne s'aperçût pas qu'elle avait perdu son gant. C'était presque le donner.

Heureuse enfance de l'amour où tout sert d'aveu!

Le charme de ces souvenirs innocents, ces beaux rêves d'avenir devaient bientôt céder aux regrets et aux larmes.

La duchesse d'Aiguillon arrive un matin chez l'abbesse de Montmartre, accompagnée de la princesse de Marsan, proche parente de la mère de Septimanie; elles viennent au nom du maréchal faire part à madame de Montmorency du prochain mariage de mademoiselle de Richelieu, et la retirer du couvent.

Septimanie, enchantée de cette nouvelle, fait ses adieux en distribuant à ses compagnes ses livres, ses boîtes à ouvrage, ses bonbonnières, enfin tout son mobilier de jeune personne; elle promet de bientôt les revoir, ce qui explique pourquoi elle ne pleure point en les quittant.

Quand son père la voit arriver ainsi joyeuse, il lance un regard de reproche à madame d'Aiguillon, qui semble dire :

« Pourquoi m'avoir laissé l'ennui de la désespérer. »

Ce maréchal si courageux à la tête d'une armée; cet homme

assez intrépide pour dire souvent la vérité au roi ; ce roué, dont l'audace auprès des femmes égalait le succès, se sentait trembler à l'idée de voir pâlir et pleurer sa fille bien-aimée; et pourtant son cœur frivole, abusé par l'expérience qu'il a de la légèreté des femmes, ne se doute pas de tout le mal qu'il va causer.

Pendant qu'il cherchait un moyen de préparer Septimanie à l'acte de soumission qu'il en exigeait, on annonça la vieille marquise de Froulay. Dans un moment d'embarras, tout ce qui fait diversion est bien accueilli, le maréchal se répandit en actions de grâce pour ce qui lui attirait la visite de sa vieille amie; et comme la douairière de Froulay ne se dérangeait plus que pour des motifs importants, on la laissa seule avec le maréchal.

Alors, usant de l'autorité que lui donnaient son rang, son âge, son esprit, elle exprima toute son indignation contre la conduite du maréchal envers le comte de Gisors, en ajoutant qu'elle avait besoin de le savoir par lui-même pour croire qu'il fût capable de l'action qu'on lui prêtait.

Le maréchal donna pour excuse la seule raison qu'il eût, pensant qu'elle serait d'un grand poids auprès de la descendante de l'une des plus anciennes maisons de France, mais la douairière l'accueillit en riant, et laissa entendre que les Wignerod n'avaient pas le droit de se montrer si difficiles ; alors le maréchal, feignant d'adopter sa pensée :

— C'est parce que nous sommes trop chicannés sur l'ancienneté de notre noblesse, dit-il, que nous ne voulons pas nous allier à des gens de robe. Ah si j'étais de la maison d'Auvergne ou de celle de Créqui, ce serait différent.

Le maréchal imaginait que cette flatterie mettrait la marquise de son parti ; il se trompait ; l'amitié qui avait existé entre elle et la mère du comte Louis ; l'estime particulière qu'elle portait à ce jeune homme que son noble caractère, ses qualités, sa beauté, ses manières élégantes, distinguaient à un si haut degré la rendaient sourde à toutes les représentations du maréchal.

— Quoi s'écria-t-elle, après les avoir laissé s'aimer depuis leur enfance, après avoir autorisé vous-même leur amour en donnant à croire qu'ils étaient destinés l'un à l'autre, vous les séparez tout à coup, et pour toujours !... mais c'est une horreur !...

— Eh ! je ne les sépare point à jamais, madame ; ils se retrouveront dans le monde, répond le maréchal d'un ton philosophique ; je n'ai pas envie de faire de mademoiselle de Richelieu une religieuse ; le mari que je lui donne ne l'enfermera pas dans la tourelle d'un vieux château, comme du temps des croisades ; et ce moment de contrariété passé, ma fille elle-même me remerciera de n'avoir point sacrifié ses intérêts de rang et de fortune au sentiment le plus fugitif : croyez-moi, je connais les femmes.

— Oui, toutes, excepté votre fille : cette âme craintive et passionnée n'est pas comprise de vous ; vous la croyez semblable à celle des femmes bonnes et faibles que vous avez séduites et quittées, et qui se sont consolées près d'un autre de votre perte. Vous rêvez déjà pour elle des compensations indignes au malheur que vous lui préparez... Mais vous ignorez que la force de cette jeune âme égale sa pureté ; vous ignorez que l'esprit romanesque qui inspire tant de folie aux cœurs inoccupés est ce qui éternise les sentiments malheureux. Vous verrez cette enfant si belle, si animée, languir, se courber sous le poids d'une douleur muette. Ces plaisirs, ces hochets de la vanité, si puissants sur l'esprit des femmes du grand monde, seront sans effet sur elle. En vain vous lui montrerez l'exemple de l'indulgence qu'on accorde à de certaines faiblesses. Son cœur restera fidèle à ses regrets ; d'ailleurs pensez-vous qu'il soit facile de rendre infidèle une femme adorée par l'homme le plus aimable et le plus distingué? Espérez-vous que votre gros comte d'Egmont, le plus révérencieux, le plus silencieux, le plus ennuyeux des grands seigneurs de la terre, puisse faire oublier l'adorable comte de Gisors? non, vous allez faire le désespoir de deux êtres parfaits, car j'en suis sûre, Louis en mourra de douleur (ici le maréchal fit un signe d'incrédulité) ; il en mourra, vous dis-je, reprit la douai-

rière d'un air prophétique... et votre fille ne vous pardonnera jamais sa mort.

La marquise de Froulay, voyant le peu d'impression que faisaient ces dernières paroles, sortit brusquement, en rejetant la main que le maréchal lui offrait pour la reconduire.

IX

DÉSESPOIR, RÉSIGNATION

Ce n'était pas comme aujourd'hui, où les enfants font leur malheur tout seuls, sans pouvoir en accuser le despotisme des grands parents; où, libres dans leurs choix, leur inconstance est sans excuse. L'idée de résister à la volonté paternelle n'entrait pas alors dans la tête d'une jeune personne bien élevée. C'était à ses yeux un arrêt du destin, contre lequel toute révolte était vaine; elle s'y résignait en pleurant, quitte à reconnaître plus tard le bienfait d'une tyrannie qui sauve souvent du remords ou de la misère. Ces nombreuses soumissions filiales offraient peu d'exemples d'un long désespoir, d'une existence à jamais flétrie; il faut avoir l'âme si forte, si élevée, pour nourrir longtemps la même douleur!

Malheureusement Septimanie possédait une de ces âmes d'élite.

On ne saurait peindre ce qu'elle éprouva en apprenant qu'il fallait renoncer à l'unique pensée qui l'animât depuis sa plus tendre enfance, à ce sentiment qui avait commencé la vie de son cœur, et qu'on ne pouvait en arracher, car il faisait partie de son existence.

— Votre père est brouillé à mort avec le maréchal de Belle-Isle, lui avait dit sa vieille tante, il ne peut plus exister d'alliance entre eux : l'honneur de votre père, tout le défend, et je connais trop l'influence du noble sang qui coule dans vos veines, pour douter que vous ne partagiez les sentiments de votre famille. Je regrette beaucoup que le comte de Gisors soit victime des intrigues de son père; car c'est un jeune homme

distingué, auquel il ne manque qu'un plus beau nom et un autre père; mais il n'y faut plus penser, gardez-lui votre estime, votre amitié même, il les mérite : ne parlez plus de lui au maréchal, ce serait risquer de le mettre en colère et de lui rendre la fièvre. Les médecins, dont il s'est peut-être un peu trop moqué pendant sa maladie, prétendent qu'il est menacé d'une rechute, et qu'alors il serait fort difficile de le tirer d'affaire : tâchons d'éviter tout ce qui pourrait lui enflammer le sang.

C'est au nom de la vie de son père qu'on lui demandait de se laisser immoler en silence ; elle obéit.

Le maréchal de Richelieu et sa tante n'avaient pas compté sur une soumission si absolue : ils en furent effrayés, et chargèrent madame Desormes de redoubler de soins et de surveillance auprès de Septimanie : chaque matin, madame Desormes venait faire son rapport au maréchal.

— Je crois pouvoir assurer monseigneur, disait-elle, que mademoiselle se porte fort bien ; seulement le matin, à son réveil, elle a un peu d'inflammation aux yeux, ce qui l'empêche de lire, de travailler comme de coutume, et lui cause de l'ennui momentanément ; mais c'est sans doute l'effet d'un coup d'air, et demain il n'y paraîtra pas : c'est du moins ce que dit mademoiselle.

— Demain, pensa le maréchal, non ; mais bientôt... A cet âge, il y a cent distractions contre un regret, il faut bien qu'il succombe!

La présentation du comte d'Egmont à la famille de Richelieu se fit avec tout le cérémonial possible. Sa mère, la comtesse douairière d'Egmont, avait quitté son antique château de Braine pour assister à cette présentation et au mariage de son fils. Cette femme, quoique fort âgée, montrait encore les vestiges de cette beauté dont M. le duc (1) avait été, disait-on, fort épris, lors de son entrée au ministère ; triomphe dont la vieille comtesse faisait pénitence par une dévotion austère.

Lorsque le comte d'Egmont entra dans le salon de l'hôtel de

(1) M. le duc de Bourbon, premier ministre après la mort du régent.

Richelieu, il alla saluer les parents de sa future suivant leur rang et leurs titres; puis se faisant conduire à mademoiselle de Richelieu par son père, il lui fit un salut plus respectueux encore qu'à tous, et vint se placer auprès d'elle.

Le maréchal, voulant rompre l'ennui de ces sortes de réunions, avait imaginé de faire réciter, par Le Kain, quelques passages de la nouvelle tragédie de Voltaire, *l'Orphelin de la Chine*. Cette pièce, dédiée au duc de Richelieu, le flattait dans sa prétention au protectorat des lettres; aussi en avait-il fait soigner et hâter la représentation, quoiqu'elle fût une des moins bonnes de l'auteur; mais on lisait ceci dans la dédicace:

« Permettez donc que, si cette faible tragédie peut durer quelque temps après moi, on sache que l'auteur ne vous a pas été indifférent; permettez qu'on apprenne que si votre oncle fonda des beaux-arts en France, vous les avez soutenus dans leur décadence. »

Le Kain lisait à merveille; mais le drame du mariage de mademoiselle de Richelieu intéressait plus que celui des Chinois, et tous les regards se tournèrent involontairement sur le futur, lorsque Le Kain dit ces vers:

Je le puis, je le sais, user de violence;
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux dont on sent les atteintes
Qu'un nuage de pleurs et d'éternelles craintes,
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur!

Septimanie seule ne fit pas l'application de ces vers, peu lui importaient les avantages ou les disgrâces du mari qu'on lui imposait; son avenir n'allait pas jusqu'au jour de la cérémonie. Sa préoccupation n'eut qu'une idée pour objet, mourir! puisqu'elle ne peut plus vivre pour celui qu'elle aime.

Mais surveillée comme elle l'est, un projet semblable est difficile à exécuter; elle demande à aller passer une journée à l'abbaye de Montmartre, près de son amie, madame de Vi-

braye : on pense que c'est pour accomplir quelque devoir pieux. Madame Desormes l'accompagne dans cette visite. Mademoiselle de Richelieu veut se confesser : le directeur ne se fait pas attendre C'était un homme d'esprit, habitué à lire dans l'âme des jeunes pécheresses, et à interpréter leurs révélations innocentes. Il fut frappé des questions que lui adressa Septimanie, sur les peines réservées au suicide, et plus encore de l'éloquente chaleur qu'elle mit à prouver que Dieu devait faire grâce aux malheureux auxquels il retirait la force de subir une vie de désespoir.

— Grâce au suicide ! s'écria le prêtre d'une voix formidable ! grâce pour le crime le plus lâche, le plus en horreur à une âme chrétienne ! Ah ! c'est blasphémer la justice du ciel !! Quoi ! Dieu sera descendu lui-même sur terre pour vous donner l'exemple de la résignation, dans les plus cruelles injures, dans le plus infâme supplice, et cette leçon divine serait perdue pour nous ! Celui qui, dans sa démence impie, dispose de ses jours, sait-il à quoi ils étaient destinés ? Sait-il si ce désespoir d'enfant qui le décourage n'est pas une épreuve de la Providence pour le rendre plus digne du bonheur qu'elle lui réserve ? Le malheur, l'obstacle qui cause ce désespoir, Dieu n'est-il pas assez puissant pour le faire disparaître, et nous est-il permis de douter de sa protection, parce que sa sagesse nous éprouve ?

Le prêtre avait deviné l'affreuse pensée de Septimaine, il se garda bien de la combattre seulement par la crainte des tourments que l'enfer réserve au suicide; il savait qu'une âme exaltée par la douleur sourit à l'idée de changer de supplice, que le désespoir a aussi sa vanité, qui la porte à choisir la plus effroyable torture. Il parla avec dédain des âmes faibles que l'adversité abat, des cœurs égoïstes qui ne savent pas se distraire de leurs peines en soulageant celles des autres.

— Si le pauvre qui succombe à la misère n'a pas le droit de hâter sa fin, ajouta-il, est-ce au riche à se l'arroger ? lui à qui ses trésors assurent chaque jour la joie d'une bonne action ? lui à qui la Providence semble avoir remis une partie de son pouvoir, qui n'a qu'un ordre à donner pour rendre au bonheur,

à la vie, ceux qui gémissent dans les greniers ou les prisons, qui peut trouver à chaque instant l'emploi des vertus dont le ciel l'a doué! Ah ! je le répète, l'âme avilie qui n'a pas la force de souffrir sa part de peine en ce monde sera l'objet du mépris des hommes et de la colère de Dieu.

En écoutant cet arrêt, Septimanie fondit en larmes.

— Ah! mon père, s'écria-t-elle, qu'elle horrible confession j'ai à faire ! Et son oppression l'empêcha de continuer.

— Le ciel l'a entendue, dit le prêtre, il voit votre repentir, il vous pardonnera; mais il faut une longue pénitence pour expier la seule pensée d'un crime semblable; il faut que plusieurs jours consacrés à la prière vous recommandent à la miséricorde divine.

Alors la pécheresse, renvoyée sans absolution, eut ordre d'attendre dans la chapelle du couvent le retour du directeur; celui-ci, après avoir passé un quart d'heure au parloir de l'abbesse, revint dire à mademoiselle de Richelieu d'écrire à son père pour lui demander la permission de rester quelques jours à l'abbaye pendant qu'on ferait les apprêts de son mariage. Madame Desormes fut chargée de porter cette lettre et une autre où madame de Montmorency parlait au maréchal de Richelieu de la nécessité de calmer l'esprit de Septimanie. et de l'amener par la religion au sacrifice qu'on lui imposait.

Le maréchal se rendit sans peine à cet avis qui devait lui épargner l'aspect le plus pénible, celui des regrets de sa fille, et la détourner d'un projet funeste; car, malgré son incrédulité pour les moyens extrêmes en pareille circonstance, le souvenir de la princesse de R... lui revenait par fois, et jamais sans qu'une sueur froide couvrît son front! Pauvre Marie!... s'écriait-il alors... mais c'est moi qu'elle aimait... c'est moi qu'elle a cru mort... Et se croyant seul aussi regrettable, son amour-propre le rassurait...

Septimanie livrée au repentir, à la prière, aux consolations de l'amitié, promit de subir sa destinée sans murmurer, ne demandant à Dieu, pour prix du bonheur de toute sa vie, que de garder un amour sans espoir.

X

LE MARIAGE

Pendant ce temps, le comte de Gisors retenu à Metz s'étonnait de ne pas trouver un mot sur le premier intérêt de son cœur dans les lettres qu'il recevait de son père. Il est vrai que le maréchal de Belle-Isle, tout occupé de son commandement, pouvait oublier de parler du mariage que les préparatifs de la guerre forçaient à retarder ; mais le comte Louis, tout en expliquant ce silence par une foule de raisons plausibles, en éprouvait une tristesse trop profonde pour n'être pas un juste pressentiment.

Que devint-il, hélas, en lisant ces articles dans la *Gazette de France ?*

« 5 février 1756. — Leurs Majestés le roi et la reine ont signé le contrat de mariage du comte d'Egmont, brigadier de cavalerie, mestre de camp d'un régiment de son nom, avec mademoiselle de Richelieu. »

Et deux pages après, dans la même gazette, qui ne paraissait alors que tous les huit jours :

« Casimir, comte d'Egmont, Pignatelli, grand d'Espagne, première classe, épousa le 10 de ce mois, en secondes noces, Sophie-Jeanne-Louise-Armande-Septimanie de Richelieu, fille du maréchal duc de Richelieu et d'Élisabeth de Lorraine de Guise. La bénédiction leur fut donnée dans la chapelle de l'hôtel de Richelieu, par l'évêque de Saint-Pons. Il y eut le soir, avant le souper, un feu d'artifice chinois, très-bien exécuté ; les cours, les jardins et façade de l'hôtel furent illuminés avec autant de goût que de magnificence. Le jeu, la musique, ont contribué à l'amusement de l'assemblée qui était composée des personnes de la cour les plus distinguées. Le comte d'Egmont est fils de feu Procope-Léopold Pignatelli,

duc de Bisaccia, grand d'Espagne, etc., etc., et de Henriette-Julie de Durfort Duras (1). »

Le comte de Gisors tenait encore cette gazette dans sa main, lorsque son valet de chambre entra pour l'habiller, et le trouva la tête renversée sur le dos de son fauteuil et respirant à peine ; le médecin appelé sur-le-champ jugea que c'était un coup de sang ; et après s'être assuré que le comte Louis était à jeun, il le fit saigner. La fièvre se déclara bientôt avec délire. Dans ses accès, le malade ne parlait que de vengeance, de meurtre ; il voulait tuer le comte d'Egmont, le maréchal de Richelieu, Septimanie surtout ; et on le supposait d'autant plus en danger, que la douceur de son caractère était complétement altérée.

A cette fièvre qui dura près d'un mois, succéda un abattement extrême ; le maréchal de Belle-Isle, sachant bien que le sentiment du devoir pourrait seul triompher de cet état de langueur, rappela son fils à l'armée ; et lui persuada qu'un officier distingué ne pouvait sans lâcheté se laisser mourir en temps de guerre.

Après l'avoir ranimé par le point d'honneur, son père ne manqua pas d'avoir recours à ces consolations barbares, qui consistent à prouver que l'objet qu'on pleure n'est pas digne de regrets, puisqu'il ne nous aimait pas.

— Si elle avait eu pour vous, cher Louis, la moitié de l'amour que vous lui portez, répétait sans cesse le maréchal de Belle-Isle, elle aurait bravé la volonté de son père, et ne se serait pas rendue complice d'un tel procédé envers nous. Mais vous connaissez Septimanie, son père lui a plus d'une fois reproché devant moi le prix qu'elle attachait à ses alérions de Lorraine ; et, croyez-moi, elle n'a pas eu grande peine à se résigner à une alliance qui flattait son orgueil.

— Hélas ? c'est possible, répondit Louis. Et son cœur lui disait : — Non, cela n'est pas.

Cette sympathie mystérieuse qui brave tout, cette seconde

(1) Gazette de février 1756.

vue de l'amour qui ne trompe jamais, lui faisait voir Septimanie en pleurs traînée à l'autel par une autorité suprême ; il contemplait la pâleur de son front, sous les épis étincelants mêlés à sa couronne de roses blanches ; il voyait son sein oppressé soulever péniblement les riches dentelles de sa parure. Sa marche était chancelante, son regard morne disait son désespoir et désarmait la jalousie même : comment lui reprocher l'obéissance dont elle semble prête à mourir ?

Cette vision du cœur était réelle, et elle agissait sur l'âme de Louis en dépit de son ressentiment et des raisonnements de son père. Le vrai est une puissance occulte qui défie toutes les probabilités.

XI

L'INOCULATION

La comtesse d'Egmont, nouvellement présentée à la cour, était l'objet de l'envie et de l'admiration ; jamais on n'avait vu réunies tant de beauté, de grâce et de noblesse ; et ce charme du malheur, joint à l'éclat d'une existence brillante, ajoutait encore à toutes ses séductions.

Rien n'embellit une femme comme un sentiment secret, dont l'objet absent, presque idéal, ne cause nulle crainte. Chacun est tenté de s'attribuer l'émotion dont il ne devine pas la cause ; c'est une sorte d'attraction magnétique ; on y succombe sans le savoir. Mais madame d'Egmont, toute à ses regrets, ne s'apercevait pas des adorations que sa langueur faisait naître. Déjà l'on citait plusieurs *victimes de ses beaux yeux*, comme on disait alors ; et ses beaux yeux passaient la nuit à verser des larmes !

Son frère, le duc de Fronsac, lui disait :

— Vous qui prêchez si souvent la soumission, vous voyez où elle mène, ma chère Septimanie : mon père n'en est pas beaucoup plus heureux, et vous en serez éternellement à plaindre ; et voilà ce qu'on voudrait obtenir de moi ! non, je ne m'y résoudrai jamais. A l'armée, je suis tout aux ordres

de mon père, mais à la cour et à la ville je n'obéis qu'au plaisir ; il m'a donné de trop bons exemples pour ne pas les suivre : et ma pauvre sœur est bien dupe de s'être ainsi sacrifiée à un caprice. Ce n'est pas que j'en veuille au comte d'Egmont ; c'est un brave officier qui ne craint pas d'exposer sa grandesse et tous ses vieux titres un jour de bataille ; mais l'amour et lui me semblent bien étrangers l'un à l'autre ; il a même une passion des convenances, des préséances et du cérémonial appliqués à la vie journalière, qui rend toute intimité impossible avec lui. Au reste, cela est autant d'excuses, mon père le savait bien quand il a fait ce mariage. Ainsi donc, au lieu de se désoler, il faut satisfaire sa prévoyance.

De semblables discours pouvaient être fort dangereux : mais les principes du duc de Fronsac en amour, et les dissentiments qui régnaient entre lui et son père, donnaient à ses avis une teinte de partialité qui leur ôtait tout crédit sur l'esprit de sa sœur.

Cependant l'unique désir qui lui restait encore était de se justifier auprès du comte de Gisors, en lui faisant connaître les raisons qui l'avaient contrainte à renoncer à lui ; elle avait d'abord eu l'idée de lui écrire, mais cette démarche l'effraya ; les conséquences en pouvaient être graves ; elle se flattait que son frère, devinant sa pensée, trouverait un moyen de la disculper auprès du comte Louis, et qu'il irait le voir pendant le peu de jours que M. de Gisors devait passer à Paris, avant d'aller rejoindre son père à l'armée.

En effet, le duc de Fronsac, toujours empressé à prouver qu'il n'épousait point les querelles de son père, se présenta à l'hôtel du maréchal de Belle-Isle ; mais il ne fut pas reçu.

— Devinez, dit-il à sa sœur, la raison qu'on m'a donnée pour m'empêcher d'entrer ? Je crois que c'est une mauvaise plaisanterie : on m'a dit que le comte Louis s'était fait inoculer, uniquement pour obliger le docteur Tronchin, qui cherche des victimes de bonne volonté, afin d'éprouver l'efficacité de la découverte.

— Quelle folie ! dit la duchesse d'Aiguillon en voyant pâlir sa nièce.

— Cette folie est très-réelle, dit l'abbé de Broglie : le comte de Gisors, en revenant de Metz, a rencontré le duc d'Orléans sur la route du Raincy ; le prince était avec Tronchin, qui venait d'inoculer le duc de Chartres et Mademoiselle ; le docteur genevois, après avoir loué vivement le courageux exemple que donnait en ce moment le prince, se plaignit de ce qu'il ne trouvait personne qui voulût l'imiter. Il est vrai que la peur de mourir ou d'être défiguré retient beaucoup de monde, ajouta l'abbé, et que plusieurs résultats sinistres de l'inoculation en retardent le succès; mais ces résultats n'ont point effrayé M. de Gisors : il s'est offert de gaieté de cœur à Tronchin, qui est sauté dessus sa proie aves toute la vivacité d'un novateur. Ainsi le comte Louis, à peine relevé d'une maladie mortelle, s'est volontairement jeté dans une autre.

— Vous verrez qu'il s'en tirera à merveille, dit le duc de Fronsac ; la mort est une bégueule qui fuit tous ceux qui la cherchent.

— Et pourquoi la chercherait-il ? demanda l'abbé de Broglie, qui, absent de Paris depuis plusieurs mois, ignorait ce qui s'était passé dans la famille de Richelieu. M. de Gisors a tous les avantages qui font aimer la vie ; il ne lui manque qu'une jolie femme, et l'on prétend que le duc de Nivernais lui destine sa fille.

A ces mots, le malaise de madame d'Egmont devint tellement visible, que madame d'Aiguillon l'emmena, sous un prétexte, dans la bibliothèque ; elles y trouvèrent le maréchal de Richelieu, occupé à dicter la liste des livres qu'il voulait emporter avec lui ; et donnant des ordres pour que tout fût prêt, la nuit même, pour son départ, il était attendu aux îles d'Hyères, où l'escadre du marquis de la Galissonnière devait mettre à la voile aussitôt l'arrivée du maréchal, et conduire lui et ses troupes à l'île de Minorque.

Cette expédition, d'un succès très-incertain, était depuis quelque temps le sujet des conversations, des plaisanteries de la cour et de la ville. Aux épigrammes contre madame de

Pompadour, dont la présentation à la reine, en qualité de dame du palais, venait d'exciter l'indignation générale, avaient succédé les sarcasmes, les chansons malignes contre le duc de Richelieu et son prochain embarquement ; ses ennemis, suscités par le maréchal de Belle-Isle, médisaient tout haut de l'expédition, et intriguaient tout bas pour la faire manquer. Madame de Pompadour elle-même, qui avait destiné le commandement des troupes du Midi à une de ses créatures, ne pardonnait pas à la duchesse de Lauraguais de l'avoir fait donner au maréchal ; elle répétait chaque jour au roi qu'il était inutile de sacrifier des troupes au siége d'un rocher imprenable, et engageait M. d'Argenson à suspendre les préparatifs, et les approvisionnements nécessaires à l'expédition.

Le maréchal, après avoir démontré, dans un mémoire anonyme, l'importance de la conquête de Mahon, si l'on voulait intercepter la communication des Anglais avec le roi de Sardaigne, et s'ouvrir un passage vers l'Amérique, n'avait demandé que trente mille hommes, et répondait du succès. Le prince de Conti exigeait cinquante mille hommes pour tenter la même entreprise, et sans répondre de réussir. Le roi voulut savoir quel était le général si certain de la victoire. M. de Richelieu fut nommé. — Il est assez présomptueux pour l'avoir dit, répondit le roi, et assez brave, assez heureux pour ne pas manquer à sa parole... Eh bien, il commandera.

On conçoit qu'après avoir donné de telles assurances, il fallait les réaliser ou mourir ; aussi le maréchal voulut-il mettre ordre à ses affaires avant de se rendre à Toulon. Une idée plus impérieuse le préoccupait encore. Sans deviner tout ce que souffrait le cœur de Septimanie, il s'était aperçu que des soins respectueux avaient remplacé tous les témoignages d'affection qu'il en recevait autrefois. Elle m'en veut, dans l'inexpérience de son âme, de ce dont elle me bénira un jour, pensait-il; mais n'importe, je ne saurais la quitter sans avoir obtenu le pardon d'une action trop raisonnable pour être appréciée à son âge. Son ressentiment nous porterait malheur à tous deux.

Alors, ayant fait ses adieux à la duchesse d'Aiguillon, il retint près de lui Septimanie, puis rappela son secrétaire pour lui faire ajouter quelques dispositions en faveur de ses gens, sur le testament qu'il venait de lui dicter.

— Oh ! mon Dieu ! dit Septimanie d'une voix tremblante, cette expédition est donc bien périlleuse ?

— Pas plus qu'une autre, répond le maréchal d'un air indifférent, car il n'est pas de siége où le commandant ne puisse attraper un boulet de canon. Mais comme j'ai promis de mener celui-ci à bien, il faut que j'y reste ou que j'en revienne vainqueur ? C'est un duel à mort avec l'armée anglaise.

— A mort ! répéta madame d'Egmont, pâle d'effroi.

— Oui, mon enfant, reprit le maréchal, attendri par l'émotion de sa fille, il faut que Mahon soit à nous avant peu ou que j'y meure, sous peine de passer pour un fanfaron, comme il plaît à la favorite de le dire ; c'est pourquoi j'ai voulu t'embrasser, et recevoir de toi l'assurance que tu ne m'en veux pas de t'avoir choisi un bonheur plus solide que celui que tu rêvais. Faisons la paix, Septimanie, ajouta-t-il en lui tendant la main.

Elle se jeta dans les bras de son père, et fondit en larmes.

— Oh ! que le ciel vous conserve à nous ! s'écria-t-elle.

— Il me conservera pour toi, reprit le maréchal avec le ton d'une vive confiance ; il le doit à ton courage, à cette bonté angélique qui me rend la force de tout braver. Oui, je te reverrai, tu seras fière de moi ; et le moment qui t'apprendra que je suis à Mahon, en dépit des canons anglais et de la cabale française, te fera peut-être oublier tes chagrins.

En cet instant, le duc de Fronsac et le comté d'Egmont, qui devaient suivre le maréchal, vinrent prendre ses ordres Pendant que le comte d'Egmont causait avec le maréchal, le duc de Fronsac trouva moyen de glisser dans ses adieux à sa sœur qu'il n'était pas venu plus tôt parce qu'il avait voulu passer lui-même chez le comte de Gisors, pour savoir des nouvelles de son inoculation.

— Eh bien, je l'avais prédit, ajouta-t-il, il a fait cent im-

prudences, et la mort n'a pas voulu en profiter. Il sera dans peu de jours en état d'aller à l'armée des côtes de l'Océan, où son père enrage de n'avoir pas un fort Mahon à escalader.

Au moment du départ, madame d'Egmont embrassa bien tendrement son frère !

XII

L'ÉPITRE

Madame d'Egmont est seule... seule avec sa pensée.. avec cet amour qui dévore lentement son cœur. L'absence de son père, de son mari, la livre à elle-même. Sa liberté la fait frémir. Un mot d'elle au comte de Gisors peut la justifier, le ramener à ses pieds; elle pourrait le revoir, lui prouver qu'en cédant à l'autorité paternelle elle n'a sacrifié que le bonheur de sa vie et non pas son amour. Elle pourrait le consoler par le récit de tout ce qu'elle souffre, lui jurer qu'aucune des séductions dont elle est entourée ne saurait la distraire de lui, mais le sentiment du devoir, de l'honneur la retient; elle tremble de devenir coupable, et plus encore de perdre l'estime de celui qu'elle aime ; elle craint de changer sa haine en mépris, car ce qu'il aimait en elle, ce qui la déifiait à ses yeux, c'est sa pureté, son noble caractère : une trahison même en sa faveur pourrait détruire à jamais ce culte. Il maudirait la vertu qui avait fait obéir Septimanie à son père. Il mépriserait la faiblesse qui la rendrait parjure à son époux. Ainsi, c'est dans l'excès même de son amour qu'elle trouva le courage de résister au vœu le plus cher à son cœur.

Une autre idée encore l'affermit dans cette résolution héroïque ; son esprit exalté et religieux n'eût osé braver la colère du ciel, au moment où elle l'implorait avec tant de ferveur pour lui conserver la vie d'un père et d'un frère chéris. Elle aurait cru attirer tous les désastres sur sa famille, risquer l'existence et la gloire de son père en se rendant coupable d'une démarche qui alarmait sa conscience. Ce n'est pas la

première fois qu'un sentiment superstitieux soit venu à l'aide d'une vertu chancelante. C'est souvent une faiblesse qui sauve d'une autre ; il n'y a que la froideur d'âme d'infaillible. C'est le marbre qui résiste au temps : tout ce qui aime a besoin de secours pour rester sage.

Madame d'Egmont s'était d'abord soustraite à toutes les visites dont on l'accablait, autant pour savoir ce qu'elle faisait en l'absence de son mari, que pour lui témoigner l'intérêt qu'inspirait sa situation ; mais la duchesse d'Aiguillon lui ayant fait entendre que sa réclusion donnait lieu à d'injurieuses conjectures, elle se décida à rouvrir sa porte.

Il est vrai que madame de Pompadour, effrayée de l'effet que produisait à la cour la beauté de la comtesse d'Egmont, et de l'admiration que le roi n'avait pas dissimulée pour elle, s'empressait de répandre le bruit que madame d'Egmont s'enfermait pour recevoir le comte de Gisors, dont le départ pour l'armée était différé sous un vain prétexte.

— Êtes-vous bien sûre de cela ? avait dit le roi ; j'ai peine à croire que la fille de Richelieu garde si peu de ménagements envers le monde, car on assure que ce père, le plus roué des roués de la cour de mon oncle le régent, a élevé sa fille dans les principes les plus sévères.

— Que font tous ces beaux principes contre une bonne passion ? reprit la marquise : le combat est plus long, voilà tout.

— Ah ! si Richelieu a mis dans sa tête que sa fille n'aura point d'amants, il gagnera cette gageure-là comme toutes les autres.

— Votre Majesté se trompe. Je suis sûre qu'il la perd en ce moment, et par sa faute même. En forçant sa fille à épouser un homme qu'elle n'aimait pas, il a redoublé l'amour de madame d'Egmont pour celui qu'il lui laissait aimer, avant que l'envie d'avoir pour gendre un grand d'Espagne lui eût tourné la tête ; c'est ainsi qu'il l'a rendue folle de M. de Gisors.

En prouvant au roi qu'il aurait à combattre un jeune rival, c'était décourager ses projets sur madame d'Egmont ; car madame de Pompadour savait que le cœur paresseux de Louis XV redoutait le moindre obstacle, que sa passion pour

la duchesse de Châteauroux avait épuisé toutes les forces de son âme, et qu'un plaisir difficile était sans attrait pour lui ; c'est en le dégoûtant ainsi de toutes les femmes dont la supériorité de caractère et de position aurait pu la rendre à son ancienne gloire, qu'elle maintenait son pouvoir sur ce roi indolent.

Madame d'Egmont reparut dans le monde, le comte de Gisors partit pour l'armée que commandait son père, et les bruits scandaleux tombèrent. D'ailleurs les nouvelles relatives à la guerre captivaient alors tous les esprits.

Les courriers de l'armée se succédaient sans rien apprendre de décisif. La flotte française, composée de douze vaisseaux de ligne, de cinq frégates et cent cinquante bâtiments de transport, avait été dispersée dès le premier jour ; mais les vaisseaux, manœuvrant avec habileté sous les ordres de M. de la Galissonnière, étaient parvenus à se rallier à la hauteur de Minorque. L'armée y avait débarqué le 17 avril, s'était emparée de la ville de Ciutadella, et avait forcé les Anglais d'abandonner Mahon pour aller s'enfermer dans le fort Saint-Philippe.

Cette citadelle, bâtie sur un roc, environnée de fossés profonds de trente pieds, protégée par beaucoup d'ouvrages extérieurs et par quatre-vingts mines, était abondamment pourvue d'artillerie, de vivres et de munitions ; et les plus braves de l'armée la regardaient comme imprenable.

Les ennemis du maréchal de Richelieu, à la tête desquels madame de Pompadour commençait à se mettre, se réjouissaient avec impudence de l'espoir d'un revers qui devait appauvrir la France d'hommes, d'argent et de gloire, mais qui devait aussi humilier le grand seigneur le plus brillant de la cour ; celui dont tant de maris, de frères avaient à se venger. Ses longs succès en amour avaient fini par ranger le roi au nombre de ses envieux ; et sans le talent du maréchal à se rendre nécessaire, Louis XV l'aurait depuis longtemps sacrifié au ressentiment secret de la favorite (1).

(1) On sait que madame de Pompadour proposa au duc de Richelieu

Chaque jour, madame d'Egmont recevait une lettre ou des chansons anonymes, dans lesquelles on prédisait la prochaine défaite de son père en termes burlesques et outrageants; on y parodiait la réponse fière qu'il avait faite au général Blakenay, gouverneur du fort, quand celui-ci lui avait fait demander par quelle raison les Français étaient débarqués à Minorque : « Par la même raison qui a engagé les Anglais à attaquer les vaisseaux du roi mon maître, » avait répondu le maréchal de Richelieu.

Le siége se prolongeait; malgré le succès de plusieurs attaques, rien n'annonçait une victoire prochaine; le feu des ennemis était toujours très-vif, et le maréchal s'y exposait comme un simple soldat; il allait tous les matins observer les ouvrages et l'effet des batteries, de la maison d'un meunier placée sur une hauteur. Les ennemis, voulant troubler ses observations, avaient fait de cette maison leur point de mire ; elle était criblée de coups de canon, et le maréchal ne cessait d'y venir, témérité qui causait l'admiration de l'armée, et faisait dire à Paris que M. de Richelieu ne voulait pas survivre à sa honte.

Dans l'anxiété où ces différents bruits jetaient Septimanie, la seule présence de madame de Lauraguais lui était de quelque secours ; elle retrouvait dans ce cœur passionné toutes les agitations qui tourmentaient le sien ; sans être le même sentiment, c'étaient les mêmes inquiétudes ; et l'on connaît la puissance d'une telle sympathie.

Cependant la duchesse d'Aiguillon engageait sa petite nièce à se montrer dans le monde pour démentir les conjectures sur le prétendu désespoir du maréchal de Richelieu ; et elle

de marier le duc de Fronsac avec la fille qu'elle avait eue de M. Lenormand d'Étioles. Il éluda la proposition en disant qu'il se croyait obligé de demander, pour ce mariage, le consentement de la maison de Lorraine. Pendant ce délai, la mort de la jeune personne vint le tirer d'embarras; mais le refus qu'il méditait excita une longue rancune.

venait la prendre chaque soir pour la mener au spectacle ou à la promenade.

Se parer, s'exposer aux regards de la curiosité malveillante, sourire à des plaisirs fatigants quand elle est dans l'attente d'un événement qui doit lui ravir la seule consolation qui lui reste, voilà le plus cruel supplice qui puisse torturer une femme : et c'était celui de madame d'Egmont.

Sa tante l'avait forcée de l'accompagner ce soir-là à la Comedie italienne. La beauté de madame d'Egmont lui attirait tous les yeux ; mais des mots pleins d'ironie circulaient dans la salle, et elle en devinait trop le motif. On se moquait assez haut des vers un peu hâtifs de M. de Voltaire, qui, sur la foi des talents, de la bravoure et du bonheur de M. de Richelieu, venait de lui adresser l'épître suivante :

A M. LE DUC DE RICHELIEU

SUR LA CONQUÊTE DE MAHON.

Depuis plus de quarante années
Vous avez été mon héros,
J'ai présagé vos destinées.
Ainsi, quand Achille à Scyros
Paraissait se livrer en proie
Aux jeux, aux amours, au repos,
Il devait un jour sur les flots
Porter la flamme devant Troie.
Ainsi, quand Phryné dans ses bras
Tenait le jeune Alcibiade,
Phryné ne le possédait pas;
Et son nom fut, dans les combats,
Égal au nom de Miltiade.
Jadis les amants, les époux
Tremblaient en vous voyant paraître
Près des belles; et près du maître
Vous avez fait plus d'un jaloux.
Enfin, c'est aux héros de l'être.
C'est rarement que dans Paris,
Parmi les festins et les ris,

On démêle un grand caractère :
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui sait l'art de plaire
Sache aussi sauver les États,
Le grand homme échappe au vulgaire;
Mais lorsqu'aux champs de Fontenoi
Il sert sa patrie et son roi;
Quand sa main des peuples de Gênes
Défend les jours et rompt les chaînes;
Lorsqu'aussi prompt que les éclairs,
Il chasse le tyran des mers
Des murs de Minorque opprimée,
Alors ceux qui l'ont méconnu
En parlent comme son armée;
Chacun dit : je l'avais prévu.
Le succès fait la renommée.
Homme aimable, illustre guerrier,
En tout temps l'honneur de la France,
Triomphez de l'Anglais altier,
De l'envie et de l'ignorance.
Je ne sais si dans Port-Mahon
Vous trouverez un statuaire;
Mais vous n'en avez plus affaire,
Vous allez graver votre nom
Sur les débris de l'Angleterre;
Il sera béni chez l'Ibère
Et chéri de ma nation.
Des deux Richelieu sur la terre
Les exploits seront admirés,
Déjà tous deux sont comparés,
Et l'on ne sait qui l'on préfère.
Le cardinal affermissait
Et partageait le rang suprême
D'un maître qui le haïssait;
Vous vengez un roi qui vous aime,
Le cardinal fut plus puissant,
Et même un peu trop redoutable;
Vous me paraissez bien plus grand,
Puisque vous êtes plus aimable.

Ces vers reçus par le maréchal avant l'assaut, il ne les avait

confiés qu'à son gendre, le comte d'Egmont ; mais celui-ci en avait envoyé plusieurs copies à Paris, à des amis aussi peu discrets que lui ; et les ennemis du maréchal s'en étaient emparés, et riaient à bon droit de ces flatteries prématurées (1), et le malheur voulait qu'on donnât ce jour-là *les Chasseurs et la Laitière.*

A ce refrain du vaudeville :

> Ne vendez pas la peau de l'ours
> Avant de l'avoir mis par terre.

tous les spectateurs se retournèrent du côté de madame d'Egmont ; et sa confusion fut telle, qu'elle se sentit prête à se trouver mal. La vieille duchesse se repentait vivement de l'avoir exposée à cette sorte d'outrage, dont la prudence défendait de marquer le moindre ressentiment. Elle et sa nièce ne savaient plus quelle contenance faire ; et l'embarras des hommes qui se trouvaient avec elles devenait insupportable, lorsque la porte de la loge s'ouvre tout à coup, un valet de chambre, dont le visage, les gestes animés expriment une

(1) Ce passage d'une lettre de Voltaire à M. d'Argental prouve ce fait :

« C'est une pièce complexe, à ce que je vois, que celle de Port-Mahon. Nous ne touchons pas encore au dénoûment, et bien des gens commencent à siffler. Ma petite lettre envoyée par M. d'Egmont à madame d'Egmont a donné assez beau jeu aux rieurs ; on en a supprimé la prose, et on n'a fait courir que les vers, qui ont un peu l'air de vendre la peau de l'ours avant qu'on l'ait mis par terre. Si M. de Richelieu ne prend pas ce maudit rocher, il retrouvera à Versailles et à Paris beaucoup plus d'ennemis qu'il n'y en a dans le fort Saint-Philippe. Il faut pour mon honneur, et pour le sien surtout, qu'il prenne incessamment la ville. Il se trouverait, en cas de malheur, que mes compliments n'auraient été qu'un ridicule. Je vous prie bien de dire, mon cher ange, que je n'ai pas eu celui de repandre des éloges prématurés. Si M. d'Egmont avait été un grand politique, il ne les aurait fait courir qu'à la veille de prendre la garnison prisonnière. »

(*Correspondance de Voltaire*, tom. LXXII, page 342.)

vive émotion, adresse quelques mots à la comtesse d'Egmont ; elle laisse échapper un cri de joie, veut répéter à madame d'Aiguillon ce qu'on vient de lui dire; mais, épuisée par l'affreuse contrainte qu'il lui a fallu supporter, par l'effet de la transition subite d'un sentiment à un autre, elle ne peut proférer un mot, sa respiration s'arrête, son visage est baigné de l'armes; elle succombe un moment à son émotion.

XIII

LA PRISE DE MAHON

Au bruit qu'a fait la porte de la loge, ouverte brusquement pendant l'air de madame La Ruette, le parterre s'est retourné et a vu le valet de chambre. A l'émotion visible que ses paroles causent à madame d'Egmont, on a deviné qu'il est le messager de quelque nouvelle importante. On demande à la savoir : les cris, les trépignements redoublent, le spectacle en est interrompu ; alors le duc d'Aiguillon est envoyé par sa mère, pour apprendre aux autorités du théâtre la prise du fort Saint-Philippe. Cette bonne nouvelle se répand aussitôt dans la salle, on crie :

— *Vive le vainqueur de Mahon! vive le maréchal de Richelieu!*

Tous les spectateurs battent des mains, en regardant madame d'Egmont. L'ivresse est générale.

Le valet de chambre du comte d'Egmont avait pris les devants, pour prévenir la comtesse que son maître arrivait dans la nuit, chargé des dépêches du maréchal de Richelieu pour le ministre de la guerre ; mais le duc de Fronsac, qui s'était particulièrement distingué au siége du fort, avait obtenu de son père la faveur d'être porteur de la lettre qui instruisait le roi de la victoire remportée par ses troupes.

Arrivé à l'hôtel de Richelieu, sans avoir pris un instant de repos, le duc de Fronsac ne se donne as même le temps de

voir sa sœur, et repart aussitôt pour Compiègne, où se trouve la cour.

A la fin du spectacle, les acteurs chantèrent des couplets improvisés en l'honneur du maréchal de Richelieu, du duc de Fronsac, du comte d'Egmont, et même de la comtesse qui était présente.

Cela fit scène (1), dit l'auteur des *Nouvelles à la main.*

Et cette scène ranima un moment le cœur de Septimanie : pouvait-elle être insensible à la gloire de sa famille?

Le lendemain, elle fut réveillée par le tocsin et les coups de canon qui faisaient vibrer toutes les vitres des maisons de Paris. Le duc de Gèvres vint en personne l'inviter à voir le feu de joie qu'il devait allumer le soir même à la Grève, et le feu d'artifice qui serait tiré sur la rivière.

Tout Paris était illuminé lorsqu'elle le traversa pour se rendre à la Ville. Le nom de son père retentissait à son cœur, au milieu des cris de joie que le peuple faisait entendre; mais ce triomphe si doux à son orgueil filial lui faisait sentir plus cruellement encore l'absence de celui qui aurait été si fier de le partager. Le comte de Gisors ne pouvait être là. Elle en était certaine, et pourtant ses yeux le cherchaient en dépit de sa raison, tant il lui semblait impossible d'être doucement émue loin de lui.

Parmi toutes les personnes attirées par l'éclat de cette fête, une seule fixa l'attention de madame d'Egmont; c'était le marquis de Vogué, le camarade d'armes, l'ami intime du comte de Gisors; les yeux arrêtés sur lui, elle s'inclinait pour le saluer lorsqu'il se retourna brusquement, comme pour éviter de voir et de lui rendre ce salut; elle se sentit rougir de cette injure si peu méritée, et l'impolitesse marquée de M. de Vogué la confirma dans l'idée qu'elle était l'objet du mépris et de la haine de M. de Gisors.

Quand on le pleure sans cesse, quand on se meurt pour lui de regret et d'amour, être ainsi calomniée dans le cœur de celui qu'on aime!...

(1) *Nouvelles à la main*, 1756.

— Hélas ! pensait-elle, le perdre à jamais; me condamner à passer ma vie loin de lui, sous l'autorité d'un autre; tant de malheurs n'étaient rien encore! il fallait en être haïe, méprisée... Oh! mon Dieu, ne mettrez-vous pas fin à cet affreux martyre!...

Et tout le temps que dura cette fête, madame d'Egmont ne pensa qu'à se rapprocher du marquis de Vogué; il lui sembla que si elle pouvait lui adresser quelques paroles, même insignifiantes, il devinerait, à l'inflexion de sa voix, à ses yeux humides de larmes, ce qu'elle n'osait lui dire : qu'elle était innocente des peines de son ami.

Dans cette intention, elle redoubla de soins affectueux pour une vieille parente du marquis et pour sa jeune sœur; elle pria le duc de Gèvres de les faire asseoir près d'elle, ne doutant pas que le marquis ne vînt bientôt leur parler. Mais, insensible à toutes ces prévenances, M. de Vogué affectait de ne pas s'en apercevoir. Cependant il était venu avec sa sœur et sa tante et devait les ramener. Madame d'Egmont attendait avec impatience le moment où il viendrait leur offrir son bras, lorsqu'elle entendit le duc de Brissac dire à ces dames que le marquis de Vogué, étant obligé de partir avant le feu d'artifice, l'avait chargé de le remplacer près d'elles.

— Plus d'espoir!... pensa Septimanie, et c'est la mort dans le cœur qu'il lui fallut sourire à tous les compliments d'une foule empressée, et braver les regards jaloux de toutes les femmes qui enviaient son bonheur... Quel bonheur! grand Dieu!...

Une personne vraiment heureuse alors, c'était la duchesse de Lauraguais; sa joie tenait du délire; elle allait partout raconter les faits à l'honneur du maréchal de Richelieu pendant le long siége du fort Saint-Philippe, et répétait avec une émotion qu'on partageait sans peine cet ordre du jour aussi honorable pour les troupes que pour le général :

— Soldats, grenadiers, je déclare que ceux d'entre vous qui s'enivreront davantage n'auront pas l'honneur de monter à l'assaut que je vais livrer.

Et ces soldats, que le vin de Mahon plongeait chaque jour

dans une complète ivresse, que la prison, les punitions les plus sévères ne pouvaient contenir, frappés du châtiment qui menace leur honneur, redeviennent sobres, soumis, et ne se disputent plus que la gloire de marcher le premier à l'ennemi.

Le maréchal, qui savait tout ce qu'on peut obtenir du soldat français exalté par l'honneur, profite de ce moment pour ordonner l'assaut. Les échelles se trouvent trop courtes de plusieurs pieds; le soldat n'est point arrêté par cet obstacle, il monte sur les épaules de son camarade, il gravit le long de la muraille; celui qui est renversé trouve vingt successeurs. Malgré le feu ennemi, on escalade un roc, les Français pénètrent dans la place, et le vieux général Blakenay et la garnison, étourdis par cette audace, demandent à capituler.

La reconnaissance de l'armée pour un général qui l'avait si bien commandée ne pouvait se comparer qu'à la joie d'un pareil triomphe; chaque soldat racontait un trait de courage, de bonté ou de générosité du maréchal; on en citait un particulièrement.

M. de Richelieu visitait tous les jours les postes les plus avancés ; un jour que la sentinelle d'un des forts s'amusait à tirer sur lui, il entend la balle siffler plus près de ses oreilles; il s'approche d'un canonnier, et lui demande s'il ne peut pas le défaire de ce faquin-là qui pourrait être plus adroit une autre fois. Ce canonnier servait depuis trois jours sa batterie sans vouloir être relevé; il se nommait Thomas, était déserteur des régiments qui venaient de débarquer à Mahon, et sachant qu'il aurait la tête cassée s'il était reconnu, il avait voulu prévenir son sort en se faisant tuer, mais il avait bravé le feu impunément.

Cet homme, noirci par la poudre, couvert de sueur et de poussière, défait et privé de nourriture depuis deux jours se traîne vers son général, et lui promet que s'il manque le soldat ennemi du premier coup de canon, le second l'atteindra.

En effet, il vise, le coup part... et l'on voit le chapeau du soldat anglais sauter en l'air.

Le maréchal, charmé de tant d'adresse, s'approche pour en récompenser le canonnier, mais le malheureux épuisé de fa-

tigue et de faim était tombé sans connaissance auprès du canon qu'il avait si bien servi.

Le maréchal lui fait donner les plus grands soins et charge un officier de s'informer du motif qui a pu déterminer le canonnier à se conduire d'une manière si désespérée. Thomas garde le silence et ne veut parler qu'à son général. Le maréchal le fait venir, Thomas tombe à ses pieds, lui avoue sa faute et le supplie de lui épargner la honte du supplice, en lui donnant le poste le plus dangereux, qu'il promet de garder jusqu'à ce qu'il perde la vie en brave soldat.

Le maréchal, touché d'un si noble repentir, l'assure qu'il peut reprendre son service; quelques jours après, le duc de Richelieu le voyant servir la même batterie avec une adresse et une intrépidité incroyables, s'avance vers lui, et lui présente un brevet de sous-lieutenant, en lui disant :

— Prenez, mon ami, c'est la récompense du mérite (1).

C'est par de pareils traits que le maréchal de Richelieu se faisait chérir des soldats. Ce nouveau triomphe, en redoublant la haine de ses ennemis, les rendit cependant plus soigneux de la dissimuler. Madame de Pompadour elle-même, surprise d'un événement qui déconcertait toutes ses prévisions, entraînée par l'opinion publique, fit des chansons en l'honneur du maréchal, et l'appela longtemps son cher *Minorquain* (2).

Cependant les ministres, qui détestaient M. de Richelieu, s'opposaient à ce qu'il revînt à Paris jouir de sa gloire, en prêtextant que sa présence était nécessaire en Provence, pour garantir les côtes des incursions des ennemis; mais la duchesse de Lauraguais fit tant, que, malgré M. d'Argenson, le maréchal obtint la permission de se rendre à la cour.

C'est alors qu'elle lui écrivait, en recevant la nouvelle de la prise de Mahon :

(1) Lacretelle, *Histoire de France*, tom. IV.

(2) La fameuse chanson de Collé lui valut 600 fr. de pension.

Le Port-Mahon est pris
Il est pris, il est pris, il est pris, etc.

« Ma joie est extrême, elle égale la tendresse de mes sentiments pour vous. Vous voilà comblé de gloire! J'ai la tête et le cœur si remplis de satisfaction, qu'il est impossible de vous exprimer tout ce que je sens en ce moment : je me flatte que vous y suppléerez. J'ai eu le plaisir d'embrasser M. de Fronsac à son arrivée. J'étais toute seule à vous écrire quand j'ai reçu votre lettre. Et quelle lettre!... Je fus sur-le-champ à l'hôtel d'Antin, trouver M. de Fronsac, qui attendait des chevaux pour aller à Compiègne. Adieu, je suis si tremblante qu'il m'est impossible de vous en dire davantage. »

Puis quelques jours après :

« Je reviens de chez le garde des sceaux, qui est ici pour le *Te Deum*. Je suis resté avec lui, tête à tête, une heure et demie; il m'a beaucoup parlé du tour que d'Argenson vous a fait; c'est lui qui a empêché votre retour. Il a dit au roi qu'il fallait que vous restiez dans votre commandement; et malgré l'envie que le roi avait de vous voir, il n'a pas eu la force de résister au d'Argenson. Le garde des sceaux est furieux d'une telle conduite, et en a parlé à madame de Pompadour, qui était dans la bonne foi de croire que votre présence était nécessaire sur la côte. Il l'a détrompée, et lui a fait voir la noirceur du procédé de d'Argenson à votre égard. Elle lui a dit : « Mais je croyais que le d'Argenson voulait plutôt du bien à M. de Richelieu que du mal. » Le garde des sceaux lui a répondu :« Je vous laisse à juger si c'est un service d'ami qu'il lui rend là? »

» Tout cela ne vient que pour que Maillebois soit arrivé avant vous, pour lui faire dire ce que le d'Argenson voudra, et diminuer tant qu'on pourra la peine que vous avez eue et la gloire que vous méritez. Vous savez mieux qu'un autre que c'est dans le premier moment que l'on connaît ce qu'on a fait, et que les services les plus importants sont bientôt oubliés. Je suis fort d'avis, et c'est le conseil du garde des sceaux, que vous écriviez une lettre au d'Argenson, et une au roi, et que vous lui demandiez de venir ici huit jours, ayant des affaires indispensables; que vous ne demandez pas mieux que

de vous en retourner, si c'est le bien de son service, et n'avoir pas l'air de vous douter de la plus petite chose. Le garde des sceaux m'a ajouté qu'il fallait envoyer un courrier exprès porter vos lettres, et qu'il attende la réponse ; qu'il ne fallait pas que vous retardiez un moment pour avoir votre congé, et revenir sur-le-champ : cela fera enrager le monstre d'Argenson ; il verra échouer par votre présence sa basse et odieuse intrigue. Je suis bien curieuse de savoir quel prétexte il prend vis-à-vis de vous en vous écrivant ; je ne serai pas tranquille jusqu'à ce que j'aie eu de vos nouvelles, et que je sache quel parti vous avez pris. Vous connaissez mon intérêt, mon adoration, mon amour pour vous ; vous devez juger que j'ai besoin d'être informée par vous, bien en détail, de ce que vous pensez de tout ceci ; il n'y a que ce que vous me direz qui puisse mériter ma confiance. M. de Fronsac part cette nuit ; je vous jure que je donnerais bien des choses pour avoir la liberté de m'en aller avec lui. Il vous porte la promotion des grâces que l'on a faite pour les Mahonistes ; elle ne transpire point ; elle ne sera déclarée que par vous, et j'espère que la survivance est dans le même paquet. Le roi ne l'ayant pas dit à votre fils, c'est pour vous donner l'agrément de le lui apprendre... etc.

» Venez. Madame de Pompadour, qui paraît maintenant exaltée sur votre compte, peut changer... Vous savez par expérience qu'elle vous aime selon l'occasion, et qu'aujourd'hui votre amie elle sera demain contre vous. Il se présente là une foule d'aspirants pour commander, et sûrement son Soubise ne sera pas oublié ! Je vois qu'en général on est fâché de vous voir victorieux ; une bonne défaite les aurait rendus tous contents. On ne s'attendait pas à ce que vous avez fait. J'ai le sang tourné de tout ce qui se passe. Je l'avais quand vous couriez risque d'être tué tous les jours, quand votre siége n'allait pas aussi vite que je le désirais ; mais vous avez été vainqueur ; je croyais être tranquille, et au contraire je suis encore plus tourmentée, puisqu'on ne vous rend pas justice. Ma sœur (1)

(1) La duchesse de Châteauroux.

avait bien raison de dire quelquefois qu'on serait tenté de voir tout comme un songe, puisqu'il est impossible de remédier au mal, avec un maître qui se plaît à n'être rien, qui craint de s'occuper, et laisse ses ministres faire tout ce qu'ils veulent. En vérité je suis en colère contre lui, de n'avoir pas assez senti tout ce que vous avez fait (1). »

Nous donnons les extraits de ces lettres, parce qu'elles prouvent, mieux que nous ne saurions le dire, les intrigues de cour de cette époque, et l'attachement passionné de la duchesse de Lauraguais pour le vainqueur de Mahon. Comment madame d'Egmont aurait-elle pu rester indifférente pour une femme qui aimait et servait si bien son père?... (2)

XIV

LE JEU CHEZ LA REINE

C'était le temps des cabales de tout genre. Pendant que celles du maréchal de Belle-Isle et du prince de Soubise s'efforçaient d'amortir l'effet de la prise de Mahon, les deux grandes puissances de l'État, le clergé et les parlements, se faisaient une guerre que le roi lui-même tentait vainement d'apaiser. Quand le pouvoir n'est plus à sa place, chacun se le dispute. L'indolence où était tombé Louis XV ranimait toutes les am-

(1) Extrait des lettres de la duchesse de Lauraguais, trouvées dans les papiers du maréchal de Richelieu.

(2) La duchesse de Lauraguais était dame d'atours de Madame la dauphine : lors de la dernière maladie de cette princesse, madame du Deffant écrivait à M. Walpole :

« Madame la dauphine brutalisa l'autre jour la duchesse de Lauraguais, qui dit à quelqu'un qui était près d'elle : Cette princesse est si bonne, qu'elle ne veut pas que sa mort soit un malheur pour personne. »

(*Lettres de la marquise du Deffant*, t. I.)

bitions; celle du clergé, aiguillonnée par les attaques des philosophes, combattait avec ses vieilles armes : le refus des sacrements aux mourants et l'excommunication.

A ces foudres de l'Église les parlements répondaient par des arrêts, des condamnations, des amendes, et faisaient brûler par le bourreau tous les écrits dans lesquels on lui contestait la juridiction. Le roi réprimandait et exilait les plus téméraires de chaque parti. Voltaire disait que dans ces troubles Louis XV était comme un père, occupé de séparer ses enfants qui se battent.

Cependant il fallait soutenir contre les Anglais, sur terre et sur mer, une guerre onéreuse; il fallait continuer cette mémorable fondation de l'École militaire, où devait s'élever le plus grand guerrier des temps modernes. Il fallait des secours de finances. Le parlement se rendait difficile sur l'enregistrement des édits, qui ordonnaient la perception des deux vingttièmes. Le roi décida qu'il tiendrait un lit de justice à Versailles, où il convoquerait les princes, les pairs, avec le parlement de Paris.

Cette solennité ramena à Paris le maréchal de Belle-Isle; son fils l'y suivit. Le duc de Richelieu fut le seul des maréchaux de France non convoqué. Madame de Lauraguais mit cette injure sur le compte du maréchal de Belle-Isle, à qui madame de Pompadour voulait sauver l'ennui de voir rendre à son rival tous les honneurs dus à la victoire.

Le jour même qui réunissait à Versailles tous les grands du royaume, madame de Lauraguais vint chez madame d'Egmont lui parler, avec toute la véhémence de son esprit passionné, de l'insulte qu'on faisait au duc de Richelieu.

— Aidez-moi à le venger, dit-elle, il y aura jeu ce soir chez la reine, ne manquez pas d'y venir, et l'on verra à l'empressement dont vous serez l'objet, aux compliments qu'on vous adressera sur l'admirable conduite de votre père à quel point l'on est indigné de l'ingratitude de la cour envers lui.

C'est ainsi qu'elle persuada à Septimanie que sa présence à la cour était indispensable aux intérêts de la gloire du maréchal de Richelieu.

Il ne fallait pas moins qu'une telle considération pour déterminer madame d'Egmont à paraître chez la reine un jour où toute la cour y devait être réunie. L'absence de son père et de son mari lui avaient servi de prétexte depuis plusieurs mois pour ne pas aller à Versailles; et maintenant qu'elle était sûre d'y rencontrer le maréchal de Belle-Isle, et peut-être... son fils... elle se sentait moins de courage encore pour s'y rendre. Mais la duchesse d'Aiguillon, la princesse de Marsan et les meilleurs amis du maréchal s'étaient joints à madame de Lauraguais pour prouver la nécessité de cette démarche; madame d'Egmont céda à leurs avis.

Un cœur languissant sous le poids d'un malheur irréparable accueille avec avidité la moindre agitation, si pénible qu'elle soit. L'idée que le comte Louis et son père étaient devenus ses ennemis, qu'il lui fallait s'armer contre le ressentiment de l'homme qu'elle aimait, révoltait son âme, lui faisait haïr sa faiblesse, et lui donnait l'espoir d'en triompher.

— Non, pensait-elle, je ne saurais aimer longtemps celui qui peut être volontairement complice des moyens infâmes employés pour perdre mon père. Quoi! spéculer sur sa défaite, tenter tout ce qui pouvait l'amener, sacrifier tout, jusqu'à la gloire de la France, pour obtenir la mort d'un général qui ne pouvait survivre à sa défaite; et quand son habileté, son courage ont surmonté tous les obstacles; lorsqu'il est prêt à venir chercher la récompense d'une affaire si glorieuse, l'exiler dans son gouvernement, l'empêcher d'entendre les actions de grâce du peuple; ces louanges qui vengent de l'ingratitude des rois! Ah! s'il est vrai que le dépit, l'envie puissent corrompre ainsi une âme noble, cette âme n'existe plus pour moi; je ne reconnais plus celui que j'aime dans l'ennemi de mon père et de la France!

C'est livrée à toute cette indignation que madame d'Egmont se laissa conduire par sa tante chez la reine.

Ce qu'avait prédit madame de Lauraguais arriva. A peine la comtesse d'Egmont eut-elle fait ses révérences, que la reine et les princesses lui adressèrent les mots les plus flatteurs pour elle et son père, sans oublier son mari et son frère, qui

s'étaient également distingués dans la prise de Mahon. Le roi lui-même, dont le silence à son égard eût été trop marqué, lui parla si longtemps et si bien, que les courtisans de madame de Pompadour en conçurent de l'effroi.

Il est vrai qu'au moment où le roi l'aborda, on vit madame d'Egmont se troubler, une rougeur subite couvrit son beau front; ses yeux, dont la langueur avait tant de charme, s'animèrent tout à coup d'un feu étincelant; sa respiration devint plus fréquente, enfin toute sa personne parut en proie à la plus vive émotion.

Cette agitation subite, on la prit pour un de ces accès de vanité si communs à la cour, pour l'effet de cette fièvre d'espoir qui prenait d'ordinaire à toutes les femmes que le roi favorisait d'un sourire. Et personne n'avait remarqué qu'à la suite du roi était le maréchal de Belle-Isle, et près de ce dernier... le comte de Gisors...

C'était la première fois que Septimanie et le comte Louis se rencontraient depuis que leurs destinées étaient pour jamais séparées; et chacun d'eux, ému d'un cruel ressentiment, s'efforçait de repousser les tendres souvenirs qui pouvaient attiédir sa colère.

Les cœurs aimants ne connaissent qu'un moyen de vengeance : la froideur... Pour eux, c'est la mort; aussi ont-ils recours à cette arme cruelle pour se venger de ce qu'ils aiment encore.

Madame d'Egmont, soutenue par sa fierté, par la crainte de révéler le secret de son âme à tous les yeux fixés sur elle, ne pensa qu'à les tromper sur la véritable cause du trouble qu'elle ne pouvait surmonter. Souriant avec sa grâce enchanteresse à tout ce que le roi lui disait, elle osa lui demander le retour de son père; c'était risquer un refus humiliant; mais madame d'Egmont était dans cet état violent où l'on ne craint pas d'aggraver son mal par une blessure de plus.

Le maréchal de Belle-Isle était là qui l'entendait; c'était devant lui surtout qu'il lui importait de déjouer les intrigues dirigées contre le vainqueur de Mahon; et ce triomphe, elle l'obtint sans peine. Quand ses beaux yeux et sa bouche im-

ploraient, il n'était pas facile de leur résister, et Louis XV était par nature trop accessible à de tels charmes pour n'y pas sacrifier la volonté de sa maîtresse absente.

On devine ce qu'un pareil succès fit naître de conjectures; la comtesse de Brionne, la marquise de Forcalquier, madame de Saint-Maigrin, étaient les plus belles femmes de la cour; mais combien madame d'Egmont les surpassait par la noblesse, l'élégance de sa taille, et par l'expression de son visage angélique. Cette remarque si juste, le roi venait de la faire; il venait d'éprouver le charme attractif qui soumettait à madame d'Egmont tous ceux qui l'approchaient. C'en était fait de madame de Pompadour, la jolie parvenue allait céder le sceptre à l'héritière des ducs de Guise, et il se trouverait enfin dans des mains dignes de le porter (1).

A la cour, lorsqu'une telle supposition vient à naître, on en fait aussitôt une réalité. Les amis de la marquise pensaient déjà aux moyens de l'abandonner honnêtement, et les créatures du maréchal de Belle-Isle se prouvaient déjà naïvement qu'ayant été autrefois très-liés avec le duc de Richelieu, ils pourraient faire valoir les droits d'une ancienne amitié.

La duchesse de Lauraguais montrait sa joie avec trop de franchise peut-être; mais l'espérance de revoir bientôt celui qu'elle aimait, et peut-être aussi le plaisir de voir venger l'ombre de sa sœur par l'abandon de la petite bourgeoise qui lui avait succédé, l'enivrait à un tel point qu'elle en perdait la tête.

Madame d'Egmont seule, en se voyant l'objet de tant d'hommages, les croyait dûs à la gloire de son père; aussi les recevait-elle sans embarras, sans modestie feinte, avec une reconnaissance toute filiale. Cette joie innocente, exprimée

(1) Cette beauté, ce charme irrésistible, constatés par les éloges de madame de Genlis et les vers de M. Rhulières, on les retrouvent encore dans les portraits qui restent de madame d'Égmont, surtout dans ceux que sa nièce, madame la marquise de Jumilhac, a bien voulu nous confier.

par un si doux sourire, de quel affreux désespoir elle remplissait le cœur du comte Louis !

— Ah! c'est d'aujourd'hui seulement que je la perds, pensait-il en étouffant sa rage. Cette femme que j'avais divinisée ; cette vision céleste a disparu ; je ne vois plus qu'une femme perfide, soumise comme tant d'autres à la plus vile ambition, souriant à l'espoir de sa honte, et fière de se dégrader pour satisfaire le caprice d'un roi. Non, je ne saurais l'aimer encore sans me déshonorer ; le mépris, l'indignation, voilà tout ce qui me reste pour elle !

Absorbé par ses réflexions, le comte de Gisors n'avait point suivi son père lorsqu'il s'était approché de la table de jeu ; madame d'Egmont l'aperçut appuyé sur un pilastre, pâle, abattu, les yeux fixes et sans regard ; à cette vue, un mouvement sympathique la fit tressaillir, elle se sentit dévorée de toute la souffrance qui torturait le cœur du comte Louis. Une puissance invincible l'attirait vers M. de Gisors. Ah! s'il avait pu lever les yeux sur elle, il eût deviné la pitié qu'inspirait son supplice ; il eût reconnu son erreur !... mais en vain les regards de Septimanie s'arrêtèrent sur lui, il ne les sentit point ; en vain parvenue à se rapprocher de la place où il était en allant saluer la princesse de Marsan, elle prononça quelques mots qui devaient retentir au cœur de Louis, il ne parut pas les avoir entendus ; son attitude resta la même jusqu'au moment où le maréchal de Belle-Isle vint prendre brusquement son bras, en lui montrant que le roi se retirait, et que tous deux devaient le suivre.

Alors le comte Louis, réveillé en sursaut au milieu du plus affreux rêve, aperçut Septimanie devant lui, et se détourna vivement comme si un spectre épouvantable avait frappé ses yeux.

Bientôt, entraîné par son père, il monta en voiture, et tous deux revinrent à Paris.

XV

LA DIPLOMATIE D'UN PÈRE

Le maréchal de Belle-Isle, fatigué de la cérémonie du matin, et prévoyant que le jeu de la reine finirait tard, devait coucher à Versailles; mais son habileté à profiter des occasions qui ne se retrouvent plus, l'avait déterminé à ne pas quitter son fils dans la disposition d'esprit où tout ce qu'on disait à la cour avait dû le mettre, et à tirer parti de son indignation.

Le tête à tête obligé pendant la route de Versailles à Paris lui parut très-propice à ces projets; et, comme tous les gens décidés à porter le dernier coup aux malheureux qu'ils plaignent, il avait commencé par ces mots:

— Dieu me garde, mon pauvre ami, de vouloir ajouter à tes peines, mais tu as vu comme tout le monde ce qui s'est passé ce soir; tu sais à quoi t'en tenir sur les sentiments de cette jeune femme que tu t'obstinais à croire un modèle de pureté, une exception parmi toutes celles que la vanité, l'inconstance perdent tôt ou tard; eh bien, tu l'as vue provoquer les bonnes grâces du roi comme les moins fières de la cour; tu l'as vue, exploitant d'avance sa faveur prochaine, demander d'abord un peu afin de tout accorder et de tout obtenir. L'imprudente ne sait pas à quoi elle s'expose! et l'humiliation d'être aussitôt quittée que prise nous vengera bien d'une puissance passagère. Ah! celle de la marquise en a déjoué de plus fortes; d'ailleurs, le roi est revenu du servage de ces grandes dames-là; elles sont trop impérieuses, et je ne donne pas un mois à ce caprice royal.

— O honte! s'écria Louis, passer du déshonneur à l'abandon... elle... sacrifiée à une femme perdue...

— Cela étonne ta jeunesse; ah! quand tu auras vécu plus d'années à la cour, tu trouveras cela tout simple: mais ce qui t'étonnera d'avantage, c'est qu'au milieu de tant de corrup-

tion, il se trouve des natures incorruptibles, que la contagio ne peut atteindre; et tu devines déjà de qui je veux t parler.

— Ah! je ne crois plus à rien, s'écria Louis; si le cœur l plus noble, le plus désintéressé a pu succomber à tant d'infâ mie, quelle femme assez pure saura s'en préserver?

— Celle qu'un père honorable, exempt des vices dont l duc de Richelieu faisait parade, a dû élever dans l'amour d ses devoirs, dans le noble orgueil d'y rester fidèle.

— Non, tout bonheur est impossible, pour moi, pour l femme qu'on me donnerait...

— Ainsi donc, il faut que je voie toutes mes espérance renversées! reprit le maréchal d'un ton lamentable, il fau que je meure avec la triste certitude que ce nom, illustré pa mes longs travaux, par le sang de tant de blessures, ce nor que tu promettais de rendre plus glorieux encore va s'éteindr à jamais! et cela, parce qu'un premier amour, inspiré par un femme qui n'en était pas digne, te dégoûte de toute affection de tout bien! Toi que j'ai eu le courage d'élever presque du rement, dans l'espoir de te voir affronter en homme les cha grins de la vie, comme les fatigues de la guerre, te voil faible, abattu, prêt à sacrifier l'honneur de ta maison, le bon heur de ton père, au petit malheur d'avoir rencontré un femme infidèle.

Le maréchal cessa un instant de parler dans l'espoir qu son fils allait répondre. Mais des soupirs étouffés soulevaien la poitrine de Louis; on voyait sa pâleur extrême à la lueu des torches que portaient les gens qui devançaient le carross Cet aspect avait quelque chose de funèbre. Le maréchal e frémit; l'idée de la mort de son fils, de la seule affection qu' eût au monde, de celui qu'il croyait devoir continuer so ambition, cette passion dévorante qu'il aurait voulu étern ser dans sa famille; enfin l'idée d'un désespoir au-dessus d ses forces le rendit éloquent. Après avoir excité le dépit, l'o gueil, après avoir prouvé que ce serait manquer à l'honne que de se laisser humilier sans se venger dignement, il éta descendu à la prière.

— Tu crois ton existence à jamais flétrie? disait-il d'une voix émue; eh bien, consacre-là à ton vieux père, donne-lui le bonheur de revivre dans tes enfants; ne repousse pas l'ange consolateur qu'il a choisi pour calmer ta peine. Louis, je t'en conjure, au nom de ta mère!

C'était le premier accent de tendresse que Louis entendait sortir de la bouche de son père; il devait pénétrer son cœur.

Persuader à un malheureux que la vie qu'il déteste est indispensable au bonheur d'un autre, c'est un piége où le désespoir doit se prendre. Louis promit de se résigner à tout ce que voulait son père.

Huit jours après, son contrat de mariage était signé; et le château de Saint-Ouen s'embellissait de tous les préparatifs ordonnés par le comte de Nivernais pour le mariage de sa fille.

XVI

GENTIL BERNARD

La cour et la ville parlaient déjà hautement du mariage du comte de Gisors avec mademoiselle de Nivernais; et madame d'Egmont l'ignorait encore. Une nouvelle semblable est un coup mortel que la vengeance elle-même hésite à porter. Septimanie ne voyait intimement qu'un petit nombre de personnes; celles-là connaissaient trop bien le secret de son cœur pour partager les conjectures dont on s'entretenait à Versailles, et madame d'Egmont remarquait sur leur visage un air d'embarras, de pitié, dont elle cherchait vainement à s'expliquer la cause.

Un homme de lettres fort à la mode alors, et qui, à la recommandation du duc de Coigny, avait été admis dans l'intimité de la famille de Richelieu, l'auteur de *l'Art d'Aimer*, surnommé *Gentil Bernard* par Voltaire, paraissait seul préoccupé du chagrin qui menaçait madame d'Egmont et cependant le poëte galant était lui-même fort épris de la comtesse;

mais c'était un de ces amours nés désespérés, dont les cœurs poétiques et tendres, les esprits délicats, se nourrissent à plaisir. La différence d'âge, de naissance, de rang dans le monde, ne permettait pas à M. Bernard, à l'humble bibliothécaire du roi, d'élever ses vœux jusqu'à la brillante fille d'un des plus grands seigneurs de la cour ; mais il fallait une idole belle, noble, inspiratrice, à son culte poétique : l'admirer en silence, était un bonheur de tous les instants, qu'il préférait aux jouissances les plus positives dues à une femme vulgaire ; et lorsque, accompagnant madame d'Egmont à l'Opéra, caché dans un coin obscur de la loge, il voyait les beaux yeux de Septimanie s'attendrir sur l'amour fraternel de *Castor* et *Pollux*, lorsqu'il l'entendait applaudir à ses vers, son cœur était plus vivement ému qu'il ne l'eût été de la possession de la plus belle femme du monde; c'était le ridicule de ce temps, avant que la grossièreté des amours de madame Du Barry n'eût détruit le romanesque de tous les autres. Le bonheur d'aimer se composait alors d'une foule de petits soins, de sacrifices, de légères faveurs qui étaient une suite d'aveux du sentiment dont on n'osait parler. Ces plaisirs de toutes minutes compensaient bien des privations ; le cœur ambitieux d'émotions en trouvait dans un mot, dans un regard ; chaque jour en faisait naître de nouvelles. Par combien de troubles ravissants il fallait passer avant d'arriver au but de ses désirs !... Aujourd'hui, la route se fait plus rapidement, toutes les émotions s'épuisent en un jour ; et comme il en faut toujours aux âmes passionnées, elles remplacent ce qu'elles appellent des *niaiseries* sentimentales par des parties de suicide, des meurtres mutuels. Ces amants-là quittent la vie, comme deux amis vont se coucher lorsqu'ils n'ont plus rien à se dire.

Gentil Bernard (car c'est ainsi que chacun le nommait) venait tous les jours chez madame d'Egmont ; il s'était offert pour être son lecteur, et comme il lisait à merveille, elle profitait souvent de sa complaisance, et sa place était marquée derrière le canapé de la comtesse. Personne n'aurait osé médire de ses assiduités, sa position même n'alarmait point les parents, les amis de madame d'Egmont. Alors, on était sans

pitié pour la faiblesse d'une femme ; mais on lui permettait de se laisser aimer.

On ne sauve l'importunité d'un amour non partagé qu'à force de sacrifices ; à défaut de plaire il faut se rendre utile, et paraître souvent s'intéresser au sentiment rival qui désespère. C'est ce que fit Gentil Bernard : initié par son observation continuelle dans les mystères du cœur de madame d'Egmont, il se consolait de n'être pour rien dans ses émotions, par le soin de lui en éviter de pénibles. Impuissant contre les événements qui devaient la désespérer, il tentait du moins de l'y préparer, et de l'empêcher surtout d'en être frappée devant témoins.

Gentil Bernard était à lire, comme à son ordinaire, la nouveauté du jour à madame d'Egmont, lorsque mademoiselle Hilaire, sa première femme de chambre, vint prendre les ordres de la comtesse. Celle-ci lui ayant répondu d'apprêter pour le soir une robe parée :

— Auriez-vous le projet de souper chez la duchesse de Luxembourg ? demanda le lecteur.

— Je ne puis m'en dispenser, répondit-elle, il y aura concert, bal. Le chevalier de Boufflers doit y lire les vers de M. de Voltaire sur la prise de Mahon. C'est une espèce de fête que la duchesse donne en l'honneur de mon père : on me blâmerait de n'y pas aller.

— Cependant, si la fièvre que vous avez rapportée dernièrement de Versailles vous reprenait, il faudrait bien renoncer...

— Sans doute, mais cette fièvre est dissipée, et je n'ai plus de prétexte.

— N'en est-ce donc pas un suffisant que d'être mal disposée pour de semblables plaisirs ? La chaleur, le bruit d'un salon où tout le monde parle à la fois, l'ennui de faire spectacle, car partout où vous êtes, on ne regarde que vous, c'est à qui interprétera vos regards, votre maintien, votre sourire. Ah ! ce doit être une contrainte insupportable, et je vous admire, madame la comtesse, de vous y résigner de si bonne grâce.

— Vous me flattez, mon ami, j'ai si peu l'art de cacher l'ennui que j'éprouve dans le monde, qu'on me reproche d'y porter un air distrait, dédaigneux même. Hélas! ce qu'on prend pour le dédain n'est qu'une profonde tristesse.

— Eh! comment ne serait-on pas triste à la vue de tant de misères dorées, de politesses insolentes, d'ingratitudes avouées, de gracieuses perfidies, de malignités amères? Comment se trouver à son aise au milieu de cette armée d'ennemis, pour qui le moindre de nos revers est un sujet de réjouissance, qui guette sur votre front la pâleur que fait naître un mauvais procédé, ou une triste nouvelle? Ah! le grand monde n'est amusant que pour ceux qui ont beaucoup d'esprit et point de cœur.

— Et pourtant, vous qui parlez de ce monde avec une vérité désolante, vous y passez la vie, l'on vous y traite à merveille.

— Parce que je me garde bien d'y montrer le peu que je vaux; j'y porte une provision de flatteries, de petits sentiments rimés qui plaisent sans exciter l'envie; si j'y laissais voir les profondeurs de mon âme, ma constance, mon dévouement pour ce que.... j'honore le plus au monde; s'il pouvait deviner le culte désintéressé dont je suis capable; il me tuerait à coup de ridicules.

— Croyez qu'il est des amitiés qui vous vengeraient.

En disant ces mots, la comtesse leva ses beaux yeux sur Gentil Bernard, et lui sourit d'un air affectueux.

— N'allez pas à ce souper, dit-il d'un ton suppliant.

— Et pourquoi?

— Je ne sais, mais vous me paraissez encore souffrante, et je crains...

— C'est-à-dire que vous me trouvez pâle, changée... laide, enfin.

— Laide! vous, madame? ah! si par miracle vous le deveniez, je ne le verrais pas.

— Eh bien, dites-moi franchement ce qui vous fait tant insister pour que je n'aille pas chez la duchesse; vous avez une raison?...

— Sans doute.... mais vous la dire.... me serait impossible.

— Il faut donc que je la devine?... en vérité, votre air sérieux m'effraie.

En ce moment on annonça la duchesse de Villeroi, celle dont madame du Deffant disait : c'est le *tintamarre personnifié*.

En effet, son entrée dans une chambre avait toujours quelque chose d'étourdissant ; elle faisait tant de mouvements, tant de questions ; elle débitait tant de nouvelles ! s'animait pour tant de riens, qu'on partageait malgré soi une partie de cette animation soutenue. Une femme bavarde, ne manquant pas d'esprit et fort inconséquente, a plus de chances qu'une autre pour produire de l'effet ; souvent injurieuse, indiscrète, sans le savoir ; on tremble de ce qu'elle va dire ; chaque mot d'elle peut faire tant de mal !... et puis dans le monde, où tout est contrainte, réticences, ménagements, on s'amuse toujours du naturel, si peu cultivé qu'il soit ; et l'on va même jusqu'à estimer les gens assez courageux pour s'établir dans leurs défauts, de manière à ôter toute espérance de les en corriger jamais.

— Je viens vous prier de me rendre un service, ma chère amie, dit madame de Villeroi en entrant ; puis jetant les yeux sur la table où se trouvait un dessus de bonbonnière peint sur ivoire par madame d'Egmont : Oh ! que ces fleurs sont vivantes, s'écria-t-elle ; c'est admirable ; je ne vous demande pas si cette charmante peinture est pour le comte d'Egmont ! cela est certain. Les nouveaux mariés ne travaillent que l'un pour l'autre ; c'est leur défaut à tous ; le reste du monde n'existe pas pour eux : heureusement que cette folie ne dure jamais plus d'une année.

— Cet ouvrage est pour mon père, dit madame d'Egmont.

— Ah ! c'est différent ; au fait vous faites exception ; on ne vous voit pas tomber dans ces accès de tendresse conjugale dont nos jeunes femmes sont si embarrassées quand la fièvre est passée ; et ce qui est pis encore, lorsqu'elle change d'objet. Votre père devait vous préserver de ce ridicule ; il est si dif-

ficile de trouver un homme aimable à côté de lui ; à propos, il va revenir ! que j'en suis ravie ! On m'avait dit d'abord que son retour était l'ouvrage de madame de Lauraguais ; mais j'ai appris depuis que le roi l'avait accordé à vos beaux yeux en dépit de la marquise. C'est un triomphe que vous ne laisserez pas refroidir, j'espère... Mais j'oubliais ce qui m'amène ; il faut que vous m'excusiez ce soir auprès de la duchesse de Luxembourg ; je ne puis souper chez elle ; je suis forcée d'aller à Saint-Ouen ; l'aimable duc de Nivernais ne me pardonnerait pas de manquer à sa réunion de famille ; et, bien que je déteste l'ennui de ces longues solennités, il faut que je lui sacrifie la gaieté d'un souper charmant, et plus encore le plaisir d'être avec vous.

— Je n'étais pas décidée à sortir ce soir, répondit madame d'Egmont, en commençant à pâlir.

— Mon Dieu ! n'allez pas augmenter la mauvaise humeur de madame de Luxembourg, en lui manquant aussi de parole ; elle nous accablerait de ses épigrammes ; vous, surtout, qui n'avez pas un dîner de noces pour excuses.

— Ah !... M. de Nivernais marie sa fille ?...

— Quoi ! vous ne le saviez pas ?.. ce mariage fait pourtant assez de bruit ! le roi donne un grade, le maréchal un million, en attendant l'immense fortune qui reviendra à son fils ; tout cela s'est arrangé en huit jours ; et c'est madame de Mazarin qui doit présenter à la cour la jeune comtesse de Gisors...

A ce nom, Septimanie sentit un froid mortel circuler dans ses veines ; sa respiration s'arrêta ; et Gentil Bernard, voulant distraire madame de Villeroi de l'effet que sa nouvelle venait de produire sur madame d'Egmont, prit aussitôt la parole, et rappela à la duchesse la comédie qu'on devait bientôt jouer chez elle ; elle éclata en reproches contre tous les acteurs de société, dont chacun voulait le premier rôle. Elle pria Gentil Bernard de faire une comédie-ballet, tout exprès pour son théâtre, et termina sa visite en le suppliant de rimer quelques vers pour être dits le jour où elle rendrait aux jeunes mariés leur dîner de noce. Il promit tout ce que désirait la duchesse,

et rendit grâce à ce bavardage qui l'empêchait de remarquer le morne silence de madame d'Egmont.

Quand ils se retrouvèrent seuls, Septimanie tendit sa main au poëte, et d'une voix altérée :

— Vous aviez raison, mon ami, dit-elle, je n'irai point ce soir chez la duchesse de Luxembourg.

XVII

L'ASSASSINAT

Le lendemain, le suisse de l'hôtel d'Egmont répondait aux personnes curieuses de voir l'effet de ce mariage inopiné sur celle qu'il devait si sensiblement affecter :

— Madame la comtesse est à l'abbaye de Montmartre; elle doit y rester tout le temps que durera la maladie de madame de Vibraye.

Cette légère indisposition de son amie, madame d'Egmont l'appelait une maladie grave, pour se faire un prétexte de rester au couvent, et d'y cacher le profond accablement où elle était plongée.

En se résignant à suivre la volonté de son père, elle ne s'était séparée qu'à moité du comte Louis, car son cœur lui était encore attaché; elle se croyait encore sa plus chère pensée, et la confiance d'être aimée, cette espérance vague qu'on n'ose s'avouer, et qui porte sur des événements presque impossibles, enfin la consolation d'être regrettée, avaient maintenu son courage ; mais être seule à souffrir, joindre à la douleur d'un abandon complet l'idée que cet amour, dont le souvenir était l'unique bien, léger comme tant d'autres, ne méritait pas les larmes qu'elle lui avait données; se voir enlever jusqu'aux illusions du passé, ah ! c'est alors que les déchirements d'une séparation irrévocable s'emparèrent du cœur de madame d'Egmont ! c'est alors seulement qu'elle frémit de l'isolement où tombait son âme.

La retraite, la prière, ces deux grands secours contre la douleur, elle ne put s'y livrer longtemps. Le retour du maré-

chal de Richelieu la rappela près de lui ; il fallut reprendre les habitudes du monde, retourner à la cour, y rencontrer la comtesse de Gisors.

Pendant le séjour de Septimanie à l'abbaye de Montmartre, elle avait été portée par ordre du roi sur la liste des femmes invitées à un voyage de Marly, où, malgré la saison avancée, il devait y avoir de grandes parties de chasse suivies de jeu et bal. La duchesse d'Aiguillon n'ayant pu déterminer sa nièce à paraître à ces fêtes, l'avait excusée de son mieux près du roi ; mais quelques mots échappés à sa majesté contre la pruderie de certaines grandes dames avaient prouvé le mauvais effet du refus de madame d'Egmont. Plusieurs personnes attribuèrent ce refus à la froideur avec laquelle Louis XV accueillit d'abord le vainqueur de Mahon ; à peine lui parla-t-il de sa victoire. Mais peu de temps après, un grand événement rendit au maréchal toute la faveur du maître.

Il remplissait depuis cinq jours sa charge de premier gentilhomme, lorsque, vers six heures du soir, le roi étant prêt à monter en voiture pour se rendre à Trianon, un homme s'avance entre les gardes, comme s'il était un officier de la maison, frappe le roi d'un coup de canif au-dessus de la cinquième côte, et rentre au milieu des spectateurs. Le roi porte la main sur sa blessure, en tire quelques gouttes de sang, se retourne, reconnaît l'assassin qui avait conservé son chapeau sur la tête, et dit :

— C'est cet homme qui m'a frappé ; qu'on l'arrête, et qu'on ne lui fasse point de mal.

L'assassin est arrêté ! il s'empresse de dire :

— Qu'on prenne garde à Monsieur le Dauphin, et qu'on ne le laisse pas sortir de la journée.

L'alarme est au comble ; on croit qu'une vaste conspiration menace toute la famille royale. Le roi est porté dans son lit ; sa blessure est légère, mais on craint que l'arme dont il a été atteint ne soit empoisonnée ; lui-même, saisi de cette idée, se croit à son dernier moment ; on s'empresse de lui donner tous les secours de la religion. La reine effrayée vient le trouver ; il lui parle avec tendresse, et se félicite d'avoir été frappé

plutôt que son fils. La marquise de Pompadour est délaissée de tous les courtisans, et le ministre qu'elle protége le plus, M. de Machault lui-même, vient lui signifier l'ordre de s'éloigner du château (1).

Le duc de Richelieu, guidé par le souvenir de la duchesse de Châteauroux, et rassuré sur l'état du roi, quitte le lit du blessé pour aller consoler la favorite,

A peine l'attentat de Damiens est-il connu à Paris, que le peuple dit hautement :

— C'est un coup des jésuites.

Les dévots, ceux de la paroisse Saint-Sulpice, s'ecrient :

— C'est un coup du parlement.

Chaque parti soupçonne, dénonce l'autre. Le ministère est accusé d'incurie, presque de complicité ; car il avait reçu depuis longtemps, de Paris et de la province, des annonces vagues d'un attentat sur la personne du roi, et ces avis secrets avaient été méprisés.

Malheureusement nous pouvons nous faire une idée de ce qui se passa alors. D'abord les plus récalcitrants aux volontés du roi, ceux qui déclamaient le plus contre son caractère, sa conduite, furent les premiers à venir faire leurs soumissions, à protester de leur attachement au souverain. Les prêtres, les magistrats, volent à Versailles pour se mettre à couvert d'une horrible imputation. L'archevêque ordonne des prières de quarante heures. Les états, le parlement de Bretagne, qui étaient en insurrection contre le roi, écrivent à M. de Saint-Florentin, aussitôt après la nouvelle de l'assassinat, qu'ils sont prêts à obéir à tout ce que le roi désire et lui offrent leurs biens et leur vie (2).

Si Louis XV avait su profiter de l'élan généreux d'une nation toujours prête à venger une lâcheté sanglante, s'il avait ressaisi le pouvoir confié à des ministres inhabiles à concilier les partis et trop faibles pour les dominer, s'il avait repris le commandement de ses armées comme le maréchal de Riche-

(1) Lacretelle, *Histoire de France*, tom. III, p. 271.
(2) Lacretelle, *Histoire de France*.

lieu l'y engageait, il aurait pu recouvrer encore l'amour de ce peuple qui l'avait surnommé le *Bien-Aimé*. Mais sans courage pour s'affranchir du sentiment, ou plutôt de l'habitude qui le ramenait vers madame de Pompadour, il se laissa encore diriger par elle. Le retour de la favorite, si adroitement prévu par le maréchal, fut suivi de l'exil du garde des sceaux et de celui de M. d'Argenson. La marquise ayant à se plaindre d'eux fit envoyer l'un à son château d'Arnouville, l'autre aux *Ormes*.

Le bruit que l'arme dont Damiens s'était servi était empoisonnée fit accourir, au château de Versailles, tous ceux qui avaient le droit d'y entrer. Dans l'inquiétude générale, l'étiquette n'était plus observée ; les grands seigneurs, les simples gentilshommes, les duchesses, les femmes non titrées, attendaient pêle-mêle, dans la galerie, des nouvelles du roi. Comme elles étaient à chaque moment plus rassurantes, les sollicitudes cessèrent, et les conversations, qui avaient pour objet le danger du roi, se tournèrent tout à coup vers le résultat qu'aurait cet événement sur la querelle des parlements et du clergé.

Ces entretiens, où l'esprit de parti glissait toujours des mots amers, déplaisaient beaucoup à madame d'Egmont ; elle venait de s'approcher d'une fenêtre donnant sur le parc, et considérait l'aspect si triste des arbres couverts de givre, des pièces d'eau glacées, de toute cette nature paralysée par le froid, lorsque quelques mots, d'une voix trop connue, la firent tressaillir ; ils s'adressaient à une jeune femme, assise à quelque distance de là. Cette femme, les yeux fixés sur madame d'Egmont, semblait préoccupée, au point de ne rien entendre. Et comme elle était entourée de plusieurs personnes qui l'empêchaient de l'aborder, la même voix redit :

— Mais venez donc, madame, la duchesse de Mazarin vous attend pour se rendre chez Mesdames.

Alors la jeune femme, sortant de sa rêverie, se fit jour à travers le groupe de causeurs qui était devant elle, puis elle vint prendre le bras du comte de Gisors, et tous d'eux quittèrent la grande galerie.

— C'est elle, pensa madame d'Egmont. Oh ! mon Dieu, qu'elle est jolie !...

Et des larmes obscurcirent ses yeux. Se croyant à l'abri des regards, seule, rencognée dans cette embrasure de fenêtre, elle laissa couler ses pleurs, ou plutôt, absorbée dans un morne désespoir, elle ne s'aperçut pas que son visage en était inondé.

Mais un homme était là qui la contemplait avec rage et bonheur. Après avoir conduit sa femme vers madame de Mazarin, M. de Gisors était revenu malgré lui à l'endroit de la galerie où il avait aperçu madame d'Egmont, entraîné par la seule idée d'y rêver encore sa présence... Que devint-il en la retrouvant à cette même place, baignée des larmes qu'elle n'avait plus la force de cacher !

— Serait-il vrai ! dit-il hors de lui et d'une voix étouffée, Septimanie répondrait encore à...

— Eloignez-vous ! dit-elle dans un égarement qui le fait trembler ; éloignez-vous, ou je vais... mourir... là, devant tous ces yeux qui nous observent !

— Un mot, un seul mot ; ne croyez pas...

En ce moment, la duchesse d'Aiguillon, qui cherchait sa nièce, la rejoint, lance un regard sévère au comte Louis, qui s'éloigne dans un trouble impossible à peindre.

— Pourquoi nous laissez-vous ainsi ? dit la duchesse. La reine vient de faire prévenir qu'elle nous recevrait en sortant de chez le roi.

— Je ne sais... si je pourrai... vous y suivre, répondit madame d'Egmont en respirant à peine.

— Vous le pourrez, ma chère amie, reprit la duchesse, car votre *mari*, ajouta-t-elle en appuyant sur ce dernier mot, vous blâmerait justement de manquer à ce devoir.

En parlant ainsi, elle prit le bras de sa nièce, et l'entraîna vers l'appartement de la reine.

XVIII

UN FOU SE CONNAÎT EN SAGESSE

Il est curieux de remarquer, dans certaines circonstances, à quel point, dans la même personne, l'être qui agit peut se passer de l'être qui pense. L'esprit de madame d'Egmont, absorbé dans cette idée, *il m'aime encore*, était incapable de s'en distraire, et de guider la moindre de ses actions ; pourtant elle eut un maintien convenable pendant sa visite chez la reine, et répondit machinalement ce qu'il fallait répondre, tant la routine de l'usage du monde peut suppléer à la présence d'esprit chez une femme bien élevée. Madame d'Egmont de retour chez elle, loin de tous les importuns, ne se trouva pas plus seule avec sa pensée ; c'était le même trouble, la même joie, le même désespoir.

— Quelle démence ! pensait-elle. Quoi ! parce qu'il m'a dit quelques mots vagues... sans aucun sens... parce que j'ai entendu le seul accent de sa voix... j'oublie qu'il vient volontairement de s'unir à une autre... qu'il vient d'ajouter le plus invincible obstacle à tous ceux qui nous séparaient déjà... j'oublie que je dois le haïr... l'éviter... le maudire comme l'auteur de tout ce que je souffre... Ce que je souffre !... Mais d'où vient cette joie qui fait battre mon cœur ?... D'où vient que ce cœur se ranime quand tout concourt à l'anéantir ?... Oh ! mon Dieu, serait-ce un espoir coupable !... Non, je resterai digne de lui... J'ai trop besoin de son amour, de ses regrets, pour jamais... Lui-même me rendra la force d'éteindre cette fièvre qu'un mot a fait renaître... Faut-il donc tant de choses pour me prouver que cette joie est fausse... et que je dois être éternellement malheureuse ?...

Mais cette joie, qui semblait inexplicable à madame d'Egmont, est celle qui ne trompe point, celle qui naît d'un rien, d'une inflexion, d'un de ces mouvements sympathiques, qui soumet subitement une âme à la puissance d'un autre, c'est

pour ainsi dire une vérité électrique, qui porte la conviction sur ce qu'elle atteint par l'unique vertu d'une chaîne invisible : c'est la sensation d'être aimé. Trouble ineffable, sur lequel l'amour-propre se trompe quelquefois ; mais l'amour !... jamais.

C'est presque un bonheur que de souffrir à deux, quand on s'est vu condamné à pleurer seul. Les jours qui suivirent confirmèrent madame d'Egmont dans la certitude qu'elle possédait toujours le cœur du comte Louis. Il ne négligeait pas une occasion de l'en convaincre. Des gens généreusement payés l'informaient le matin de ce que ferait madame d'Egmont le soir, et il n'allait que là où il savait la rencontrer.

Comme il n'osait pas l'aborder dans le monde, et qu'elle n'aurait pas consenti à le recevoir particulièrement, c'est le retentissement de ce qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre qui causait toutes leurs émotions. Le langage muet des impressions que le moindre événement, un livre, une comédie, une romance, font naître, s'établit si vite entre deux personnes dont les cœurs s'entendent ! A chaque minute on se surprend d'accord sur le sujet qui s'agite ; l'un donne-t-il son avis, on le croirait dicté par l'autre. C'est le même esprit, la même gaieté, la même tristesse ; enfin, c'est la même existence en deux personnes.

O vous qu'un pareil sort afflige, n'en murmurez pas ; vous avez le premier des bonheurs ! Quand on a tous les biens du ciel, on peut se passer de ceux de la terre.

L'âme pure de madame d'Egmont avait le sentiment de cette jouissance divine, et s'y livrait avec ravissement ; son beau front avait repris toute sa sérénité ; la fraîcheur de son teint, le feu pénétrant de ses regards, tout s'était ranimé chez elle avec la vie de son cœur.

C'était la seule différence qui existât entre elle et le comte Louis. Le plaisir de la voir souvent, de la forcer à reconnaître dans chacune de ses actions l'amour qui le dévorait, de l'en voir heureuse, avait d'abord suffi à son cœur ; mais la passion est ambitieuse ; il est dans la nature de l'homme de plus souffrir de ce qui lui manque qu'il n'est heureux de ce

qu'il possède. M. de Gisors devint sombre, sa santé s'altéra, et deux projets également sinistres s'emparèrent de son esprit.

La comtesse de Gisors, douée de toutes les vertus qui l'ont fait surnommer par ses amis *la Sainte*, aimait peu le monde ; on l'y voyait rarement ; et sans deviner le motif qui rendait à la fois son mari si soigneux et si froid pour elle, elle reportait sur la divinité l'amour qui n'avait point d'écho dans le cœur de celui qu'elle chérissait. Cette résignation abusant M. de Gisors sur la peine qu'il causait, il s'abandonna sans remords à toute sa passion pour Septimanie.

Cette passion éprouvée par tant d'années, par tant de regrets, de chagrins, il fallait mourir, ou la voir partager dans tout son délire...

Comment s'imaginer qu'un amour né vertueux, qui s'est maintenu pur au milieu de toutes les séductions, peut devenir subitement coupable ? Une telle crainte n'agitant point madame d'Egmont, elle s'était simplement affligée du changement que chacun remarquait dans M. de Gisors ; mais le duc de Richelieu en devina bientôt la cause. Son cœur, qui avait passé par tous les amours, même les plus honnêtes, s'aperçut sans peine du degré où était parvenu celui du comte Louis. Il crut devoir en avertir sa fille.

— Je suis fâché, dit-il, de troubler la douce sécurité qui vous rend si belle, et moi si heureux ; car vos pleurs continuels me désolaient ; mais comme vous en pourriez verser de plus amers encore, je dois vous prévenir du danger qui vous menace. Avec une autre femme, je rirais moi-même de la prétention de donner un avis semblable, ou plutôt j'en reconnaîtrais d'avance l'inutilité. Il faut avoir tant d'esprit pour comprendre la valeur d'un conseil donné par celui qui n'aurait peut-être pas eu le courage de le suivre ! Je ne ferai pas ici l'hypocrite, le sermonneur : je crois qu'il est des femmes dont le bonheur se passe fort bien de considération, d'estime ; et j'avoue que la reconnaissance qui m'attache à plusieurs d'elles me rend aussi indulgent qu'elles-mêmes sur leurs fai-

blesses ; mais la nature et l'éducation de ces femmes frivoles ont marqué leur destinée en les affranchissant de tout scrupule, comme de toute honte ; aussi les séduit-on sans peine et sans remords. Il n'en est pas de même d'une personne telle que vous, ma chère Septimanie, vous êtes d'un sang moins mêlé que celui de tant de nobles familles. Dans la vôtre, l'honneur des femmes compte pour quelque chose ; et le souvenir que votre mère a laissé est un de ces exemples qu'on doit être fière d'imiter. Mais c'est moins encore au nom de ce modèle de perfection que je vous parle, que d'après ma coupable expérience. Vous avez placé tout le charme de votre existence dans l'amour que vous inspirez au comte de Gisors !... Ne vous troublez pas ainsi, je n'ai pas l'intention de vous embarrasser, de vous forcer à m'articuler vos pensées les plus secrètes, je les sais mieux, que vous, car l'intérêt que je vous porte est plus vif et plus éclairé que votre intérêt personnel. Ma fille est mon orgueil, ma gloire, ma vertu. Il me semble qu'en récompense de cet ouvrage si parfait, j'obtiendrai du ciel et du monde le pardon de toutes mes folies de jeunesse. C'est pourquoi je voudrais ne pas la voir tomber du piédestal où je l'ai placée. Tu me pardonnes cette ambition... dit-il avec émotion en serrant tendrement la main de sa fille... Eh bien, prouve-moi que je n'ai pas trop présumé de ton courage, autrement je regretterais de t'avoir élevée dans les sentiments qui te distinguent des autres femmes, car je t'aurais vouée à l'humiliation et au malheur.

— Que dites-vous, s'écria madame d'Egmont, suis-je donc si coupable?... et ma conduite donnerait-elle le droit de...

— Votre conduite est irréprochable, reprit le duc, mais toute la retenue de votre cœur, de vos manières, ne suffira plus bientôt pour contenir l'amour auquel vous répondez.

— Cet amour, est-ce à vous de m'en accuser ? n'est-ce pas sous vos yeux qu'il est né? ne l'avez-vous pas encouragé?

— Aussi n'ai-je pas l'intention de vous en faire un crime; d'ailleurs, je vous le répète, c'est bien moins votre gloire qui m'inquiète que votre bonheur. Je vous connais, vous ne sauriez être heureuse de celui de madame de Pompadour ;

aussi ne vous ai-je pas même parlé du bruit qui s'est répandu un moment sur ce sujet à la cour; je savais que votre fierté ne se soumettrait jamais à une condition si humiliante; et pourtant vous seule aviez assez de noblesse dans le caractère pour recommencer la gloire du règne de madame de Châteauroux; mais le roi était jeune alors, et accessible à toutes les idées généreuses, brillantes; il n'avait pas été l'esclave d'une bourgoise tracassière, dont la politique au niveau de son petit esprit ne s'élève pas au-dessus des intrigues de cour. Le roi valait alors qu'une femme lui sacrifiât son honneur; aujourd'hui ce serait se perdre sans profit pour la France; et puis vous avez un amour dans le cœur, un de ces entêtements dont je connais mieux qu'un autre tout le despotisme; vous ne sauriez vous en distraire; mais cette affection qui enchante votre vie, en dépit de tous les obstacles, peut se changer tout à coup en long désespoir. Écoutez-moi, Septimanie, ce n'est pas ici le langage d'un père qui prêche la morale dont il s'est trop souvent moqué; ce sont les conseils d'un ami éclairé par ses torts, qui sait par une longue expérience ce qu'on recueille de ses faiblesses. Eh bien, chez nous autres hommes, il n'est pas un amour sur cent... et peut-être sur mille, qui survive à un triomphe complet. Cela n'est pas seulement le lieu commun des âmes vulgaires, c'est le sort inévitable des imaginations passionnées; quand l'objet de notre adoration cède à nos désirs, c'est la divinité qui se fait femme; le culte est anéanti.

Dans le mariage, tant de liens, tant d'intérêts unissent encore après l'extinction de l'amour, qu'on s'aperçoit à peine de son refroidissement; mais dans une liaison dont la passion seule est l'excuse, représentez-vous le supplice d'une femme qui voit diminuer sa puissance à chaque sacrifice qui devrait l'augmenter!...

— Ah! s'écria madame d'Egmont, plutôt la mort que cette honte...

— Eh bien, c'est ce honteux supplice que je veux t'épargner; en vain penserais-tu que tant de charmes réunis pourraient t'en garantir; non, te dis-je, plus l'idole est parée

plus sa chute la dégrade ; plus celui qui t'aime est digne de ton amour, plus il te punirait de détruire son prestige ; et pourtant de bonne foi dans sa confiance en lui même, il tuerait quiconque oserait douter de son courage à braver le bonheur. Il faut donc le fuir, ma chère enfant; ce vieux moyen est toujours le plus sûr. Un nouveau commandement va m'être confié, c'est encore un secret, je ferai une longue absence, le service de M. d'Egmont l'obligera à me suivre, tu ne peux rester à Paris sans danger. Promets-moi de passer à Richelieu tout le temps que durera la campagne; j'ai fait nouvellement arranger le château ; tu y trouveras tout ce qui peut en rendre l'habitation charmante ; rien n'empêche que nos amis ne t'y suivent... je désirerais même...

— Ah ! ne l'exigez pas, mon père ; oui... je vous obéirai, je partirai dès demain, s'il le faut, pour Richelieu; mais permettez que j'y vive dans la retraite.

— Mauvais moyen d'oublier ce qu'on fuit.

— L'oublier, lui, jamais, je le promettrais en vain.

— N'importe, il suffit de ne le plus voir, de ne plus alimenter sa fièvre par l'espérance d'une contagion dangereuse; si la retraite exalte les sentiments, elle sert aussi la réflexion ; et vous méditerez là sur les tristes vérités que je vous dévoile ; vous penserez que votre intérêt seul fait toute ma sévérité ; mais je ne me pardonnerais pas de vous laisser ignorer qu'en France, où le climat modéré laisse à la raison toute sa puissance, on aime assez les femmes qui cèdent, mais qu'on n'*adore* que celles qui résistent.

Il entrait dans les plans du maréchal de Richelieu que sa fille restât encore quelques semaines à Paris, pour faire les honneurs de plusieurs dîners qu'il devait donner au nouveau ministre de la guerre, le marquis de Paulmy, et aux maréchaux de France que le roi venait de nommer ; ils étaient au nombre de huit. Jamais tant de bâtons fleurdelisés ne s'étaient donnés en un jour ; c'étaient les marquis de Senneterre et de Maubourg ; les comtes de Lautrec, de Thomont et d'Estrées ; les ducs de Luxembourg, de Biron et de Mirepoix. M. de Richelieu était au fond très-indigné de voir

ainsi prodiguer la plus grande des récompenses militaires, et monter tant de lieutenants généraux d'un seul coup au même rang que lui ; mais cette promotion devait déplaire infiniment au maréchal de Belle-Isle, et l'on n'est jamais très-contrarié du désagrément qu'un ennemi partage.

Madame d'Egmont, éclairée sur le danger où allait l'entraîner sa faiblesse, forma la résolution de ne pas sortir de chez elle ou de chez son père avant son départ pour Richelieu, et cela afin de ne plus rencontrer le comte de Gisors; le courage dont elle eut besoin pour tenir cette résolution lui apprit à quel point elle était nécessaire.

XIX

UNE CONVERSATION

On était au 28 mars 1757. Le maréchal de Richelieu, de service auprès du roi, avait chargé madame d'Egmont de faire les honneurs de ce qu'il appelait son dîner académique, car il n'avait pas moins de coquetterie pour les beaux esprits que pour les jolies femmes, et il se plaisait à les rassembler souvent. MM. d'Alembert et de Condorcet, l'abbé de Bernis, Marmontel, d'Argental et Gentil Bernard y causaient avec plusieurs des personnes de la cour qui faisaient profession d'aimer l'esprit, et qui attachaient beaucoup de prix à être invitées à ces réunions, dont le premier mérite était de n'être nullement pédantes; la gaieté en faisait d'ordinaire tous les frais; mais ce jour-là, soit que la disposition de la comtesse d'Egmont influât sur les convives, soit que les événements prêtassent peu à la plaisanterie, le duc de Richelieu se plaignit, en arrivant le soir, du sérieux de tous les visages.

LE COMTE DE B***.

On serait sérieux à moins, je vous jure, monsieur le maréchal; et, si vous aviez assisté au petit spectacle qu'on m'a forcé de subir ce matin, vous ne ririez pas d'un mois.

LE MARÉCHAL.

Quoi! auriez-vous été voir le supplice de Damiens?

LE COMTE DE B***.

Précisément.

MADAME D'EGMONT, indignée.

Quel horrible courage!

LE MARÉCHAL.

Le garde des sceaux, qui est venu en rendre compte à la cour, n'a pu se faire écouter; dès les premiers mots, le roi a pâli et l'a prié de ne pas continuer ce récit effroyable.

LE COMTE DE B***.

Eh bien, le croiriez-vous, c'est pour satisfaire à la curiosité de deux femmes charmantes que je me suis condamné à cette atroce vue; je crois que j'en perdrai à jamais le sommeil.

LA DUCHESSE DE LAURAGUAIS.

Dites-nous, je vous prie, le nom de ces femmes-là; car vous ne pouvez laisser planer sur d'autres le soupçon d'une curiosité si féroce.

LE COMTE DE B***.

Je ne saurais les dénoncer; mais il est possible qu'elles-mêmes n'en fassent pas mystère...

D'ALEMBERT.

N'en doutez pas; elles ne se sont résignées à cet affreux spectacle que pour en faire leur cour.

LA DUCHESSE DE LAURAGUAIS.

Mais comment, vous, qui ne pouvez supporter le cinquième acte d'une tragédie, avez-vous consenti à voir celle-là?

LE COMTE DE B***.

On ne m'a pas demandé mon avis, vraiment. J'ai reçu hier soir un petit billet qui m'engageait à déjeuner, à midi, dans une maison où je vais souvent et avec plaisir. Nous avons besoin de vous, m'a-t-on dit ensuite, pour nous accompagner dans une visite. Je suis monté en voiture sans demander où l'on me conduisait; on s'est arrêté dans une petite rue, à une petite porte fort sale; nous avons monté un vilain escalier, et nous nous sommes trouvés dans une chambre éclairée par deux fenêtres dont les jalousies baissées laissaient faiblement pénétrer le jour; le bruit d'une foule de voix qui bourdonnaient sous ces fenêtres m'en fit approcher; je reconnus qu'elles donnaient sur la place de Grève, et l'échafaud dressé ne me laissa plus aucun doute sur le spectacle qui m'attendait. Je me récriai; on me plaisanta sur ma sensibilité pour Damiens. La fausse honte de paraître avoir moins de courage que ces femmes, l'impossibilité de les abandonner dans un semblable lieu, m'a déterminé à prendre mon parti sur cette situation désagréable. Au bout du compte, c'est de l'histoire, me dis-je (1).

LE MARQUIS DE CONDORCET.

A part l'horreur, je voudrais bien savoir quelle impression un tel supplice produit sur la foule.

LE COMTE DE B***.

Le plus vif intérêt pour le condamné; je vous assure qu'on oublie bien vite son crime en voyant sa fermeté à souffrir les

(1) On ne peut rendre l'affluence qu'il y avait dans Paris ce jour-là. Les villages circonvoisins, les habitants des provinces, les étrangers y étaient accourus comme aux fêtes les plus brillantes. Non-seulement les croisées de la Grève, mais même les lucarnes des greniers furent louées à des prix fous. Les toits regorgeaient de spectateurs. Mais ce qu frappa surtout, ce fut l'ardeur des femmes, si sensibles, si compatissantes, à rechercher ce spectacle d'horreur.

(*Vie privée de Louis XV*, tom. III, p. 411.)

brûlures qu'on lui fait, l'huile bouillante, le plomb fondu qu'on jette sur ses plaies, et les quatre chevaux qui, pendant trois quarts d'heures, font de vains efforts pour l'écarteler, et la vie du patient résistant à tant de douleurs atroces, et les bourreaux obligés de le dépecer eux-mêmes pour que cet infernal supplice finît avant le jour! Qui n'aurait pitié de la victime!

D'ALEMBERT.

Il est certain que c'est un coup de canif bien payé, et que la vue de ces horreurs n'est propre qu'à donner au peuple l'exemple d'une férocité dont il pourra se souvenir un jour.

LE PRÉSIDENT HAINAULT.

Ma foi, pour mon compte et celui de bien des honnêtes gens, je ne suis pas fâché qu'on ait grillé la langue de cet abominable scélérat, car il s'en servait à plaisir pour faire planer des soupçons de complicité sur tous les partis alternativement, et personne n'était à l'abri d'une très-mauvaise plaisanterie de sa part.

LE COMTE DE B***.

Cela est si vrai qu'après avoir dit à haute voix : « Ce coquin d'archevêque, » il a répondu ce matin, même pendant son supplice, à un greffier qui lui demandait s'il n'avait pas de révélations à faire : « Non, je n'ai rien à dire, si ce n'est que je ne serais pas ici si je n'avais pas servi des conseillers au parlement. »

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Vous conviendrez qu'il faut avoir le diable au corps pour faire ainsi des niches sur l'échafaud. Mais ne pourriez-vous, messieurs, changer de conversation? Celle-là crispe les nerfs, et madame d'Egmont en est toute pâle.

LA COMTESSE D'EGMONT, sortant de sa rêverie, et n'ayant rien écouté de tout ce qui s'était dit.

Vous me parliez, je crois?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Non, mais je pensais vous servir autant que nous en demandant qu'on parlât d'autre chose que de ce *bâtard de Ravaillac*, ainsi que l'appelle Voltaire.

M. DE CONDORCET, en voyant rougir d'Alembert, que le mot de bâtard embarrassait toujours.

Ce bâtard a plus frappé l'héritier légitime que le roi lui-même. Vous verrez ce qui naîtra de l'intérêt témoigné à monsieur le Dauphin dans cette circonstance. Au reste, on ne saurait traiter avec dédain un scélérat qui brave la mort et les supplices pour se venger, et qui des rangs les plus bas de la société atteint les plus hautes puissances, et sème la haine, le désordre parmi tous les rangs. Tant de pouvoir échappe au mépris, à l'ironie; l'horreur est le respect dû au crime.

LE MARÉCHAL.

Vous avez cent fois raison, mon cher philosophe; mais vous n'empêcherez jamais qu'on ne plaisante de tout en France, même des attentats les plus horribles; cela s'appelle l'esprit français.

LA DUCHESSE DE LAURAGUAIS.

A propos d'esprit français, à qui donnez-vous le fauteuil académique du vieux Fontenelle? Ce n'est pas, je présume, à un poëte? Obliger un rimeur à faire l'éloge d'un ennemi de la rime, ce serait curieux pourtant.

M. D'ARGENTAL.

M. de Sainte-Palaye est celui qui a, dit-on, le plus de droits à cette succession.

MADAME DE LAURAGUAIS.

Alors, il ne l'aura pas.

LE MARQUIS DE CONDORCET.

On affirme que M. Séguier a déjà un grand nombre de voix.

LE MARÉCHAL.

Cela doit être, si la jolie mademoiselle Deschamps fait intriguer pour lui tous ceux avec qui elle le trompe.

LE COMTE DE B***.

Il faut que cette fille-là ait bien de l'attrait, car elle lui a déjà attiré une aventure très-désagréable.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Dites-nous-la. C'est toujours amusant les frasques d'un avocat général.

LE COMTE.

Vous savez que celui-ci, généreux de plus d'une manière avec les demoiselles de l'Opéra et autres, est à moitié ruiné. L'obligation d'être économe amène toujours des désagréments avec ces dames. M. Séguier avait fait louer secrètement un appartement chez un M. Roger, procureur au Châtelet, et y avait installé sa Vénus; mais la procureuse ayant appris qu'elle avait chez elle la fille d'un acteur de l'Opéra-Comique, donne congé à mademoiselle Deschamps, et veut la faire sortir de sa maison par autorité supérieure. Grand bruit de la part de la courtisane, qui imagine, pour se venger, un moyen peu noble, mais d'un grand effet : elle fait jeter un panier d'ordures dans l'antichambre de madame Roger, qui, de son côté, court sur son palier invectiver sa locataire. M. Séguier a le tort de descendre pour prendre le parti de sa maîtresse; la procureuse l'insulte et la souffète. Le procureur arrive aux cris de sa femme : ils se battent. Le guet à cheval survient; on les sépare. M. Séguier se retire. On va chercher des commissaires; mais ceux-ci, en apprenant qu'il s'agit d'un avocat général, refusent de verbaliser. Le procureur Roger va chez le lieutenant de police, qui répond que cela ne le regarde

pas; le lieutenant civil lui en dit autant. Enfin, il va au premier président; celui-là l'écoute, il est vrai, mais il s'obstine à ne pas croire la chose, et l'affaire en reste là (1).

LE MARÉCHAL.

Cela ne m'étonne pas. Ce petit libertin d'avocat général est parent du président M...; ce sont des convenances de famille.

D'ALEMBERT, bas à Condorcet.

Et ils croient de bonne foi que ces convenances-là seront longtemps respectées!...

LA DUCHESSE DE LAURAGUAIS.

Eh bien, voilà des droits au fauteuil; il sera chargé de l'éloge de Fontenelle.

L'ABBÉ DE BERNIS.

Je ne lui envie pas cet honneur.

LA DUCHESSE DE LAURAGUAIS.

Vous trouvez son éloge difficile?

L'ABBÉ DE BERNIS.

Non pas à faire, madame, mais à penser. On raconte de lui des traits d'égoïsme...

LE MARÉCHAL.

Quoi! l'histoire des asperges?... rien n'est moins avéré; demandez plutôt à M. de Condorcet, qui recueille en ce moment les principaux faits de la vie de Fontenelle, s'il était aussi insensible qu'on le prétend. On appuie ce jugement sur ce qu'il a vécu un siècle; eh bien, moi, j'espère vivre longtemps. L'ami Voltaire, tout malade qu'il est, atteindra ses quatre-vingts ans, j'en suis sûr; et on ne nous reprochera, ni à lui, ni à moi, de n'avoir rien senti. Mais quel est l'homme dont le cœur

(1) Nouvelles à la main. Manuscrits de la Bibliothèque royale.

n'a pas sommeillé quelques jours pendant le cours d'une longue vie? qui n'a pas eu de ces distractions d'âme qui seraient cruelles si elles n'étaient un accident involontaire, une léthargie dont les cœurs actifs et passionnés doivent être plutôt atteints que ceux dont la sensibilité également répartie ne dépense jamais un jour plus que l'autre? Il y a des moments de gêne que les hommes généreux seuls connaissent; d'ailleurs, celui qui a pu vivre cent ans parmi les hommes sans les blesser et sans s'ennuyer, sera toujours un grand philosophe. Je lui demandais un jour par quel art il s'était fait tant d'amis et pas un ennemi? — Par deux axiomes, m'a-t-il répondu : *tout est possible et tout le monde a raison.*

L'ABBÉ DE BERNIS.

J'en demande pardon à monsieur le maréchal, mais ce propos est bien celui du plus grand courtisan de l'espèce humaine: se résigner à n'avoir point d'avis ou à le sacrifier d'avance à tout le monde!...

M. DE CONDORCET.

C'était de sa part nonchalance et non servilité; il attachait peu d'importance à la plupart des choses, même au bien qu'il faisait; on l'a vu s'excuser près d'un ami de ne l'avoir pas recommandé ainsi qu'il le lui avait promis, et cet ami répondre : « Mais vous l'avez fait, et, grâce à vous, j'ai obtenu ce que je voulais. — Eh bien, tant mieux, a dit Fontenelle, je n'ai point oublié votre affaire, mais j'ai oublié que je l'eusse faite. »

M. D'ARGENTAL.

On l'accuse d'avoir établi en principe que pour être heureux, il faut avoir un bon estomac et un mauvais cœur.

D'ALEMBERT.

Cela ne prouve pas qu'il ait eu l'un et l'autre. Les diatribes contre la sensibilité sont un lieu commun dont l'esprit de Fontenelle se servait pour flatter le vulgaire; et puis on ne médit si bien que de ce qu'on connaît.

M. D'ARGENTAL.

Mais il me semble que vous faisiez peu de cas de sa science?

D'ALEMBERT.

Il est vrai, mais beaucoup de son esprit.

LA COMTESSE D'EGMONT.

Ce que j'aime en lui, c'est sa passion naïve pour la flatterie, et son mot à un jeune littérateur qui lui disait d'un air humble que pour le flatter dignement il faudrait avoir son esprit : *N'importe,* répondit Fontenelle, *flattez toujours.*

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

On accuse une certaine princesse d'avoir fait l'application de ce mot à un jeune bourgeois qui déplorait de n'être pas né dans un rang qui lui permît de l'aimer.

LE MARÉCHAL.

Prenez-y garde, mesdames : après avoir calomnié le cœur d'un philosophe, vous allez tomber dans la médisance.

LA DUCHESSE DE LAURAGUAIS.

Ne faut-il pas toujours en venir là? Cela me rappelle la promesse du comte de B***; j'espère qu'il va la tenir, et nous montrer la chanson sur le lit de justice.

LE COMTE DE B***.

Je n'oserais, madame.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Bon, vous faites la prude! Prêtez-la-moi, je la chanterai tout bas.

LE COMTE DE B***.

Je n'en ai qu'un couplet, celui qu'on a trouvé affiché dans le café Procope, et véritablement il n'est pas d'assez bonne compagnie...

LA DUCHESSE D'AIGUILLON, au maréchal.

Mon neveu, dites-lui donc d'obéir, c'est vous qui lui faites peur.

LE MARÉCHAL.

Il doit être pourtant bien certain que je ne répéterai pas ce couplet au roi; ce serait, je pense, un mauvais moyen de faire ma cour. Je veux bien qu'on le chante ici, pourvu qu'on me promette de s'en indigner hautement?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Oui, oui, nous nous indignerons; n'est-ce pas, messieurs?

TOUS.

Avec plaisir, madame.

LE COMTE DE B***, tirant les couplets de sa poche.

Je suis fort enroué, je vous en avertis.

LE MARÉCHAL.

Tant mieux, on vous entendra moins.

LE COMTE, d'une petite voix frêle.

Vous l'exigez?

(On se rapproche et l'on forme un petit cercle près de lui; il chante.)

Depuis que notre roi propice
Tient dans son lit dame justice,
On ne sait pas ce qu'il lui fait.
Mais il faut qu'il l'ait éreintée,
Car, depuis qu'elle est alitée,
Dans tout Paris chacun le sait,
Elle ne s'est point relevée.

(Chacun rit de l'épigramme.)

LE MARÉCHAL.

Eh bien, savez-vous ce que ces mauvaises plaisanteries ont

inspiré au maréchal de Belle-Isle? Il a tout simplement proposé, dans le dernier conseil, une suspension de tous les parlements.

LE PRÉSIDENT HAINAULT.

La mesure est un peu cavalière.

LE MARÉCHAL.

Aussi n'a-t-elle pas eu le moindre succès, quoiqu'on sût bien où elle avait été méditée.

LE PRÉSIDENT.

N'importe; c'est une preuve de bonne volonté qui aura sa récompense.

LE COMTE DE B***.

Elle est déjà donnée. Le comte de Gisors a le brevet de brigadier d'infanterie.

(A ce nom, la comtesse d'Egmont fit un mouvement involontaire, et le maréchal s'empressa de changer de conversation.)

LE MARÉCHAL.

Expliquez-moi donc, mon cher d'Alembert, ce que notre ami de Ferney veut dire avec ses *margouillistes?* Il prétend que c'est une secte existante à Paris, et dont nous avons tort de ne pas nous inquiéter; il nous accuse en général de trop dédaigner la canaille.

D'ALEMBERT.

En effet, il prétend que ces margouillistes, dont le nom devrait être celui de toutes les sectes, sont dérivés des jansénistes, lesquels sont engendrés des augustinistes, et il les soupçonne d'avoir endoctriné Pierre Damiens.

LE PRÉSIDENT HAINAULT.

Si cela est vrai, on n'en entendra plus parler. Un complot manqué tue toujours une secte naissante.

LA DUCHESSE DE LAURAGUAIS à part, au comte de B***, pendant que l'autre conversation se continue.

En êtes-vous bien sûr?

LE COMTE DE B***.

C'est l'idole (1) qui vient de me le dire.

LA DUCHESSE DE LAURAGUAIS.

Madame de Boufflers?

LE COMTE.

Elle-même. Le prince lui avait raconté le fait en sortant de chez la marquise.

LA DUCHESSE DE LAURAGUAIS.

Elle doit être furieuse. J'en suis ravie.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON, à madame de Lauraguais.

Qu'est-ce donc qu'il vous dit de si amusant?

MADAME DE LAURAGUAIS.

Une insolence charmante du prince de Conti. Il était hier chez madame de Pompadour, qui recevait dans sa chambre à coucher. Mesdames de Sassenage, du Roure, le marquis d'Avant-hier (2), le prince de Soubise étaient là. Le prince de Conti, voyant qu'elle le laissait debout devant elle, s'est assis sur le lit de la dame, en disant : « Voilà, madame, un coucher excellent. »

MADAME D'AIGUILLON.

Ah! ah! la bonne leçon! Je le reconnais bien là.

(Chacun rit, excepté l'abbé de Bernis, qui fait semblant de n'avoir point entendu, et cherche son chapeau pour se retirer.)

(1) On appelait ainsi la comtesse de Boufflers, l'amie du prince de Conti.

(2) Sobriquet de M. de Vandière, frère de madame de Pompadour.

LE MARÉCHAL, bas à madame de Lauraguais, voyant sortir l'abbé.

Vous auriez mieux fait d'attendre son départ pour raconter cette histoire. Il va de ce pas chez la marquise, où vos rires seront très-mal notés.

LA DUCHESSE DE LAURAGUAIS.

Vous le croiriez capable?...

LE MARÉCHAL.

Un abbé dévoré de la double ambition d'obtenir un chapeau et un ministère! Il vendrait ses amis, sa maîtresse pour plaire un instant à la favorite; mais tâchez de faire cesser les commentaires sur cette hardiesse du prince de Conti, car le roi en est très-courroucé.

MADAME DE LAURAGUAIS à madame d'Egmont.

Vous paraissez souffrante, ma chère belle; il ne faut pas vous fatiguer plus longtemps de notre bavardage.

(En disant ces mots, la duchesse se lève; c'est pour chacun le signal du départ. Le maréchal offre sa main à madame de Lauraguais pour la conduire jusqu'au vestibule; elle profite de ce court moment pour lui dire :)

LA DUCHESSE DE LAURAGUAIS.

Ne craignez rien des indiscrétions de Babet la bouquetière (1), la marquise ne saurait nous détester tous les deux davantage; mais elle aime l'argent et craint la Dauphine. Nous en triompherons toujours.

LE MARÉCHAL.

J'en doute; elle ne me pardonnera jamais de n'avoir pas soupiré pour elle.

(1) Nom qu'on donnait à l'abbé de Bernis, à cause de ses Bouquets à Chloris.

LA DUCHESSE DE LAURAGUAIS, en souriant.

Ni moi non plus. Il est vrai que votre rang, votre fortune vous mettaient à l'abri de ramper pour parvenir; mais il ne fallait voir dans cette aventure qu'une jolie femme dont vous aviez envie. Je parle à mon ami, qui, ayant été si souvent coupable, pouvait continuer à l'être pour son avancement et ma tranquillité.

LE MARÉCHAL.

Voilà bien le reproche le plus injurieux que j'aie reçu de ma vie.

LA DUCHESSE.

Vous êtes humilié de ma générosité.

LE MARÉCHAL.

Non, mais de votre indifférence.

LA DUCHESSE.

Soyez tranquille; cette indifférence, dont vous ne pouvez parler sans rire, vous vaudra incessamment l'honneur de remplacer le maréchal d'Estrée. N'est-ce pas là le premier de vos désirs?

LE MARÉCHAL.

Ah! vous vous faites injure, madame, ce n'est que le second.

LA DUCHESSE sourit de cette cajolerie, et donne sa main à baiser au maréchal.

A demain (1).

(1) On sait avec quelle malice infernale Damiens s'amusait à inquiéter tous les partis. Un jour que le duc de Biron le pressait de nommer ses complices : « Vous seriez bien embarrassé, lui dit-il avec le plus grand flegme, si je déclarais que c'est vous. »

XX

LE PETIT PAYSAN.

Cependant la campagne s'ouvrait, et on laissait le maréchal de Richelieu se reposer sur les lauriers de Mahon. Le maréchal de Soubise, ami intime de la favorite, était à la tête des troupes qui devaient combattre celles de l'impératrice, et le maréchal d'Estrées avait affaire au duc de Cumberland, qu'il inquiétait par une marche vive, mais sans résultat. On trouva étonnant qu'un général ayant cent mille hommes à ses ordres fît si peu de progrès. La duchesse de Lauraguais dit au roi, et lui fit répéter par tous ses amis, que si le maréchal de Richelieu avait été chargé de repousser le duc de Cumberland, ce dernier serait déjà battu. Le souvenir de madame de Châteauroux, toujours puissant sur le cœur de Louis XV, lui faisait écouter avec complaisance les avis de la sœur de cette femme tant aimée, et madame de Lauraguais l'emporta sur tout ce qui devait protéger le maréchal d'Estrées.

Pendant ce temps, M. de Puisieux, beau-père de M. d'Estrées, instruit de ce qui se passait à Versailles, écrivait à son gendre :

« Vous êtes desservi, on blâme votre conduite ; on dit que vous êtes timide ; on vous donne même déjà un successeur ; donnez la bataille, il le faut absolument. Si vous la gagnez, on vous regrettera ; si vous le perdez, il n'en sera ni plus ni moins (1). »

Cette lettre décida la bataille d'Hastembeck, où d'Estrées fut vainqueur ; et la nouvelle de ce succès se croisa avec le rappel du maréchal. Après avoir sollicité de toutes parts ce rappel, on cria à l'injustice.

Le maréchal de Richelieu reçoit inopinément l'ordre de se

(1) Vie du maréchal de Richelieu, tom. III, p. 175.

rendre à Strasbourg. Il part sans savoir encore quelle est sa destination. C'est aux honneurs qu'on lui rend à son arrivée qu'il apprend sa nomination au commandement de l'armée du maréchal d'Estrées. On sait comment le duc de Richelieu eut la gloire ou le bonheur de terminer dans un mois, sans coup férir, cette guerre partielle, et la convention qui s'ensuivit. Il eût sans doute empêché les malheurs de la journée de Rosbach, si madame de Pompadour et les ministres, jaloux du crédit que tant de succès pourraient acquérir au duc de Richelieu, ne l'avaient empêché de rejoindre avec une partie de son armée celle du prince de Soubise.

La correspondance qui existe entre ce prince et lui prouve assez que le premier n'eût pas été battu s'il avait suivi les conseils du maréchal de Richelieu. Le roi de Prusse, qui avait des espions à Versailles, se félicita tout haut à Magdebourg de n'avoir pas à se battre contre lui :

— Demain, dit-il, M. de Richelieu recevra l'ordre d'évacuer Halberstadt ; je n'aurai plus à combattre que ce petit Soubise, et j'en fais mon affaire.

Rien ne saurait peindre la désolation de M. de Richelieu en apprenant le désastre du prince de Soubise, lui à qui Voltaire écrivait en le complimentant sur sa nomination :

« Je vous recommande le roi de Prusse, qui traite, dit-il, les généraux français comme des marquis de comédie ; » lui qui brûlait de se mesurer avec le héros du nord !

On lui ordonne de rallier les débris de l'armée de Bavière, et plus tard d'attaquer le prince Ferdinand. Mais celui-ci décampe pendant la nuit, se retire sur l'Elbe. Malgré la rigueur de la saison, le maréchal s'apprête à le poursuivre, lorsqu'il reçoit de la cour l'ordre de prendre ses quartiers d'hiver. Alors, dégoûté de voir sans cesse ses projets, ses talents, son courage déjoués par les intrigues de cour, il revint à Paris et fut remplacé par le comte de Clermont.

Madame d'Egmont était établie au château de Richelieu depuis le départ du maréchal. Elle témoigna le désir d'y passer tout l'hiver ; son mari et son père y consentirent, car l'affaire de Rosbach, les débats avec les parlements, l'exil de l'arche-

vêque de Paris (1), et la profonde mélancolie où tous ces événements plongeaient le roi, faisaient présager un hiver fort triste à la cour et à la ville.

Madame de Pompadour, profitant du découragement du duc de Richelieu, de son dégoût pour les affaires d'État, fit nommer, dès le commencement de cet hiver, le maréchal de Belle-Isle ministre de la guerre, sur la démission de M. de Paulmy. C'était affermir M. de Richelieu dans ses projets de retraite de l'armée; car on savait qu'il ne se résignerait pas à recevoir des ordres de M. de Belle-Isle. Mais il se consolait de ces petites disgrâces, en conservant ses places à la cour, et en s'occupant d'arranger magnifiquement l'hôtel d'Antin qu'il venait d'acheter. Il y ajouta un pavillon superbe, donnant sur les boulevarts, et que ses ennemis nommèrent le *pavillon d'Hanovre*. Les dépenses énormes qu'il faisait dans cet hôtel étaient, disait-on, le fruit des contributions exorbitantes imposées par le maréchal aux Hanovriens, et les guerres de l'Empire n'avaient pas encore accoutumé les Français à tolérer ce moyen de fortune.

Cet élégant pavillon, élevé comme par enchantement, était une surprise que le maréchal ménageait à sa fille, car c'était à elle qu'il était particulièrement dédié. Aussi, le faisait-il décorer avec empressement, pour qu'il fût prêt le jour qui devait ramener madame d'Egmont à Paris.

Déjà les hôtes nombreux qui étaient venus l'importuner dans sa retraite l'avaient devancée ; elle se trouvait seule dans cet immense château, rival de la demeure des rois. Ses gens, occupés des préparatifs de son départ, la laissaient plus libre que de coutume.

(1) Le roi, avant d'employer cette mesure sévère, envoya le duc de Richelieu près de l'archevêque, pour l'engager à sacrifier à la paix publique la rigueur de ses principes. Le prélat inflexible répondit : « Qu'on dresse mon échafaud dans ma cour, et j'y monterai pour soutenir mes droits, remplir mes devoirs et obéir à ma conscience. — Eh ! s'écria le duc, votre conscience est une lanterne sourde qui n'éclaire que vous. »

(DULAURE, *Histoire de Paris.*)

— Enfin je respire, disait-elle; il n'est plus là de regards pour épier ma pensée.

Et, jalouse de profiter du peu de moments de liberté qu'on lui laisse, elle ouvre la porte du salon qui donne sur le parc, et dirige ses pas vers l'allée couverte qui porte son nom. C'est là qu'elle se promène, quand le temps le permet. Cette allée est terminée par une grille qui donne sur les champs; et le mendiant des environs se place souvent derrière cette grille pour demander l'aumône, que Septimanie ne lui laisse pas longtemps attendre.

Ce matin-là, madame d'Egmont n'aperçoit à la grille qu'un petit garçon de neuf à dix ans, dont la tête empaquetée et le bras en écharpe font présumer qu'il est malade ou blessé. Il tend la main; son attitude est si piteuse qu'elle presse son pas pour le secourir plus tôt. Mais à mesure que la comtesse approche, elle voit le visage de l'enfant rayonner de joie; elle l'entend dire:

— La voilà, la voilà, ô mon Dieu! je te bénis!

— Tu a donc grand besoin de secours, mon pauvre enfant? dit madame d'Egmont en tirant sa bourse.

— Oh! non, madame, j'n'avons plus besoin de rien à présent que j'vous ons vue.

— Mais tu ne me connais pas seulement?

— Oh! que si fait! j'vous avons vue prier à la paroisse; et j'y ai bien dit à c't'autre que je ne me tromperais pas; y en a pas deux comme vous, allez.

— Quel autre? que veux-tu dire?

— Rien, rien, madame, c'est que j'oublions ce qu'on m'a tant recommandé... Par charité ne lui en parlez pas, car faudrait rendre la bourse; et ma mère me battrait.

— Qui t'a donné une bourse? Mais cela est impossible, puisque tu demandes l'aumône. Tu as été blessé à la tête, n'est-ce pas? ajouta madame d'Egmont, en pensant que cette tête blessée pouvait déraisonner.

— Certainement que j'ai eu la tête écorchée, et le bras cassé aussi en tombant de c't échafaud, là où j'allais porter du plâtre à mon père. Mais je ne m'en plains pas. Car Joseph,

mon frère, qui se porte comme un roi, on n'en a pas voulu pour la commission. « C'est le petit infirme que je veux, disait le monsieur comme ça, il l'attirera plutôt que l'autre. »

— Mais quelle commission t'a-t-on donnée?

— Il ne faut pas que je le dise: la v'là faite.

En disant ces mots, le petit paysan jeta un papier à travers la grille, et s'enfuit à toutes jambes.

XXI

UNE SURPRISE

Madame d'Egmont hésita quelques moments à ramasser le papier tombé à ses pieds : c'était un billet sans adresse. Elle tremblait de l'ouvrir; un secret pressentiment l'avertissait que son existence triste, mais calme, allait être troublée par un nouveau malheur. Si du moins quelques mots lui avaient permis de reconnaître l'écriture! mais point... il fallait rompre le cachet... Puis cherchant à surmonter son émotion :

— Quelle folie, pensait-elle, de s'imaginer que ce qui m'arrive d'extraordinaire ne puisse venir que de lui?... Depuis qu'on m'a forcée de le fuir, a-t-il commis l'imprudence de m'écrire!... Non, il a pensé que ce serait me compromettre... nous exposer tous deux... Ce qu'il doit d'égards à sa femme... à ma position dans le monde... Mais non, c'est pis que tout cela... c'est l'ennui d'un sentiment désespéré, d'une succession de journées sans intérêt... le besoin de remplacer des émotions pénibles par de plus agréables... il ne pense plus à moi... Ah ! puisse le ciel me rendre comme lui au calme... à sa raison !

Ainsi madame d'Egmont s'efforçait de se persuader que le comte Louis était étranger à cette lettre; et même qu'elle pouvait être du marquis de Jaucourt ou du baron de Bezenval, dont les sentiments pour elle devenaient chaque jour plus passionnés.

Mais toutes les suppositions qu'elle appelait à son secours

s'évanouirent aux premiers mots de ce billet sans signature.

« Je pouvais supporter la vie quand je souffrais sous vos yeux. Aujourd'hui que nul regard de pitié ne me soutient, le courage m'abandonne... Avant de vous quitter pour toujours, un mot... en grâce un seul mot! Je vous le demande au nom de votre repos... Car ce serait un remords pour vous, que d'avoir repoussé mon adieu... le dernier... oui... le dernier.

» Je serai à minuit à la grille où vous lisez ce billet... Que je vous y voie un instant, vous êtes seule ici... Personne ne s'oppose à ce que je vous doive la consolation d'entendre, une fois encore, cette voix qui retentira à mon cœur même sous le coup mortel...— Ne craignez rien. Pour tout le monde j'aurai succombé au fer de l'ennemi... vous seule saurez quel regret invincible m'a fait chercher la mort. »

Immobile, les yeux fixés sur cette écriture bien connue, Septimanie la relit et la relit encore, non pour y chercher la conviction de cet amour, qu'elle avait calomnié, non pour s'en défendre; mais pour y trouver tout ce qui peut excuser la démarche qu'on lui demande.

D'abord, son cœur l'accorde; elle se doit d'employer toute l'autorité de ce cœur si noble, si aimant, pour détourner le comte Louis d'un projet sinistre. Quand il saura combien il est aimé encore, il ne voudra plus mourir.

Madame d'Egmont est décidée.

Mais comment éloigner cette foule de valets, de femmes qui l'entourent? Se confier à l'un d'eux, n'est-ce pas s'exposer à être soupçonnée d'intrigue, à être trahie; et si son père ou son mari viennent à connaître ce rendez-vous nocturne, lui sera-t-il possible de leur prouver qu'il n'eut rien de coupable... Que faire? laisser partir Louis sans le voir, sans se rendre à sa prière... hélas si solennelle!... La seule idée en couvrait d'une pâleur mortelle le front de Septimanie; plutôt mourir elle-même que de se refuser au vœu d'une âme si pure...

C'est dans cette anxiété qu'elle passe le reste du jour, dé-

vorée de la pensée que celui qu'elle aime est près d'elle, qu'ils peuvent tous d'eux, s'affranchissant des liens qu'on leur avait imposés, s'enfuir au bout du monde, y vivre de leur amour, et changer leur supplice contre la félicité suprême... Mais les battements de cœur produits par l'image de tant de joie... s'arrêtent tout à coup... Le souvenir des prédictions de son père... l'effroi de voir s'anéantir sous le poids même des sacrifices qu'on lui fait l'amour auquel on immole le devoir, la religion, l'honneur, tout ce qui anoblit la vie; enfin, la terreur d'un bonheur coupable la saisit... elle restera malheureuse... et honorée.

Soutenue par cette résolution, par le courage, la dignité d'une conscience pure, madame d'Egmont fait demander Philibert. C'était le fils d'un valet de chambre de la duchesse de Richelieu, le petit-fils de celui du duc de Guise. Sa famille était depuis si longtemps au service des princes de la maison de Lorraine, que madame d'Egmont l'avait pris avec elle lors de son mariage, sans même le consulter, tant on reconnaissait à Philibert le droit de rester dans la famille.

Sans être vieux, ce serviteur l'avait vue naître; il savait dans quels principes elle avait été élevée, il serait moins disposé qu'un autre à la croire capable d'une action blâmable. C'est lui qu'elle choisit pour l'aider dans son projet, de se rendre à minuit à la grille.

Car dès que la nuit arrive, toutes les portes du château, même celles qui donnent sur le parterre, sont exactement fermées. D'énormes chiens sont lâchés dans les cours et dans le parc, pour avertir par leurs aboiements les nombreux gardiens de cette immense habitation.

— Quand tout le monde sera couché dans le château, dit madame d'Egmont à Philibert, tu te rendras dans le grand vestibule avec la clef des grilles du parterre qui donnent dans le parc; c'est à toi qu'on remet cette clef chaque soir, je crois?

— Oui, madame la comtesse, avec toutes celles des portes qui donnent sur la cour d'honneur; faut-il aussi que je les apporte?

— C'est inutile; mais sois exact, et ne parle de cela à personne.

— Il suffit, madame.

Ensuite madame d'Egmont se fait déshabiller, passe une révite (1) de taffetas blanc, et renvoie ses femmes de chambre en disant qu'elle a des lettres à écrire avant de se mettre au lit.

Mais au lieu d'écrire, elle poursuit sa rêverie agitée, écoute les bruits de la maison qui s'éteignent peu à peu; elle s'encourage à surmonter le tremblement qui la gagne. Comptant les minutes, frémissant au douzième coup que vient de sonner sa pendule, bientôt un profond silence lui apprend que tous ses gens sont retirés : les fenêtres des communs s'illuminent; puis chaque lumière disparaît l'une après l'autre. Le moment est venu.

Septimanie se lève... L'émotion qu'elle éprouve lui ôte la respiration; elle est forcée de se rasseoir.

— N'est-ce point un avis du ciel, qui me défend de courir à ma perte? pensa-t-elle en sentant ses jambes fléchir? Faut-il rester... ne penser qu'à moi... ne voir que mon danger... lui laisser croire que sa vie ne m'est rien... Non, ce serait un crime... une lâcheté...

Alors, enhardie par l'audace même de cette démarche, elle allume le bougeoir qui doit l'éclairer, dans ces longues galeries qu'il lui faut traverser avant d'arriver au vestibule où l'attend Philibert; elle revêt un mantelet, dont le capuchon noir se confondra avec l'obscurité, et marche d'un pas muet vers la porte du salon qui précède sa chambre; arrivée à la vaste et ancienne salle de réception du cardinal, une lueur rougeâtre éclaire soudain les grandes figures de la tapisserie qui décore ce salon, Septimanie frémit; elle chancelle, se retient aux pentes d'un rideau... Son bougeoir tombe... la lumière s'éteint... et pourtant le salon reste encore éclairé... Est-ce un prestige... un miracle du ciel ou de l'enfer pour effrayer une âme faible?... Non, c'est un de ces événements

(1) Robe déshabillée, à la mode de ce temps.

les plus communs dans la vie de tout le monde, et dont l'à-propos ou le mal à propos sont souvent l'arbitre de toute une destinée.

C'était l'arrivée inattendue de M. le comte d'Egmont et de son beau-père.

XXII

LE SOUPER NOCTURNE

La crainte de réveiller madame d'Egmont, que M. de Richelieu supposait devoir être couchée, lui avait fait donner l'ordre à son coureur d'aller prévenir le concierge pour qu'il ouvrît les grilles et recommandât aux domestiques qu'on réveillerait de faire le moins de bruit possible. On avait défendu aux postillons de faire claquer leur fouet; ils devaient mettre leurs chevaux au pas. Ainsi les carosses, glissant sur un sable fin, étaient parvenus sourdement jusqu'auprès du perron, guidés par les torches flamboyantes dont la cour et le château étaient illuminés.

A peine Septimanie, qui s'est approchée de la fenêtre, a-t-elle reconnu la cause de cette lumière subite, qu'elle sent un froid mortel sur tous ses membres; les battements de son cœur s'arrêtent... Elle est comme paralysée. En vain la raison, la prudence, lui ordonnent de se faire violence... lui montrent ce qu'elle risque à rester là...

— Ce retour... c'est *sa mort*, pense-t-elle, et anéantie sous le poids de ce pressentiment, elle attend presque sans émotion son père et son mari, dont les voix se font déjà entendre.

— Que fais-tu là? demande le maréchal, à Philibert, qu'il voit étendu sur une banquette du vestibule.

— Ah! pardon, monseigneur... c'est que je m'étais endormi en attendant...

— Quoi! tu nous attendais?... Ah! c'est cet étourdi de Fronsac qui aura prévenu sa sœur. Il n'y a pas moyen de causer une surprise avec cet indiscret-là.

— Est-ce par l'ordre de madame la comtesse que vous êtes ici? demanda M. d'Egmont, avec son flegme habituel.

— Oui, monsieur le comte.

— Ainsi elle veille encore? Allez, faites demander par une de ses femmes si madame est visible.

Pendant que le comte d'Egmont satisfait au cérémonial dont il ne se départ dans aucune occasion, M. de Richelieu entre dans le salon où se trouvait sa fille.

Ils ne s'étaient pas revus depuis la campagne du Hanovre. Elle se jeta dans les bras de son père, heureuse d'avoir à cacher son anxiété profonde et coupable, peut-être, sous les témoignages d'une affection pure.

— Chère Septimanie! s'écria le maréchal en la serrant contre son cœur, combien cette vive émotion me touche! Mais ne pleure plus, nous voilà réunis, et j'espère pour longtemps. Qu'ils fassent la guerre à leur manière; la mienne n'était pas trop mauvaise; ils n'en veulent plus? eh bien, tant mieux; je m'en rapporte au comte de Clermont du soin de ma vengeance. Je ne veux plus vivre que pour mon plaisir et les tiens. Mais nous mourons de faim, et je vois avec peine que celui qui a trahi le secret de notre arrivée n'a pas pensé à nous faire préparer à souper. N'importe, nous nous contenterons de ce qui se trouvera. L'intendant du comte et le mien sont trop gourmands tous deux pour que les provisions manquent.

Ainsi, il fut établi dans l'esprit du maréchal et de son gendre que madame d'Egmont avait été prévenue de leur retour par son frère; et qu'elle veillait pour les attendre. Philibert partagea cette opinion, malgré la clef de cette grille dont il ne se rendait pas compte. Mais l'arrivée de ses maîtres lui suffisait pour expliquer l'ordre qu'il avait reçu de sa maîtresse.

A la prière de M. de Richelieu, un souper fut servi dans l'appartement de madame d'Egmont.

— Cela me rappelle mon bon temps, dit le maréchal, un souper intime, dans l'appartement d'une jolie femme, au milieu de la nuit: rien n'est plus romanesque. C'est dommage que tout cela soit pour un mari et un père.

— Savez-vous bien, madame la comtesse, qu'il y a près de trois mois que je n'ai eu l'honneur de souper avec vous? dit M. d'Egmont, avec l'accent d'une tendresse menaçante.

— Je ne soupe plus depuis quelque temps, répondit-elle; j'ai des maux d'estomac...

— Ah! vous ne sauriez être malade avec des joues si roses, et des yeux si brillants, reprit le comte.

— C'est sans doute la fièvre qui m'anime ainsi; j'ai la tête brûlante, ajouta Septimanie en portant la main à son front.

— Il fait peut-être trop chaud ici, dit le maréchal. Si nous ouvrions cette fenêtre, le grand air vous ferait du bien.

Et il s'apprêtait à ouvrir la fenêtre donnant sur le parc, lorsque sa fille l'arrêta vivement en disant que la fraîcheur de la nuit lui donnerait le frisson.

— Dieu me garde d'augmenter votre malaise, reprit le maréchal en venant se rasseoir, car j'ai un double intérêt à vous voir bien portante; mais il faut vous dire avant ce qui me détermine à tout quitter pour me rendre dans mon gouvernement; à m'affranchir enfin des cabales, cent fois plus difficiles à vaincre que tous les ennemis de la France. Avec de semblables ministres, on travaille en vain pour le bonheur et la gloire du pays. Non-seulement ils déconcertent les meilleurs projets; mais lorsqu'en dépit de leurs menées ils réussissent, ces messieurs trouvent encore moyen de les annuler. La convention signée par le duc de Cumberland avec moi vient d'être violée; ils m'accusent de m'être laissé jouer par la mauvaise foi du gouvernement anglais. Le roi en a, dit-on, beaucoup d'humeur; ce n'est pas sa première injustice envers moi; mais je laisse au temps et aux lettres que j'ai de ses ministres le soin de me justifier. Quand il sera las d'écouter ses chansonniers et ses caillettes de Versailles, je reviendrai. D'ici là, je ne veux m'occuper que de la conquête de mes aimables Gascons, et j'ai besoin d'être aidé par ma chère Septimanie dans cette grande entreprise. C'est pourquoi j'ai décidé le comte d'Egmont à venir avec moi vous surprendre, pour vous contraindre à partager les honneurs qui m'attendent, car vous ne sauriez vous faire une idée de toutes les fêtes qu'on

nous prépare. Messieurs les Jurats m'ont fait prier d'arriver par Blaye, où les barques de la ville de Bordeaux se trouveront et nous conduiront jusqu'au port. On parle d'une harangue du parlement, d'un arc de triomphe au milieu de la place Royale, d'un *Te Deum*, enfin ce sera, dit-on, magnifique, et par cela même fort amusant. Un disgracié recevoir de pareils honneurs!...

— Le maréchal ministre en crevera de dépit, dit le comte d'Egmont, car tout son crédit ne saurait le rendre plus noble qu'il ne l'est; et jamais les hauts barons de son gouvernement ne consentiront à lui servir d'escorte: en vérité la cour se peuple de parvenus. Voilà le petit abbé de Bernis tout puissant.

— Grâce à la marquise, il a été, dit-on, plus courageux que bien d'autres, et que le roi lui-même, car on ne conçoit pas l'ascendant de cette femme sur un homme qui n'est plus son amant.

— Encore si elle avait le beau teint, la grâce noble et fière que nous trouvons ici, dit le comte en lançant un regard à sa femme, cela pourrait excuser la faiblesse royale, mais c'est bien la *bourgeoise* la plus bourgeoise qui fût jamais.

— Il est certain qu'à travers ses prétentions au bel esprit, elle laisse échapper des mots du plus mauvais ton. Dans le temps où l'on pouvait encore la discuter, je répétais souvent au roi les réparties de sa dame; il en riait avec moi, et j'espérais la renverser à coup de ridicules; mais point: à chaque bévue d'elle, le roi disait:

— Tant mieux, c'est une éducation à faire dont je m'amuserai.

— Cette élève-là ne lui fera jamais honneur. Mais, ajouta M. d'Egmont, la comtesse paraît fatiguée, il se fait tard, et je crois...

— Vous êtes bien impatient, reprit le duc, moi qui n'ai aucune raison pour l'être autant, je veux prolonger le plus possible le plaisir que j'ai à me trouver près d'elle, et à moins qu'elle ne me chasse...

— Ah! restez, restez, je vous prie, dit madame d'Egmont,

le bonheur de vous revoir peut seul me faire supporter ce que je souffre.

— Mais si vous êtes malade, il serait plus sage de vous mettre au lit, madame, dit le comte.

— Non, je ne dormirais pas.

— Laissez-la faire ce qu'elle veut; c'est le meilleur remède à tous les maux possibles, reprit le maréchal.

Malgré l'état violent où se trouvait madame d'Egmont pendant cette conversation, la crainte d'un plus grand supplice encore la lui fit prolonger jusqu'aux premiers rayons du jour.

Mais qui pourrait les peindre, ces moments de contrainte où le moindre mot, la circonstance la plus indifférente en elle-même peut compromettre l'honneur d'une femme et la vie de deux hommes ? où chaque minute qui s'écoule apporte au cœur du malheureux qu'on voudrait consoler la conviction qu'on l'abandonne ! Il est là... il attend le mot qui doit lui donner le courage de vivre, ou l'adieu qui doit rendre sa mort plus douce... son amour ou sa haine, voilà l'héritage que cet instant va laisser à la femme qui l'aime !!! et il faut comprimer l'élan qui la porte vers lui !... il faut écouter d'autres voix que la sienne, sourire à d'autres yeux... cacher qu'on se meurt de l'effroi de le perdre !... Pauvres femmes !.. et voilà le martyre que vous regretterez un jour !

XXIII

LE COMBAT DE CREVELT

Avant de partir pour Bordeaux, où l'attendaient les plus riches parures commandées par le maréchal, et des fêtes dont le souvenir dure encore, Septimanie trouva un moment pour se rendre à la grille du parc ; son cœur battit en apercevant de loin le petit infirme. Elle espéra qu'il jetterait encore un billet à ses pieds... Mais le monsieur était parti à cheval, disait-il, au point du jour, sans lui laisser autre chose que sa bourse.

N'osant pas le questionner davantage, madame d'Egmont congédia l'enfant en lui donnant de l'argent pour sa mère. Puis elle contempla longtemps la place où le comte Louis devait l'avoir vainement attendue. L'empreinte de ses pieds était encore marquée sur la poussière.

Elle soupira tristement à cette vue, et s'affligea de l'idée qu'il n'avait pas même pensé qu'elle pouvait avoir été retenue par un obstacle invincible ; qu'elle viendrait à cette grille dès qu'elle en aurait la possibilité, et qu'en y laissant un mot de souvenir, il ne tomberait pas dans d'autres mains que les siennes.

C'est l'âme accablée par ces cruels sentiments qu'elle quitta le château de Richelieu pour suivre le maréchal à Bordeaux. Les honneurs rendus à son père, les hommages qu'on lui adressait à elle-même, ne parvinrent point à la distraire; cette vie de plaisirs si peu en harmonie avec la disposition de son âme, elle s'empressa de s'y soustraire ; et profitant des raisons qui rappelaient le comte d'Egmont à Paris, elle se décida à l'accompagner.

Après une si longue absence, ses amis briguèrent à l'envi le plaisir de la recevoir. Paris était triste ; la guerre s'annonçait mal. Le prince de Soubise, dont la capacité n'était pas à beaucoup près au niveau de sa bravoure, n'inspirait aucune confiance ; on n'en avait pas davantage dans les talents du comte de Clermont (1). Les généraux tonsurés n'étaient plus de mode, et le mérite militaire de celui-là ne devait pas les remettre en crédit.

Chaque jour on apprenait un nouveau succès du prince Ferdinand ? et l'assurance de n'avoir à opposer à l'habileté de ce grand capitaine que des généraux sans talents donnait de vives inquiétudes. On murmurait tout haut de voir ainsi commandée cette jeune noblesse de France, que l'ineptie des chefs immolait sans profit pour le pays.

Le comte de Gisors venait d'être nommé mestre de camp du

(1) Le comte de Clermont, prince du sang, était abbé de Saint-Germain-des-Prés.

régiment des carabiniers, et on le plaignait particulièrement d'avoir à soumettre ses connaissances militaires, sa valeur si brillante, aux plans mal conçus d'un général bénédictin.

Le bruit d'une affaire désastreuse venait de se répandre. Un courrier était arrivé dans l'après-midi du 26 juin à Versailles, après le départ du roi pour son nouveau château de Saint-Hubert (1). Les dépêches, ouvertes par les ministres, avaient été aussitôt communiquées à madame de Pompadour. La marquise était partie au même instant pour aller instruire le roi du malheureux combat de Crevelt. La cour hésitait à en faire connaître les résultats, et on se portait en foule dans les salons où se réunissaient d'ordinaire les gens les mieux instruits.

Madame d'Egmont, dévorée d'inquiétude, était allée chez la princesse de Beauvau. L'abbé de Bernis y venait habituellement, et l'espérance d'apprendre par ce nouveau ministre ce qui s'était passé à l'armée avait attiré ce soir-là chez la princesse un grand nombre de personnes qui tremblaient pour un père, un mari, ou un fils.

Le ministre si vivement attendu n'arriva point, mais le duc d'Ayen avait reçu une lettre particulière de l'armée. On le conjura d'en faire part. Il lut ce fragment :

« Les troupes du comte de Clermont et celles des Hanovriens étaient rangées en présence, le vendredi 23, séparées seulement par le village de Crevelt (2) et un grand bois. Ce village avait été pris et repris par plusieurs détachements, lorsqu'un corps considérable de troupes cachées derrière le bois fondit tout à coup sur nos régiments, que nulle réserve ne soutenait. Le combat a duré sept heures avec acharnement ; il a continué, malgré l'ordre de retraite donné une heure avant par le comte de Clermont. Accablés par le nombre, notre plus beau régiment taillé en pièces, il a fallu abandonner le terrain. Le comte de Clermont s'est enfui à bride abattue à Ruys.

(1) Dans la forêt de Rambouillet.

(2) Ce village est aujourd'hui une jolie petite ville où il se fait de beau velours.

Là, il a demandé aux magistrats de cette ville s'il était déjà arrivé beaucoup de fuyards. Non, monseigneur, lui a-t-on répondu, *vous êtes le premier !* »

Ce bon mot fit presque oublier l'inpression pénible causée par le commencement de cette lettre. Cependant il était facile de deviner que le duc d'Ayen n'avait pas tout lu, et qu'il ne disait pas vrai, en répondant qu'on ne lui donnait aucun détail sur les officiers morts ou blessés dans cette triste affaire.

On annonça le marquis de Jaucourt ; il arrivait de Versailles. On l'accabla de questions.

— Rien ne transpire sur ce qui s'est passé à Crevelt, répondit-il ; le comte de Clermont aura fait quelque bévue qu'on hésite à dénoncer. On ne s'occupe à la cour que de l'auguste visite faite au maréchal de Belle-Isle. Ses amis en sont d'une fierté risible.

— Quelle est donc cette belle visite ? demanda la princesse.

— Celle du roi, madame...

Au même moment, un cri déchirant se fit entendre, et l'on vit plusieurs personnes s'empresser de secourir une femme agitée par d'horribles convulsions.

— Emmenons-la d'ici ; qu'on demande mes gens ; qu'ils la portent dans mon carrosse, criait la duchesse d'Aiguillon.

— Coupez son lacet... de l'eau de mélisse... des sels... s'écriait la princesse de Beauvau, tandis que la duchesse d'Aiguillon, aidée de ses gens, faisait porter dans son carrosse sa malheureuse nièce, échevelée, les yeux hagards, les membres contractés, enfin dans cet état extrême, où le désespoir semble amener la mort.

XXIV

MÉDISANCE ET BONTÉ

— M. de Jaucourt aurait bien pu se dispenser de parler de cette visite devant madame d'Egmont, dit d'un ton patelin la

marquise de F... Il était clair que le roi ne pouvait faire une semblable démarche qu'à propos d'une grande perte, d'une mort sur le champ de bataille, et que le fils du maréchal était tué.

— Eh bien, pourquoi en faire mystère? demanda une personne qui savait très-bien par quel motif cette nouvelle devait causer tant de douleur à madame d'Egmont, mais qui était bien aise de le faire articuler devant tout le monde.

— Quoi! vous ignorez ses sentiments pour le comte de Gisors? cependant elle les cache bien mal; jamais on ne prononce ce nom devant elle, sans la voir rougir jusqu'au blanc des yeux. C'est un plaisir que je me suis souvent donné.

— Mais le mariage du comte Louis avec mademoiselle de Nivernais?...

— N'a fait qu'attiser le feu... D'ailleurs, madame de Gisors est si dévote, qu'elle n'y voit pas au delà de son missel.

— On m'avait assuré que, depuis la brouille du maréchal de Richelieu et du maréchal de Belle-Isle, leurs enfants ne se voyaient plus.

— Ils ne se voyaient plus... mais ils s'aimaient toujours... et vous en avez aujourd'hui la preuve. Cette fois, le coup était trop inattendu ; la prudence a échoué.

—Mais que va penser le grave comte d'Egmont de ce beau désespoir?

— Il s'en indignera, reprit le vicomte de C..., non pas par sentiment, il ne s'abaisse point à ces misères-là; mais voir la femme d'un grand d'Espagne, première classe, princesse de Clèves, duchesse de Gueldres, de Juliers, d'Agrigente, la femme du comte d'Egmont, enfin, descendre jusqu'à aimer le petit-fils de l'intendant Fouquet!... voilà ce qui va le mettre en fureur.

— Vous vous trompez, dit la princesse de Beauveau, importunée de ces propos, le comte d'Egmont n'ignore pas que les enfants du maréchal de Richelieu et le fils du maréchal de Belle-Isle ont été élevés ensemble, et que le comte de Gisors et madame d'Egmont, sans prendre part aux querelles de leurs parents, ont toujours conservé un vif attachement l'un pour

l'autre. Ce sentiment était trop pur pour en faire mystère, et nous devons trouver tout simple la douleur qu'a ressentie madame d'Egmont en apprenant la mort de son ami d'enfance.

La princesse prononça ces derniers mots d'un ton d'autorité qui défendait toute réplique. Il n'était pas vrai que M. d'Egmont fût aussi bien instruit de ce qui s'était passé avant son mariage. Tout innocents qu'avaient été les amours du comte Louis et de Septimanie, personne n'avait trouvé convenable d'en parler à M. d'Egmont, et ce dernier événement ne l'en aurait pas instruit davantage, car, à cette époque où la médisance avait un immense développement, elle s'arrêtait toujours aux maris. C'était, en quelque sorte, les colonnes d'Hercule de ce vaste empire.

Mais le désespoir est égoïste; il veut jouir de lui-même, et ne se résigne pas à se contraindre pour la tranquillité d'un ami. Septimanie sentit que ce désespoir serait long, peut-être éternel, et que ne voulant faire aucun effort pour le surmonter, elle devait en avouer la cause.

Le comte d'Egmont fut d'abord étourdi de l'aveu; mais bientôt ramené à la confiance par la noblesse même de cet aveu, certain que sa femme n'avait point failli à l'honneur, rassuré par l'idée que son rival était mort, et que les longs regrets sont des préservatifs, il permit à Septimanie de se soustraire au monde pendant quelques mois, et d'aller cacher ses larmes sous les cloîtres du couvent où elle avait déjà trouvé de puissants secours dans l'amitié et la prière.

XXV

LE LEGS

Le maréchal de Richelieu frémit en apprenant la mort du comte Louis, car cette mort pouvait entraîner celle de l'être qu'il aimait le plus au monde; aussi s'empressa-t-il de reve-

nir auprès de sa fille, dès qu'il eut obtenu du parlement de Bordeaux ce que le roi désirait. Ses soins, son esprit ingénieux à trouver les distractions convenables à une grande douleur; et plus encore, sa complaisance à en écouter les plaintes, finirent par calmer le désespoir de Septimanie. Mais ses regrets, alimentés par les reproches d'insensibilité qu'elle s'adressait, par le remords d'avoir laissé courir à la mort celui qu'un mot d'elle eût arrêté, devaient longtemps peser sur son cœur.

Un seul sentiment animait encore ce cœur flétri : l'amour filial. M. de Richelieu s'en servit pour décider sa fille à l'accompagner quelquefois dans le monde et à la cour, où son absence était déjà commentée d'une manière désagréable pour le comte d'Egmont.

Lorsque rien ne peut nous amuser, peu de choses nous ennuient. De là vient ce doux vivre des personnes qui sont sous le poids d'un chagrin immuable; leur bonne grâce à céder aux volontés qu'on leur impose; leur générosité à sacrifier leurs intérêts personnels à ceux des autres; il y a dans l'indifférence pour soi-même un charme qui atteint tout le monde. Attendre beaucoup de celui qui n'exigera jamais rien, c'est un marché si bon pour tous les égoïstes.

Alors ce fut un concert général d'admiration pour le caractère de madame d'Egmont, pour sa beauté même, car elle était si peu animée, elle avait si peu le désir de plaire, que les femmes ne la redoutaient plus. Les hommes lui pardonnaient son indifférence, n'étant humiliés par aucune exception de sa part. Chaque jour, son teint devenait moins éclatant et sa maigreur plus visible. Sa parure, toujours de bon goût, n'était plus comme autrefois en harmonie avec son visage et avec la couleur de ses cheveux. On voyait qu'elle ne s'en était point occupée. Négliger un si grand intérêt, c'était se mettre en dehors de la société. Enfin, la comtesse d'Egmont était encore une des grandes dames les plus distinguées de la cour; mais comme elle ne faisait valoir aucun de ses agréments, on n'y prenait plus garde.

Près de deux ans s'étaient ainsi passés, lorsque madame

d'Egmont reçut un jour une lettre du vidame de Poitiers (1). Il la suppliait de vouloir bien prendre la peine de passer chez lui parce qu'il avait à l'entretenir d'une affaire importante, et qui n'était pas, disait-il, *transportable*.

Tout frappe tristement une jeune âme accoutumée à d'horribles surprises; cette lettre jeta de l'inquiétude dans l'âme de Septimanie. On lui disait :

— N'allez pas chez ce vieux sorcier, on assure qu'il est devenu fou.

— Comment le saurait-on? disait un autre, il y a des siècles qu'il ne communique avec personne : l'hôtel de Lusignan est une espèce de forteresse, gardée par de grands laquais en grande livrée, et où nul ne pense à pénétrer tant l'aspect en est lugubre. Enfin, chacun fournissait une raison pour dispenser madame d'Egmont d'une démarche qui paraissait lui être fort pénible.

Le maréchal de Richelieu seul insista pour qu'elle la fît. Dans sa première jeunesse, il avait reçu un service signalé du vidame de Poitiers, un de ces services qui influent sur toute la vie, et qui ne permettent pas d'hésiter à la moindre prière de celui qui l'a rendu.

— S'il avait demandé à me voir, ajouta-t-il, je me rendrais chez lui avec empressement; mais c'est à vous qu'il veut parler, et ce serait commettre une indiscrétion que de vous accompagner dans cette visite. Vous ne pouvez vous en dispenser, croyez-moi!

Le comte d'Egmont fut de cet avis; il fallut se résigner, et dès le lendemain les lourdes portes de l'hôtel de Lusignan s'ouvrirent, pour laisser passer le carrosse de madame d'Egmont.

Après avoir traversé plusieurs salons, dont la richesse et l'élégance contrastaient beaucoup avec l'apparence de cette maison à l'extérieur, madame d'Egmont, conduite par un

(1) Cette circonstance de la vie de madame d'Egmond est si bien racontée par le spirituel auteur des Mémoires de la marquise de Créqui, qu'on nous pardonnera, j'espère, de lui emprunter plusieurs de ses expressions.

gentilhomme servant, arriva dans une chambre à coucher, où elle trouva le vidame endormi profondément; elle toussa, remua son fauteuil, fit tomber son éventail, tout cela sans pouvoir réveiller le malade; alors prenant ce sommeil obstiné pour un avertissement du ciel, qui lui défendait d'entendre les révélations du vidame, elle sortit sans rien dire au gentilhomme qui l'attendait dans la pièce voisine pour la reconduire jusqu'à son carrosse, et rentra chez elle, se promettant de faire part à son père du résultat de cette singulière visite.

Mais le maréchal dit avec beaucoup d'aigreur :

— Vous n'auriez pas dû, madame la comtesse, en agir de la sorte à l'égard d'un homme de cette naissance et de cet âge-là, sans compter qu'il est très-malade, et je vous conseille de retourner à l'hôtel de Lusignan, pas plus tard que demain matin.

— Hélas! monsieur, répondit-elle en adoucissant encore sa voix si douce, comment voulez-vous que je puisse le réveiller?

— Vous pourrez vous adresser à son gentilhomme.

— Mais que supposez-vous donc qu'il ait à me dire?

— Pour le savoir, il faudra que vous ayez l'extrême bonté de retourner chez lui demain matin, et j'ose espérer que vous n'y manquerez pas.

Une prière faite sur ce ton était un ordre absolu, et l'on sait que madame d'Egmont n'avait pas le courage de résister à la volonté de son père.

Elle retourna donc chez le vidame de Poitiers; il était presque à l'agonie, mais il retrouva des forces en la voyant paraître.

Après les premiers compliments d'excuse et les remerciments les plus respectueux, il se fit apporter une cassette dont il tira des papiers, en suppliant la comtesse d'en prendre lecture. C'était des lettres du comte de Gisors adressées au vidame, qui témoignaient assez de leur amitié réciproque, et de la pleine confiance que cet estimable jeune homme accordait au vidame de Poitiers.

En lisant ces lettres où son nom se trouvait à chaque page, madame d'Egmont laissa couler ses larmes sans chercher à contraindre une émotion si naturelle. Après s'être vivement attendrie sur les expressions d'un sentiment qu'elle avait partagé, elle arriva à un passage où le comte Louis se plaignait de l'inhumanité de son père à l'égard d'un pauvre enfant qu'il abandonnait à son malheureux sort. Le comte recommandait ce jeune homme au vidame avec la plus tendre sollicitude.

« Je ne reviendrai pas de cette campagne où je veux me faire tuer, disait-il dans sa dernière lettre, je n'en reviendrai pas, j'en ai la conviction; mais je vous recommande Séverin, et je vais mourir tranquille de ce côté-là. »

Ici les larmes de madame d'Egmont redoublèrent, des sanglots soulevèrent sa poitrine.

— Madame, dit alors le vidame, celui que nous regrettons et que vous pleurez n'avait point de secrets pour moi, et j'avais pour lui des entrailles de mère. Il nous a laissé un autre lui-même; c'est un jeune homme à peu près de son âge, et pour lequel il avait un attachement fraternel. Il est sans fortune, et je ne possède que du viager, car j'ai vendu toutes mes terres et cette maison-ci ne m'appartient plus. Toutefois j'aurai soin qu'il ait une part de ma succession mobilière, et je lui destine ma vaisselle et mes bijoux, qui valent pour le moins septante mille écus. Mais, par un motif que je ne saurais vous faire connaître et sur lequel il est inutile d'attirer votre attention, je voudrais bien que ce jeune homme ne fût pas connu pour être devenu mon légataire; ainsi j'oserai vous prier d'accepter en fidéi-commis un legs de vingt mille pistoles que je voudrais lui faire. Depuis la mort du comte de Gisors, ce jeune homme, appelé M. de Guys, se trouve délaissé par le maréchal de Belle-Isle, dont on le croit fils naturel. Il est tombé dans le désespoir le plus sombre, et s'est engagé dans les gardes françaises, où, du reste, on est parfaitement satisfait de sa conduite; il est censé fils légitime d'un chevalier de Guys, mort étant capitaine des garde-côtes, à Belle-Isle en mer. Avec les septante mille écus que je vais lui laisser, ajouta

le moribond, il ne saurait être à charge à personne, et tout ce que je vous demande est l'honneur de votre protection pour lui.

Madame d'Egmont s'excusa d'abord, en prétextant l'embarras de remplir une mission aussi délicate près d'un jeune homme qu'elle ne connaissait point. Elle proposa au vidame d'en charger le curé de Saint-Jean en Grève. Mais le vidame répondit qu'il était défendu aux ecclésiastiques de participer à l'exécution d'un fidéi-commis, par l'obligation où ils étaient de dire la vérité lorsqu'on les interrogeait sur les faits.

— C'est une bonne action que j'ose réclamer de vous, madame, vous pouvez l'accomplir secrètement et sans vous compromettre, mais je vous supplie, au nom de celui que nous regrettons tous deux, de remettre après ma mort ces titres en *main propre* au jeune soldat nommé M. de Guys. Promettez-le-moi?

Peut-on repousser la prière d'un mourant? madame d'Egmont prit les papiers que lui présentait la main décharnée du vidame, et lui promit d'une voix tremblante d'obéir à sa dernière volonté.

XXVI

LE SERVICE FUNÈBRE

De retour chez elle, madame d'Egmont eut à subir les questions de son père et de plusieurs autres personnes impatientes de connaître le résultat de sa seconde visite: elle leur répondit que c'était tout bonnement un legs charitable, dont M. de Poitiers désirait qu'elle se chargeât pour le faire parvenir secrètement au légataire. Le ton grave de cette réponse, la tristesse que madame d'Egmont rapportait de cette visite chez un moribond, imposèrent silence à tout le monde.

Peu de jours après, on apprit la mort du vidame de Poitiers; alors madame d'Egmont s'inquiéta des moyens de remplir sa promesse, sans se faire connaître à ce jeune soldat, dont un sentiment inexplicable lui faisait redouter la vue.

Elle passait d'un projet à un autre, sans se décider pour aucun, et pourtant l'idée de s'associer encore aux vœux de celui qu'elle pleurait, d'adoucir le regret déchirant d'avoir causé sa mort en continuant le bien qu'il faisait en ce monde, la pressait d'accomplir ce devoir sacré. Mais comment concilier le secret exigé par le vidame et l'effet que pouvait avoir cette démarche? Ce legs de deux cent mille francs, bien que convertis en rentes sur l'hôtel de ville, ne serait-il pas contesté par le marquis de Lusignan, le marquis de Turpin et le vieux La Fayette, héritiers naturels du vidame de Poitiers ? Il était essentiel qu'on ignorât la participation de madame d'Egmont dans cette affaire ; elle ne pouvait donc se montrer au jeune légataire que déguisée, et sous un nom emprunté. C'est le choix de ce nom et du déguisement qui la retenait encore.

Elle en était préoccupée, lorsque le comte d'Egmont vint la prier de ne pas manquer à se rendre le lendemain matin à Notre-Dame, où l'on devait célébrer un service solennel pour le roi d'Espagne Ferdinand VI, et pour la reine son épouse Marie-Madeleine de Portugal.

— M. le Dauphin, le duc d'Orléans et le prince de Condé y assisteront pour le deuil du roi, dit M. d'Egmont; madame la Dauphine et Mesdames pour le deuil de la reine. Il ne serait point *convenable* que madame la comtesse d'Egmont ne s'y montrât point.

Convenable était, dans la bouche du noble descendant des ducs de Gueldres, le synonyme *d'indispensable ;* aussi madame d'Egmont ne fit-elle pas la moindre objection contre cet ordre poli, et se disposa-t-elle à revêtir le lendemain sa parure funèbre, pour aller prendre place au premier rang, avec les femmes des ducs et pairs, où sa dignité de grande d'Espagne lui donnait le droit de s'asseoir.

L'église était déjà remplie de monde, et l'on s'y occupait moins du motif de la solennité que de la gaucherie ou de la grâce des révérences que l'usage obligeait à faire devant le catafalque. La rotondité de la duchesse de Mazarin qui ne lui permettait pas de s'incliner, la roideur, la maigreur de la duchesse de Brissac, qui faisait craindre qu'elle ne cassât plu-

tôt que de plier, provoquaient une gaieté maligne et générale, que déguisaient mal une bouche pincée et un faux air triste.

— Il en est une au moins dont vous ne vous moquerez pas, dit le marquis de Durfort à mesdames de Grammont et de Forcalquier; car depuis mademoiselle de Fontanges, on n'a pas vu faire ses révérences avec plus de grâce.

— Ah! vous voulez parler de madame d'Egmont? en effet, c'est un talent que personne ne lui conteste; mais il n'est pas fort surprenant, c'est, m'a-t-on dit, par suite des leçons de mademoiselle Clairon qu'elle est parvenue à cette perfection désespérante, et nulle de nous ne voudrait l'obtenir à ce prix.

Les hommes qui purent entendre cette remarque l'approuvèrent tout haut, et se dirent tout bas que ces dames prendraient en vain bien des leçons de mademoiselle Clairon avant d'atteindre à la grâce noble que madame d'Egmont tenait de la nature.

Elle parut enfin, et on allait juger de la superiorité de ses révérences, lorsque, tournant les yeux vers le catafalque, elle jeta un cri perçant et tomba à la renverse. Heureusement les doubles tapis qui couvraient les pierres de l'église amortirent l'effet de sa chute. On la porta dans la sacristie; on l'aspergea d'eau bénite. Quand elle revint à elle, on la crut en délire; elle ne cessait de répéter:

— Je l'ai vu, je l'ai vu... c'était bien lui... le ciel nous le renvoie... c'était lui... vous dis-je.

Elle faisait de vains efforts pour se lever et courir après le fantôme quelle croyait apercevoir.

On la ramena chez elle; et là elle soutint à la duchesse de Lauraguais et au poëte Bernard qu'en approchant du catafalque elle avait cru voir... elle avait vu M. de Gisors en habit d'uniforme et sous les armes. Puis elle ajouta d'un ton exalté:

— Oui, c'était lui... j'en suis certaine... Ah! quelle autre aurait pu me frapper ainsi?

— C'est probablement celle du soldat aux gardes dont le duc de Nivernais m'a parlé dernièrement, dit Gentil Bernard;

il ressemble, dit-on, à feu M. de Gisors à s'y tromper. C'est sans doute lui qui se trouvait auprès du catafalque.

A ces mots, madame d'Egmont tomba dans une profonde rêverie. Le souvenir du legs qu'elle devait remettre à M. de Guys vint se joindre à l'idée de ce jeune soldat, dont la ressemblance pouvait produire une telle illusion. Elle pensa que c'était le même, et s'effraya d'avoir à considérer une seconde fois cette image dont l'aspect rouvrait toutes les plaies de son cœur.

Mais un semblable effroi n'est pas sans attrait, la douleur comme le plaisir recherche les vives émotions. Madame d'Egmont se décida à profiter de l'absence de son mari qui devait aller passer quinze jours à l'Ile-Adam, chez le prince de Conti, pour faire écrire à M. de Guys qu'une personne chargée de remplir auprès de lui une mission importante l'engageait à se rendre le surlendemain, après les vêpres, dans l'église Saint-Étienne-du-Mont.

C'est à Philibert que fut confié le soin d'écrire ce billet, et celui de procurer à la comtesse tout ce qu'il lui fallait pour paraître comme la fille du vieil intendant chargé de remettre secrètement au jeune soldat la somme qu'un bienfaiteur inconnu lui laissait.

Il fallait un confident intelligent et discret pour seconder madame d'Egmont dans une semblable démarche ; il fallait même que, dans sa mission aveugle, ce confident estimât assez sa maîtrsse pour ne pas soupçonner d'intrigue le mystère qui devait accompagner cette action charitable, et le dévouement de Philibert pour sa jeune maîtresse réunissait toutes ces conditions.

Un bonnet de linon gaufré à petits plis, une robe de droguet brun foncé, dont la jupe relevée de chaque côté dans la fente des poches laissait voir un tout petit pied dans de gros souliers de peau de chèvre ; un tablier et des mitaines noirs ; un mantelet et son capuchon noirs de même ; voilà le costume modeste que revêtit la comtesse d'Egmont pour se rendre à pied, à la chute du jour et accompagnée de Philibert, dans la vieille église de Saint-Étienne-du-Mont.

Philibert en habit gris, en chapeau bourgeois, marchait à

quelque distance de sa maîtresse, mais de l'autre côté de la rue, pour n'avoir pas l'air de la suivre.

C'était la première fois, depuis les chagrins qui avaient presque commencé avec sa vie, que Septimanie se trouvait aussi doucement émue. La crainte de cette ressemblance qui avait failli la faire mourir, s'était changée en espérance de revoir encore des traits adorés. Elle jouissait du plaisir si vif pour une pauvre grande dame enchaînée par tant de devoirs insipides de se voir tout à coup libre, au milieu des rues de Paris, passant impunément à la faveur de sa robe brune et du capuchon qui lui cachait tout le haut du visage, près des gens qui auraient pu la connaître ; et puis le romanesque de cette démarche amusait son esprit. Qui aurait pu jamais soupçonner sous cet accoutrement bourgeois la plus belle femme de la cour, et sous ce mantelet sans dentelle, un portefeuille contenant deux cent mille francs?...

XXVII

SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT

De la rue Louis-le-Grand au mont Sainte-Geneviève, la course était longue; madame d'Egmont ne s'en aperçut pas. On était au mois de janvier ; une petite gelée avait séché le pavé, et le jour commençait à baisser ; elle avait choisi cette heure parce que c'était celle où les gens du grand monde étaient encore à table, et où les domestiques n'osaient s'absenter. Les églises n'étaient occupées alors que par un petit nombre de fidèles retenus par la confession, ou priant jusqu'à l'entière extinction d'un petit cierge brûlé pour le rétablissement de quelque malade en danger.

Lorsque Septimanie, tout essoufflée de sa marche rapide, entra dans l'église, elle fut obligée de s'appuyer sur le marbre du bénitier, tant elle se sentait tremblante. Les pas du sacristain, qui venait de son côté, la sortirent de l'espèce

d'engourdissement qu'elle éprouvait. Elle tourna la tête pour voir si Philibert l'avait suivie, et l'ayant aperçu agenouillé sur les marches d'une chapelle latérale, elle marcha d'un pas lent vers l'arc gothique si richement ciselé qui sépare le chœur de la nef.

Les derniers rayons du jour s'unissant aux lueurs d'une grande lampe et de quelques cierges épars, produisaient une lumière incertaine et des ombres profondes dans les parties renfoncées de l'église. On n'y distinguait bien que les hauts piliers et le maître-autel. Le bourdonnement de quelques prières, le chuchotement insaisissable venant d'un confessionnal, le bruit d'une chaise doucement dérangée, troublaient seuls le silence de ce lieu presque désert.

A peine Septimanie osait-elle lever les yeux, tant elle avait peur de se trouver mal encore, à l'aspect de celui qu'elle venait chercher. Elle se mit à prier Dieu, mais d'une ferveur distraite, car elle tressaillait chaque fois que retombait le battant d'une des portes d'entrée ; et le pas des prêtres qui traversaient l'église lui causaient de violents battements de cœur.

Enfin ne voyant personne auprès de l'escalier de l'arche, endroit qu'elle avait indiqué dans sa lettre, elle s'assied, jette en arrière le capuchon qui la gêne et se résigne à attendre jusqu'à l'heure fixée par Philibert, car c'est lui qui a tout disposé pour qu'elle puisse rentrer à l'hôtel d'Egmont sans être aperçue.

— Il n'aura pas reçu mon billet, pense-t-elle ; le vidame m'aura donné l'adresse d'un logement qu'il n'occupe plus... ou peut-être aura-t-il pris cette invitation pour celle de quelque misérable créature, désirant entamer une intrigue avec lui; mon père prétend que cette manière de procéder est fort a la mode chez nos prudes, et que les plus grandes dames ne dédaignent pas de s'y abaisser... Ah! mon Dieu, s'il allait me croire capable... mais, non, je l'aurais bientôt détrompé... Ce portefeuille, ces deux cent mille francs... ne peuvent laisser aucun doute sur mes intentions... Peut-être ce jeune soldat est-il de service?... et Philibert trouvera-t-il chez sa sœur

une réponse à mon billet... un mot qui dira pourquoi on ne peut se rendre ici aujourd'hui... Si j'envoyais Philibert chez cette sœur dont j'emprunte le nom ?... mais elle demeure trop loin... l'heure serait passée... attendons encore...

— Madame..., prononça tout bas une voix timide.

Madame d'Egmont fit un mouvement involontaire, et n'osa se retourner pour voir qui lui parlait.

— Ma bonne dame, une petite charité s'il vous plaît.

Alors Septimanie, rassurée, jeta les yeux sur une pauvre femme jeune encore, mais si pâle, si décharnée, qu'elle offrait une image vivante de la misère et de la maladie ; un enfant chétif et pâle comme elle dormait appuyé sur son sein.

Madame d'Egmont tire sa bourse, mais elle ne contient que de l'or, et elle craint qu'une aumône trop riche ne trahisse son déguisement. Cependant elle ne peut résister à la pitié que lui inspirent cette mère et son enfant. Elle prend un louis, le glisse dans la main de la mendiante, en lui disant : Priez pour moi.

La pauvresse s'éloigne en la bénissant; mais elle revient peu de moments après :

— Pardon, si je vous dérange encore, ma bonne dame, dit-elle, mais vous vous êtes trompée. En croyant me donner une pièce de monnaie, vous m'avez donné une pièce d'or ; ce n'était pas, sans doute, votre intention... et Dieu me préserve de profiter...

— En effet, c'est par mégarde, interrompit madame d'Egmont, saisissant le moyen qu'on lui offrait, d'accorder la prudence avec la charité. Mais un pareil trait mérite bien d'être récompensé : gardez ce louis, ma pauvre femme, je me priverai sans regret de la robe qu'il devait payer. Si je n'ai pas le moyen de faire plus pour vous, je puis vous recommander au curé de la paroisse, il est chargé de distribuer les aumônes des gens riches ; dites-moi votre nom, votre demeure, je vous ferai, j'espère, porter sur sa liste.

— Ah ! sainte vierge Marie ! s'écria la mendiante en pleurant de joie, c'est le ciel qui vous envoie ici !...

— Parlez plus bas, reprit madame d'Egmont, en croyant

entendre un léger bruit vers l'escalier de l'arche. Dites-moi votre nom?

— Annette Brivart, à la porte de Saint-Étienne-du-Mont.

— Quoi! n'avez-vous pas d'autre asile ?

— Si fait, ma chère dame, car il y a des bonnes âmes dans la paroisse qui me prêtent un petit grenier pour l'instant, ils en auront peut-être bientôt besoin; je ne sais pas où nous coucherons alors, mais on est toujours sûr de me trouver ici.

— Eh bien, c'est ici que vous recevrez les secours de monsieur le curé.

— Est-ce que je ne pourrai pas savoir aussi votre nom, bonne dame, pour le mettre dans toutes mes prières?

— Sophie Després, répondit madame d'Egmont, préférant fixer l'esprit de sa protégée sur le nom de la sœur de Philibert que d'exciter sa curiosité en paraissant vouloir rester inconnue, et puis elle mêlait un de ses noms à celui de madame Després, ce n'était pas tout à fait mentir.

— Sophie Després, répéta à haute voix la pauvresse, oh! que ce nom soi béni de Dieu!!!

XXVIII

M. SÉVERIN DE GUYS

Le nom de Sophie, répété comme par l'écho des voûtes de l'église, fait tressaillir madame d'Egmont; elle se retourne vivement du côté de l'autel, et aperçoit quelqu'un près du pilier le plus rapproché d'elle. Cependant elle n'a entendu venir personne, sans doute cet homme qui la contemple est là depuis longtemps. Il s'avance, il la salue respectueusement, et sa démarche, sa manière de saluer, ses traits, tout en lui rappelle si exactement le comte de Gisors, que Septimanie croit le revoir lui-même; mais loin de s'effrayer d'une si douce vision, elle en repaît ses yeux avec délices.

— N'est-ce pas vous, madame, qui m'avez fait l'honneur de m'écrire ce billet? demande Séverin d'une voix émue.

— Oui, monsieur, répond Septimanie, en frémissant au son de cette voix qu'elle croyait éteinte à jamais. Oui... c'est moi... répète-t-elle, les yeux toujours fixés sur lui, et oubliant dans son trouble ce qui l'amène, ce qu'elle doit dire... et le portefeuille... et sa promesse.

— Je me serais approché plus tôt, sans la crainte de vous interrompre, dit-il, mais vous n'étiez pas seule... Et comme vous paraissez désirer le secret... j'ai craint...

— Non, ce ne peut être... dit madame d'Egmont en répondant à sa pensée, son père l'a trop pleuré...

Puis voyant la surprise que ces mots faisaient naître :

— Pardon, ajouta-t-elle, j'étais préoccupée d'une idée...

— D'une ressemblance, peut-être; j'ai déjà rencontré plusieurs personnes frappées de ma ressemblance avec un officier que je ne connais pas.

— C'est qu'elle est accablante, reprit-elle, sans penser à tout ce que ce mot et le ton qui l'accompagnait pouvaient faire conjecturer.

C'était bien l'occasion de répondre quelque phrase galante, car madame d'Egmont était plus jolie que jamais sous sa petite cornette blanche; et ce rendez-vous, cette démarche singulière, étaient fort encourageant; mais Séverin se sentait dominé par un sentiment respectueux et par la crainte de déplaire.

Il y a dans la distinction naturelle quelque chose d'imposant. Il garda le silence.

Alors, Septimanie se rappelant le motif de cette entrevue, tira le portefeuille de sa poche, et le présentant à Séverin :

— Voilà ce que je suis chargée de vous remettre, dit-elle.

— Puis-je savoir de quelle part, madame, et ce que ce portefeuille contient? car, malgré tout ce qu'on peut penser d'honorable d'un bienfait qui passe par vos mains, encore faut-il que je puisse l'accepter. Vous pardonnerez ce scrupule à la fierté d'un soldat pauvre.

Cette profession d'honneur, que Séverin était bien aise de faire pour s'établir dans l'estime de la belle Sophie, ne la surprit pas : son âme comprenait si bien tous les sentiments no-

bles ; mais elle s'étonna de la manière simple, et par cela même distinguée avec laquelle Séverin s'exprimait.

— Ce portefeuille contient deux cent mille francs? dit-elle.

— Deux cent mille francs ! répéta Séverin en souriant d'un air d'incrédulité.

— Oui, monsieur, deux cent mille francs en rentes sur la ville. Vous pouvez vous en convaincre, c'est le legs qu'un noble et riche vieillard vous a fait en mourant.

— A moi ! En êtes-vous bien sûre, madame?

— Ne vous nommez-vous pas monsieur Séverin de Guys?

— Il est vrai, c'est mon nom... Mais serait-il possible... connaîtriez-vous...

— Je ne saurais répondre à vos questions, monsieur ; votre protecteur est mort en désirant vous rester inconnu : moi-même je ne me suis prêtée à remplir sa dernière volonté qu'à la condition que cette démarche serait secrète, et j'espère, monsieur, que vous vous soumettrez comme moi au désir de celui qui a droit à votre reconnaissance.

— Ah ! je ne vous en dois pas moins, madame, pour avoir daigné vous charger de ce message. Ainsi donc, je ne saurai pas plus à qui je dois ma fortune que ma vie... Étrange destinée !...

— Ma mission est terminée, dit Septimanie en se levant, je ne regrette plus de l'avoir acceptée... Je sais maintenant que la bonne action de notre ancien maître est bien placée.

Quoi ! vous étiez attachée au service de mon... bienfaiteur?

— Pas précisément, monsieur, mais mon père... était... son...

— Ne vous offensez pas de ma question, dit Séverin d'un ton timide ; cet homme si généreux pour moi l'a-t-il été aussi pour ses vieux serviteurs? Que je serais heureux d'avoir à réparer un oubli de sa part?

— Il a laissé à tous ceux qui l'approchaient des pensions suffisantes pour vivre honorablement, répondit Septimanie, le front couvert d'une vive rougeur.

— Et cette reconnaissance qui exalte mon âme, reprit Séverin avec feu, ce besoin de me prosterner devant l'ange qui vient me rendre la protection perdue, il faut que je les étouffe dans mon cœur, que je reste étranger à ceux qui me secourent, qui m'auraient aimé... Ah! madame, si vous saviez tout ce qu'il y a d'amertume dans de tels bienfaits!...

Madame d'Egmont, émue par l'accent douloureux de ces derniers mots, par les larmes qu'elle vit briller dans les yeux de Séverin, lui dit avec cette voix qui savait charmer toutes les douleurs :

— Je sais que vous avez été bien malheureux... mais vous le voyez... le ciel ne vous abandonne pas... il vous envoie des consolations...

— Ah! oui, la consolation la plus enivrante... mais n'aurai-je eu tant de bonheur un instant que pour le regretter toujours... Ne vous reverrai-je donc jamais?...

— Je ne sais, balbutia Septimanie.

— Vous à qui je dois tant!... Ah! si j'osais vous supplier... de permettre... que j'aille... vous remercier.

— C'est impossible... mon père ne vous recevrait pas.

— Mais il fait nuit... vous pouvez être insultée dans la rue, laissez-moi du moins vous offrir...

— Je ne suis pas seule, un vieil ami de mon père m'attend à la porte de l'église... Si vous voulez que je vous revoie encore une fois, ajouta-t-elle en rougissant, promettez-moi de de ne pas nous suivre?...

— Oh! pour cette divine espérance, je promets tout ce que vous voudrez!... ne reviendrez-vous pas ici dimanche... à la messe?...

— Non... pas sitôt...

— Eh bien, le dimanche suivant?

— Peut-être, reprit-elle avec un sourire enchanteur, mais à l'heure des vêpres, pas avant.

— A l'heure que vous choisirez, reprit Séverin, les yeux scintillants de joie; d'ici là, toutes celles où je ne serai pas de service .. je les passerai ici...

— Gardez-vous-en bien... vraiment, on le remarquerait... et je n'oserais plus vous parler.

— Vous avez raison, répondit-il, en levant les yeux au ciel, il faut qu'il n'y ait que lui au monde qui sache ce que j'éprouve.

XXIX

LES CONVULSIONNAIRES — LA COMÉDIE — MADEMOISELLE DESCHAMPS

C'est par la petite porte du jardin de l'hôtel d'Egmont que Philibert fit rentrer sa maîtresse; il avait eu le soin de laisser entr'ouverte la fenêtre du boudoir; il saute par cette fenêtre dans l'appartement du rez-de-chaussée qu'habitait madame d'Egmont, puis il ouvre la porte vitrée de la bibliothèque. La comtesse se retrouve chez elle, son costume de petite bourgeoise est soigneusement serré dans un meuble de laque dont elle prend la clef. Elle passe l'élégant déshabillé qu'elle avait avant de sortir, et sonne une femme de chambre pour faire préparer son coucher, car elle ne veut recevoir personne.

Sans chercher à s'expliquer le sentiment qui l'agite, elle se livre sans réserve à l'illusion dont son imagination fait une réalité. C'était presque lui, pense-t-elle... oui, c'était lui, sans souvenir du passé... mais, respectueux, tendre, ému, comme il l'était en me parlant... n'osant lever les yeux sur moi... et ne pouvant plus les en détacher lorsqu'ils avaient rencontré les miens.... c'était sa voix, à la fois timide et impérieuse... je croyais lui répondre... mon cœur s'enivrait de cette harmonie céleste... j'étais dans l'Élysée près d'une ombre chérie... Depuis ce moment le monde, les regrets, la mort, n'existent plus dans ma pensée... je ne me reconnais plus... cette vue a changé tout mon être... Ah! si c'est un prestige, que je meure avec lui! si, en pitié de mes larmes, Dieu m'a repris la raison... oh! que je ne la retrouve jamais...

Ainsi madame d'Egmont, cédant à la première impression

douce qu'elle eût éprouvée depuis longtemps, éloignait de son esprit tous les raisonnements qui auraient pu en altérer le charme.

La présence des personnes les plus étrangères à sa pensée ne la sortait point de cet enchantement de l'âme qui naît d'un secret, d'un souvenir, d'une espérance vague; seulement tout en elle subissait l'effet du trouble mystérieux qui remplissait son cœur, elle répondait d'une voix émue à des questions indifférentes, et ses regards, qu'embrasait un prestige, se reposaient souveut, sans s'en apercevoir, sur des yeux qui brillaient aussitôt d'un espoir délirant.

Le marquis de Jaucourt était une des victimes de ces regards distraits, de cette tendresse idéale que madame d'Egmont croyait dédier à un fantôme.

Les succès de M. de Jaucourt auprès des femmes les plus distinguées lui donnaient le droit d'espérer quelque retour de la part de celle qu'il préférait; mais jusqu'alors découragé par l'air inanimé, la froideur bienveillante de madame d'Egmont, il n'avait pas dit un seul mot qui pût trahir l'amour qu'elle lui inspirait. Les observateurs de salon l'avaient deviné, car rien n'échappe à leur oisiveté curieuse; mais la comtesse ne s'en doutait pas. Son cœur retranché dans un domaine à part, ébloui par les rêves dorés d'une imagination romanesque, était trop aveuglé pour lire dans le cœur d'un autre.

— Vous avez donc été bien malade ces deux jours-ci, dit le maréchal de Richelieu d'un ton de reproche. Vous nous avez fait défendre votre porte impitoyablement, et pourtant, à vrai dire, vous avez un teint qui n'est pas flatteur pour nous. N'est-ce pas, messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers le marquis de Jaucourt et Gentil Bernard, qui étaient entrés en même temps que lui chez madame d'Egmont.

— Il est certain, dit Gentil Bernard, que madame la comtesse est aujourd'hui fraîche comme elle, et ce n'est pas peu dire.

— Allons, avouez-nous franchement pourquoi vous nous avez fait défendre votre porte, demanda le maréchal.

— Ah! pour vous, monsieur, elle est toujours ouverte, et si vous aviez insisté...

— Je n'en doute pas ; mais comme un père n'est pas moins gênant qu'un autre importun lorsqu'on veut être seule, je me suis bien gardé de faire valoir mes droits. Vous êtes cause que j'ai failli être assommé.

— Ah! mon Dieu! et comment?

— Par les convulsionnaires. Il y avait longtemps que je désirais savoir à quoi m'en tenir sur leurs miracles. Durfort, qui est très-lié avec une de ces jansénistes renforcées, est venu hier me proposer d'être témoin d'une crucification. Vous n'étiez pas visible; je n'avais rien de mieux à faire. Ce qui m'a déterminé par-dessus tout, c'est qu'il fallait nous déguiser pour assister à ce mystère et que j'ai toujours eu un grand goût pour les déguisements. Vous ne pouvez savoir, ajouta-t-il en regardant Septimanie, le plaisir qu'il y a à se faire passer pour ce qu'on n'est pas, à se rendre compte de sa juste valeur, car la richesse du cadre influe souvent sur le prétendu mérite d'un tableau. Mais quand vous paraissez là sous l'habit d'un marchand ou la veste d'un ouvrier, et que vous vous attirez un doux regard, c'est bien à vous qu'il s'adresse. Je ne conçois pas qu'on ne se donne pas plus souvent ce plaisir.

— C'est que l'épreuve ne réussirait pas à beaucoup de monde, dit M. de Jaucourt, et qu'à tout prendre, il vaut mieux être aimé pour son cadre que pas du tout. C'est une folie si désespérante que de se choisir une idole dans des régions trop éthérées! La perfection est ingrate, ajouta-t-il avec une sorte d'amertume et les yeux tournés vers madame d'Egmont.

— Il ne faut pas médire des absents, répondit-elle en souriant; puis s'adressant à son père : Dites-nous donc s'il est vrai que cette *sœur Françoise* se laisse enfoncer de grands clous dans les pieds et dans les mains sans jeter un seul cri de douleur?

— Non-seulement elle ne crie point, reprit le maréchal, mais elle paraît aux anges. C'est un délire, une extase, qui

m'a donné des soupçons sur la nature du supplice, et bien m'en a pris d'être vêtu comme un maçon endimanché, et d'avoir le visage et les mains encore un peu barbouillés de plâtre, car ma réflexion dans la bouche d'un *monsieur* l'aurait fait assommer sur la place. J'en ai été quitte pour quelques coups de poings, et la menace de me jeter en bas de l'escalier si j'ouvrais encore la bouche, ou si je me permettais le moindre sourire. Ils étaient là une cinquantaine de fous qui m'auraient écrasé comme une fourmi. L'envie de rire ne m'est plus revenue, je vous jure... et puis quand la démence humaine arrive à ce point, le ridicule disparaît sous l'atrocité.

— A quoi servent donc tant d'écrits contre le fanatisme ! et les encyclopédistes, et les plaisanteries de M. de Voltaire, dit Bernard.

— A pousser les illuminés au martyre, dit M. de Jaucourt. C'est l'effet des persécutions, et celle des philosophes n'est pas la moins acharnée.

— Il est certain que je ne voudrais pas être mal avec eux. Cependant s'ils ne sont pas plus tolérants que ceux qu'ils combattent, on ne peut nier que leur flambeau n'éclaire mieux que la torche des jésuites. Mais avec toute leur éloquence, je les défie bien de faire jamais des prosélytes aussi dévoués que sœur Françoise, sœur Marianne, et un petit drôle qui parlait bas-normand, auquel j'ai administré pour ma part quelques bons coups de pied en manière de secours et en lui jetant une trappe sur la tête.

— Quoi ! vous avez officié vous-même ?

— Ah ! vraiment, j'en aurais bien fait d'autres sans Durfort qui m'a retenu ? Que voulez-vous ? ces femmes avaient le diable au corps, et la rage de me choisir sur ma bonne mine pour être leur *secouriste*, ce qui veut dire, en style convulsionnaire, leur assommeur, car c'est à coups de bûche sur la poitrine et sur la tête qu'on s'attire leurs bénédictions. Mais je ne vous ferai pas le récit de cet abominable spectacle ; je n'en ai pas dormi de la nuit, et je veux m'en distraire en vous priant de m'accompagner ce soir à la Comédie fran-

raise, je vous y ménage une surprise qui vous fera plaisir, madame, car vous n'êtes pas de celles qui n'allaient à la comédie que pour lorgner les muguets dont les deux côtés du théâtre étaient encombrés.

— Quoi ! dit Gentil Bernard, dans le nouvel arrangement du théâtre, nous ne verrons plus les banquettes de ces messieurs toucher au fauteuil d'Athalie ! Avez-vous bien pensé, monsieur le maréchal, aux clameurs que cette mesure va soulever contre vous?

— J'affronte la colère de nos élégants. C'est une petite vengeance que je me prépare, pour leur apprendre à être les plus jeunes. J'ai trouvé dans le comte de Lauraguais un second des plus braves pour me soutenir dans cette courageuse entreprise. Il n'y avait pas moyen de demander de l'argent au roi pour arranger une salle de comédiens, quand Sa Majesté invite tout le monde à porter son argenterie à la Monnaie, et que le duc d'Orléans nous donne l'exemple, en envoyant celle du Palais-Royal par chariots. Il fallait donc puiser dans la bourse des amis des arts ; Lauraguais nous a ouvert la sienne, et vous verrez l'emploi que nous en avons fait. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

— Avec grand plaisir, répondit madame d'Egmont.

— Vraiment ? reprit le maréchal, étonné de l'empressement de sa fille à accepter ce plaisir, elle qui se refusait à aller au spectacle depuis si longtemps.

— Vous me ravissez, ajouta-t-il, en baisant la main de Septimanie, et je regrette bien que le Pilade de Voltaire n'ait pas voulu consentir à une petite trahison que son Oreste nous aurait sans doute pardonnée. Vous auriez eu pour l'ouverture de la salle une tragédie nouvelle.

— Serait-ce celle qu'on a représentée dernièrement aux Délices? Madame de Chauvelin nous en écrit merveille, dit M. de Jaucourt ; c'est un sujet nouveau, des mœurs nouvelles, des vers d'un mètre inconnu à la scène tragique ; tout cela, joué par madame Denys et son oncle, a fait fondre en larmes les pédants de Genève et les paysans du Jura.

— Eh bien ! reprit le maréchal, malgré tout le bruit de ce

succès suisse, Voltaire ne s'est-il pas imaginé de faire jouer cette pièce ici, comme le premier ouvrage d'un auteur inconnu. Pour plus de ruse, le jour même où il envoyait le manuscrit de son *Tancrède* à d'Argental, il m'écrivait : « Moi, faire une tragédie après ce que le grand Jean-Jacques a écrit contre les spectacles ! gardez-vous de le croire ; je ne fais point de tragédie. » La vérité est qu'il connaît son monde; il sait, comme il me l'a dit souvent, qu'il faut au public argent, gaieté, succès, et que lorsqu'il n'a rien de tout cela, il siffle tout pour se venger.

— Le fait est que les choses vont mal, dit Gentil Bernard.

— Eh bien, il faut en prendre son parti, dit madame d'Egmont, et adopter la devise de feu M. de Meuse, qui avait fait graver sur sa porte : *A force d'aller mal, tout va bien.*

— Voilà la vraie philosophie, s'écria le maréchal ; je vous félicite de l'adopter enfin. Puis sans détourner ses yeux de dessus madame d'Egmont, il ajouta : Vous serez des nôtres ce soir, mon cher Jaucourt, nous reviendrons souper chez moi après le spectacle, et nous tâcherons de nous persuader, en riant de nos malheurs, que M. de Meuse avait raison.

— Je suis désolé de ne pouvoir profiter d'une si ravissante soirée, répondit le marquis ; quand vous saurez ce qui m'en empêche, vous me plaindrez doublement. J'ai promis d'accompagner ma tante et sa fille à la vente qui attire la ville et la cour chez une fille, la Deschamps. On dit que rien n'égale la magnificence de cette courtisane ; c'est à qui achètera un de ses meubles. Hier la salle de vente était tellement encombrée d'habits brodés et de femmes emplumées, que l'huissier a été forcé de transporter sa table dans la cour de la maison pour satisfaire les véritables acheteurs (1).

— Quoi ! dit Gentil Bernard, c'est le mobilier d'une danseuse de l'Opéra que la bonne compagnie s'arrache ainsi ? Le beau plaisir d'avoir chez soi le canapé ou la console donnée

(1) Nouvelles à la main

à une rivale, car mademoiselle Deschamps était celle de plus d'une grande dame.

— Eh! vous nous sacrifieriez à un pareil scandale! dit le maréchal; ce serait trop honteux pour nous. Donnez une raison bonne ou mauvaise pour vous excuser auprès de madame votre tante, et faites ce qui vous plaît avant tout.

— Ah! ce que je préfère n'est pas douteux, reprit le marquis en regardant madame d'Egmont.

— Et vous voulez qu'on vous force à le faire; ils sont tous comme cela. Eh bien, madame d'Egmont va vous ordonner de souper chez moi.

— Un ordre de sa part! oh! j'y attacherais trop de prix...

— En vérité on a plus de peine à le séduire qu'une jolie femme; dites-lui donc, madame, que vous voulez qu'il vienne avec nous.

— Certainement je le veux, répondit madame d'Egmont sans avoir écouté ce que disait son père.

A ces mots, le pâle et beau visage de M. de Jaucourt s'anima d'espérance; il se leva pour aller écrire à sa tante qu'un motif du plus grand intérêt l'empêcherait de la conduire à la vente de la danseuse.

— Oui, dit le maréchal, payez-la de quelque bon petit mensonge, c'est la monnaie des tantes, elles la prennent toujours pour comptant.

— La laisser là, est déjà un procédé assez peu gracieux; mais au moins je n'y joindrai pas le tort de la tromper, dit le marquis en sortant.

— On n'est pas plus aimable que ce cher Jaucourt, et la duchesse de Saint-Aignan a bien raison d'en être folle, dit le maréchal. Et il partit.

— Voilà un homme à qui un mot de vous, prononcé sans y penser, va tourner la tête, dit tout bas Gentil Bernard en parlant de M. de Jaucourt.

— Vous croyez... que lui ai-je donc dit? demanda madame d'Egmont.

— Vous lui avez dit : *Je le veux*, et la traduction de ce mot remplirait un volume; je le veux!... c'est comme si vous

lui aviez dit : Je sais que vous m'aimez, j'approuve votre amour, car j'use de mon empire sur vous pour vous commander ce qui me plaît.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle avec l'accent d'un effroi comique, je lui ai dit tout cela ?...

— Et il en a ressenti une joie qui a éclairé tout à coup son visage... vous verrez ce que vous ménage sa reconnaissance.

— Non, vous le faites plus avantageux qu'il ne l'est.

— Dieu me garde d'en médire, madame, vous l'aimeriez tout de suite... Au reste, je ne vois pas ce qui vous en empêcherait... il est beau, mélancolique... il a une voix ravissante, des yeux vifs et un air langoureux. Tout cela a bien du charme ; et s'il faut vous parler franchement, vous avez aujourd'hui quelque chose de brillant, vous-même, dans le regard et de presque tendre dans le sourire, qui ferait supposer que vous n'êtes pas insensible à son amour.

— Quelle folle pensée, interrompit madame d'Egmont. Puis la réflexion qu'il fallait avant tout ne pas laisser pénétrer la véritable cause de son agitation lui fit ajouter : — Au fait l'hommage de M. de Jaucourt est au moins flatteur pour l'amour-propre d'une femme, et l'on peut sans être coquette...

— Ah ! malheureux, s'écria Gentil Bernard en faisant un retour sur lui-même, voilà donc celui qui devait triomphe de vos regrets !... puisse le ciel le rendre digne de tant d'honneur !

Et il s'enfuit précipitamment en portant la main sur ses yeux.

XXX

UNE PROPOSITION

Ce fut bientôt une chose établie dans l'esprit de plusieurs personnes qu'on devait attribuer à M. de Jaucourt le changement subit qui s'était opéré chez madame d'Egmont ; lui-même sans avoir une raison positive de le croire, se flattait qu'un

conjecture si générale pouvait avoir un peu de vrai. Le duc de Richelieu seul ne le soupçonnait pas d'être si heureux, son instinct éclairé le garantissait de toute erreur en ce genre; il ne devinait pas toujours, on pouvait lui cacher un sentiment, une aventure; mais lui donner le change sur une passion ou une liaison qui n'existait pas, était une duperie impossible.

L'agitation de madame d'Egmont s'augmentait à mesure que s'approchait le jour où elle devait se rendre à Saint-Étienne, et pourtant elle se promettait de ne point parler à Séverin, car elle ne se dissimulait pas l'imprudence de cette démarche, qui n'avait plus pour excuse un devoir à remplir... Que doit-il penser de moi? se disait-elle... ah! peu m'importe, c'est Sophie Després qu'il juge, nous n'avons, par le fait, rien de commun l'un avec l'autre... je ne vois en lui qu'un portrait... il ne voit en moi qu'une petite bourgeoise... il ne peut naître rien de bien dangereux de ces rendez-vous-là! D'ailleurs celui-ci sera le dernier.

Et le dernier s'était déjà renouvelé trois fois avec le même succès; c'est-à-dire que le secret n'en avait pas transpiré et que Séverin était toujours dans l'illusion que son amour s'adressait à une jeune personne sans nom et sans fortune; mais malgré la retenue de Sophie, malgré son empressement à s'en aller dès qu'il lui adressait à la dérobée un mot tendre, Séverin avait surpris plus d'une fois les regards de Sophie attachés sur lui, et ses regards brûlants de souvenirs l'avaient enivré d'espoir.

Contraint, par l'ordre de Sophie, à ne lui parler qu'un moment et au sortir de l'église, il prit le parti de lui écrire quelques lignes qu'il tâcherait de glisser dans son livre de prières.

Ce jour-là, feignant d'être poussé par la foule qui se dirigeait du côté de la porte, il fit tomber le livre des mains de madame d'Egmont; puis se précipitant pour le ramasser, il mit en tremblant le petit papier qu'il tenait dans le livre de messe, et s'éloigna aussitôt, craignant qu'on ne le lui rendît.

Ce billet, semblable au léger bruit qui interrompt le rêve qu'on voudrait continuer, sortit un instant madame d'Egmont de son obstination à se persuader que le comte de Gisors et Séverin étaient une seule personne. Son émotion, en voyant le dernier, était la même que produisait la présence de l'autre, rien ne lui paraissait changé dans son cœur; c'était le même culte pour la même image, et lorsqu'un incident venait lui rappeler que M. de Guys n'était pas M. de Gisors, elle laissait un moment agir sa raison, puis revenait bien vite à son rêve ou plutôt à sa croyance.

— La même noblesse... la même générosité, disait-elle en relisant ces lignes.

« J'allais m'affranchir d'une existence insupportable, quand le ciel vous a conduite vers moi; ainsi donc, ma vie et ma fortune, je les tiens de vous, ajoutez-y le bonheur en répondant à mon amour, en devenant ma femme. Vous serez heureuse, Sophie! je vous aime tant!

» SÉVERIN DE GUYS. »

Cet hommage où la vanité n'entrait pour rien, ce dévouement, cet amour nés de la reconnaissance, dans quel ravissement ils plongeaient l'âme tendre de Septimanie!

— C'est bien moi qu'il aime! pensait-elle, et pourrait-il m'aimer à ce point de m'offrir sa main et sa fortune, à moi, qu'il croit pauvre et dans une condition plus que modeste, si son cœur ne m'appartenait déjà? s'il n'obéissait à la puissance qui unit nos âmes depuis si longtemps!...

Et madame d'Egmont retombait dans son rêve et le continuait avec délices, sans croire être infidèle à l'ombre qu'elle adorait.

Mais laisser Séverin dans l'espérance de voir son offre généreuse accueillie, quand un obstacle invincible s'opposait à ses vœux, c'était le tromper inutilement et rendre le refus plus sensible.

Tout en réfléchissant sur les moyens de rendre ce refus

moins pénible pour lui, Septimanie s'était approchée d'une table à écrire, et elle avait tracé machinalement ces mots:

« *Hélas! je suis mariée!* »

C'était la plainte habituelle de son cœur; et sa main avait obéi à sa pensée intime, tandis que son esprit cherchait à l'arranger de manière à ne dire que le fait, sans laisser percer les regrets, puis revenant à sa folie:

— Pourquoi lui cacherais-je ce regret de toute ma vie, dit-elle; et pliant le papier sur lequel ces mots s'étaient trouvés écrits par elle à son insu, elle le cacheta, en fit mettre l'adresse par Philibert, et lui commanda de le porter lui-même à la poste.

XXXI

LA CORRESPONDANCE

— Le roi passe demain en revue dans la plaine des Sablons le régiment des gardes françaises; ce sera fort brillant: vous y viendrez, j'espère, madame, dit le duc Richelieu à sa fille.

— Les gardes françaises! répéta Septimanie avec une sorte d'effroi.

— Oui, la revue du plus beau régiment de France. Ne dirait-on pas que je vous propose la chose du monde la plus extraordinaire? vous en paraissez tout en émoi.

— C'est que j'ai pris un engagement pour demain... avec madame de Damas... répondit Septimanie... fort troublée, nous devons aller au sermon de l'abbé...

— Ah! je puis vous assurer qu'elle n'a pas conservé le moindre souvenir de cet engagement; car je viens de la voir chez madame de Lauraguais, à qui elle a promis de l'accompagner demain à la revue.

Madame d'Egmont rougit en voyant le peu de succès de son innocent mensonge, et, désespérant d'en trouver un autre, elle laissa croire au maréchal qu'elle irait avec lui, quoique

bien résolue à ne pas s'exposer à être reconnue par M. de Guys.

— C'est que je fais demain l'essai d'un nouvel attelage, dit-il, et que je veux vous en faire honneur. Nous verrons à cette revue toutes les magnificences réunies; car plus la misère crie après le luxe, et plus il se venge d'elle en redoublant d'éclat. Vous me donnerez le plaisir de vous y voir fort belle, j'espère; j'aime tant à me servir de vous pour mettre au désespoir les *suivantes* de la marquise!

— Si ce n'est que pour cela! vous permettrez bien...

— Non, je vous condamne à ce triomphe, et en vérité c'est se faire beaucoup prier pour exciter l'admiration. Faut-il que je m'humilie encore; et que je prie M. de Jaucourt de vous déterminer, comme j'ai eu recours à vous dernièrement pour le décider à venir souper chez moi?

— Voilà une malice perdue, reprit madame d'Egmont, vous savez très-bien que M. de Jaucourt...

— Est fort séduisant, interrompit-il, fort amoureux; et que si le comte d'Egmont daignait descendre à paraître jaloux, il pourrait très-bien passer ce caprice sur lui.

— Si c'est ainsi, je ne veux plus le recevoir.

— Vous serez à temps de prendre cette mesure rigoureuse quand vous l'aimerez; d'ici-là comme il n'est pas plus coupable que beaucoup d'autres, il ne serait pas juste de le punir.

— Qu'importe ce qui est? c'est ce qu'on peut supposer qui me détermine.

— Ce qui est!... reprit le maréchal en souriant, ma foi je n'y comprends rien.... Depuis votre naissance vous êtes pour moi un sujet d'observation de cœur, qui m'instruit sans peine de ce qui se passe dans le vôtre. Eh bien, depuis quelque temps je m'y perds.

Madame d'Egmont laissa tomber son mouchoir et le ramassa, pour échapper au regard pénétrant de son père.

— Dieu me préserve de chercher à vous extorquer un secret, c'est de toutes les fraudes la plus méprisable; et d'ailleurs je sais trop bien que vos préoccupations ne peuvent être que celles d'une âme pure... mais il est certain que la disposi-

tion de cette âme a changé... Je m'en réjouis, car votre longue tristesse m'accablait plus que vous... et j'ai craint si souvent de vous y voir succomber, que je me sens un grand fonds d'indulgence pour la raison bonne ou mauvaise qui en triomphe aujourd'hui.

— C'est l'œuvre du temps, dit Septimanie d'une voix à peine articulée.

— Sans doute, reprit le maréchal, c'est lui qui amène tout... les chagrins comme les consolations. J'avais cru d'abord que les soins du baron de Bezenval, ou la passion de Jaucourt, étaient parvenus à vous distraire... Mais, quand ils sont là, vous pensez évidemment à un autre. On vous voit sourire pendant une conversation grave. Votre visage s'attriste parfois quand chacun rit, puis vos regards reprennent tout à coup une douce sérénité... on devine que votre imagination se repose sur une image agréable, et qu'une de ces pensées qui ravissent l'âme vous isole complétement de nous. C'est ainsi que l'amour procède, je vous en avertis. Non pas cet amour qui survit à l'objet aimé, ce noble entêtement de cœur dont la vertu profite seule, et qui voue à l'ennui une existence entière, mais bien l'amour comme je l'entends, avec ses vives espérances, ses rêveries enchanteresses et cette croyance d'être aimé qui rendrait heureux au milieu de toutes les tortures... voilà ce que vous éprouvez, ma chère Septimanie.

— Moi! reprit-elle avec un étonnement qui tenait de l'effroi; moi! éprouver le charme d'un amour heureux... quand mon cœur est plus que jamais au souvenir du seul être que j'aie aimé, quand sa pensée me suit partout, lorsque sanctifié par la mort, ce sentiment est devenu le culte de mon âme... ah! c'est l'exaltation de cet amour qui vous abuse. Vous ne concevez pas que l'objet de tant de regrets finisse par se défier aux yeux qui le pleurent depuis longtemps, et qu'il y ait du bonheur à adorer une ombre.

— Je suis trop bon chrétien pour en douter, dit le maréchal, mais à moins que cette ombre-là ne s'appelle Jésus-Christ, je croirai toujours qu'il y a quelque chose de terrestre dans les amours de ce monde.

Le marquis de Jaucourt et la comtesse de Boufflers vinrent fort à propos interrompre cet entretien : le trouble de Septimanie était à son comble.

Elle alla souper le soir même chez madame du Deffant, craignant de rester seule, et d'avoir le loisir d'interroger son cœur : pourtant elle était de bonne foi en jurant qu'un sentiment étranger au comte de Gisors n'agitait point ce cœur. C'était la même passion, seulement elle avait retrouvé le charme vivifiant qui tient à la présence.

En rentrant chez elle, madame d'Egmont aperçut Philibert dans l'antichambre, avec les gens de la maison qui veillaient pour l'attendre ; présumant bien qu'il avait à lui apprendre quelque chose de particulier, elle lui fit signe de la suivre.

— Les ordres de madame la comtesse sont remplis, dit Philibert. M. le curé de Saint-Étienne-du-Mont a fait l'emploi que madame désirait de la somme destinée à la femme Annette Brivart. D'après les informations prises par M. le curé, c'est la veuve d'un soldat tué à la bataille de Rosbach, et qui la laisse avec un enfant dans la plus profonde misère. La pension que madame lui accorde lui sera remise exactement par M. le curé, et personne que moi ne saura de quelle main charitable vient ce bienfait. Annette croit fermement en être redevable à cette Sophie Després pour laquelle elle prie nuit et jour ; mais un bonheur en amène un autre. A peine a-t-elle été logée et vêtue convenablement, qu'une vieille dame lui a fait proposer d'entrer à son service. Elle a d'abord refusé, ne voulant pas consentir à quitter son enfant malade ; mais un monsieur qu'elle pense être un parent de la vieille dame a dit qu'il fallait prendre l'enfant avec la mère, qu'elle le soignerait mieux que personne, et qu'une aussi bonne mère ne pouvait être qu'une honnête femme. Ainsi, la voilà installée chez de braves gens, et avec une pension qui lui servira à élever son enfant comme celui d'un riche bourgeois ; et tout cela grâce aux bontés de madame la comtesse.

— Non ; c'est votre sœur qui fait tout cela, ne l'oubliez pas, mon cher Philibert !

— Ah! mon Dieu! cela me rappelle qu'elle m'a remis cette lettre.

Et Philibert sortit, après avoir posé la lettre sur le chiffonnier qui était à côté de madame d'Egmont.

Ses yeux restèrent longtemps fixés sur ces mots:

A MADAME DESPRÉS.

Puis elle cacha la lettre dans un tiroir, pressentant que la lecture lui en serait douloureuse, et voulant retarder le moment d'une émotion cruelle. Afin de s'y livrer sans contrainte, elle attendit que ses femmes de chambre l'eussent déshabillée, et qu'elle fût au lit pour rompre en tremblant le cachet de cette lettre:

« Puisqu'un autre possède le seul bien qui m'eût rattaché à la vie, tout est fini pour moi. C'est en vain qu'une protection secrète est venue à mon secours. Cet héritage, commis aux mains d'un ange pour me faire croire qu'il venait du ciel, à quoi me servirait-il, si je ne puis le partager selon le vœu de mon cœur. Cette fortune ne vient-elle pas ajouter à mes peines? anéantir ma dernière espérance? N'est-ce pas l'adieu éternel de l'homme pour qui j'étais un remords? Son repentir si souvent espéré, le retour de cette affection, de ce charme de nos premières années, ce rêve qui m'a fait braver l'abandon, la misère, il faut donc y renoncer à jamais! La voix qui devait me rappeler sous le toit paternel s'est éteinte!... Sauver un fils de la faim et du crime où le désespoir peut conduire, voilà ce que la pitié d'un père égoïste, parjure au plus sacré des devoirs, imagine de mieux pour obtenir une mort douce... Ce n'est pas mon malheur qu'il secourt... c'est la paix qu'il achète... Mais ce don trop riche et trop pauvre à la fois ne peut suffire à ma vie. Ce qu'il me faut pour continuer une existence si souvent maudite par celui qui l'a donnée, par celui qui l'a reçue, c'est un être à qui je puisse la dédier: un cœur qui m'entende, me réponde, qui consente à me suivre dans cet exil du monde où l'abandon me relègue; une amie qui soit ma famille, mon avenir, le vengeur du sort qui m'ac-

cable. Hélas! cette vision consolante, le ciel en a un moment ébloui mes yeux! j'ai cru ma part de douleur épuisée... j'ai demandé pardon à Dieu du fond de mon âme d'avoir blasphémé contre sa rigueur, j'ai renié mes plaintes, mon ingratitude; et ce bonheur que la Providence même semblait m'offrir... Ce n'était que la dernière illusion d'un condamné... Sophie.. vous n'étiez plus libre... Eh bien, que l'arrêt du ciel s'accomplisse! j'ai dejà lutté trop longtemps contre ma destinée.

» Un grade m'est offert dans le régiment des carabiniers, dont officiers, soldats, presque tous ont péri à Crevelt. Je vais me faire tuer en les vengeant. Si ma naissance n'a été qu'un sujet de honte pour ceux à qui je la dois, ma mort fera du moins honneur à mon pays.

» Mais avant de rejoindre l'armée, il faut que je vous voie; vous ne refuserez pas, j'espère, le dépôt que je ne puis confier qu'à vous... Ah! Sophie! laissez-moi vous dire adieu... que je vous doive encore ce dernier bienfait! »

— Ah! s'écria madame d'Egmont en fondant en larmes... C'est la même menace... ce sera le même sort... que faire?... O mon Dieu, guidez-moi!

XXXII

LA BLESSURE

Madame d'Egmont n'hésite plus... elle peut arracher au découragement, à la mort un malheureux abattu sous le poids de la plus humiliante injustice humaine! Elle le sauvera, tout lui en fait un devoir; c'est le frère de celui qu'elle a laissé mourir sans consolation, sans adieu. C'est encore cette âme si tendre qui l'implore, et qui pour mieux arriver à son cœur prend les traits, la voix, l'amour dont le souvenir règne toujours sur sa pensée... Si le préjugé, la vanité, l'hypocrisie, le privent des caresses d'un père, il trouvera du moins les soins, la tendresse d'une sœur... Il voudra vivre pour être aimé de Sophie...

Un mot de Philibert a prévenu Séverin. Madame d'Egmont, profitant de la liberté qui permet aux femmes de se rendre de bon matin dans les églises en temps de carême, sera dès huit heures, le lendemain, à Saint-Étienne-du-Mont.

C'était le moment de l'année où il se faisait le plus d'aumônes secrètes et où les femmes de toute condition, vêtues très-simplement, allaient porter des secours aux pauvres jusque dans leur grenier. Madame d'Egmont aurait pu être rencontrée alors sans inconvénient pour elle ; la présence de Philibert aurait suffi pour expliquer favorablement sa démarche. Aussi s'était-elle fait conduire par son carrosse, avec ses gens habillés de gris, jusqu'à Sainte-Geneviève ; puis, traversant cette église, elle s'était rendue de la à Saint-Étienne-du-Mont.

En soulevant la porte battante qui donne sur le parvis, les yeux de Septimanie se tournaient d'ordinaire vers le pilier où Severin se tenait caché dans la partie la plus obscure de l'église. Ce jour-là elle ne l'aperçut point. Dès qu'elle se fut agenouillée, elle vit venir à elle une femme qu'elle ne reconnut pas d'abord, tant son visage frais et sa belle robe d'indienne différaient de la figure pâle, maigre, et du vêtement déguenillé qui avaient excité la pitié de madame d'Egmont.

C'était Annette Brivart et son bel enfant, tous deux joyeux de revoir leur bienfaitrice. Septimanie, craignant qu'elle ne lui parlât trop longtemps de sa reconnaissance, voulut l'interrompre en passant dans une chapelle où l'on allait dire la messe ; mais Annette la suivit, s'obstinant à lui raconter en détail tout le bonheur qu'elle lui devait ; et cependant, ajouta-t-elle, j'ai encore pleuré hier quand on a rapporté chez nous ce pauvre jeune homme percé d'un coup d'épée et perdant tout son sang.

— Qui est blessé ? quel jeune homme ? demanda madame d'Egmont.

Mais le parent de madame Clairville, de cette vieille dame chez qui je suis ; la pauvre femme !... ce serait son fils, qu'elle ne serait pas dans un plus grand désespoir...

— Que lui est-il donc arrivé ?

— Je ne le sais pas au juste ; on dit que c'est un de ses camarades qui l'a plaisanté sur ce qu'il avait fait fortune bien vite... qu'il s'est fâché, et qu'ils ont été se battre le soir même. Il n'en faut pas parler. Vraiment c'est une chose... qu'on en punit les militaires ; car je m'en souviens, mon pauvre mari a été de son vivant longtemps en prison pour s'être battu comme ça.

— Mais sa blessure, dit-on qu'elle soit dangereuse ?

— Ah ! ma bonne dame ! ça fait frémir. Le chirurgien a l'air bien inquiet ; il a dit de faire prévenir sa famille, car il était dans un triste état. Mais on ne la connaît pas sa famille ; et sans la bonne madame Clairville... Mais il faut que je retourne près de lui... crainte qu'on ait besoin de moi.

— C'est un jeune soldat, dites-vous ?

— Oui, vraiment, et beau comme un ange ; madame l'a peut-être vu dans cette église, il y vient souvent, et je crois même qu'il était là près de la grille, le jour où vous m'avez donné cette pièce d'or qui m'a tant porté bonheur.

— C'est lui !... c'est lui, pas de doute, s'écrie Septimanie ; mais comment savoir... puis s'adressant à Annette : Ma bonne femme... je connais la famille de ce jeune homme, il faut que je lui en donne des nouvelles... mais je ne voudrais pas qu'on me vît chez lui ; ne pourrais-je...

— Il n'y est pas chez lui ! c'est chez madame Clairville qu'il a été transporté, pour être mieux soigné ; et puis peut-être bien aussi pour ne pas tomber dans les mains de ceux qui le cherchent.

— Ne pourrai-je savoir de cette vieille dame des nouvelles positives sur l'état de M. de Guys ?...

— M. de Guys ? répéta Annette ! je ne connais pas ce nom-là !... c'est M. Séverin qu'on appelle notre jeune blessé ; il est dans les gardes françaises, ça se voit bien à son bel uniforme...

— Oui... Séverin, c'est lui... Où demeure cette madame Clairville ?

— A deux pas d'ici, rue Saint-Jacques, en sortant par la petite porte de côte que vous voyez là, ajouta Annette, on y

est tout de suite... si vous voulez, je vais vous y conduire.

Madame d'Egmont se lève et suit Annette ; l'inquiétude qui la dévore ne lui permet pas de réfléchir sur les conséquences de sa démarche... Secourir Séverin... le voir, le consoler avant qu'il ne succombe... voilà son seul intérêt, son unique pensée.

Elle traverse une petite cour, monte un escalier, et se trouve dans une antichambre ; là, Annette la fait asseoir, et la prie d'attendre qu'elle ait été prévenir madame Clairville.

Quelques minutes après, la porte d'une chambre s'ouvre, une voix altérée s'écrie :

— Si c'est elle, qu'on me traîne à ses pieds, ne me laissez pas mourir sans la voir...

— Ah ! madame, venez à notre aide... dit en pleurant madame Clairville, ordonnez-lui de ne pas se lever de sa chaise longue... s'il marche, s'il s'agite, sa blessure va se rouvrir... il mourra à l'instant...

En parlant ainsi, madame Clairville entraînait madame d'Egmont dans la chambre voisine.

— C'est elle !... c'est l'ange sauveur... s'écria Séverin, en cherchant à se soulever. Puis il retomba inanimé sur le canapé où il était étendu.

— Au secours... il se meurt !... cria Septimanie avec l'accent du désespoir. Et elle s'empare du flacon d'éther que madame Clairville vient de prendre. Elle le fait respirer au blessé : ses paupières se soulèvent ; il arrête ses yeux mourans sur ce visage angélique ; il y voit la terreur, la tendre pitié que son état inspire.

— Ah !... je puis mourir maintenant, dit-il d'une voix à peine articulée, et pressant de sa main pâle la main tremblante de Septimanie.

— Non, vivez pour... nous... dit-elle d'un ton suppliant ; voyez les pleurs que vous faites répandre... ajouta-t-elle en baissant les yeux.

Un regard plein de reconnaissance répondit seul à cette prière ; c'était trop de bonheur pour un cœur voué aux cha-

grins les plus amers. Cette sensation nouvelle devait l'accabler; Séverin ne put proférer une parole.

L'excès de sa faiblesse lui faisait craindre d'avoir peu de momens à vivre; il fit signe à madame Clairville de s'approcher, et tâcha de lui faire comprendre, par quelques mots entrecoupés, ce qu'il désirait. Elle tira un portefeuille du tiroir d'une table : Séverin le prit, le remit à Sophie... et rassemblant ses forces :

— Il est juste que vous connaissiez celui qui vous doit tout, dit-il d'une voix si affaiblie, qu'elle pouvait à peine l'entendre. Lisez... sa triste vie... jusqu'au jour... Ah! mon Dieu !... qui m'eût dit que... je mourrais... de bonheur...

Et ses lèvres redevinrent livides, et il retomba dans un complet accablement.

— Éloignez-vous, ma chère dame, dit madame Clairville, le malheureux n'est pas en état de supporter la moindre émotion... Le chirurgien l'a dit...

— Ce chirurgien, quel est-il ? demanda Septimanie sans pouvoir détacher ses regards de ces traits si nobles, si purs, que recouvrait une pâleur mortelle.

— Hélas !... c'est celui du quartier; il a l'air fort doux, fort zélé; mais je ne saurais vous dire s'il a assez de talent pour soigner une blessure aussi grave. Celui qui a été témoin du duel s'est enfui pour n'être pas inquiété par la police; il a craint...

— Un autre va venir, c'est le plus habile de Paris, vous suivrez exactement ce qu'il ordonnera; je cours l'avertir.

Alors madame d'Egmont sortit précipitamment, alla rejoindre Philibert et sa voiture qui l'attendait à Sainte-Geneviève. S'étant arrêtée à l'école de chirurgie, elle remit à Philibert un rouleau de vingt-cinq louis dont elle se munissait chaque fois qu'elle sortait déguisée; puis déchirant un feuillet de ses tablettes, elle écrivit ce peu de mots que Philibert recopia de sa main, pour qu'ils fussent donnés à M. Pelletan avec le rouleau de vingt-cinq louis.

« M. Pelletan est prié de se rendre à l'instant même, rue

Saint-Jacques, n°.... où une personne dans le plus grand danger réclame ses soins. »

Philibert, après avoir reconduit madame d'Egmont chez elle, retourna sur-le-champ par l'ordre de la comtesse rue Saint-Jacques, afin d'y guetter l'arrivée du fameux chirurgien, et d'attendre la fin de sa visite pour s'informer près de lui de l'état du malade.

Il revint deux heures après : M. Pelletan avait vu le blessé; il craignait un épanchement de sang dans la poitrine et ne pourrait décider que le soir après avoir levé l'appareil, si la blessure n'était pas mortelle.

Que faire pendant ces heures d'attente?... comment dissimuler l'anxiété qui la dévore?... encore si madame d'Egmont pouvait se livrer sans contrainte aux tourments qu'elle éprouve?... mais ne prévoyant pas ce nouveau malheur et cherchant à détourner les soupçons de son père, elle avait invité du monde pour ce soir-là chez elle, on devait y faire de la musique, seul plaisir permis en carême. C'était M. de Jaucourt qui avait déterminé Monsigny à faire entendre plusieurs morceaux d'un opéra destiné aux Italiens. Mademoiselle Arnoult, Geliote et madame La Ruette devaient concourir aux plaisirs de cette soirée par le charme de leurs talents.

Mais le plus étonnant professeur de tous ces concertants célèbres était un prodige de l'âge de sept ans, recommandé au prince de Conti par un prince étranger. Cet enfant, fils d'un maître de chapelle de Salzbourg, nommé Mozart, exécutait sur le clavecin les morceaux les plus difficiles, et improvisait pendant une heure de suite avec toute l'inspiration du génie.

Le prince de Conti avait choisi ce jour-là pour faire entendre son protégé à la comtesse d'Egmont. La cour et la ville avaient été invitées par elle pour applaudir le nouveau prodige; c'était donc un plaisir *irrévocable,* il fallait le subir.

Mais rester jusqu'à la fin de cette soirée sans connaître l'arrêt de Pelletan, sans savoir si M. de Guys devait mourir ou vivre, était un effort au-dessus du courage de Septimanie.

Philibert retournera encore chez le blessé, et il est convenu que dans le cas où les chirurgiens répondraient de sa vie, Philibert fera remettre, par un valet de chambre, à sa maîtresse, le riche éventail qu'elle lui confie, et qu'un autre éventail en crêpe noir, envoyé de même à la comtesse, sera le signal du malheur qu'elle redoute.

Quel intérêt confié à un détail, si indifférent en apparence, l'oubli d'un éventail qu'un valet de chambre apporte!... et c'est la vie ou la mort de celui qu'on aime... et les observateurs de salons prétendent avoir le secret de toutes les impressions d'une femme!...

XXXIII

L'ÉVENTAIL

Il fallut se parer... donner des ordres... car si bien tenue que soit une grande maison, un concert, un souper élégant, ont besoin d'être commandés avec soin; il n'est pas de rang qui dispense des devoirs d'une maîtresse de maison, de cet art occulte qui consiste à tout arranger pour le goût de chacun, sans paraître avoir touché à rien.

Nous avons connu une reine chez laquelle on causait. Oui, une reine; cela étonne, n'est-ce pas? Eh bien, pour produire ce miracle, elle avait tout simplement le soin de faire ranger le matin, devant elle, les siéges de son salon de réception; elle les faisait placer de manière à ce que les hommes pussent circuler, ou être assis derrière les fauteuils destinés aux femmes; de cette façon, les conversations s'engageaient, ce qui est de toute impossibilité quand il faut traverser un grand cercle pour parler aux personnes de sa connaissance. Il y a une foule de riens de cette espèce, auxquels sont attachés tous les plaisirs d'une soirée.

La contrainte poussée à l'excès produit une fièvre concentrée, qui donne à tous les mouvements quelque chose de convulsif; c'est une démarche agitée, incertaine, un rire forcé,

un parler bref, des phrases sans objet, sans but, derrière lesquelles se retranche la pensée.

Tant que madame d'Egmont eut à recevoir successivement les personnes qu'on lui annonçait, elle fut attentive à ce que l'usage exigeait d'elle; et grâce aux noms des invités prononcés à haute voix, elle ne fit point de quiproquos; mais lorsque tout le monde fut placé et que les premiers accords d'une musique suave eurent imposé silence aux causeurs, madame d'Egmont revint naturellement à son unique pensée. Ce cercle brillant d'or et de pierreries, cette réunion de toutes les vanités parées, disparurent à ses yeux sous l'image d'une maison modeste, mais dont la simplicité n'était pas sans élégance, qu'elle avait à peine vue, et dans un de ces moments où l'on sent trop pour observer; cependant cette maison, dont la petite cour était garnie de fleurs, cette chambre arrangée avec goût, ce grand canapé recouvert d'une jolie toile imitant la Perse, ce coussin où reposait la tête si belle du malheureux blessé, voilà le tableau qui l'emportait sur celui de toutes les richesses, les illustrations, les talents de la cour et de la ville, voilà le seul spectacle où assistait madame d'Egmont.

Ce romanesque noble, désintéressé, est celui qu'on doit pardonner à une jeune âme : là, point de vanité qui puisse abuser sur la nature du sentiment qu'on éprouve, nul de ces intérêts vils, compagnons inséparables des affections qui ont quelque chose à gagner, outre le bonheur de plaire; là, tout à risquer... tout à perdre... pour l'unique passion d'un cœur... C'est une folie... sans doute, mais on peut la tolérer sans crainte d'en propager l'exemple.

— A quoi pense-t-elle? se demandait Gentil Bernard, en observant les différentes impressions qui se peignaient tour à tour sur le charmant visage de Septimanie... Elle est inquiète... elle attend quelqu'un... Ses regards se tournent sans cesse vers la porte... Ah! mon Dieu!... comme elle pâlit!.. La voilà qui sourit maintenant... Quel être inexplicable!

— Vous admirez madame d'Egmont, dit M. de Rulhières à Gentil Bernard; en effet, je ne l'ai jamais vue plus belle:

son regard, toujours si angélique, à ce soir je ne sais quoi de rêveur, d'inspiré, qui lui donne une expression céleste. En vérité je ne vous comprends pas, mon cher ami... la voir tous les jours, et ne pas en avoir la tête tournée !... il faut être bien sage, ou bien...

Les restrictions de M. Rulhières étaient toujours des épigrammes (1); Gentil Bernard, répondit à celle-ci par un sourire dédaigneux. Qu'aurait-il pu apprendre à ceux qui ne devinaient pas son culte pour madame d'Egmont?...

Cependant M. de Rulhières avait aussi de l'amour pour elle; mais de cet amour dont les gens du monde se paraient alors, comme d'une marque de bon goût, comme d'un martyre élégant, dont la fatuité tirait encore quelque profit, tant elle est ingénieuse.

Ces sortes d'amour ne sont point sujets à l'erreur : on ne les voit pas se morfondre en soupirs pour des objets vulgaires, leur préférence est toujours explicable ; ce n'est pas un penchant du cœur, c'est un choix de l'amour-propre, une adoration fastueuse qui met en lumière toutes les facultés spirituelles de l'adorateur.

Les vers et la prose qui nous restent de M. de Rulhières pour madame d'Egmont en sont la preuve. Il n'écrivait que pour elle; chaque action de Septimanie était pour ainsi dire rimée par lui : on savait que c'était s'exposer à toute la rigueur de ses épigrammes que de ne pas l'inviter là où devait être madame d'Egmont, et cet amour non partagé suffisait à la vanité de M. de Rulhières.

Le secret de madame d'Egmont était en sûreté avec un homme de ce caractère. Comment aurait-il soupçonné l'humble sujet d'une telle préoccupation? lui qui sacrifiait tant de bonheurs réels à un malheur brillant!

(1) La malice de M. de Rulhières était bien reconnue. Un jour il se trouvait avec plusieurs de ses amis intimes, qui faisaient chacun la confession d'assez méchants tours. « Quant à moi, dit M. de Rulhières, je n'ai qu'une méchanceté à me reprocher dans ma vie. — Quand finira-t-elle? demanda M. de Talleyrand. »

L'observation de Gentil Bernard était plus à craindre; son cœur l'éclairait sur les agitations de celui de madame d'Egmont. Mais ne pouvant en reconnaître la véritable cause, il s'obstinait à croire M. de Jaucourt plus heureux qu'il ne l'était effectivement. Une nouvelle circonstance vint confirmer ce soupçon.

Le jeune Mozart ravissait tout le monde par son exécution surprenante et ses improvisations, lorsque M. de Jaucourt entre précédé par un valet de chambre qui allait probablement l'annoncer, si madame d'Egmont n'eût fait signe de ne pas interrompre le silence avec lequel on écoutait l'enfant prodige. M. de Jaucourt reste immobile près de la porte du salon ; mais le valet de chambre insiste, en disant tout bas qu'il a quelque chose à remettre à madame la comtesse.

— Il suffit, dit le comte d'Egmont en prenant l'éventail que tenait le valet de chambre ; je le lui donnerai tout à l'heure, et le valet de chambre se retire.

Malgré la distance qui séparait la place où était assise madame d'Egmont de l'entrée du salon, elle n'avait perdu aucun mouvement de cette petite scène; mais elle n'avait pu distinguer la couleur de l'éventail dont s'était emparé M. d'Egmont. Avec quelle impatience elle attendit la fin du morceau qui enchantait tout le monde!

Enfin le dernier accord est le signal des plus vifs applaudissements. Madame d'Egmont se lève ; mais au lieu d'aller complimenter le jeune artiste, elle va faire son éloge à la duchesse de Villeroi; c'est que, surprise de voir un éventail dans les mains du comte d'Egmont, la duchesse lui a demandé à en regarder les peintures.

Septimanie tressaille en reconnaissant les branches d'or, enrichies de turquoises, de son plus riche éventail.

— Il vivra! pense-t-elle.

Et ses yeux brillent de joie; elle sourit à tout avec une grâce enchanteresse ; on dirait qu'elle éprouve le besoin d'épancher sa reconnaissance pour un bienfait inespéré.

M. de Jaucourt la contemple avec ravissement; un rayon d'espoir ranime son âme en la voyant l'écouter d'un air si

tendre; sans être avantageux, il ose expliquer en sa faveur le trouble amoureux qui embellit en cet instant ce visage déjà si beau; et malgré lui, le bonheur qu'il en ressent confirme chacun dans l'illusion qui l'abuse lui-même.

Comment douter de l'empire de M. de Jaucourt? Madame d'Egmont était triste, accablée; il paraît... et la joie la plus indiscrète se peint dans les yeux de Septimanie; elle devient aussi animée qu'elle était languissante. Comment devine-t-on qu'en même temps que lui avait paru le talisman qui devait faire succéder la plus douce sécurité à une inquiétude mortelle?

— Ce M. de Jaucourt avec sa mine pâle et sa voix de rossignol vous semble-t-il donc mériter toutes les agaceries que ces dames lui font? demanda M. de Rulhières à Gentil Bernard? pour moi il me fait l'effet d'un être insipide.

— Hélas! ce qu'il est importe peu, dit Bernard, c'est ce qu'il paraît dont on lui sait gré, et cela suffit.

— Madame de Saint-Aignan l'a bien nommé, reprit avec amertume M. de Rulhières; c'est un vrai *clair de lune,* sans couleur, sans chaleur, qui a besoin de l'obscurité pour paraître quelque chose, et que le grand jour annule.

— Vous êtes bien heureux de le voir ainsi! reprit Gentil Bernard en soupirant.

La voix de Geliotte et celle de madame La Ruette interrompirent cet entretien. Le concert se continua jusqu'au souper. Le prince de Conti, ravi des succès de son jeune protégé Mozart, proposa à madame d'Egmont et aux personnes de sa société intime de venir passer quelques jours à l'Ile-Adam, pour y faire de la musique à loisir. Septimanie n'avait aucun motif raisonnable de refuser cette invitation; elle obtint seulement de la complaisance du prince que ce voyage n'aurait lieu qu'après les fêtes de Pâques.

On était à table, lorsque le marquis de Lusignan, qu'on appelait la *grosse tête*, s'extasia sur la beauté d'un grand portrait placé vis-à-vis de lui, et demanda au comte d'Egmont quelle était la belle personne que ce tableau représentait. Le comte répondit que cette figure si mélancolique était celle

d'une de ses aïeules, femme d'un comte d'Egmont, qui ayant acquis les preuves qu'elle lui était infidèle, *lui coupa la tête.*

— Ah! mon Dieu! madame, s'écria naïvement M. de Lusignan, en s'adressant à madame d'Egmont, ce tableau-là ne vous fait-il pas peur!... Mais, poursuivit-il, grâce au ciel, les d'Egmont n'ont plus cette férocité.

A cette singulière remarque, chacun se regarda, et madame d'Egmont se rentit pâlir et rougir alternativement; puis elle sourit d'une manière un peu forcée, et l'on se hâta de changer d'entretien (1).

Nulle intention maligne n'avait dicté cette remarque inconvenante à M. de Lusignan. C'était le meilleur des hommes et le plus redouté. Son manque de réflexion lui faisait dire tout ce qui lui venait à l'idée, ne soupçonnant jamais le mal, il le dénonçait souvent sans le savoir, et sa bonté étourdie avait fait plus de victimes que la méchanceté réfléchie des plus médisants.

L'esprit de M. de Rulhières vint au secours de l'embarras de madame d'Egmont. Il improvisa des madrigaux, des épigrammes, sur tous ceux qu'il aimait et détestait, fit valoir la gaieté du maréchal de Richelieu, les bons mots de la duchesse de Lauraguais et rendit la conversation si enjouée qu'elle en devint bruyante.

Rien n'est si propice aux entretiens particuliers que ces moments où chacun parle à la fois. M. de Jaucourt, qui avait refusé de se mettre à table, était debout, appuyé sur le montant de la chaise de madame d'Egmont, et ce qu'il disait n'était entendu que d'elle.

— Vous allez me trouver bien audacieux, dit-il, bien ridicule; mais il faut absolument que je vous demande par quel motif vous préférez le prédicateur de Saint-Étienne-du-Mont à celui de Saint-Roch?

Madame d'Egmont frissonna; une sueur froide baigna son front, elle n'eut pas la force de répondre.

(1) Mémoires de madame de Genlis, tome Ier.

— Dieu me garde de vous offenser par cette question! ajouta M. de Jaucourt; on ne saurait mal juger d'aucune des actions d'un ange; mais quand cet ange a toutes nos adorations, il est permis de regarder de quel côté il dirige son vol.

En ce moment la comtesse de Boufflers adressa quelques mots à madame d'Egmont auxquels elle répondit tout de travers, ce qui redoubla les rires et lui permit d'éluder la question de M. de Jaucourt. Mais la manière insensée dont elle avait répondu à madame de Boufflers était pour lui la preuve convaincante du trouble où il venait de jeter madame d'Egmont, et ce trouble porta un coup mortel à ses tendres espérances. On se leva de table.

M. de Jaucourt chercha vainement à renouer l'entretien que madame d'Egmont avait si brusquement interrompu; elle ne lui en donna point l'occasion. La crainte de voir son secret divulgué, l'idée que ce secret était peut-être déjà connu de M. de Jaucourt, lui ôtaient le courage de supporter son regard. Elle le fuyait comme un remords, et pourtant elle ne se reprochait rien, car la pitié, cette unique faiblesse des âmes nobles, était le seul sentiment qu'elle croyait éprouver. Et puis au milieu de tant d'agitations, pouvait-elle lire dans son âme?

La soirée finit, et madame d'Egmont ne fut pas plus calme.

A peine rassurée sur le danger de Séverin, une autre inquiétude venait l'assaillir. Comment se soustraire à la curiosité intéressée d'un homme qui l'aimait! Lors même qu'elle parviendrait à l'abuser sur le véritable motif qui l'avait conduite à Saint-Étienne, il fallait renoncer à jamais à revoir M. de Guys; car on ne saurait échapper à la surveillance jalouse d'un amour malheureux, et une fois averti, M. de Jaucourt devait bientôt tout savoir. Que faire?... Abandonner celui dont l'existence dépend d'elle!.. lui avoir ordonné de vivre et ajouter une nouveau martyre à tous ceux qui le torturent!... le tuer encore une fois... Non; quel que soit le sort qui la menace, elle bravera tout pour le sauver.

Mais en s'affermissant dans cette résolution, elle commençait à s'apercevoir des périls inhérents aux aventures roma-

nesques. Les moins coupables sont encore dangereuses, et leur plus grand inconvénient est de donner aux démarches les plus innocentes toutes les apparences de l'intrigue.

Son désir de retourner près de Séverin, de l'encourager par sa présence à se laisser soigner, de le consoler enfin par cette marque d'intérêt, elle n'osait le satisfaire. La crainte d'être rencontrée, suivie, l'arrêtait. Elle se décida à envoyer Philiber chercher le lendemain des nouvelles du blessé ; puis profitant de la solitude dont elle ne pouvait jouir que la nuit, Septimanie prit le manuscrit qu'elle avait soigneusement caché au retour de sa visite matinale.

Les cœurs compatissants et généreux devineront seuls ce que le sien éprouva pendant cette lecture.

XXXIV

SOUVENIRS DU CHEVALIER DE GUYS

Le Château.

« A chaque bout d'une longue grille à fleurons dorés se trouvait un pavillon bâti en briques ; l'un de ces pavillons, orné d'un fronton, recouvert de lourdes armoiries en relief, était consacré au régisseur de la terre ; l'autre au concierge et à sa famille ; c'est dans ce dernier que je recevais les soins, les caresses d'une excellente femme, qui me semblait la plus belle de toutes celles du village et que j'appelais ma nourrice. C'était, je crois, en Normandie, du moins, l'accent normand que j'ai entendu depuis m'a toujours rappelé celui des gens qui m'entouraient dans mon enfance.

» Dans le souvenir confus qui me reste de ces premières années de ma vie, je vois encore la grande allée de marronniers qui s'alignait avec la façade du château, et la longue terrasse bordée de caisses d'orangers sur laquelle j'allais jouer le soir avec les enfants du jardinier.

» Un jour que je me disputais avec eux pour une orange verte que l'aîné venait de ramasser, je reçus un si violent coup de lui que je tombai par terre en poussant des cris effroyables; au même instant un homme que je ne voyais pas lève sa canne sur l'enfant qui venait de me battre, les autres prennent la fuite ; le monsieur me relève, puis demande aux gens qui le suivaient si je suis le petit *Séverin ;* on lui répond : *Oui, monseigneur.* Alors il me prend dans ses bras, essuie mes larmes avec son mouchoir et marche vers le perron du château dont les portes s'ouvrient pour le recevoir.

» Nous traversons d'immenses salons ornés de tapisseries dont les personnages de grandeur naturelle me font une peur extrême ; je me retourne précipitamment pour ne pas les voir, je cache ma tête entre le cou et l'épaule du monsieur, dans ce brusque mouvement mon bras s'accroche à quelque pointe aiguë qui le déchire; c'était le rayon d'une plaque en diamants ; mon sang coule et mes cris recommencent, on me calme à force de caresses, de bonbons; le monsieur auquel tout le monde obéit me prend sur ses genoux, lave ma plaie lui-même, ordonne qu'on fasse venir ma nourrice ; et quand elle arrive, elle me trouve tout consolé de mes petits accidents par le plaisir que je trouve à admirer cette plaque brillante qui m'a fait tant de mal, et à jouer avec une belle montre que le monsieur fait sonner pour me divertir,

» Tout le monde sort, il reste seul avec ma nourrice, et lui parle longtemps tout bas. Un grand domestique ouvre les deux battants d'une porte, je vois une table couverte d'une argenterie brillante, éclairée par des candélabres de vermeil, je cours vers la table en faisant des exclamations de joie, ma nourrice s'élance après moi pour me retenir, mais je suis déjà grimpé sur les barreaux dorés d'une des chaises qui entourent la table, et le monsieur, qui rit de mon audace, défend à ma nourrice de me prendre et dit :

» — S'il peut y monter tout seul, ma foi, il y restera.

» J'escalade sans beaucoup d'efforts la chaise, et me voilà attablé comme un convive raisonnable.

» — Ce petit gaillard-là ne manquera pas de courage, dit

un jeune homme en uniforme, en me montrant à ses camarades, car tous les gens qui se trouvaient là avaient des épaulettes, et ils riaient de bon cœur quand je les appelais les *beaux soldats*.

» Ce dîner est resté dans ma mémoire, comme ces festins des *Mille et une Nuits*, dont le récit fait tant d'impression sur l'imagination des enfants.

» Lorsque ma nourrice vint me reprendre pour me mener coucher, je me mis à pleurer, il fallut les plus belles promesses pour me déterminer à la suivre.

» — Viens, disait-elle, si tu m'obéis, monseigneur te donnera des joujoux.

— Oui, tu en auras dès demain, disait-il, lequel veux-tu d'abord ?

» — Un sabre et puis un tambour.

» — Qu'il est gentil ! reprit le monsieur, en m'embrassant vivement.

» Le lendemain je trouvai sur le pied de mon lit un sabre et un tambour ; je pensai en devenir fou de joie ; je voulus qu'on m'habillât tout de suite pour aller remercier mon bienfaiteur ; ma nourrice me dit d'un air triste :

» — Il est reparti.

» — Je me refusais à le croire, je pensais qu'elle disait cela pour m'empêcher d'aller déranger *monseigneur*. Dès qu'elle ne prit plus garde à moi, je courus sur la terrasse, je montai sur le perron, mais les portes et les fenêtres, les volets, tout était fermé ; on ne voyait plus de chevaux caparaçonnés dans les cours, plus de *beaux soldats* dans le jardin ; la vision s'était évanouie.

» Mais que de fois cette vision s'est représentée à mon esprit ! que de suppositions, de vœux, de regrets elle a fait naître ! Il faut avoir vécu dans l'ignorance de ce qu'on est, de ce qu'on pourrait être, pour se faire une idée de ce que la conjecture la plus vague peut jeter de trouble dans l'âme d'un pauvre orphelin ! Subir la volonté d'un père barbare, déplorer la perte d'un père adoré, sont deux grands malheurs sans doute ; mais se voir abandonné, réduit à chercher, dans

tous les égoïstes qu'on rencontre, le père qui vous renie! le rêver parfois tel que le cœur d'un fils le désire, croire surprendre son regard dans des yeux attendris, reconnaître sa voix dans l'accent de la pitié, se sentir porté par une sympathie invincible vers un inconnu, puis voir le sourire du dédain, de l'ironie, répondre à cette exaltation, et se retrouver dans sa barque solitaire au milieu de l'océan du monde après avoir aperçu le rivage ; voilà le tourment que nul courage ne peut braver, voilà le désert où nulle consolation n'arrive.

II

Le Coureur — La double Visite

» C'était un dimanche, nous revenions de l'église ; je mangeais en sautant sur l'herbe la part de pain béni que m'avait réservée ma nourrice, quand je fus frappé de surprise et d'admiration à la vue d'un homme couvert de galons d'argent sur un fond de couleur éclatante. Sa tête, surmontée d'un toquet rouge à panache bleu de ciel, lui donnait un certain air martial que son énorme canne à pomme d'argent rendait fort imposant aux yeux d'un enfant de mon âge.

» Il remet une lettre à ma nourrice ; elle lit et s'écrie :

» — Quoi ! ce soir même ?

» — Oui, c'est ce soir que madame arrive, répond le coureur; je viens d'en prévenir votre mari; c'est lui qui m'envoie vous dire de rentrer vite au château, parce que il y a une dame qui veut vous parler tout de suite.

» Alors ma nourrice presse le pas et me tire par le bras, sans s'apercevoir que je cours à grande peine pendant qu'elle marche.

» En arrivant, elle s'étonne de ne pas trouver dans la salle basse la personne qui l'attend. On lui dit que, désirant lui parler en particulier, la vieille dame est montée dans la chambre à coucher ; elle s'y rend. Peu de moments après, elle vient me prendre, m'embrasse dix fois en montant l'escalier,

puis s'arrêtant avant d'ouvrir la porte de sa chambre, elle dit les yeux pleins de larmes :

» — Adieu... adieu... mon pauvre enfant !

» Je ne la comprends pas; mais je pleure de la voir pleurer.

» La vieille dame vient à moi, m'accable de caresses, me donne une boîte remplie de pastilles, et me dit qu'elle va me mener promener en carrosse. Alors la joie la plus expansive succède à mes larmes: je vois ma nourrice ouvrir son armoire, tous les tiroirs de sa commode; je pense qu'elle cherche son beau mantelet pour venir avec nous. En effet elle se dispose à nous suivre; je redescends gaiement l'escalier ! je dis d'un air fier à mon père nourricier que je vais aller en carrosse. Sa femme nous précède; elle remet un paquet au domestique, celui-ci ouvre la portière, je crie d'impatience pour entrer dans la voiture. La vieille dame y monte, elle me prend sur ses genoux, la portière se referme aussitôt et les chevaux nous entraînent ; je vois les maisons, les arbres passer rapidemment devant mes yeux. Ce spectacle nouveau me ravit; mais bientôt le mouvement de la voiture m'endort; et quand je m'éveille dans un grand lit à rideaux de serge verte placé dans le coin d'une chambre d'auberge, j'appelle en pleurant ma nourrice.

» Hélas! cette excellente femme, la première affection, le premier regret de ma vie, celle qui remplaçait ma mère... je ne devais plus la revoir !...

»Je ne me souviens pas du temps que nous restâmes en route. Le nouveau seul frappe la mémoire des enfants; les jours, les mois, les années qui se passent de même, ne sont qu'un fait qui laisse peu de traces dans leur esprit. Pendant les six années qui s'écoulèrent après qu'on m'eut séparé de ma bonne nourrice, quelques visites mystérieuses, quelques présents inattendus, une maladie grave, sont les seuls événements qui rompirent la monotonie de mon existence.

» Je me trouvais encore l'habitant d'un château, mais plus vieux que l'autre et dans un état d'abandon qui ne faisait pas honneur au propriétaire. C'était, disait-on, l'évêque de L...

Ce château tenait à une riche abbaye de bénédictins ; les deux parcs se touchaient, et dès que je fus en état d'apprendre à lire, la vieille dame, dont le vrai ou faux nom était madame Grainvel, fit venir un frère du couvent, et le chargea de ma première éducation, en lui recommandant de ne pas tourner mes idées du côté pacifique de l'église, car j'étais destiné à l'état militaire.

» Il paraît que madame Grainvel avait reçu l'ordre de ne me laisser communiquer avec aucun enfant de mon âge, car j'en étais réduit à jouer au loto avec elle dans mes récréations. Cette ennuyeuse partie fut interrompue un soir par la visite d'une jeune femme qui m'accabla de caresses, de questions, me demanda si je l'aimais bien.

» — Je ne vous connais pas, lui répondis-je.

» Alors elle porta son mouchoir à ses yeux, et moi, tout ému de l'avoir fait pleurer, je me jetai à son cou en m'écriant :

» — Mais si fait, je t'aime, ne pleure donc pas, madame Grainvel va te gronder.

» Ces mots l'ayant fait sourire, elle entoura son cou de mes petits bras, et me contemplant avec une admiration qui devait être maternelle :

» — Que tu es beau, que tu dois être aimable ! dit-elle.

» Et sa bouche s'imprimait sur mes yeux, mes cheveux, mes joues colorées, je croyais avoir retrouvé ma nourrice. Pendant qu'elle me regardait, m'embrassait avec passion, un homme couvert d'un grand manteau était immobile à la porte de la chambre, et nous regardait avec attendrissement. A peine fut-il aperçu de la jeune femme qu'elle lui tendit la main ; il couvrit cette main de baisers. Puis m'embrassant à son tour :

» — As-tu toujours ton sabre ? dit-il.

» — Il est cassé, répondis-je d'un air triste ; mais c'est égal, je l'ai toujours.

» Alors courant vers ma petite chambre qui donnait dans celle où nous étions, j'allai prendre les morceaux du sabre que j'avais brisé en me battant contre un des soldats du guet

à cheval qui venaient souvent boire le vin du château, sous prétexte de faire la police des environs. Ce soldat, qui se moquait de ma fanfaronnade, m'avait défié, et sans sortir son sabre du fourreau, il espérait me désarmer. La colère avait doublé ma force ; le petit sabre s'était rompu contre le grand, mais la poignée était restée dans ma main, ce qui me valut de grands éloges de la part de mon adversaire. Madame Grainvel, qui rentrait dans la chambre au moment même où j'apportais les débris du sabre, raconta ce premier duel qui fit beaucoup rire le monsieur. C'était probablement le même qui m'avait donné le sabre; mais comme il avait un chapeau rabattu, un manteau brun, et qu'il n'était pas entouré de tout le brillant qui m'avait frappé à notre première entrevue, je ne le reconnus pas. C'est par les rapprochements que j'ai faits depuis que j'en ai acquis la certitude.

» Dans le profond mystère qui me suit, mon esprit a vécu de conjectures. Cherchant sans cesse dans le passé une lueur qui pût m'éclairer, me conduire dans l'avenir, ma mémoire rétroactive a fait des miracles. A force de me reporter à mes premières années, d'en rechercher les moindres événements, le temps de mon enfance est celui que je me rappelle le mieux.

» Je crois voir encore le charmant visage de cette jeune femme, son mantelet de dentelle doublé de rose, la bague de rubis qui brillait sur sa main blanche, et les hauts falbalas de sa robe de moire. Le monsieur a quitté son manteau, il est en habit de chasse. Il s'assied près d'elle ; son bras entoure la taille la plus gracieuse ; son regard fixé sur cette belle personne ne vient pas jusqu'à moi ; mais elle, je la captive tout entière. Elle l'aime pour l'amour de moi, lui, ne paraît m'aimer que pour l'amour d'elle.

» Comme il se fait tard, on m'envoie coucher ; je murmure contre l'autorité de madame Grainvel ; on lui défend de me faire pleurer. Là-dessus je pleure. Elle répond que je suis malade quand je veille plus qu'à l'ordinaire. On emploie de nouveau toutes les cajoleries pour me faire obéir. Je résiste ; le monsieur se rappelle l'effet de sa montre, il la prend, la

fait sonner ; je m'en empare avec joie. Madame Grainvel veut me l'arracher, ma joie se change en rage. Le monsieur dit :

» — Eh bien, qu'il la garde.

» Et l'on m'emporte avec mon trésor, le seul bien que je possède, la relique sacrée dont la misère elle-même n'a pu me séparer, la montre que je crois être celle de mon père.

III

La Première Éducation

» Le lendemain de cette double visite, j'étais de nouveau seul avec madame Grainvel et le frère bénédictin, leur demandant à chaque minute quand reviendraient le beau monsieur et la jolie dame, à quoi ils répondaient :

» — Nous n'en savons rien.

» Ils eurent bien de la peine à me faire comprendre que j'étais encore trop enfant pour avoir une si belle montre, qu'il fallait la confier à madame Grainvel jusqu'au moment où je pourrais m'en servir. J'y consentis enfin, mais à condition qu'on me la montrerait un peu chaque jour.

» Le reste de cette année n'eut d'événement remarquable pour moi que l'arrivée d'une grande caisse venant d'Allemagne, et remplie de joujoux. Le timbre de Nuremberg était sur le couvercle de la caisse. Combien ce timbre m'a fait rêver depuis !

» Dès que je sus lire et passablement écrire, il arriva au château un homme de trente ans à peu près, chargé de m'apprendre le latin, l'allemand, et enfin de remplir auprès de moi tous les devoirs d'un précepteur. Il avait l'air fort doux, presque humble, et nous fûmes bientôt amis. Il me parlait toujours à la troisième personne.

» — Si monsieur le chevalier était moins distrait, il ferait des progrès rapides ; si monsieur le chevalier prend bien sa leçon, nous irons faire ce soir une belle promenade dans le parc des moines, etc.

» Je demandai à madame Grainvel pourquoi M. Frossard me donnait ce titre de chevalier?

» — Parce que c'est le vôtre, répondit-elle. Vous vous appelez le chevalier de Guys.

» — Vous vous trompez, je m'appelle Séverin.

» — Sans doute, mon enfant, Séverin est votre nom de baptême; le chevalier de Guys, c'est le nom de votre père.

» — Mon père! m'écriai-je; ah! que je suis content d'avoir aussi un père!... C'est lui qui m'a envoyé la caisse de joujoux, celle des beaux livres à images que m'a apportée M. Frossard. Ah! mon Dieu! que je l'aime! mon père!... Quand viendra-t-il ici?

» — Hélas! jamais, mon pauvre enfant...

» — Pourquoi ne viendrait-il pas? je veux le voir, moi...

» — C'est impossible, reprit madame Grainvel avec embarras.

» — Mais où donc est-il? allons le chercher.

» — Il est mort... Il a été tué... à la guerre, répondit-elle pour mettre fin à mes questions importunes.

» — Il est mort!... répétai-je avec plus d'étonnement que d'affliction, car je n'avais pas encore une idée juste de la mort. Quoi! celui qui m'a donné la belle montre... il est mort?

» — Non, pas celui-là, reprit madame Grainvel avec impatience; mais votre père, M. de Guys.

» — Ah bien, ça m'est égal, dis-je d'un air dégagé, je n'aime que le beau monsieur qui m'a donné sa montre.

» — Fi donc! monsieur, dire *ça m'est égal,* en parlant de la mort de votre père, c'est d'un mauvais cœur!

» Un instinct de conscience me rendit complétement insensible à ce reproche.

» — Et la jolie dame qui m'embrassait tant, c'est ma mère, n'est-ce pas?

» — Quelle idée! je vous embrasse bien, moi, et cependant je ne suis pas votre mère.

» — Pourtant je le vois, tous les enfants qui viennent au château ont une mère.

» — Tous! vous oubliez donc l'enterrement de cette bonne

Marguerite, la veuve de l'ancien jardinier, qui est morte le mois dernier, en laissant deux pauvres orphelins?

» — Orphelins! répétai-je sans trop comprendre tout ce que ce mot comportait de malheur; orphelins!

» — Sans doute, orphelins, reprit madame Grainvel d'un ton pédant; on appelle ainsi les enfants qui ont perdu père et mère, et qui restent pour la plupart à la charité du curé de la paroisse; ceux-ci viennent d'être mis sous la protection du prieur des bénédictins, et envoyés dans une des fermes de l'abbaye... Dieu sait ce qu'ils deviendront là! Maltraités, battus par les valets de ferme, nous les verrons peut-être un jour demander l'aumône sur la grande route.

» L'idée de ces malheureux enfants livrés à la pitié de gens qu'ils ne connaissent pas, ou à l'abandon le plus affreux, me causa un effroi extrême.

» — Il faudra donc que je demande l'aumône aussi, m'écriai-je désolé, puisque je n'ai ni père ni mère?

» Effrayée de mon désespoir, madame Grainvel chercha à le calmer, en me démontrant que le sort d'un enfant né bon gentilhomme ne pouvait avoir rien de commun avec celui d'un petit jardinier.

» — Vous avez de l'argent, ajouta-t-elle, et des amis riches qui ne vous laisseront jamais manquer de rien, surtout si vous êtes bien sage, si vous ne faites pas des questions inutiles, si vous ne vous tourmentez pas pour savoir ce que votre esprit trop enfant ne pourrait comprendre. Vous n'avez pas à vous plaindre, je pense, j'ai assez de soins pour vous, M. Frossard se donne assez de peine pour votre éducation. Chaque semaine il vous arrive de Paris quelque présent; c'est comme une Providence qui prévient tous vos caprices. Eh bien, contentez-vous d'être un enfant très-heureux, et ne vous inquiétez pas de l'avenir.

» Ce discours fort sensé agit sur mon esprit; je n'osai plus me plaindre; mais je gardai au fond du cœur une impression de tristesse trop vive et trop déraisonnable pour n'être pas un pressentiment.

IV

La montre

» J'avais près de neuf ans ; mon précepteur, fier de mes progrès, me répétait chaque jour que, grâce à lui, je serais un jeune homme instruit, et dont l'orthographe ferait honte à tous les seigneurs de la cour. Madame Grainvel ajoutait à cette prédiction que, grâce à ses leçons, j'aurais le ton et les manières les plus distingués. Je me voyais déjà au milieu des salons brillants dont elle me faisait sans cesse la peinture, ou commandant un régiment français et partageant ma vie entre les périls et la gloire; à cette idée, mon cœur battait d'espérance, je quittais ma leçon de latin pour sauter et rire, puis je courais, en dépit de M. Frossard, chez le vieil invalide qui gardait la grille du parc, et je l'obligeais à m'apprendre l'exercice.

» Vêtu d'un petit habit d'uniforme de dragon, je me voyais déjà des épaulettes et la croix de Saint-Louis. Ce rêve me faisait délirer, lorsqu'il fut subitement interrompu par l'aspect d'un homme d'une haute taille, coiffé comme l'était alors un valet de pied, et dont une grosse redingote grise cachait mal l'habit de livrée. Madame Grainvel était là qui riait de mes évolutions. Il lui remet une lettre; à mesure qu'elle la lit, ses yeux s'enflamment de colère. Je ne perds pas un de ses mouvements; je ne sais quoi m'avertissait que cette seconde lettre devait m'être fatale.

» — Qu'avez-vous? lui demandai-je avec anxiété.

» — Rien, rien, reprit-elle d'une voix étouffée. Puis, se parlant à elle même :

» — Une pension de six cents francs!... récompenser ainsi cinq années de soins, de réclusion dans ce vieux château...; payer ainsi une discrétion à toute épreuve..., c'est une indignité! profiter de la mort de cette pauvre femme pour m'ôter ma place! Ah! cela ne se passera pas comme cela. Suis-moi,

ajouta-t-elle en marchant à pas précipités, sans s'occuper de ce que je pouvais penser des mots, des injures que le dépit lui arrachait. J'obéirai, certainement, continua-t-elle, je n'irai pas garder son *bâtard* de force... ; mais on saura tout, ou, morbleu! on payera mon silence... Je me doutais bien qu'ils étaient brouillés... C'est un méchant homme... Il l'aura fait mourir de chagrin... Il ne se soucie pas que rien rappelle... oui... mais l'on ne se débarrasse pas de moi comme d'un enfant... Ah! six cents livres de pension! ne voilà-t-il pas une belle retraite... Être aussi ladre avec tant de fortune!...

» Puis, se tournant vers moi :

» — Cela ne t'en promet guère, mon pauvre garçon... Va, tu feras bien d'apprendre à gagner ta vie, si tu ne veux pas mourir de faim.

» J'étais si étonné de tout ce que j'entendais, que je n'avais pas la force de questionner madame Grainvel sur la cause de sa colère; c'était la première fois qu'elle me tutoyait; je voyais trop bien que cette familiarité venait d'un sentiment de dédain et non d'affection. Le mot de bâtard, ce mot que je n'avais encore rencontré que dans mon *Abrégé de l'Histoire de France*, m'avait fait rougir comme une insulte; il était impossible que ce ne fût pas un nom humiliant, à en juger par la manière dont l'articulait madame Grainvel. Mais cette première atteinte à ma fierté naissante, loin de l'abattre, en fit le roi des sentiments de mon âme; sa puissance, exercée au milieu des mépris du monde, des humiliations attachées à la misère, a résisté à tout, même à l'amour.

» — Ôte ton habit, mets ta veste du matin, dit madame Grainvel, en me conduisant dans ma chambre; ton paquet sera bientôt fait, et puisque c'est ce grand animal de Champagne qui doit te conduire, je le lui remettrai.

» — Ah! mon Dieu! m'écriai-je, où donc vais-je aller?

» — Ma foi, je n'en sais rien, reprit-elle ; mais comme il faut toujours être tenu convenablement, donne-moi ton chapeau. Alors, ouvrant une armoire qui renfermait les bonnets montés de madame Grainvel, elle en sortit une vieille guimpe de crêpe noir qu'elle tourna sur la calotte de mon

petit chapeau relevé de côté par une ganse, puis elle le remit sur ma tête, en disant :

» — Tu lui dois bien de porter son deuil.

» Comme j'ouvrais la bouche pour lui demander la raison de ce crêpe noir :

» — Allons, point de questions, mon ami, il faut bien se soumettre; que la volonté de Dieu soit faite; sois tranquille, il prendra pitié de toi.

» Rien n'était moins tranquillisant que cette assurance.

» — Dis-moi adieu, ajouta-t-elle en m'embrassant d'un air attendri, moi qui avais cru mon sort assuré près de lui!... qui le croyais adoré de son père! destiné à faire la fortune de ceux qui l'auraient soigné quand il était petit! Que j'étais dupe! j'avais trop bon cœur... Adieu... mon pauvre Séverin... adieu...

» — Vous ne me suivez donc pas? demandai-je, le cœur gros de larmes.

» — Te suivre? consacrer mon temps, ma vie à ton éducation dans je ne sais quel village, et cela pour six cents livres de pension! ah! non vraiment, mes services valent mieux que cela; d'ailleurs, je ne les ai jamais donnés qu'à des gens de condition... Madame Grainvel ne sert pas tout le monde; et puisque l'on ne devait faire de toi qu'un pauvre diable, on aurait pu me laisser où j'étais. Mais je vais partir à l'instant pour Paris, et là nous verrons si l'on se moquera de moi impunément!...

» Cette naïveté d'égoïsme si franchement exprimée sécha mes yeux comme par enchantement. Pleurer de regret pour une personne qui ne m'en témoignait pas davantage me semblait une lâcheté. Je demandai à voir mon précepteur; on me répondit qu'il n'était pas au château; je voulais attendre son retour; Champagne s'y opposa, en répétant qu'il avait l'ordre de m'emmener une heure après son arrivée au château.

» Quand je vis que mes prières ne gagneraient rien sur la résolution de ce grand valet, je remontai dans ma chambre, et je demandai d'un ton d'autorité à madame Grainvel la montre que je lui avais confiée pour la serrer.

» — C'est juste, dit-elle en sortant la montre d'une petite boîte qui contenait sa croix d'or et ses boucles d'oreilles; mais on te la volera, mon ami.

» — N'importe, je la veux! criai-je avec force.

» En ce moment le frère bénédictin entra; madame Grainvel, qui désirait fort garder la montre, sous prétexte de me la conserver, lui fit part de son embarras. Le bon moine, qui me portait un vif intérêt, et qui savait peut-être de quel prix ce bijou devait être pour moi, réfléchit un instant, puis, détachant de dessous sa robe de moine une amulette en soie brodée d'or, de la forme d'un petit sachet, il dit à madame Grainvel d'en découdre la doublure, afin d'introduire dedans la montre recouverte de coton. Sur un côté de ce reliquaire étaient représentés, en broderie, les rayons d'or du saint-sacrement, et sur l'autre une croix de Jésus. Quand la montre fut ainsi cachée, le moine suspendit l'amulette à mon cou, en dessous de ma chemise, en disant :

» — Si l'on tentait de vous ôter cet *ex-voto*, mon ami, dites qu'il vous est ordonné, au nom de votre salut, par le frère Saint-Étienne, de ne le pas quitter.

V

La Ferme.

» Une carriole d'osier attelée à un gros cheval poussif, et conduite par un paysan, m'attendait dans la cour; M. Champagne me fit signe d'y monter; je n'eus pas l'air de le voir; et me retournant vers le frère Étienne, je pris sa main, je la serrai vivement sans dire adieu, car je sentais qu'à ce mot je fondrais en larmes, et je voulais dès lors montrer le courage d'un homme. Impatienté de tant de retard, Champagne me prend par le bras et veut me faire monter de force dans la voiture; je me dégage et lui défends de me toucher. Ma fierté, mon ton impérieux l'intimident; il s'éloigne; et après avoir remercié encore une fois le frère Étienne, je m'élance

dans la carriole comme je me serais jeté à l'eau, sans savoir à quelle planche j'allais m'accrocher pour sauver ma vie.

» De semblables épreuves mûrissent l'esprit d'un enfant. Tant que mon existence avait été douce, il ne m'était pas venu une seule inquiétude sur mon avenir. La curiosité de savoir si madame Grainvel ne m'avait pas trompé sur la prétendue mort de mes parents m'agitait bien quelquefois, mais j'étais élevé avec tant de soins; je devais être bien aimé; je le serais toujours de mes protecteurs; j'étais si décidé à leur faire honneur! hélas! que de tristes réflexions devaient remplacer celles-là! La mort venait de m'enlever ma protectrice... ma mère, peut-être; j'ignorais à qui j'allais échoir; tout me faisait pressentir que mon sort ne serait plus le même; que de motifs pour craindre et m'affliger!...

» Il faisait nuit depuis deux heures au moins lorsque la carriole s'arrêta à la porte d'une ferme dont un énorme bouledogue défendait l'entrée. Champagne descendit seul en disant qu'il allait prévenir le fermier de mon arrivée; un moment après un gros homme court et d'une figure qui voulait paraître joyeuse vint m'aider à descendre de voiture, puis, s'emparant de mon paquet, il me dit de le suivre.

» Nous entrâmes dans une salle basse tout enfumée, éclairée par une chandelle, et dont le buffet noir, orné d'assiettes et de plats d'étain, était le plus beau meuble; à cet aspect mon cœur se serra, mais ce fut bien pis encore lorsque l'on me laissa seul dans une autre grande chambre non tapissée, meublée d'un bois de lit vermoulu, d'un coucher à l'avenant, d'une table, de quelques chaises de paille et n'ayant pour tout ornement de luxe qu'une vieille gravure encadrée de noir, représentant la Vierge et l'enfant Jésus. Cette gravure, faite d'après le tableau du Corrège, *la madone Della Scodella*, donnait une faible idée de la grâce de l'original de ce tableau regardé comme divin par Vasari. Mais le charme répandu sur le visage céleste de la Vierge se faisait sentir en dépit de quelques ombres trop fortes, et cette image de la maternite sublime, sans cesse offerte aux yeux d'un orphelin, devait décider de son culte.

» — Allons, allons, il faut se coucher tout de suite, l'enfant, dit Catherine la grosse servante, qu'on avait réveillée pour me conduire dans mon galetas ; v'la un bon lit, j'men vante, vous dormirez là comme un charme. Quel âge a-t-il tien, ce gars-là?

» Et comme je ne répondis pas, elle ajouta :

» — Tiens, il est fier? eh bien, chacun son quant à soi, j'vas me déshabiller, je reviendrai prendre la chandelle quand vous serez couché... mon petit... ne dirait-on pas que c'est un prince... un dauphin?...

» Et elle s'en fut en grommelant dans sa chambre qui était à côté de la mienne.

» Me voir livré à des soins si grossiers après avoir été gâté par madame Grainvel, quel changement! et combien il m'en présageait de plus cruels encore!

» Le domestique qui m'avait conduit à la ferme était reparti de grand matin, et je me trouvai le lendemain au milieu d'inconnus qui me regardaient tous avec une curiosité maligne, insupportable.

» — Tiens, v'là donc ton petit pensionnaire, dit un fermier des environs au père Guéroux, qui était venu me prendre dans ma chambre pour me mener déjeuner dans la salle où sa femme et ses enfants étaient réunis.

» — Oui, répondit-il, c'est le petit Séverin; un gentil garçon, n'est-ce pas? il est presqu'aussi bien bâti que notre Mathieu. Allons, lève-toi donc, Mathieu, pour voir qu'est-ce qu'est le plus grand de vous deux.

» Et voilà Mathieu qui se lève lourdement, qui met son sabot crotté sur mon soulier pour mieux se rapprocher de moi et qui se trouve avoir naturellement un pouce de plus que moi, par la raison qu'il était mon aîné de deux ans. Madame Guéroux vient à moi, me fait mille cajoleries auxquelles je réponds très-froidement, car elles avaient quelque chose de faux, d'affecté, qui me repoussait ; elle croyait me charmer en m'offrant deux bâtons de vieux sucre d'orge et un biscuit séché dans ses armoires ; mais ces friandises ne me tentèrent pas, je les partageai entre Mathieu et sa petite sœur Fran-

çoise, ce qui me valut les plus grands éloges sur ma générosité et les bonnes grâces de toute la famille.

» Cependant j'avais faim, et je mangeai sans nulle répugnance la soupe aux choux et le morceau de fromage blanc qui faisaient les frais du repas.

» — Faut amuser ce petit, dit madame Guéroux. Mathieu, mène-le voir notre troupeau qui est parqué dans la pièce des Aulnettes, il jouera avec les agneaux.

» Et le petit s'amusa, en effet, du troupeau, des agneaux, du gros chien et même des contes du berger, qui racontait des ruses de loups à faire envie aux écoliers les plus madrés; mais après avoir joué avec le chien, les agneaux et les petits garçons de la ferme, la tristesse me revint : je résolus de savoir à quoi m'en tenir sur ce qu'on voulait faire de moi, et voyant le père Guéroux diriger une charrue à quelque distance de la ferme, je courus droit à lui et sans préambule je lui demandai si je devais rester longtemps chez lui.

» — Ma foi, je n'en sais rien, mon garçon, répondit-il. M. Champagne, que tu connais bien, m'a proposé de te prendre en pension à la ferme pour t'apprendre un peu le métier et te mettre en état de gagner un jour ta vie, là grandement, dans la plus belle condition, car vois-tu, laboureur-fermier c'est le premier des états, mon ami, c'est nous qui donnons du pain à tout le monde, aussi faut voir comme notre banc est placé à la paroisse...

» — Maïs madame Grainvel, M. Frossard, le frère Saint-Étienne, m'écriai-je, ne viendront-ils pas ici? est-ce que je ne les verrai plus?

» — Ils viendront si cela leur fait plaisir, la ferme est ouverte à tout venant, et même le vendredi on y fait l'aumône à tous les pauvres, mais je ne connais pas ces gens-là, v'là je crois bien la première fois que j'en entends parler.

» — Ah! mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je.

» Et des sanglots me suffoquèrent.

» Je m'enfuis à la ferme, et montant précipitamment l'escalier à moitié rompu qui conduisait à ma chambre, je m'assis sur mon lit, là, je versai un torrent de larmes. Pour la pre-

mière fois l'idée de l'abandon frappait mon esprit et me glaçait d'effroi. Je demandais à Dieu ce que j'avais fait pour être ainsi puni; puis je blasphémais contre ceux qui avaient pris soin de moi jusqu'alors, et qui me délaissaient si cruellement aujourd'hui : après la colère contre eux, vint la pitié pour moi-même et le besoin d'implorer le secours du ciel, besoin qui se fait sentir dans la souffrance à l'enfant comme à l'homme. Je me jetai à genoux devant cette image de la Vierge qui était près de mon lit :

» — Toi qui es la mère du bon Dieu, dis-je en joignant les mains, tu dois avoir pitié des enfants malheureux! ne m'abandonne pas aussi, oh! je t'en prie, protége le pauvre Séverin.

» C'était sans doute un prestige, mais il me sembla que cette vierge me souriait, je crus voir son regard s'animer, me plaindre, m'exhorter au courage, et dès lors les traits si purs de ce visage divin se gravèrent dans mon imagination à tel point, que j'en parais toutes les figures de vierges qui décoraient l'église du village ou les stations de nos routes. A peine les avais-je contemplées, que ces images grossières, enluminées de couleurs fausses, se convertissaient aussitôt en traits harmonieux dont l'expression surnaturelle m'offrait tout le charme de la vierge du Corrège. C'était comme un avertissement du ciel qui me promettait le prix de toutes mes peines le jour où je rencontrerais sur terre cette image céleste.

VI

L'abandon.

» Trois ans se passèrent sans que j'eusse aucun sujet de me plaindre des gens auxquels j'étais confié; ils avaient même grand soin de moi dès que j'étais un peu malade, et je ne me doutais pas que ce touchant intérêt pour ma vie n'était que le désir de conserver la moitié et plus de la pension qu'ils recevaient pour moi; j'étais reconnaissant de ce qu'ils ne me

laissaient manquer d'aucune des choses indispensables, et oubliant peu à peu les biens dont j'avais joui dans mon enfance, j'étais presque heureux.

» Il y a dans la vie de la campagne un bien-être réel qui rend apathique. Je n'aurais sans doute jamais pensé à devenir autre qu'un bon cultivateur tel que le père Guéroux, si un événement très-commun aux gens dans ma situation n'était venu changer mon existence, mon caractère et mes idées.

» Soit que las de payer une somme annuelle pour la nourriture et l'entretien d'un enfant auquel on ne s'intéressait plus, soit que cette pension confiée aux soins d'un dépositaire infidèle me fût soustraite à l'insu du donataire, elle cessa d'être payée au père Guéroux; comme il ignorait de qui elle lui venait, que M. Champagne, unique agent de cette affaire, n'avait point laissé son adresse, le fermier ne savait près de qui réclamer. Pendant les six mois d'incertitude où il supposa plusieurs motifs qui pouvaient naturellement retarder le paiement du semestre, je fus traité assez convenablement; mais lorsque la terreur de me voir à sa charge s'empara du père Guéroux, il me traîta si durement, que je fus obligé de lui demander la cause de ce changement à mon égard.

» — Je ne t'en aime pas moins, mon pauvre Séverin, dit-il, ce n'est pas ta faute vraiment, et je n'en veux qu'à ce gredin de Champagne qui est venu nous enjôler avec ses belles paroles, nous faire accroire que tu étais le fils d'un grand seigneur, qui nous donnerait de l'or à poignée quand il pourrait te reprendre avec lui; que tu serais un richard et que tu aurais bien de quoi nous récompenser de nos peines; ce n'est pas pour me vanter, cependant je t'en ai montré autant qu'il en faut pour devenir un des meilleurs cultivateurs de la Beauce; tu peux te présenter partout, mais le malheur est que t'as encore des habitudes de monsieur qui ne vont pas avec le métier, vois-tu bien, et il faut mettre cela de côté, mon garçon; ton latin et tes comédies de ce M. Racine, que tu lis pendant que je laboure, ne t'aideront pas à semer le champ du bourgeois : il faut travailler maintenant pour gagner ta vie, n'y a plus à dire.

» Le père Guéroux me voyant pâlir à ce discours ne se sentit pas la force de continuer sur le même ton.

» — Au reste, il ne faut pas prendre si mal la chose, ajouta-t-il avec l'accent de la pitié, avec du courage et des bras on se tire de tout; la Providence est grande. Va trouver la mère Guéroux, elle t'expliquera cela, elle sait mieux que moi les affaires de ménage, et si elle peut en rognant un petit brin la part des autres t'en donner une, eh bien, je n'y regarderai pas; mais va donc...

» Accablé de ce dernier coup du sort, je ne me sentais pas la force d'aller implorer la générosité de madame Guéroux, pourtant il fallut obéir et débarrasser son mari de ma présence, car la crainte de céder à la pitié que je lui inspirais lui rendait ma vue insupportable.

» Je regagnai la ferme à pas lents, méditant tous les projets insensés que le désespoir peut faire naître dans une jeune tête. Blasphémant contre le ciel qui me refusait ce qu'il accorde au plus misérable des enfants, une famille, et formant la résolution d'aller plutôt mendier mon pain, que de prendre celui des enfants de Guéroux... Cette idée qui révoltait ma fierté me fit fondre en larmes, je me détournai du chemin pour me donner le temps de surmonter mon émotion... car je ne voulais pas me montrer à la mère Guéroux dans cet état de désespoir; elle aurait pu me soupçonner de vouloir l'attendrir... j'en aurais eu honte.

» J'allai me cacher derrière un gros noyer au milieu des champs; Françoise, qui revenait à la ferme chargée d'un tablier rempli d'herbes pour ses vaches, m'aperçoit essuyant mes yeux, elle jette sa charge d'herbe à terre et court vers moi :

» — Tu pleures, Séverin, dit-elle en me prenant la main, est-ce que mon père t'aurait battu? Ah! mon Dieu! dis-moi donc ce que tu as? tiens v'là que j'en pleure aussi sans savoir pourquoi tant seulement.

» — Ma bonne Françoise... ce n'est rien, répondis-je en sanglottant... c'est qu'il faut... que je quitte la ferme... on ne paie plus ma pension... et il n'est pas juste que ta mère...

» — Toi nous quitter! s'écrie Françoise, d'un accent qui retentit à mon cœur. Non, cela ne se peut pas; n'es-tu pas l'ami, le camarade de mon frère? N'est-ce pas toi qui m'apprends à lire et à écrire? qui aides mon père à faire ses comptes... Non, tu nous es trop utile vraiment, et nous ne te permettrons pas de nous quitter comme ça.

» — Il le faut, ma chère Françoise; je ne veux pas être à charge à tes parents... Je trouverai bien à gagner ma vie en travaillant en journée... ton père me recommandera au curé de S..., c'est un brave homme, il est charitable, il me fera donner de l'ouvrage, et je viendrai te voir le dimanche.

» — Toi faire un travail si dur! rester toute une moisson à griller au soleil... tomber mort de fatigue par la grande chaleur, comme nous en voyons si souvent pendant l'août?... toi qui es habitué à passer la matinée dans une chambre, à ne sortir qu'à la fraîche, à ne nous aider que pour ton plaisir?... qu'est-ce que tu deviendras, bon Dieu! Non, tu ne t'en iras pas. Je vais parler à ma mère; Mathieu lui parlera aussi... tu resteras avec nous, te dis-je... tu resteras, sinon ta pauvre Françoise aurait trop de chagrin.

» En disant cela, elle m'embrasse fraternellement, et court vers la porte de la ferme où sa mère l'attend pour préparer le dîner de la famille. Peu de temps après, je la vois revenir la joie dans les yeux.

» — Viens, dit-elle, viens remercier notre mère.

» Et la voilà qui m'entraîne vers la maison. J'entre avec elle dans la salle basse où sa mère mettait le couvert.

» — Qu'est-ce que cette lubie, dit la mère Guéroux, de prendre sa volée au premier mot, sur une observation bien juste au fond, car ceux qui travaillent pour nourrir leurs enfants n'ont pas de quoi se charger de ceux des autres; mais il faut bien s'entr'aider dans ce monde, et ne pas jeter ainsi le manche après la coignée. V'là bientôt dix mois que tu nous restes gratis, c'est vrai, et tout annonce que nous te garderons au même prix. C'est bon marché, vraiment, mais tu es grand, fort, dans l'âge de travailler, et tu pourras faire comme nous. Le père Guéroux n'en avait pas plus que toi quand il me re-

cherchait en mariage, eh bien, il a pioché, et le bon blé est venu ; il peut t'en arriver de même. Et puis qui sait? ceux qui te plantent là comme un oignon se raviseront peut-être.

» Il était clair que cette dernière idée était la seule qui déterminait la mère Guéroux en ma faveur, car l'amour maternel et personnel de la fermière lui faisait regarder comme un vol fait à sa famille le peu qu'elle m'aurait donné. Françoise, avec cette finesse de cœur si précoce chez les femmes, sentit la nécessité d'affermir cet espoir dans l'esprit de sa mère.

» — Allons ne pleure plus, me dit-elle, j'ai dans la pensée que tu recevras bientôt de bonnes nouvelles. J'ai fait un rêve l'autre nuit, que le vieux berger m'a expliqué, et il m'a prédit que je verrais bientôt une belle voiture s'arrêter à la porte de la ferme, qu'il en sortirait un beau monsieur tout brodé d'or qui ferait notre fortune à tous.

» — Quelle bêtise! dit la mère Guéroux, d'un air qui voulait être incrédule; tu crois à ces contes-là, toi?

» — Eh! vous y croyez bien, vous, not'mère. Est-ce que vous ne me disiez pas il y a quelques jours : Faut que je consulte le vieux Jérôme sur ces feux follets que je voyons depuis plusieurs soirs du côté de la grande mare.

» — Ah! oui; mais c'était par plaisanterie.

» — Tout de même, ces plaisanteries-là font bien du profit au vieux Jérôme ; son sac est toujours plein de gros sous que les jeunes filles du village lui donnent pour savoir leur bonne aventure, et depuis qu'il a prédit la mort de Marceline, celle qui devait épouser le fils de Richomme le couvreur, quand ce pauvre garçon s'est laissé tomber du haut de not' clocher, chacun veut savoir quand il mourra ou bien si quelque bonheur est près de lui arriver, et c'est à qui vantera les choses vraies que dit le vieux berger.

» Et moi aussi je consulterai le vieux berger, pensai-je, tandis que Françoise racontait ses prédictions surprenantes. Et le lendemain à la pointe du jour, j'étais dans la cabane roulante de l'oracle. Assis sur sa paillasse, lui livrant la paume de ma main, et écoutant avec avidité tout ce que les signes de cette main dévoilaient sur ma destinée.

VII

L'Oracle des Champs.

» Où règne le mystère se trouve la crédulité. Je ne comprenais rien à ma naissance, aux événements qui l'avaient suivie ; les situations romanesques doivent nécessairement porter aux superstitions, l'impossibilité d'expliquer son sort rend avide de le connaître, et je fus frappé des paroles du vieux Jérôme, comme Agamemnon de celles de Calchas.

» Il commença par me donner comme certain toutes les conjectures faites sur moi dans notre petit canton depuis mon arrivée nocturne à la ferme : j'étais le fils d'un grand seigneur, peut être même du roi; car on savait qu'il y en avait plus d'un élevés en cachette et confiés, par un valet de la cour, à des paysans riches. Mes parents s'étaient brouillés et se vengeaient l'un de l'autre en me délaissant, car la preuve vivante d'un péché de jeunesse, disait le sentencieux berger, est comme un remords aux yeux du pécheur qui a vieilli, il ne cherche qu'à s'en débarrasser ; mais c'est égal, la vertu doit triompher et voilà une ligne qui *récompense* la mauvaise, ajouta-t-il en regardant l'effet que produisaient sur moi ces mots d'espérance.

» — Vrai, dis-je en soupirant, vous croyez... je ne serai donc pas toujours malheureux?

» — Ah ! vous aurez, mon petit, de vilains moments à passer, c'est écrit ; mais vous ferez quelque bonne rencontre... et vous assisterez à de grandes fêtes, où il se passera de grandes choses... vous ne serez jamais marié... et pourtant... ah! ah!... mais vous reviendrez l'an prochain pour que je vous dise ça, ne faut pas tout apprendre en un jour. Quel animal préférez-vous?

» — Le chien.

» — Vous serez attaché, mon garçon : gare à vous, car les filles de nos villages sont diablement déleurées !

» — La milice vous fait-elle peur?

» — Non.

» — Eh bien, vous ferez la guerre. Attendez, v'là queuque chose que je n'avais pas aperçu, c'est comme qui dirait une grande surprise... qui vous causera ben de la joie ou ben de la peine, je ne saurais pas trop vous le dire. Vous ferez un héritage.

» — Un héritage! répétai-je, comment se pourrait-il? je n'ai pas de parents?

» — Bah! reprit-il, le bon Dieu vous en enverra peut-être! Vous ne serez pas toujours à la ferme, continua-t-il, vous irez dans une grande ville, comme qui dirait Paris, et là, il vous arrivera une aventure qui vous mettra la tête à l'envers. Vous aurez du tourment, mais il y a aussi de bons jours dans ces petites lignes qui traversent la grande. Ne jouez jamais à la loterie, vous n'y gagneriez pas.

» Cet horoscope allait à tout le monde et il fallait mon inexpérience pour le croire particulièrement appliqué à moi, mais les premiers mots de Jérôme sur ma situation, que je supposais lui être inconnue, lui acquirent tellement ma confiance, que je ne doutai pas de ses prédictions pour l'avenir.

» Dès lors, agissant comme tous les esprits jeunes et faibles, je ne pensai plus qu'à réaliser les prédictions du vieux berger.

» Elles étaient assez vagues pour me permettre de les interpréter à ma guise et même de les adapter à tous les événements de ma vie.

» D'abord le projet de quitter la ferme me préoccupa vivement, mais je n'avais que peu de moyens d'existence, et mon travail, sans protection, m'était presque inutile. Qui voudrait employer un vagabond sans aveu, sans nul papier qui pût le recommander? Il fallait donc se résigner à rester à la charité de la famille Guéroux; mais quelle charité! Je faisais à moi seul plus d'ouvrage que les deux garçons de ferme, et lorsque je revenais des champs preque mort de fatigue pour m'asseoir à sa table, la mère Guéroux trouvait toujours moyen de me

reprocher, par quelques mots détournés, le pain qu'elle me donnait. Chacun de ses mots, il est vrai, me valait un serrement de main de Françoise, une preuve d'intérêt de Mathieu, et l'amitié des enfants me faisait supporter la mauvaise humeur de leurs parents.

» Cependant mon cœur se remplissait de sentiments amers, l'idée d'un abandon si complet, si coupable, m'inspirait une misanthropie profonde, toute autre présence que celle de Mathieu ou de sa sœur m'était insupportable. Loin de me mêler aux plaisirs des jeunes paysans de mon âge, je m'éloignais de la danse les jours de fêtes, j'emportais un volume de mon vieux Plutarque, je m'enfonçais dans le bois de S... et là, quand je me croyais bien caché, je me mettais à lire et je cherchais dans les malheurs des grands hommes de l'antiquité, dans leur constance à les braver, le courage dont j'avais besoin pour supporter les miens.

» Après m'avoir longtemps cherché, Françoise me découvrit un soir d'été dans la clairière où je m'étais réfugié; elle me gronda de l'inquiéter ainsi.

» — Voici plus d'une heure que je vous cherche, dit-elle, il est venu du beau monde à la danse, il y avait un jeune monsieur qui a donné des gâteaux et des rubans à toutes les filles du village; je vous avais gardé ma part de gâteaux, mais vous vous enfuyez dans le bois comme un loup, on dirait que notre vue vous fait mal; vous vous casseriez plutôt la jambe que de me faire danser, et pourtant les bourgeois de environs ne sont pas si fiers que vous, ils se disputent quelquefois à qui m'invitera. J'ai du guignon, ajouta-t-elle en pleurant, je vous aime mieux qu'eux tous, et vous ne prenez tant seulement pas garde à moi.

» Françoise avait, ainsi que moi, seize ans, lorsqu'elle me tenait un semblable langage, et rien n'était plus dangereux. Je la serrai sur mon cœur, en lui jurant que ma reconnaissance égalait ses bons sentiments pour moi. En ce moment la voix de sa mère se fit entendre; elle appelait Françoise.

» — Reste là, dit Françoise, en voyant que je me disposais à la suivre, il ne faut pas que ma mère te voie avec moi; elle

m'a déjà reproché de ne penser qu'à toi, de ne pas manger quand tu es triste, de n'avoir que le nom de Séverin à la bouche; elle me gronderait bien davantage vraiment si elle savait que je suis venue te chercher ici.

» Sans réfléchir à l'aveu qu'elle venait de me faire, Françoise courut du côté où on l'appelait, et me laissa dans un trouble tout nouveau pour moi.

» Dans le petit nombre de livres joints au paquet qui avait été porté pour moi à la ferme, se trouvait le *Télémaque* de Fénelon. Les amours d'Eucharis avaient de bonne heure éveillé mon imagination; mais je croyais qu'il fallait être nymphe ou déesse pour inspirer de l'amour, et je n'aurais jamais soupçonné que l'aveu naïf d'une simple villageoise pût m'agiter si vivement. Le fait est que ma pensée était calme, et que mes sens émus me plongeaient seuls dans une espèce de rêverie qui tenait de l'ivresse.

» Dès ce jour, Françoise m'apparut toute autre que je ne l'avais vue jusqu'alors. Notre ton familier, nos manières fraternelles cessèrent subitement, et presque à notre insu. La confiance, le courage, me revinrent; je pouvais être aimé! Quel trésor de consolations dans cette idée! Mais à côté de cette pensée noble et douce, il m'en venait une indigne, féroce, dont je sens le besoin de m'accuser, malgré les mavais traitements qui pouvaient la rendre pardonnable. L'amour de Françoise m'offrait un recours contre les humiliations dont sa mère m'abreuvait; et sans vouloir user du droit de représailles, j'étais fier de la savoir dans ma dépendance; car j'avais la puissance d'affliger ce qu'elle aimait le plus, sa fille.

» Moi, pauvre abandonné, privé de ce que le droit civil accorde aux plus misérables, en dehors de toute société, sans extrait de baptême qui attestât mon nom, mon âge, ma religion, je devenais *quelqu'un;* mes actions n'étaient plus indifférentes, ma voix ne criait plus dans le désert, elle retentissait dans un cœur tout à moi; j'avais un empire, un monde; l'esclave était devenu roi, et cette résurrection, cet avénement subit était l'œuvre de l'amour.

VIII

Le Curé.

» Françoise savait mentir, mais ne savait pas tromper; elle répondait bien à sa mère qu'elle ne m'avait pas vu de la matinée, quand elle venait de passer une heure à coudre dans le champ où je sarclais ; mais elle ne pouvait s'empêcher de rougir en prononçant mon nom, ni de pleurer lorsque son père ou sa mère parlaient de me renvoyer de la ferme. Il n'en fallait pas tant pour éclairer la mère Guéroux sur l'amour de sa fille.

» Un dimanche après vêpres, pendant que je regardais jouer à la boule le long du cimetière, le curé de S... vint à passer et me fit signe de le suivre. J'obéis; puis m'arrêtant à la porte du presbytère, il me fait de nouveau signe d'entrer, en disant:

» — J'ai à vous parler, mon enfant.

» Alors il me fait asseoir dans une petite salle, va remettre sa canne et son chapeau à sa gouvernante, et lui recommande de ne laisser entrer personne. Ce préambule m'inquiète, mon cœur bat vivement. Le curé aurait-il quelques communications à me faire sur ma famille? s'était-il passé quelque événement qui dut améliorer mon sort? Hélas! ce sort était si misérable, que je ne supposais pas qu'il pût devenir plus malheureux encore.

» — Vous êtes un bon garçon, Séverin, dit le curé d'un ton affectueux; je sais de vous plusieurs traits, qui prouvent que vous méritez la protection de vos maîtres. Vous n'étiez pas né pour le dur métier que vous faites, et j'estime votre courage à remplir la tache que le ciel vous impose; croyez qu'il vous en récompensera, mon ami, Dieu n'est-il pas notre père à tous? Mais pour s'attirer ses bienfaits, il faut fuir les piéges de l'enfer; il faut se défier de sa propre faiblesse, écouter les conseils de la raison, et s'en remettre à l'expérience de ceux que la Providence charge de vous éclairer.

» Où veut-il en venir, pensai-je? Alors il me vint à l'idée que, pour mieux se débarrasser de moi, on avait chargé ce bon curé de m'engager à prendre la soutane.

» Si vous saviez, continua-t-il en prenant un ton de prêche, dans quel abîme de malheurs, de remords, vous tomberiez, si vous pouviez récompenser par une infâme action l'hospitalité qui vous est donnée?

» — Quelle action? m'écriai-je avec effroi.

» — La plus lâche de toutes, reprit-il, un abus de confiance, une trahison envers vos bienfaiteurs...

» — Une trahison! j'en suis incapable; un bienfaiteur, je n'en connais pas, répondis-je avec indignation?

» — Comment donc appeler celui qui vous recueille? Vous n'êtes plus son pensionnaire, vous le savez; c'est le pain de ses enfants qu'il vous donne, et pour prix de sa charité, vous porteriez le trouble dans sa famille, vous chercheriez à vous faire aimer de sa fille, à la détourner de ses devoirs envers son père; car vous pensez bien que le gros fermier Guéroux a d'autres projets d'établissement pour Françoise, qu'elle est destinée à être la femme de quelque riche cultivateur, et non pas celle d'un enfant de votre âge, qui n'a ni parents ni fortune?

» — Moi, porter le trouble dans une famille, m'écriai-je? moi, pauvre abandonné, que chacun croit pouvoir humilier impunément! Ah! monsieur le curé, vous aussi, vous à qui j'allais demander du secours, vous m'accablez...

» — Non, mon enfant, je ne veux pas ajouter à ton malheur, il est déjà assez cruel; s'être cru, pendant plus de dix ans, élevé, chéri par un père ou une mère, puis se voir tout à coup livré à la commisération du prochain, renoncer à une éducation soignée pour se consacrer à des travaux pénibles, c'est une grande épreuve; mais Dieu est là pour te donner le courage d'y résister. Tu as du cœur, tu trouveras toujours à gagner ta vie.

» — Donnez-moi un certificat qui atteste que je ne suis pas un vagabond, un voleur, et je quitte à l'instant même la ferme du père Guéroux.

» — Cela serait mal agir, mon ami, et ton départ m'attirerait les reproches de Guéroux, qui passerait pour t'avoir mis à la porte; il faut patienter jusqu'au moment où je te trouverai quelque bonne condition. Tu sais un peu de latin?...

» — Oui, monsieur le curé, et je commençais à expliquer ce Tacite... dis-je en montrant un petit livre qui ne me quittait pas.

» — Oui, reprit-il, on dit que tu aimes à lire... à écrire, que tu pourrais réciter par cœur la sainte Bible... Si tu voulais, peut-être me serait-il facile...

» — Merci, monsieur le curé, je n'ai pas la vocation, répondis-je en devinant sa pensée; j'ai là dans le cœur trop d'amertume, de ressentiment, pour prêcher la miséricorde; je ferais un mauvais prêtre, je serai un bon soldat.

» — Il ne faut rien précipiter, te dis-je, j'ai voulu simplement t'avertir du danger; mais tu es un honnête garçon, et je suis sûr que tu te conduiras désormais avec Françoise de manière à rassurer sa mère; tu es trop fier pour te rendre coupable envers elle. J'en suis certain, écoute mes avis, et reviens me voir dimanche prochain pendant la danse, je te dirai ce que j'aurai décidé pour toi.

» Après cet entretien, je m'éloignai du jeu et de la danse pour aller gagner le sentier qui conduisait à la ferme. Françoise, que mon absence inquiétait déjà, courut vers moi en disant d'un ton de reproche:

» — Tu ne veux donc pas danser ce soir?

» — Non, répondis-je avec embarras, je me suis blessé le pied et je vais me coucher. Puis, sans réfléchir à ce que je disais, je me mis à marcher à grands pas, pour échapper plus vite à la sollicitude de Françoise.

» J'employai ma nuit à chercher un moyen d'obéir au curé sans affliger Françoise, et quitter la ferme sans passer pour un ingrat. Le jour vint, et je n'avais rien résolu, sinon qu'il me fallait éviter, le plus possible, de rencontrer Françoise.

» Jérôme était malade depuis quelques jours: mais il s'obstinait à vouloir conduire son troupeau comme à l'ordinaire, et à rester la nuit à sa cabane. Le père Guéroux m'avait chargé

de le surveiller, et de le remplacer même au besoin. J'allai le trouver au bout de la plaine, où il avait établi son parc. Le pauvre homme était couché, il souffrait de la fièvre, et ses chiens seuls faisaient le service. Il bénit mon arrivée, car il s'inquiétait vivement du sort de ses moutons. Qnant il m'eut armé de sa houlette, et qu'il eut commandé à ses chiens de m'obéir, comme l'aurait pu faire un général d'armée à l'arrivée d'un nouveau colonel, il prit son ton d'oracle pour me dire :

» — Garçon, tu as du chagrin, on ne me trompe pas, moi; dis-moi ce qui te tracasse, car aussi bien je le saurai tout de même.

» Alors, sans lui tout avouer, je lui parlai de la nécessité de quitter le pays pour n'être plus à charge à Guéroux, et de l'envie que j'avais de m'engager.

» — Bel état, reprit Jérôme, pour vivre de pain sec et mourir jeune. J'en ai un bien meilleur vraiment à t'offrir ; pas de marches forcées, pas de coups de fusil, du repos et de l'argent.

» — Et quel est donc ce bon métier, repris-je.

» — Le mien, pardieu.

» — Quoi ! l'état de berger ?

» — Ah ! ben oui, l'état de berger ! il n'y a que de l'eau à boire à ce métier-là ; est-ce que je te le proposerais. C'est l'autre... fais-toi sorcier, mon garçon.

» — Sorcier ! vous voulez rire, brave Jérôme.

» — Eh ! que non, je ne ris pas ; fais-toi sorcier, encore une fois, et tu m'en diras des nouvelles. Tiens, je te crois bon enfant, tu ne me feras pas de traîtrise ; lève le coin de ce matelas, fouille au bout de ma paillasse, tu trouveras un gros sac ; donne-le-moi pour que je te montre un peu ce que le métier rapporte.

» Je tirai de la paillasse un sac plein d'écus et de pièces de monnaie. Tu vois bien cela, dit Jérôme : eh bien, j'en ai encore enterré deux fois autant dans la bergerie du père Guéroux. Il n'y a pas de jours que je ne récolte, moi ; la gelée, la grêle, rien n'y fait ; la bonne aventure va toujours.

» — Quoi ! c'est avec des prédictions que vous gagnez tant d'argent ? mais c'est qu'il faut être savant aussi.

» — Sans doute qu'il faut être savant, reprit Jérôme d'un air capable ; mais le savoir s'apprend, et je te l'apprendrai moi, tu seras mon second ; quand je t'aurai stylé, nous partagerons les profits. Je t'apprendrai à lire dans les étoiles, à reconnaître les signes d'une main, et puis, comme tu es jeune, tu iras de côté et d'autre à la chasse des nouvelles ; tu sauras qui arrive dans le pays, le nom des gens, leur âge, leur caractère, ce qui les amène, car, vois-tu, c'est encore le plus sûr. Sois tranquille, tu t'en tireras bien.

» — Prédire l'avenir quand on ne le sait pas ! mais c'est voler l'argent du monde ; père Jérome.

» — Veux-tu bien te taire, imbécile, si on t'entendait... Est-ce qu'on vole ceux qui viennent vous prier de prendre leur argent?

» — Mais je veux être pendu si je saurais que leur dire?

» — Bah! on parle d'amoureux aux jeunes filles et même aux vieilles femmes; on prédit des querelles aux garçons, un grand deuil à ceux dont les parents sont malades, une grande surprise à tous. On leur donne des numéros pour la loterie et chacun s'en va content.

» Je remerciai le père Jérôme de sa confiance, et me consultai sérieusement pour savoir si j'étais capable de remplir les fonctions de sorcier; mais je vis que je ne pourrais jamais atteindre à cette éloquence mystique qui inspire aux autres la foi dont on manque soi-même. Malgré tout ce que l'état de sorcier m'offrait de ressources, je renonçai à la survivance de Jérôme.

» — Tu t'en repentiras, dit-il d'une voix solennelle.

IX

Françoise.

» Le curé tint sa parole; il m'avait recommandé au fermier de la comtesse de T..., dont la terre située à deux lieux de

notre village dépendait de sa cure; il m'offrit de me présenter lui-même à la comtesse pour réclamer sa protection. J'acceptai avec reconnaissance, mais avec le cœur gros de larmes, car cette démarche de servitude coûtait cruellement à ma fierté.

» A la manière affable dont la comtesse de T.... me reçut, je devinai que le curé lui avait conté mon histoire; elle fit venir son intendant, lui dit de me conduire à la ferme, de m'y faire donner une bonne chambre en attendant qu'elle eût décidé avec son régisseur à quel travail on m'emploierait.

» Je demandai la permission de venir faire mes adieux au père Guéroux.

» — Oui, dit le curé, mais à lui seul. Tu ne peux le quitter sans le remercier des soins qu'il t'a donnés, de l'état que tu lui dois, car tu laboures aussi bien que lui; mais crois-moi, Séverin, ne parle qu'à Guéroux de ton départ; que personne autre ne sache où tu vas. C'est le plus prudent.

» J'obéis. De retour à la ferme, j'aperçus le père Guéroux assis sur le banc de sa porte, jetant sur un morceau de papier l'addition des bottes de foin qu'il avait rentrées dans sa journée. Je lui sautai au cou :

» — Merci, adieu, merci, lui dis-je en sanglotant.

» Puis je m'enfuis dans ma chambre, laissant au curé le soin de lui expliquer ces singuliers adieux.

» Alors j'entassai pêle-mêle dans ma cassette mes livres, mon linge, une blouse et mon habit des dimanches. Je descendis à l'heure du souper pour voir encore une fois Françoise et ses frères; mais l'oppression que j'éprouvais ne me permit pas de manger.

» — Qu'a donc Séverin ce soir, dit Mathieu, est-ce qu'il est malade?

» Françoise regarda son frère avec reconnaissance.

» — Non, c'est que je suis un peu fatigué, répondis-je. J'ai fait une longue course... mais demain...

» En prononçant ce mot *demain*, un sentiment si douloureux déchirait mon cœur que je ne pus continuer. Demain,

je devais les quitter pour toujours, m'exiler du seul asile où j'étais connu... aimé.

» Il m'aurait fallu sortir d'un palais pour aller habiter cette misérable chambre que je contemplais avec tant de regrets, que je n'aurais pas été plus triste. C'était surtout de ce portrait de la belle madone, dont je ne pouvais me séparer. Ah! si j'avais osé le demander, la mère Guéroux ne me l'aurait peut-être pas refusé, elle était si joyeuse de mon départ.

» Pendant cette nuit, j'écrivis quelques mots d'adieu et de reconnaissance à cette famille que je quittais pour ne plus lui être à charge. Je crois que ma lettre était touchante, car j'étais fort attendri.

» Dès que le jour parut, j'entourai de cordes ma cassette pour la porter à dos; mais avant de m'en charger, je voulus ouvrir ma porte avec précaution pour n'être pas entendu. Elle donnait sur un petit escalier... un cri de surprise m'échappe... C'est Françoise... elle est là assise sur la première marche de l'escalier. Elle cache sa tête dans ses mains... elle pleure.., Je la serre dans mes bras...

» — Tu le vois bien, lui dis-je... il faut que je te quitte, ou la malédiction du ciel tombera sur nous. Le prêtre l'a dit : je serais un ingrat... un monstre... un damné.

» Alors la terreur se peint dans les yeux de Françoise; elle me serre sur son cœur d'une manière convulsive, puis s'arrachant de mes bras, elle chancelle et tombe sur le seuil de ma porte.

» Je veux la secourir... mais je tremble. Un frisson brûlant parcourt mes veines; mes yeux se troublent... Je la relève, je la pose sur mon lit... je romps le lacet qui l'étouffe; elle respire... sa pâleur s'efface; elle lève péniblement ses yeux sur moi; son sourire vient me rassurer... Ce n'est plus sur elle que je tremble... un moment encore... et je deviens le plus ingrat des hommes. Cette pensée ranime mon courage... je pars... je cours comme un insensé à travers les champs, sans me rappeler le chemin que je dois suivre. J'arrive près de l'étang qui touche au village de R... Une idée me frappe tout à coup... Un pas de plus, et cette existence dont je ne

sais que faire... ces tourmens qui lassent mon courage, sont anéantis... Je vais m'élancer... ma marche chancelante, mon air égaré, attirent l'attention des bateliers assis sur la rive. Ils viennent à moi au moment où succombant à l'émotion et à la fatigue, je tombe presque inanimé. On me porte chez le curé, qui vient aussitôt, muni d'une petite fiole d'eau de mélisse dont il me fait avaler quelques gouttes. Là, après une heure de suffocation, de malaise, je me trouve en état de continuer ma route.

» Mais le bon curé ne veut pas me la laisser faire seul; il se méfie de mon désespoir. Il recommande à un des garçons de village de m'accompagner jusqu'à T...

» J'y arrive dans un état à faire pitié.

» Le régisseur de la comtesse de T... m'examina avec sévérité! Ma pâleur, mes traits défaits lui donnèrent une misérable idée de moi.

» C'est un mauvais sujet, pensa-t-il, quelque libertin de village, un petit drôle auquel il ne faut rien confier d'important. Il conduira pendant quelque temps le troupeau sur les berges, puis nous verrons ce qu'on en pourra faire.

» — Et votre paquet, me demanda-t-il?

» — Ah! mon Dieu! m'écriai-je, je l'ai oublié!

» — C'est cela, reprit-il, point de tête. Cela ne sait pas ce que cela fait de ses affaires, et cela veut se charger des affaires des autres.

» — Je retournerai chercher ma cassette... cette nuit.

» — C'est bon, l'on verra dit le régisseur. Allez trouver le garçon de ferme, Jean Simon, il vous dira ce que vous avez à faire.

» Jean Simon me proposa d'aller au cabaret, où je dépensai à le régaler le peu d'argent que le curé venait de me donner. Ma cassette m'arriva le lendemain dans la petite carriole du curé. J'éprouvai une agréable surprise en l'ouvrant. On avait ôté une partie du foin dont je m'étais servi pour achever de la remplir, et l'on avait mis en place cette gravure de la belle madone, qui était l'objet de mon culte et de mon admiration.

» A ce soin, je reconnus l'amour de Françoise, et je m'estimai de tant sacrifier.

X

Tacite et Molière.

» J'étais depuis quinze jours à la ferme de T..., lorsque j'entendis parler d'une chapelle que faisait élever le maître d'un château voisin. Il faisait ériger ce monument au bout de son avenue près de la grande route. C'était, disait-on, pour le repos de l'âme d'une femme qu'il avait séduite. Curieux de voir cette chapelle, je dirigeai mon troupeau de ce côté. C'était le moment où les ouvriers dorment après avoir frugalement dîné. Un seul travaillait encore, un tailleur de pierre. Il avait une figure ouverte, un air cordial qui m'encouragea à aller vers lui. Puis, j'avais aperçu un livre sur la pierre qu'il taillait, et j'étais curieux de savoir quel livre ce pouvait être.

» — Permettez-vous, lui dis-je en montrant le livre ? c'est que moi aussi j'aime bien à lire.

» — Toi, garçon ? répondit-il d'un air incrédule.

» — Oui, et si vous voulez bien...

» Pendant qu'il me regardait avec étonnement, j'ouvre le livre :

» — *L'Avare* de Molière! m'écriai-je, ah ! que c'est amusant ! *L'Avare*, *le Malade imaginaire,* et M. Purgon !

» — Et Diaforus, reprit l'ouvrier, et *le Tartufe* et le... Mais comment diable connais-tu tout cela ?... toi...

» — Ah ! c'est que je n'ai pas été élevé pour garder les moutons, repris-je, et qu'on se souvient toujours de ce qu'on a appris quand on était enfant.

» Alors l'ouvrier, dont l'esprit romanesque était fort curieux, me presse de questions.

» — Et moi aussi, dit-il, je ne devais pas être tailleur de pierre ; mais le malheur, la misère, nous forcent souvent à prendre le métier qui se présente, encore bien heureux s'il nous donne les moyens de nourrir nous et les nôtres.

» — Ah ! vous avez une famille, vous ?

» — Hélas ! je n'ai plus mon père ni ma mère ; l'oncle qui s'était chargé de mon éducation est mort aussi, sans me rien laisser ; et ne pouvant étudier pour devenir architecte comme mon père, je me suis fait tailleur de pierre pour nourrir mes sœurs. Le métier n'est pas mauvais, quoique un peu fatigant ; mais aussi avec quel plaisir je me repose le soir en lisant quelque bonne comédie ! j'oublie alors tout ce que j'ai perdu, tout ce qui me manque. Tiens, mon ami, quand on sait lire, il n'y a jamais de condition insupportable. Gageons que tu as quelque petit bouquin dans ta poche, qui fait que les loups auraient beau jeu avec ton troupeau si on ne les chassait pas si bien dans ce pays ?

» Alors je tirai de dessous ma blouse mon compagnon fidèle.

» — Un Tacite ?... s'écria l'ouvrier, tu as donc fait tes études ?... Ah ! parbleu, voilà qui est plaisant !... Tacite dans la poche d'un berger de la Champagne ?

» — Vous avez bien un Molière, vous ? repris-je avec fierté.

» — Tu as raison, mon ami, l'un n'est pas plus surprenant que l'autre ; il n'y a là dedans de singulier que notre rencontre, c'est un de ces hasards que la volonté de Dieu arrange, une bonne aubaine que le ciel me ménageait, car je commençais à m'ennuyer ici. L'entrepreneur met si peu d'ouvriers à ce travail, qu'il sera long ; et parmi tous ces goujats, je ne trouve jamais une âme à qui parler. Tu viendras de ce côté le plus souvent que tu pourras, n'est-ce pas, et le dimanche j'irai te voir à la ferme, nous causerons ensemble, tu me diras ton histoire, je te raconterai la mienne... J'aime tant les histoires, moi, que tu me croiras si tu veux, mais quelquefois j'en invente pour me les raconter.

» J'étais ravi d'avoir trouvé un si bon camarade, un homme que mon habit de berger ne rendait pas dédaigneux, qui me savait gré de lire Tacite, et qui était orphelin comme moi.

» Assis sur la pierre qu'il taillait, et dominé par sa conversation je ne m'apercevais pas que, malgré les aboiements, les courses de mes chiens, le troupeau s'était tranquillement

établi dans une belle pièce de luzerne qu'il tondait avec délices ; mais ce que je ne voyais pas fut aperçu d'un messier (1) qui passait par là. Il commença par tomber sur les moutons à grands coups de hallebarde, puis il se mit en devoir de dresser un petit procès-verbal, pour me faire condamner à l'amende.

» Le tailleur de pierre se lève aussitôt, en me criant de rallier le troupeau que les procédés du messier mettaient en fuite ; puis il court implorer le garde sévère, il dit que lui seul est cause de mon inadvertance ; que c'est parce qu'il me parlait que j'ai oublié de surveiller le troupeau et qu'il veut payer l'amende. Le messier fait d'abord l'inflexible ; puis quelques pièces blanches glissées dans sa main l'apaisent. Il me fait une leçon en termes pompeux, me promet d'être sans pitié pour la récidive, et part enfin en me laissant pénétré de reconnaissance pour l'ami qui venait de me tirer de peine ; car une telle faute m'aurait perdu dans l'esprit du fermier de la comtesse de T... il m'aurait chassé, et Dieu sait ce que je serais devenu !

» — L'amitié d'un berger n'est pas grand chose, dis-je à l'ouvrier en lui serrant la main, je n'ai guère que ma vie qui m'appartienne ; mais s'il fallait la donner pour vous rendre service, je la risquerais de grand cœur.

» — J'accepte ton amitié, répondit-il et je t'offre la mienne. Notre malheur, nos goûts se ressemblent trop pour que cette amitié-là ne soit pas durable.

» Il y a de cela bien des années, et cette amitié dure encore !

XI

La ressemblance.

» Le dimanche suivant, je m'habillais pour me rendre à la grand'messe, lorsque j'entendis crier dans la cour :

— Holà ! Séverin, v'là un particulier qui te demande.

(1) Nom que portaient dans ce temps les gardes champêtres.

» — C'est Michel, dit une voix que je reconnus pour celle de l'ouvrier.

» Je descendis aussitôt, très-fier de me montrer avec un ami, moi qu'on voyait toujours seul et délaissé.

» Il était de bonne heure, les maîtres du château n'étaient point encore levés; je proposai à Michel de lui faire voir le parc qui touchait à la ferme, et muni de la permission du jardinier en chef, je me mis à faire les honneurs des bosquets, du parterre et des cascades, comme si j'en avais été le propriétaire. Cet aspect me rendait toutes les sensations de mon enfance; il me semblait revoir ces pelouses sur lesquelles je jouais, ces fleurs dont je faisais de si jolis reposoirs, ces jets d'eau dont j'affrontais la pluie; mes souvenirs revenaient en foule, et Michel prenait plaisir à les entendre. Je lui racontai ce que je savais de moi; son imagination brillante en tira des pronostics merveilleux. J'étais né de parents illustres: ils ne tarderaient pas à me reconnaître, disait-il, c'est pourquoi il était essentiel, de ne pas perdre le fruit de ma première éducation, et de lire en gardant mes bestiaux.

» — Ne va pas t'imaginer de monter en grade, ajoutait-il; s'il te fallait veiller aux labours, aux récoltes, tu n'aurais plus un moment à toi; et puis, ça fait bien un livre dans les mains d'un pâtre, tu verras que cela t'attirera quelque heureuse aventure.

» Comme il disait cela, un petit abbé, que nous n'avions pas entendu marcher, sortit d'un labyrinthe en charmille, et s'arrêta devant nous. Ses yeux se fixèrent sur moi avec l'expression d'une surprise extrême.

» — Je n'en reviens pas, dit-il, c'est à s'y méprendre... à moins d'être jumeaux on ne saurait... D'où êtes-vous, mon cher? ajouta-t-il en s'adressant à moi... seriez-vous attaché à ce château?

» — Oui, monsieur, répondis-je en ôtant mon chapeau, je travaille à la ferme.

» — La même voix! s'écria-t-il... c'est inconcevable... Comment vous appelle-t-on?

» — Sévèrin, monsieur.

» — Vos parents sont-ils dans ce pays?

» — Je n'en sais rien, monsieur, je ne les connais point, répondis-je en rougissant.

» — Dieu me garde de vous faire de la peine en vous questionnant ainsi, mon ami! reprit l'abbé, craignant de m'avoir humilié; mais c'est que vous ressemblez à un homme de nos amis d'une manière surprenante... Il doit venir demain au château. Il faut que la comtesse vous confronte... cela ne peut vous offenser... C'est un jeune officier charmant.

» — Je te l'avais bien prédit, te voilà le Sosie d'un grand seigneur, me dit Michel en se penchant vers mon oreille.

» — Que parle-t-il de Sosie, celui-là! vous allez donc à la comédie, dans ce pays-ci? En vérité la campagne n'est pas moins pervertie que les grandes villes!... Mais vous n'êtes peut-être pas ce que vous paraissez être... ajouta l'abbé d'un air fin. Je ne sais... votre tournure, votre langage... tout cela ne me paraît pas d'acord avec vos habits... Ce diable de Richelieu a si bien appris à nos jeunes gens à prendre tous les costumes pour en venir à leurs fins, que je vous soupçonne de n'être pas plus paysans que moi... Hein!... vous riez?... J'ai deviné, je parie; allons, confiez-moi la ruse... je ne suis pas homme à vous trahir... C'est pour la petite marquise... n'est-ce pas?... Je comprends... vous avez promis d'être discrets... C'est fort bien. Mais si vous voulez qu'on vous prenne pour de vrais paysans, il faut dire, *j'avions*, *j'étions*, et ne pas parler de *Sosie,* entendez-vous?...

» — Bien des remercîments, monsieur l'abbé, répondit Michel, que cette scène de comédie amusait beaucoup. — Il faut maintenant soutenir notre rôle, me dit-il, quand l'abbé se fut éloigné; il nous prend pour des amants déguisés, eh bien, profitons de l'erreur, s'il est possible.

» — Je ne vois pas trop quel profit peut nous en revenir...

» — C'est que tu es trop jeune, toi; si tu avais mon expérience, tu saurais que lorsqu'on n'est pas mal tourné, ni plus bête que les autres, il y a toujours quelque chose à gagner à exciter la curiosité des femmes. Ce petit abbé va raconter mystérieusement aux dames du château qu'il y a deux faux

paysans qui rôdent dans le parc; elles voudront juger de la ressemblance que l'abbé te trouve avec je ne sais qui, cela sera fort divertissant. J'aime tant à voir ces grandes dames du monde; elles sont toujours si gracieuses, si bien parées; elles ont des petites manières de parler si gentilles!...

» — Mais où donc en vois-tu? demandai-je, car, depuis l'affaire du messier, je tutoyais Michel comme un ami.

» — Eh parbleu! reprit-il, à la comédie...

» — A la comédie! répétai-je en ouvrant de grands yeux.

» — Eh! sans doute, à la comédie; tu ne connais pas ça, toi, mais c'est bien ce qu'il y a de plus charmant au monde; je me passerais de pain pour y aller, et s'il faut te l'avouer, j'ai plus d'une fois dîné par cœur, pour acheter un billet de parterre à la Comédie française. L'argent de l'architecte y reste souvent. C'est là qu'on voit des femmes à vous rendre fou!... Celles qui parlent sur le théâtre, celles qui écoutent dans la salle, sont toutes belles; et puis ce Molière que tu as lu, si tu le voyais jouer par ces jolies amoureuses, tu en serais bien autrement enchanté, vraiment! Mais laisse faire, je te régalerai de ce plaisir-là, moi. Tu n'es pas fait pour rester garçon de ferme; je te trouverai un meilleur état, quand je devrais même t'apprendre le mien; nous irons à Paris ensemble, je te recommanderai à notre maître en bâtiment, et quand tu seras une fois employé avec nous, tu feras comme moi, tu mettras de côté la moitié de ta paie pour aller à la comédie les dimanches.

» Transporté de joie à l'idée de ce bel avenir, je sautai au cou de Michel en l'appelant des plus tendres noms. C'était le ciel qui m'envoyait un tel guide, un ami si dévoué; il me rendait la vie, le courage; il changeait l'amertume qui commençait à dessécher mon âme en espoir, en exaltation; je me sentais capable de réaliser tout ce qu'il attendait de moi; je me voyais déjà tailleur de pierres, entrepreneur, architecte; je me voyais surtout à la comédie. Tous les talents, tous les plaisirs entraient dans ma destinée. La confiance avait succédé au plus morne découragement.

» Ah! la barbarie du malheur est bien moins dans la vio-

lence de ses coups que dans la modestie décourageante qu'il inspire. Il est si naturel de se croire incapable quand rien ne nous réussit.

» Nous étions à dîner dans une mauvaise auberge du village. Michel me régalait d'une tranche de jambon, lorsqu'un domestique du château vint nous dire que la comtesse avait ordonné que mon ami et moi serions chargés de porter les ananas destinés à paraître au dessert, et cela au moment même où l'on serait a table.

» — C'est cela, dit Michel; on veut que tout le monde puisse juger de cette ressemblance, et comme l'abbé n'a pu dire nos noms, on nous fait comparaître tous deux. Tant mieux! J'avais bien peur de ne pas être de la présentation

» Nous rentrâmes vite à la ferme pour brosser nos habits, essuyer nos gros souliers et nous mettre un peu de poudre. Le jardinier des serres nous donne à porter les deux corbeilles de fleurs couronnées chacune par un bel ananas, et nous voilà introduits comme deux bergers d'opéra dans une salle de festin.

» Aussitôt tous les yeux se fixent sur moi.

» — Ah! mon Dieu!... c'est lui... on ne peut se ressembler ainsi... c'est à renverser... je n'en ai jamais vu de pareille... et cent exclamations de ce genre frappent à la fois mes oreilles... j'en suis étourdi, déconcerté.

» Une des amies de la comtesse de T. prend pitié de mon embarras, et m'adresse la parole pour m'expliquer, ainsi que l'avait fait l'abbé, la cause de l'effet que je produis...

» — Je parie, ajoute-t-elle en regardant la comtesse, être mieux que vous tous dans le secret de cette ressemblance.

» — Eh bien, gardez-le, reprit la comtesse, car ces sortes de secrets ne sont jamais bons à divulguer. On se fait des ennemis de toute une famille.

» — Et le chef de cette famille-là serait un ennemi fort gênant, dit un des convives.

» — Heureusement que son fils vaut mieux que lui, dit la comtesse. Je suis bien étonnée qu'il ne soit pas encore arrivé.

» — Il aura été retenu à Paris par quelque revue; il ne viendra que pour souper.

» — Mais il ne faut pas que ces bonnes gens soient venus se montrer ici pour rien, dit la jeune marquise dont l'abbé nous avait parlé ; il faut que vous fassiez danser dans le parc, ce soir, ma chère amie, et nous danserons avec eux... Moi je retiens celui-ci, ajouta-t-elle en me désignant.

» — C'est trop d'honneur, madame, répondis-je en m'inclinant ; mais je ne sais pas danser.

» — La même voix !... s'écria l'autre... et toute sa bonne grâce..

» — L'abbé avait, ma foi, raison.

» — Si madame la marquise... voulait bien... moi... je danse, dit Michel, d'un ton à la fois timide et audacieux.

» — Eh bien, soit... mon ami, répondit-elle en riant, nous danserons ensemble... Celui-là n'est pas honteux, ajouta-t-elle en s'adressant à son voisin.

» — Oui, répondit ce dernier, il n'est pas si fier que l'autre.

» Pendant ce temps, l'abbé, toujours préoccupé de l'idée d'un travestissement, regardait ces dames et nous d'un air pénétrant, et lançait de petits mots malins pour prouver à chacun qu'il n'était pas dupe de la ruse.

» De toutes ces personnes dont j'excitais la curiosité, une seule m'avait pris au sérieux, c'était la baronne de V... profitant du bruit que faisaient les convives, en parlant tous à la fois.

» — N'est-ce pas vous, me dit-elle, qui vous appelez Séverin ?

» — Oui, madame.

» — Le curé de S... m'a parlé de vous... de votre enfance. Je voudrais savoir par vous-même quelques détails sur vos premières années. Qui sait?... peut-être ai-je connu... Venez me voir demain, après midi...

» — C'est que je ne suis pas libre, madame, c'est l'heure où le fermier veut que je conduise ses troupeaux aux champs.

» — Eh bien, amenez vos moutons dans la grande avenue du château de V..., qui est près d'ici, et je les laisserai paître dans mes prés en votre faveur.

» Je saluai en signe d'obéissance, et sortis avec Michel pour aller prévenir tout le village qu'on danserait le soir au château.

» Michel était d'une joie folle de ce qu'il appelait notre *premier chapitre* du roman merveilleux dont nous devions être les héros ; il traçait le plan, les événements le dénoûment. La baronne se prenait d'amour pour moi ; d'abord je me laissais adorer avec complaisance, puis je faisais le fier... Je menaçais de fuir... de rompre ma chaîne... et pour m'asservir elle m'épousait... On a bien vu des rois épouser des bergères, disait Michel, une baronne peut bien épouser un berger.

» — Oui, mais le berger aime mieux les jeunes paysannes que les baronnes d'un âge mûr...

» — Que dis-tu là ? celle-ci est encore fort belle... Et si tu n'avais pas toujours ta petite Françoise en tête... tu serais très-heureux d'une conquête semblable... Crois-moi, ne fais pas l'imbécile, les femmes aiment l'extraordinaire ; laisse croire à la baronne que tu es le fils d'un prince ; elle ne craindra pas de déroger. Enfin, profite de l'occasion, elle est bonne ; tu retrouveras toujours des petites Françoise, les villages en sont pleins. Quant à moi, je suis bien décidé à jouer de mon mieux le grand seigneur déguisé, en dansant avec la jolie marquise ; il n'y a que mes mains qui me gênent : on voit bien à celles des messieurs qui étaient là qu'ils ne taillent pas la pierre... Mais j'y pense... Si j'achetais une paire de gants de laine tricotée comme j'en avais cet hiver par la gelée... la mercière du village doit en avoir... elle m'en vendra bien, quoique ce soit dimanche.

» Et voilà Michel qui m'entraîne chez la mercière, et qui me force à accepter des gants de laine pareils aux siens, et à m'en parer pour le bal, malgré la chaleur qui nous étouffe.

» Ces gants de laine verte et rouge, et si peu de saison, produisirent un effet excellent.

» — C'est bien cela, s'écria l'abbé, des gants de charretier...

c'est très-respectueux quand on doit danser avec de belles dames, accoutumées à des cavaliers gantés!... et puis il est essentiel de masquer sa main quand on veut ne pas être reconnu.

» — Pour l'autre, je n'en répondrais pas, dit la comtesse à l'abbé; mais pour Séverin qui est depuis longtemps dans le pays, que le curé de S... a vu encore enfant, nous savons bien que c'est un vrai garçon de ferme.

» — Eh bien, vous conviendrez qu'il n'en a pas la mine, reprit l'abbé, et que son camarade a l'air de jouer une comédie qui l'amuse beaucoup, et dans laquelle la petite marquise s'acquitte du premier rôle avec une gaieté charmante.

» Tout cela se disait assez haut pour être entendu de Michel, et il en profita pour dire tout ce qui pouvait maintenir sa belle danseuse dans l'erreur que les malices de l'abbé avaient fait naître. La rage de comédie qui possédait Michel lui faisait imiter, avec beaucoup de naturel, les manières des jeunes premiers, leur attitude embarrassée, leurs regards passionnés, leur voix tremblante, mais je m'en sentais incapable. Il y avait en moi un fond d'amertume et de mélancolie qui neutralisait la confiance, la gaieté naturelle à mon âge; c'était particulièrement la vue de ce monde brillant qui excitait mes idées sombres; je ne lui pardonnais pas de ne pas deviner que je lui appartenais, qu'il me devait des égards et peut-être la réparation de l'abandon où ses chefs me laissaient.

» Au milieu de toutes ces femmes parées, de ces petits-maîtres musqués, il me prit un si violent accès de tristesse que je laissai Michel continuer son intrigue romanesque, et que je revins à la ferme, où le bruit des violons me poursuivit jusqu'à la nuit.

XII

L'allée des Tilleuls.

» La danse terminée, Michel vint me gronder d'avoir ainsi disparu au moment où l'on allait le plus s'occuper de moi.

» — Ton *Sosie* est arrivé comme tu venais de t'en aller, je ne sais pourquoi. La petite marquise, ainsi que l'appelle M. l'abbé, m'a dit :

» — Va vite chercher ton camarade, il faut que nous le voyons à côté du jeune comte.

» Je cours après toi dans le parc, dans le village, dans le labyrinthe. Je ne soupçonne pas que tu puisses être assez bête pour rentrer à la ferme, et y passer le reste d'une si belle soirée, là tout seul comme un ours. Je reviens dire que l'on ne sait pas ce que tu es devenu; alors toute la société rentre au château. L'abbé me plaisante sur l'auberge où je dois passer la nuit.

» — Je vous plains, mon cher, dit-il, il n'y a dans le village qu'un *tournebride*, où nos gens eux-mêmes sont fort mal couchés. Vous devriez demander asile à l'aimable châtelaine; je suis sûr que son hospitalité...

— Bien des remercîments, monsieur l'abbé, ai-je répondu, j'ai ma chambre dans le village.

» Et j'ai pris aussitôt l'allée du potager pour venir ici. Quand j'étais près du grand bassin, j'ai entendu qu'on me suivait. Je me suis retourné, c'était un domestique... mais qui ne portait pas la livrée de ceux du château. Arrivé à la porte grillée de la ferme, je l'ai vu s'arrêter, puis retourner sur ses pas, pour aller sans doute dire à la personne qui l'avait chargé de me suivre, que j'étais entré à la ferme. Pour dire la vérité, j'ai fait plusieurs détours avant de me déterminer à passer la porte; je me suis donné la mine d'une personne qui se cachait; enfin, puisqu'ils me croient un seigneur déguisé, je veux profiter de l'erreur... Qui sait?...

» Michel passa la nuit dans ma chambre à continuer ses châteaux en Espagne, et à former des plans de conduite qu'il m'enjoignait de suivre avec un sérieux admirable, sans penser à tout ce qu'ils avaient de comique dans notre condition

» Vers cinq heures du matin, le jardinier du château vint me trouver dans le grenier où j'arrangeais de la paille, pour me dire que quelqu'un m'attendait dans l'allée de tilleuls qui bordait le potager.

» — C'est Michel, sans doute; qu'il attende, répondis-je.

» — Non, c'est un monsieur du château... n'vas pas le faire pester après toi, au moins. Allons, laisse-là tes bottes de paille, et dépêche-toi...

» Je courus à la fontaine laver mon visage et mes mains. Je secouai les brins de paille qui couvraient ma veste, et je me rendis sous l'allée des tilleuls avec une émotion inexplicable.

» Un jeune homme était assis sur un banc au bout de l'allée. Lorsqu'il m'aperçut, il se leva et vint à moi.

» — C'est lui, pensai-je, c'est celui auquel ils disent que je ressemble. Il est bien mieux que moi, vraiment !

» Et j'admirai avec complaisance sa taille, son air noble ; car tout en trouvant qu'un grand seigneur ne pouvait jamais ressembler à un homme mal vêtu, j'étais fier de me voir confronter avec lui, et j'avais toujours une secrète espérance...

» Il resta quelques moments à me considérer. Il rougit ; sa figure exprimait plusieurs sentiments que je ne pouvais définir, mais qui me jetaient moi-même dans un trouble extrême.

» — Croyez, dit-il, mon cher, en me prenant la main par un mouvement involontaire, croyez qn'un intérêt véritable me porte seul à vous questionner sur votre naissance... Ce que m'a dit la comtesse de T... est-il vrai ?... Avez-voux passé vos premières années dans un château, où l'on avait pour vous de grands soins ?... Est-il vrai que vous ayez eu un précepteur ? et qu'après vous avoir fait donner les premiers éléments d'une éducation distinguée, on vous ait tout à coup laissé à la charge d'un fermier de ce pays-ci ?...

» — Cela est vrai... monsieur... répondis-je d'une voix tremblante.

» Je voulus ajouter quelques mots... je ne pus... J'éprouvais une oppression trop forte, j'avais des larmes dans les yeux... et pourtant nulle sensation pénible ne m'affectait... Il me crut humilié par ses questions.

» — Ah ! ce n'est pas à vous de rougir de votre malheur... Mais, asseyons-nous là, ajouta-t-il en s'approchant d'un

banc, et parlez-moi avec toute confiance... je le mérite... soyez-en sûr...

» — Connaîtriez-vous mes parents? Ah! monsieur...

» — J'ai bien des raisons de le croire, répondit-il, mais il faut que vous m'aidiez à m'en convaincre.

» — Je ne demande pas mieux, lui dis-je, et je racontai succinctement les événements de mon enfance, ceux qui pouvaient surtout éclairer ses conjectures; il me fit répéter plusieurs fois la description du château, du parc superbe, dont le souvenir était encore pour moi un trésor d'espérance.

» — C'est bien cela, se disait-il; mais après tant de soins, l'abandonner ainsi !... renier son enfant... le livrer à la misère... Jamais je ne l'en aurais cru capable... il faut qu'il ait été cruellement blessé... qu'il se croie trahi... Ah! sa vengeance est terrible... irrévocable comme sa volonté... Mais n'importe, si je ne puis rien contre cette volonté de fer... je puis au moins secourir celui... Mon ami, ajouta-t-il avec tendresse, ne vous reste-t-il rien de ce qu'on vous a donné dans le temps où l'on vous traitait en enfant chéri? on vous faisait sans doute beaucoup de petits présents.

» — Certainement, j'avais des joujoux, comme l'enfant d'un prince, des matelots de soie, un chapeau à plumet. On m'appelait M. le chevalier, je n'avais qu'à pleurer pour obtenir tout ce que je voulais. Témoin, ce que je porte là ajoutai-je, en découvrant ma poitrine et en montrant la relique qui ne me quittait jamais.

» — Vous avez des preuves, s'écria-t-il en pâlissant... Vous pourriez réclamer... intenter un procès... Ah! malheureux, gardez-vous-en, vous seriez perdu... Oui, perdu! pour toujours.

» L'accent de terreur qui accompagnait ces derniers mots, loin de m'imposer, réveilla le ressentiment qu'un tendre intérêt avait un moment assoupi dans mon âme.

» — Perdu! pour toujours! m'écriai-je avec indignation, et que pensez-vous que je soye? Est-il un sort que je puisse craindre, un état plus misérable que le mien? Ne suis-je pas aussi abandonné, aussi malheureux qu'on puisse l'être?

» — Non, car vous êtes libre...

» A ce mot, je restai interdit, pétrifié. La prison, le cachot, m'apparurent comme une vision de l'enfer, comme le juste châtiment de mon ingratitude envers Dieu, qui, à travers tous mes malheurs, m'avait accordé le plus grand bien du monde : la liberté.

» Tout ce que j'avais souffert jusqu'alors s'effaça devant l'horrible image qui terrifiait mon imagination.

» — Quoi ! ceux qui se sont délivrés si facilement de tous leurs devoirs envers moi, m'écriai-je, ceux dont le caprice a pu à son gré me vêtir d'un habit galonné ou d'un sarreau de toile, me caresser ou me laisser mourir de faim, ceux dont l'abandon complet semblait au moins m'affranchir d'eux, se réservaient le droit de me faire traîner en prison ! J'étais mort pour leur cœur, et leur orgueil veillait encore sur moi, pour m'étouffer au moindre mouvement qui révélerait mon existence !... ô misère !... ô tyrannie infâme !...

» — Calmez-vous... mon ami.. mon.. pauvre Séverin, calmez-vous qu'on ne nous entende pas... Laissez-moi vous consoler... Je puis vous assurer un meilleur sort... Ne m'en ôtez pas les moyens, ajouta-t-il, en me prenant le bras affectueusement. Écoutez-moi... ayez confiance dans les conseils d'un ami... oui, d'un véritable ami, que le ciel vous ordonne d'aimer, de regarder comme un... guide qui a honte de votre malheur, qui voudrait vous rendre tous les biens que vous aviez peut-être le droit d'attendre... mais qui, à défaut de ces biens, vous offre secours et amitié !... Ne le refusez pas...

» Des larmes brillaient dans ses yeux en me parlant ainsi : une émotion invincible me porte à me jeter dans ses bras. La différence de son habit avec le mien m'arrête... Je m'empare de sa main, je la presse de mes lèvres, mes pleurs la baignent... je ne puis parler... Le ressentiment qui me donnait tant de force cède à ces paroles si affectueuses, si inaccoutumées pour moi... il semble en être heureux... ses bras s'ouvrent pour me recevoir... mais le bruit de pas précipités se fait entendre.

» — Séparons-nous, dit-il, avec effroi... Il ne faut pas qu'on

nous voie ensemble, quittez la ferme à l'instant même. Rendez-vous à l'auberge du *Lion d'or* qui est sur la grande route, à une lieue d'ici ; là, vous recevrez, dans la journée, un paquet cacheté qui vous instruira de tout ce que je n'ai pas le temps de vous dire. Songez à partir avant qu'on ne vous fasse demander au château...

» — Mais il faut bien que je prévienne... que j'emporte mes effets...

» — Laissez-les... ne prévenez personne... soyez tranquille, vous ne manquerez de rien.

« En disant ces mots, il s'enfuit vers le haut de l'allée et disparut bientôt dans le bois. Presque au même instant je m'entendis appeler par le jardinier et mon camarade, le garçon de ferme ; l'un me cherchait pour me dire de me vêtir proprement, et de me rendre au château quand sonnerait la cloche de la chapelle, où l'on disait chaque matin une messe basse. L'autre venait m'avertir qu'il était l'heure de conduire les troupeaux au champ.

» — Conduis-les toi-même, dit le jardinier au garçon de ferme, tu vois bien que Séverin doit obéir à madame la comtesse avant tout, et ne peut pas être au château et dans la plaine.

» — Ah ! c'est différent, répondit le garçon, j'vas le dire à not' maître.

» Alors j'allai passer mon habit, puis entourant d'un mouchoir rouge la gravure de la madone, je la mis sous mon bras, et sans savoir ce qui allait m'arriver, je pris gaiement la route du *Lion d'Or*.

XIII

L'Auberge du Lion d'Or.

» On ferait un volume de toutes les réflexions qui m'assaillirent pendant le chemin et tout le temps que j'attendis assis sur le banc de pierre à la porte de l'auberge. N'ayant encore rien mangé de la journée, et n'ayant pas un sou dans ma poche pour acheter un morceau de pain, je commençais à

me repentir d'avoir abandondé mon asile pour une promesse, et mon état de pâtre dont Michel m'avait fait apprécier les avantages, lorsque je vis arriver au galop un postillon; on crut qu'il venait commander des chevaux à la poste voisine.

» — Non, répondit-il, je viens vous apporter ce petit paquet pour un nommé Séverin qui doit être chez vous.

» — Séverin !... répéta l'aubergiste que le bruit d'un cheval avait fait accourir sur sa porte. Séverin... je ne connais pas ça, à moins que ce ne soit le nom du marchand de toile qui attend dans la salle.

» — C'est le mien, monsieur, dis-je en mel evant et en ôtant mon chapeau.

» — C'est toi qui t'appelles Séverin? répliqua-t-il d'un air goguenard, et l'on t'envoie des exprès par la poste?

» — Oui, c'est moi qu'un monsieur du château de T... a envoyé ici pour y attendre ce paquet.

» — Cela n'est pas clair, mon garçon, et tu voudras bien permettre que je le garde jusqu'à ce que tu m'aies prouvé que tu es ce *monsieur Séverin* qui est sur l'adresse... Allons, montre tes papiers... voyons-les...

» — Je n'ai point de papiers à vous montrer, répondis-je d'un ton élevé, ce paquet est pour moi, et vous allez me le donner.

» — Arrangez-vous comme vous voudrez, dit le postillon; mais il me faut un reçu.

» — Je vais vous le donner.

» — Toi? dit l'aubergiste en riant, tu sais écrire.

» — Faites-moi donner une plume et de l'encre.

» En disant cela, j'arrache la feuille blanche du livre que j'ai dans ma poche; l'aubergtste me mène au comptoir, je prends une plume et j'écris un reçu en bonne forme, en constatant le nom du postillon et l'heure à laquelle il m'a remis le paquet cacheté.

» Mon écriture, beaucoup plus belle que celle du paysan le plus lettré, donne à penser à l'aubergiste. Il m'offre de monter dans une chambre de son auberge pour me reposer. Il me tend un piége en me demandant s'il doit m'apprêter à

dîner. Je lui commande d'un ton impérieux de me servir quelque chose à la hâte, et je vais m'enfermer dans la chambre où il me conduit, bien moins comme son hôte que comme son prisonnier.

» Le cachet ne représentait que l'empreinte d'un camée antique. Point d'armes, point de chiffres, qui pussent indiquer le nom de celui qui m'envoyait le paquet. Je l'ouvre avec une sorte de recuillement... comme on ouvrirait le livre du destin.

» Plusieurs papiers recouvrent une petite boîte fermée par un crochet; des louis d'or brillent au fond. Un billet frappe mes yeux, voici ce qu'il contenait :

« Si monsieur le chevalier Séverin de Guys veut s'engager » à demeurer à Châlons-sur-Marne, il lui sera compté la » somme de cent louis, chaque premier janvier, par M. Jacques » Dumont, notaire dans cette ville. M. de Guys n'aura qu'à » se présenter pour recevoir ladite somme sur sa simple » signature. »

» — Cent louis de rente! m'écriai-je; mais c'est donc un parent... un frère, que cet homme-là?

» Et la joie faillit me faire tourner la tête; je me croyais presque reconnu, puisqu'on pensait ne pouvoir m'abandonner à la misère sans crime.

» Ce premier bienfait me parut le garant de tous ceux que la Providence me devait pour tant de tristes années... Enfin ma destinée change d'aspect... Je me vois rendu à la société... protégé par une main invisible... soutenu... encouragé... Je saute de joie... je pose la gravure sur une chaise... puis m'agenouillant devant la madone, je la remercie d'avoir exaucé mes prières. Je lui promets de me rendre digne de sa bonté secourable; je lui demande de me guider, d'épurer mon âme, enfin j'ai toute la foi que donne le bonheur

» On frappe à la porte, je n'ouvre qu'après avoir serré la boîte dans ma poche; on vient m'avertir que mon dîner est prêt et je descends dans la salle où plusieurs charretiers dînent aussi. La peur des riches me prend; je pense que l'un deux peut me voler. Je m'éloigne de leur table pour me rap-

procher de celle du marchand de toile dont la charrette est dans la cour. Je lui demande la permission de mettre mon couvert à côté du sien, il y consent, la conversation s'engage. Il m'apprend qu'il se rend à Châlons pour aller prendre des marchandises. C'est là que je dois aller ; je lui propose de m'y conduire pour le prix qu'il fixera, à la condition qu'il me donnera le temps d'aller dire adieu à un ami qui travaille sur la route. C'est convenu, je partirai d'avance et le marchand viendra me prendre à la petite chapelle. Cet accord est scellé par une bouteille de vin d'Orléans que l'aubergiste me vend sous le nom de Beaune.

» Je remonte dans la chambre pour tirer secrètement un louis d'or de ma boîte. Un paysan payer sa dépense avec de l'or! cela va paraître suspect? Effrayé des injustes soupçons que je puis inspirer, je retourne vers le marchand, et lui dis qu'un parent m'ayant donné un louis pour faire ma route, je lui demande de me le changer en monnaie. Puis j'ai soin de le prier de me conduire, en arrivant à Châlons, chez le notaire Dumont auquel je suis recommandé, et dont j'ignore l'adresse.

» Ces mots produisent un bon effet. L'idée de me mener chez un notaire le rassure. C'est un petit diable, dit-il à l'aubergiste pendant que je paie à celui-ci mon dîner ; nous allons faire route ensemble. Je le conduis à Châlons chez M. Dumont le notaire. Vous le connaissez, je crois?

» — Si je le connais! c'est lui qui a marié mon frère le chaudronnier, celui qui est établi à Épernay... Ah! ce jeune garçon va chez M. Dumont... c'est différent... Bon voyage, monsieur, me dit-il, en voyant que je prenais mon chapeau et un gros bâton dont je venais d'appauvrir un fagot, pour servir à ma défense en cas d'attaque. Quand vous passerez par ici, ajouta-t-il, n'oubliez pas l'auberge du *Lion d'Or*.

XIV

L'ami.

» J'avais près d'une lieue à faire avant d'arriver à la chapelle où j'espérais trouver Michel; je marchai en toute hâte, me retournant sans cesse dans la crainte d'être suivi, volé, chicané, surtout sur la légitime propriété de cette boîte, trésor de présent et d'avenir, que j'étais bien décidé à défendre au péril de ma vie.

» Enfin, j'aperçois Michel, armé de son ciseau, de son marteau, et travaillant le dos tourné du côté où j'arrive. Je lui saute au cou avant qu'il ait pu m'apercevoir. Je commence dix phrases sans en finir aucune; je lui parle d'un grand changement, d'un inconnu, de louis d'or, de l'auberge du *Lion d'Or,* du marchand de toiles, de rentes, du notaire Dumont; enfin, j'embrouille si bien tout cela, qu'il n'y comprend rien et me croit ivre.

» Quand j'ai repris un peu de calme, je le mets au fait de ce qui m'arrive. Il s'en réjouit sans en marquer d'étonnement, car il avait prédit cela, disait-il, et il en prévoyait encore bien davantage. Mais, tout en me témoignant une joie sincère de ce meilleur sort, je lisais une teinte de tristesse dans ses yeux : en amitié, il est tant de bonheurs qui séparent.

» — Il faut que tu me rendes un service, dis-je; mais les ouvriers qui sont ici près pourraient nous entendre; entrons dans la petite chapelle. Là, nous étant assis sur une marche en pierre taillée par Michel, je lui montrai l'écrit que renfermait la boîte; puis, mettant à part vingt-cinq louis des cinquante qu'elle renfermait, je le priai de porter cette somme à madame Guéroux, la fermière, en retour de l'hospitalité qu'elle m'avait donnée depuis qu'on avait cessé de lui payer ma pension.

» — Mais n'avez-vous pas travaillé gratis pendant tout le temps qu'elle vous a nourri de même? dit Michel. Parbleu! vous ne lui devez rien; elle aurait logé et nourri de même le

garçon de ferme dont vous faisiez le travail, et elle l'aurait payé de plus. Vous ne lui devez rien, vous dis-je.

» — N'importe; si elle te fait cette objection, tu lui diras que ces louis sont pour payer le trousseau de Françoise. Mais pourquoi me parles-tu ainsi? pourquoi me traiter de *vous*, comme si je n'étais plus ton ami? Ce chiffon de papier fait-il autre chose que de me rendre moins misérable? Ne suis-je pas toujours le bâtard que tu as aimé, secouru, quand on l'abandonnait? et ne peut-on m'abandonner encore? Ah! laisse-moi t'embrasser comme mon seul ami, et partager avec toi ce que j'ai, ce qu'on me promet. Quitte ce travail fatigant; viens avec moi.

» — Bon Séverin! s'écria Michel en me serrant contre son cœur, je reconnais bien là ton âme généreuse! Oui, tu es d'un sang noble, et tu mérites de retrouver le rang, la fortune d'un brave gentilhomme. Mais moi je dois suivre ma carrière, et rester un bon ouvrier. Mon travail va bien, j'ai un oncle architecte, qui me protégera de son crédit dès qu'il saura que je gagne assez d'argent pour ne jamais lui en demander. Et puis, j'ai idée que j'aurai aussi quelque bonne aubaine, que je ferai fortune. D'abord, j'ai le diable au corps pour...; mais je ne te dirai pas cela, tu te moquerais trop de moi.

» — Je devine... : de jolies marquises qui te prennent pour un galant déguisé.

» — Ah! bien oui, vraiment! je n'y pense guère à celle-là. Il faut que je retourne à Paris, le maître me demande.

» — Ainsi donc je ne te verrai pas de longtemps? dis-je avec tristesse. Au milieu de tes travaux, de tes plaisirs, tu m'oublieras,

» — Jamais! reprit Michel. Châlons n'est pas si loin; je trouverai bien moyen de t'aller voir aux grandes fêtes; et puis celui qui veut que tu demeures là ne saura pas si tu fais un petit voyage à Paris. Comment te découvrirait-il dans la mansarde d'un tailleur de pierre ou niché dans quelque coin d'un paradis de théâtre? Va, sois tranquille, nous ferons encore de bonnes parties ensemble, à moins que tu ne deviennes un trop beau *monsieur*.

» — Séverin sera toujours pour toi Séverin, le gardeur de moutons, l'ami que tu as sauvé de l'amende, que tu as aimé pauvre, et qui t'aimera dans toutes les conditions de sa vie... Mais voilà la charrette du marchand de toile qui s'arrête... Il faut que je te quitte; n'oublie pas de m'écrire chez le notaire Dumont, à Châlons-sur-Marne.

» — Oui, mais tu me répondras.

» — Sans doute; à Paris, n'est-ce pas?

» — Rue Saint-Victor, près du Marché-aux-Chevaux.

» — A monsieur Michel! Mais il doit y avoir bien des Michel à Paris? la lettre pourrait bien s'égarer.

» — Tu as raison. Pour plus de sûreté, mets sur l'adresse : A monsieur Michel Sedaine (1).

XV

Une aventure.

» Sedaine!... j'étais l'ami de Sedaine!... Ce tailleur de pierre, ce camarade d'un pauvre berger, devait bientôt faire courir tout Paris à ses pièces de théâtre... Et c'est en équarissant les degrés d'un maître-autel, ou le piédestal d'une statue profane, qu'il méditait le plan du *Philosophe sans le savoir*, et les scènes du *Déserteur* et de *Montauciel*.

» Ce nom de Sedaine, qu'un soin prudent recommandait seul à ma mémoire, je l'inscrivis sur une marge de mon *Tacite*, dans la crainte de l'oublier, car celui de Michel retentissait bien mieux à mon cœur. Cependant, je devais bénir éternellement l'un et l'autre.

» Je fus d'abord très-bien accueilli de M. Dumont. Il avait reçu une lettre qui l'avertissait de ma visite. Je hasardai de lui demander le nom de la personne à qui je devais l'honneur

(1) Ce volume était déjà à l'impression lorsque M. le comte de Vigny a publié la charmante histoire de *l'Adjudant*, où Sedaine joue aussi un rôle.

de le connaître. Alors il prit un air froid, mystérieux, pour me répondre qu'il lui était défendu de me donner aucune explication à ce sujet.

» — Contentez-vous, monsieur le chevalier, ajouta-t-il, de ce qu'on fait pour vous, et ne risquez pas de perdre votre pension en voulant savoir qui vous la donne. Il est des situations où il faut se tenir tranquille. Votre intérêt vous commande de vivre le plus ignoré qu'il vous sera possible : c'est ce que je suis chargé de vous répéter de la part de la personne qui s'intéresse à vous. Établissez-vous dans un quartier retiré de la ville ; livrez-vous au genre d'étude qui convient à votre éducation ; voyez peu de monde, car ici les préjugés sont les tyrans de la société : vous seriez mal reçu. On veut tout savoir dans une ville de province, et ce qui n'est pas clair est toujours mal interprété.

» — Il suffit, monsieur, dis-je en le saluant.

» Et je sortis de chez M. Dumont, bien décidé à n'y revenir qu'au terme échu de la pension qu'il devait me remettre.

» Ces humiliations mêlées aux bienfaits comme à la misère, je devais donc les retrouver partout...

» Le marchand de toile, que je rejoignis dans la rue, me conduisit chez un de ses amis, tisserand de son métier, établi dans un faubourg de la ville, possesseur d'une maisonnette avec un petit jardin, et désirant un locataire pour les deux chambres qui lui restaient de libres. Le prix en était si modeste que nous fîmes affaire sur-le-champ. La femme du tisserand s'engagea à meubler mes deux chambres convenablement pour quelques écus de plus, et à faire mon ménage. Je demandai à me charger de l'entretien du jardin ; je le convertis en parterre plein de fleurs, et je fus établi très-agréablement dans ce petit réduit.

» Le marchand de toile m'avait vivement recommandé à son ami. J'étais, lui avait-il dit, un jeune homme destiné au commerce, et qui venait à Châlons pour apprendre à tenir des livres avant d'entrer chez un négociant.

» Je pris, en effet, des leçons d'arithmétique du maître d'école du quartier, lequel me fit connaître l'unique libraire de

la ville, brave homme que son état nourrissait fort mal, et qui avait la bonté de me laisser dévorer ses vieux bouquins toute la journée, pour prix d'une bouteille de cidre et des échaudés dont je le régalais le dimanche.

» Je vivais ainsi depuis un an lorsqu'un régiment de dragons, commandé par le comte de M***, vint en garnison à Châlons. Sedaine avait remis une lettre et quelques livres pour moi à un de ses parents, sous-officier dans ce régiment. Dieu sait avec quelle joie je le reçus. Cet excellent garçon, nommé Dubreuil, était un soldat français dans toute la force du terme : gai, terrible, brave, doux comme un enfant, riant de tout ce qu'il y a de sérieux dans la vie, à commencer par la mort, excepté pourtant de son roi, de sa mère ou de sa parole d'honneur.

» Dubreuil, amoureux de son état, ne comprenait pas qu'on en pût choisir un autre; il avait une pitié profonde pour tous ceux qui gagnaient leur vie sans péril, et l'habitude de le voir si heureux d'un métier si rude m'avait rendu, sans m'en apercevoir, presque soldat comme lui. Il m'avait fait acheter un grand cheval efflanqué, qu'il me forçait à panser moi-même, en disant qu'il n'y avait que les *beaux Léandre* qui ne prissent pas cette peine. Nous faisions des armes une partie de la matinée, au fleuret, au sabre; puis, dans les jours de congé, il me faisait faire des courses à perdre haleine, et appelait cela des marches forcées. Cette vie de fatigue, de camaraderie me plaisait; mais, quand il voulait m'associer à ses autres plaisirs, j'en revenais toujours l'âme triste, car les petites grisettes, les jolies bourgeoises dont Dubreuil était fou ne satisfaisaient pas mon cœur. Je me sentais mentir en leur disant : Je t'aime. Ce n'était pas là de l'amour!...

» L'image de Françoise était effacée de mon cœur; mais le souvenir de cette femme charmante que j'avais vue dans mon enfance parée avec tant d'élégance, dont les mouvements gracieux, les regards tendres, les caresses étaient encore présents à ma mémoire, me rendait difficile à charmer. Il me semblait qu'ayant eu pour mère une femme de ce genre, je ne pouvais aimer une personne commune.

» Cette vanité de cœur m'entraîna dans une singulière aventure.

» J'étais assis un jour dans la boutique du libraire, absorbé dans la lecture d'un volume des *Lettres persanes*, lorsqu'une belle voiture s'arrêta à la porte. J'en vois descendre une femme soutenue par deux laquais en livrées; elle n'est ni vieille ni jeune, ni laide ni jolie; mais comme elle est grande et svelte, qu'elle a une tournure élégante, elle a le droit de se croire belle, et son air, sa démarche, prouvent qu'elle compte sur l'admiration.

» En entrant dans la boutique elle fait signe à ses gens de fermer la porte, puis se penchant vers moi, elle me dit tout bas :

» — Avez-vous le dernier volume qui a paru de M. de Voltaire?

» Alors je me lève, et faisant un profond salut, je réponds que je ne suis point le maître de la boutique, mais que je vais l'appeler.

» Au même instant le libraire vient se confondre en excuses auprès de madame la vicomtesse, pour ne s'être pas trouvé là quand elle lui faisait l'honneur d'entrer dans sa boutique; il met tout ce qu'il possède à sa disposition, mais il n'a pas l'ouvrage que madame désire, par la raison que les ouvrages de M. de Voltaire sont souvent saisis, et que l'évêque en défend la vente publique.

» — Ne pourriez-vous pas vous charger de me le faire venir? dit la vicomtesse, car je n'ose le demander moi-même à Paris... ma tante ne me le pardonnerait pas... sa colère contre l'auteur me force à chercher des...

» — Je suis tout aux ordres de madame la vicomtesse, reprit le libraire avec embarras, et je vais écrire sur-le-champ à mon correspondant. Malheureusement les précautions à prendre rendront la commission un peu longue à remplir.

» — Si j'osais, interrompis-je, offrir à madame l'exemplaire qu'on vient de m'envoyer?...

» — Vous, monsieur?... dit-elle avec un mouvement de surprise...

» Puis rougissant et souriant à la fois...

» — Je craindrais d'être indiscrète, ajouta-t-elle.

» — Ah! madame peut accepter sans crainte l'exemplaire de M. le chevalier de Guys, dit le libraire, je m'engage à lui livrer le premier qui m'arrivera.

» — Grand merci, mon cher, je suis trop heureux de céder mon volume aujourd'hui; mais quand madame l'aura lu...

» Cette petite galanterie me valut un regard charmant et la faveur de voir ma proposition acceptée. La vicomtesse parla d'envoyer prendre le livre chez moi : je réclamai l'honneur de le lui porter moi-même; et deux heures après j'étais à cheval sur la route de traverse qui conduit au château de M***.

» Je me fais annoncer sans dire ce qui m'amène, car j'ai peur de la tante. On me prie d'attendre dans un grand salon peint en treillage vert parsemé de roses, dont la tenture champêtre contraste singulièrement avec les fauteuils dorés et les meubles en vieux laque qui décorent l'appartement.

» Peu de moments après, je vois entrer une douairière suivie d'un jeune homme qui l'appelle ma tante. Tous deux me saluent, puis se regardent comme pour se demander qui je suis? Ils traversent lentement le salon en allant vers la porte qui donne sur le jardin; au même instant, madame de M*** montait les degrés du perron.

» — Dites-nous un peu, quel est ce beau monsieur qui vous attend là? demande la tante.

» — Ce doit être le chevalier de Guys, repond la vicomtesse d'une voix mal assurée.

» — Qu'est-ce que c'est que ça, le chevalier de Guys? dit le frère.

» — Mais c'est un homme très comme il faut, qui demeure à Châlons, et qui a, je crois, envie d'acheter l'ancien rendez-vous de chasse qui est au milieu de nos bois : vous savez ce pavillon?...

» — Ah! s'il vient pour affaire c'est autre chose, dit la vieille baronne; je veux lui parler. Vous ne lui diriez pas

tout ce que cette acquisition a d'avantageux. Je m'entends mieux que vous, mon enfant, à ces sortes de choses.

» Et voilà la tante qui rentre dans le salon avec son neveu et sa nièce.

» Il était facile de s'apercevoir que celle-ci était au supplice. Heureusement pour elle, m'étant rapproché de la porte du jardin, j'avais entendu son petit mensonge, et je m'empressai de la rassurer, en la priant de vouloir bien me donner des renseignements sur le rendez-vous de chasse et ses dépendances.

» Un regard où se peignait le plaisir d'être comprise vint m'encourager. Je répondis à toutes les questions de la vieille baronne d'une manière qui lui plut, c'est-à-dire du ton le plus respectueux, tandis que j'avais l'air fier et la parole brève en répondant à son neveu. Ce partage inégal où toute ma politesse était pour elle la rendit bienveillante pour moi, au point de m'offrir de venir dîner le lendemain au château pour aller visiter le pavillon des bois.

» J'acceptai sans témoigner trop de reconnaissance, et je me levai, croyant convenable de terminer là ma première visite; mais on insista pour me montrer le parc, et nous commençâmes une de ces promenades à quatre dont la moitié espionne si bien l'autre qu'il n'y a pas moyen d'entamer la moindre conversation particulière.

» Enfin, je désespérais de pouvoir parler du motif de ma visite, lorsque les falbalas du jupon de la baronne se prirent dans une branche d'églantier, et forcèrent le neveu à s'arrêter pour dégager les dentelles des épines qui les déchiraient.

» La vicomtesse n'eut pas l'air de voir ce petit accident, et marcha toujours en avant. Je la suivis, et quand nous fûmes assez loin pour n'être pas entendus :

» — Où pourrai-je déposer le livre? dis-je en regardant si personne n'était près de nous.

» — Au dehors de la petite porte du parc qui donne dans le bois sous un buisson...

» On ne nous laissa pas le temps d'en dire davantage; mais

plusieurs visites faites et reçues sans crainte m'auraient bien moins avancé que celle-ci. J'étais pour ainsi dire en intrigue avec madame de M... avant de la connaître; nous avions menti ensemble, nous avions un secret, il fallait nous entendre pour échapper à une tracasserie, pour tromper sur l'objet le moins important, il est vrai; mais peu importent les causes qui amènent l'intimité entre deux personnes! la complicité la plus innocente devient bientôt coupable : c'est ce qui arriva.

» A force de cajoleries, la tante s'habitua à me voir très-souvent : le frère de madame de M..., forcé de retourner à son régiment, nous laissa plusienrs mois le champ libre. Je crois que la vieille baronne ne s'abusait pas complétement sur la nature des sentiments de sa nièce pour moi ; mais elle pensait qu'il était dans les intérêts des enfants de la vicomtesse qu'elle ne se remariât point; et sa pruderie fermait les yeux sur une petite liaison de campagne, dont elle espérait bien que le bruit n'irait pas jusqu'à Paris.

» Dans un de ces moments où la confiance sert de contenance, j'avais raconté ma vie à madame de M... D'ailleurs je ne voulais point usurper ses bontés ; je dois lui rendre justice, le récit de mes malheurs ajouta encore à ses bons sentiments pour moi. Elle avait l'âme généreuse, et puis l'idée d'être appelée à réparer une injustice du sort a toujours tant d'attraits pour une femme!

» Si madame de M... m'en avait donné le temps, peut-être l'aurais-je aimée, quoiqu'elle fût plus âgée que moi, et toute contraire aux idées que je m'étais faites d'un amour romanesque, ou plutôt d'une femme du monde.

» Elle faisait trop de frais pour moi; ces prévenances continuelles me prouvaient trop la supériorité de son rang, de son âge et de son sentiment. Le besoin qu'elle avait de me rassurer sur tout ce qui nous séparait me le rappelait sans cesse; c'était une de ces idées importunes qui glacent tout germe d'exaltation, et puis il y avait tant d'expérience dans sa coquetterie, dans son abandon!... enfin, j'étais reconnaissant, mais point amoureux.

» Malgré tous mes efforts pour donner le change sur la nature de mon attachement pour madame de M..., elle commençait à m'accuser de froideur lorsqu'une circonstance, facile à prévoir, vint donner à cette douce affection toutes les apparences d'une passion délirante.

» Le frère de la vicomtesse ayant obtenu un congé revint au château de M..., accompagné d'un petit cousin bien élégant, bien fat, et bien déterminé à se faire épouser par une veuve riche, pour réparer ce qu'il appelait ses folies de jeunesse.

» J'étais un obstacle à son projet, aussi le petit marquis me prit-il en horreur. J'en fus charmé, car je le détestais; et la réciprocité dans la haine est non moins douce que dans l'amour. Il mit naturellement le comte Charles de son parti. Celui-ci reprocha à sa sœur sa faiblesse pour moi, lui indiqua la manière qu'elle devait employer pour rendre mes visites moins fréquentes, et finit par lui persuader qu'elle devait s'y résoudre par intérêt pour moi; car la jalousie du marquis était si exaspérée par ma présence, qu'il en résulterait sans doute un événemet funeste.

» A force de détours, la vicomtesse me laissa entendre ce qu'on exigeait d'elle.

» — Vous céder volontairement à ce freluquet? dis-je, pâle de colère. Vous ne l'espérez pas, madame.

» Et me livrant alors à toute ma haine pour cet insolent rival, je remerciai le ciel de me donner l'occasion de le châtier.

» En vain madame de M..., ravie et tremblante de ma fureur, tenta de la calmer; je lui promis seulement de chercher un prétexte à ma vengeance, pour ne point compromettre sa réputation. Étant tous deux fort animés, nous parlions très-haut lorsque le comte Charles et son ami entrèrent. Je les vis échanger un sourire de pitié en me regardant, comme pensant qu'ils venaient d'interrompre une scène et que j'avais reçu mon congé.

» Cette idée me rend ma présence d'esprit; je m'assieds tranquillement près de madame de M..., et je lui demande

de quel côté nous dirigerons notre promenade après le dîner.

» — Ma sœur a deux de ses chevaux malades, dit le comte, elle ne pourra sortir en calèche aujourd'hui.

» — Ce n'est pas un grand malheur, repris-je, le parc est si beau à parcourir!

» — Je commence à le savoir par cœur, dit le marquis; et si madame le permet, je ferai atteler mes chevaux gris à son carrosse, et nous irons passer la soirée à Châlons. Une troupe de comédiens y donne une représentation qui sera sans doute très-ridicule. Tant mieux, nous nous en moquerons.

» Je regardai madame de M... ; elle refusa en prétextant un violent mal de tête.

» — C'est dommage, reprit le marquis d'un ton railleur, cette petite ville de Châlons est vraiment fort agréable ; on y rencontre de très-jolies femmes, et l'on y apprend de singulières choses, n'est-ce pas, Charles?

» — Ah! comme dans toutes nos villes de province, les secrets n'y sont pas faciles à garder.

» — Aussi ferait-on bien de se fixer ailleurs, reprit le marquis, lorsqu'on a intérêt à cacher ce qu'on est.

» — A moins d'être un sot ou un lâche, on n'a guère d'intérêt à cacher ce qu'on est, dis-je avec nonchalance.

» — Mais... quand on ne le sait pas soi-même...

» — On l'apprend aux autres, interrompis-je, en me levant; et quand monsieur le marquis voudra... je lui...

» — Pardi, je le crois bien, reprit-il en ricanant... Comment le trouves-tu, Charles?... il n'est pas dégoûté.

» — Messieurs... messieurs... dit madame de M... en tremblant... songez que vous êtes chez moi...

» — Vraiment, ce n'est pas lui qui l'oublie, ma sœur; et si vous n'y receviez jamais que des gens de sa sorte...

» — Il suffit, messieurs, dis-je froidement, madame ne doit pas être importunée de vos réflexions; c'est à moi qu'elles s'adressent, je pense, et j'y répondrai dès demain si cela convient à ces messieurs.

» — Il ne peut jamais convenir à un bon gentilhomme de se commettre avec un homme sans nom... enfin avec un...

» — Finissons, interrompit vivement le comte Charles; monsieur doit sentir à quel point cette conversation est déplacée devant madame. Retirez-vous, ma chère Henriette, ajouta-t-il en prenant le bras de sa sœur.

» — Non, s'écria-t-elle, je ne laisserai pas insulter chez moi un homme d'honneur, que vous devriez protéger vous-même contre...

» — Laissez-nous, interrompit encore le comte Charles, dont le zèle s'employait surtout à empêcher d'achever les injures commencées; laissez-nous, les femmes ne doivent pas se mêler de ces sortes d'affaires.

» En disans ces mot, il entraîna madame de M... dans la chambre voisine.

» Pendant ce temps, je me rapprochai du marquis pour lui demander son heure.

» — Mon heure! et pourquoi?

» — Pour me rendre raison.

» — Tant qu'il vous plaira, mon cher monsieur; trouvez un homme comme il faut qui veuille vous remplacer, et je suis à ses ordres; mais dans la famille des B..., nous ne sommes pas dans l'habitude de nous battre avec des fils de...

» A la menace de ce mot qu'il n'osa prononcer, j'avais tiré mon épée, et le ciel sait de quoi j'allais me rendre coupable, lorsque le comte Charles, se pricipitant entre nous, dit d'une voix de tonnerre :

» — Je ne suis pas si difficile, moi, et je serais charmé d'avoir à donner une leçon à M. le chevalier, pour lui apprendre à venir s'emparer de l'esprit de ma sœur en attendant mieux.

» Dans l'excès de mon indignation, je ne sais ce que je répondis; mais j'étais le lendemain avec Dubreuil, au pavillon de chasse. Là, seulement, ma rage se calmant à la vue du comte Charles, je frémis en pensant à l'affreuse adresse dont les officiers de la garnison m'avaient trop souvent fait compliment. L'idée de tuer le frère de cette femme qui m'aimait, qui m'avait donné les preuves d'un dévouement que je croyais être le plus grand de tous pour une femme, enfin la comparaison de ma vie de malheurs, avec l'existence heureuse et

honorée de mon adversaire, me firent prendre aussitôt la résolution de me défendre gauchement.

» A la troisième botte, l'épée du comte m'avait traversé le bras. Le sang qui teignit ma chemise fit accourir les témoins.

» — C'est assez, dit Dubreuil, il est blessé.

» — Oui, oui, c'est assez, dit avec dédain le marquis.

» — Non, ce n'est pas assez, criai-je avec rage, et c'est à vous maintenant. Allons, en garde monsieur le marquis... en garde, ou je vous tue !...

» Le comte Charles et Dubreuil se jetèrent entre le marquis et moi... J'étais ivre de colère... je jurais par le ciel de frapper le marquis partout où je le rencontrerais, jusqu'à ce qu'il se fût décidé à se battre avec moi.

» Lui parlait de me faire arrêter. A ce propos, Dubreuil entra en fureur, et lui jura à son tour, par tous les jurons de la langue française, de le faire passer par les armes de tous les officiers de son régiment, s'il effectuait une telle lâcheté !

» — Il se battra, j'en suis garant, dit le comte Charles, impatient de mettre fin à cette scène, mais il ne saurait abuser de l'état de monsieur, ajouta-t-il en me voyant pâlir; faites appeler le chirurgien.

» En effet, le sang que je perdais m'affaiblissait au point de ne pouvoir me soutenir. Il fallut me resigner à me faire panser. La blessure était profonde, et me retint plusieurs jours chez moi : mais je ne pus attendre ma complète guérison pour réclamer la promesse qui m'avait été faite. Dubreuil alla lui-même en demander l'exécution au château de M... ; pour être mieux écouté il s'était fait accompagner de son capitaine, jeune homme très-bien né, et qui m'avait pris en amitié. En vain le comte Charles leur représenta le danger qu'il y avait pour eux à se mêler d'une affaire semblable, tant la rigueur était grande contre tous ceux qui prenaient part à un duel; ils déclarèrent ne vouloir pas revenir près de moi sans une réponse positive, et le rendez-vous fut fixé au surlendemain.

» Dubreuil, se méfiant des procédés du marquis, me força à aller coucher chez mon ami le libraire pendant ces deux

jours, dans la crainte qu'on n'eût averti la maréchaussée de notre projet.

» Jamais rendez-vous, même le plus tendre, n'a causé plus de plaisir et de crainte : je frémissais à l'idée que mon ennemi pourrait encore se soustraire à ma vengeance, et mon cœur battait d'une horrible joie en pensant au coup qui devait le désarmer.

» Dans la disposition où j'étais j'aurais triomphé d'un champion plus digne; et le pauvre marquis fut bientôt hors de combat. Sa maladresse éteignit mon ressentiment. Il m'eut été facile de le tuer; je me contentai de le rendre ridicule pour quelque temps en le blessant au visage.

» L'affaire fit du bruit à Châlons. Dubreuil, qui en craignait les conséquences pour lui comme pour moi, m'engagea à partir la nuit même pour Paris, où Sedaine me donnerait asile.

» J'avais une cinquantaine de louis, du dernier semestre de ma pension, je les pris sur moi et montai à cheval après avoir embrassé Dubreuil et son capitaine.

» Je n'ai jamais entendu parler depuis de la vicomtesse.

XVI

Le diable à quatre.

» — Ah! que tu arrives à propos! dit Michel en me sautant au cou! comme tu vas animer le parterre!.. quel brave soutien pour un auteur!...

» — Que veux tu-dire, avec ton parterre?

» — Qu'on joue demain *le Diable à Quatre*, et que je compte sur toi pour le faire applaudir.

» — Quoi! ta folie va toujours? tu fais des pièces de théâtre?

» — Bien mieux que cela, vraiment, je parviens à les faire représenter: il est vrai que je me suis accolé à un bon musicien; mais il fallait lui bâtir un opéra à son gré, et grâce à un ouvrage anglais qui m'a fourni le canevas du mien, j'entre dans la carrière modestement soutenu par deux talents. Si ce

premier pas me réussit, tu verras jusqu'où j'irai. Ah! mon ami, qu'elle épreuve!.. la tête m'en tourne... il me semble que je joue demain toute ma destinée sur une farce.

» — Heureusement je te connais un métier plus sûr, repris-je, et je ne te crois pas encore assez fou pour le sacrifier à l'autre, mais je n'ai guère le droit de te prêcher la raison, moi qui ne suis ici que par suite d'une extravagance.

» Alors je racontai à Michel la cause de mon voyage. Il fallait qu'il m'aimât bien, car malgré sa préoccupation d'auteur, il m'écouta avec une vive attention; seulement il m'interrompit avant la fin de mon récit pour commander à sa vieille gouvernante de me faire préparer un lit dans une petite chambre attenante à celle où nous étions.

» J'étais sûr de son hospitalité, aussi ne pensai-je même pas à l'en remercier. Il allait partir pour sa répétition générale; je le priai de me donner le temps de changer d'habit, et de me laisser l'accompagner au théâtre.

» Ce fut pour moi un spectacle déjà fort amusant que celui des coulisses et des acteurs, malgré l'obscurité qui régnait dans la salle et sur les planches. L'orchestre des musiciens était seul bien éclairé. Michel m'engagea à descendre au parterre où se promenaient deux de ses voisins, appelés comme moi au soutien de la pièce et à sa répétition, pour être plus à portée de juger des effets de théâtre. Ils étaient tout nouveaux pour moi.

» Avant de me rendre à mon poste, je voulus observer de quelle manière mon ami était traité par ceux qui devaient jouer ses principaux rôles; je croyais deviner par là le cas qu'ils faisaient de l'ouvrage et le succès qu'on en pouvait attendre. Cet examen m'attrista beaucoup: toutes les politesses, les condescendances et les complimens de messieurs les acteurs étaient pour le musicien, appelé Philidor; à peine s'ils répondaient aux observations de Sedaine. Leur impertinence envers lui était si choquante que je ne pus m'empêcher de lui en faire l'observation.

» — Je m'embarrasse bien de leur insolence, repondit-il, pourvu qu'ils jouent ma pièce!

» — Mais ils la joueront mal.

» — Ils ne sont pas si bêtes, vraiment : ils veulent bien dégoûter les auteurs nouveaux, mais non pas le public, et si j'ai du succès, tu verras après-demain comme ils seront polis avec moi.

» — Je veux te croire; mais je n'aurais pas ta patience.

» La pièce, la musique, le dialogue, les actrices, tout me ravit; jamais je ne m'étais plus amusé, et je ne concevais rien aux craintes des deux auteurs sur le sort de cet opéra-comique.

» — Tu trouves cela bon? disait Michel, j'en suis charmé; mais tu ne t'y connais pas. La cabale est bien fine, elle tombe vite sur les endroits faibles, sans compter qu'elle déteste qu'on la fasse rire.

» — Eh bien, il faut l'assommer, repris-je, et je m'en charge.

» — Ne va pas me faire de ces plaisanteries-là, Séverin, sinon je ne te laisse pas aller au parterre. Applaudis de toutes tes forces, j'y consens; mais laisse critiquer tes voisins, si cela leur plaît. Je veux être jugé, moi, et savoir à quoi m'en tenir sur ma vocation dramatique. Si le public me décourage, je n'y penserai plus; mais aussi..., s'il m'accueille!...

» — Tu as raison, il faut le laisser faire... Mais ils t'applaudiront, morbleu! ou je mets le feu à la salle!

» La fièvre d'auteur, dont le pauvre Michel était dévoré, avait passé dans mes veines; je partageais toutes ses agitations. Signalant avec lui les endroits dangereux, les plaisanteries hasardées de sa pièce, j'entendais les sifflets qui devaient assassiner son génie; puis, passant de ces terreurs à l'espérance, je célébrais son triomphe en termes épiques qui le faisaient rire et soupirer à la fois.

» Pendant que j'étais uniquement occupé de sa représentation, lui pensait à moi.

» — Je te ferai connaître à mes amis, dit-il, sous ton nom de Séverin seulement, car on est sans doute à la poursuite du chevalier de Guys; mais comme ton visage n'est pas connu ici, il suffira de cacher ton nom pour te soustraire aux recherches, et puis, comme rien ne dure dans ce pays-ci, pas

même la colère, on t'oubliera bientôt. Si pourtant on te cherchait chicane, tu dirais que tu es mon cousin, et j'arrangerais l'affaire.

» — Oui, c'est bon, répondis-je; mais ce qui m'inquiète, c'est l'acteur qui joue le savetier : je trouve qu'il bredouille son rôle, on ne l'entend pas assez; il a le ton monotone.

» — Ah! cela tient à ce qu'il se croit sûr de lui, et dédaigne de répéter... Comme ta malle n'est pas encore arrivée, je te préviens que tu trouveras tout ce qu'il te faut dans mon armoire. Mais va donc te coucher, tu dois être fatigué.

» — Moi! pas le moins du monde; je remonterais à cheval à l'instant même, s'il te prenait fantaisie de faire jouer *le Diable à Quatre* à Châlons. Je te connais : tu ne dormiras pas plus que moi cette nuit; eh bien, restons ensemble. Nous parlerons du berger et du tailleur de pierre.

» — Soit! reprit Sedaine en me prenant la main; je te dirai le plan d'un ouvrage qui...; mais non : il faut savoir avant tout ce que fera mon *Diable*.

» Et la nuit s'écoula ainsi à nous occuper mutuellement de ce qui intéressait l'autre.

» Il faisait à peine jour lorsque j'entendis marcher dans une petite pièce qui servait d'antichambre au modeste appartement de Sedaine.

» — On est bien matinal chez toi, dis-je; serait-ce déjà ta vieille gouvernante?

» — Oh! non, la mère Geneviève dort encore, répondit Michel d'un air rêveur. C'est sans doute... sa fille... Victorine, qui vient reprendre son ouvrage... La pauvre petite s'est mis en tête de me broder un jabot et une paire de manchettes en filet pour le jour où l'on donnerait ma pièce. Elle prétend que cela me portera bonheur, et voilà déjà plusieurs nuits qu'elle passe à ce travail; cela me désole...; elle se rendra malade...; mais il n'y a pas eu moyen de l'en empêcher... Quand je la supplie de laisser ces manchettes, elle se met à pleurer.

» — Et ta sensibilité n'y tient pas? Je comprends, la brodeuse est jolie?

» — Charmante; mais n'en plaisante pas, car c'est bien

l'être le plus innocent, le plus candide qui soit au monde. Sa mère ne la garde avec elle, chez moi, que parce qu'elle me sait un honnête homme, incapable de chercher à corrompre sa fille..., et elle a raison, je mourrais plutôt que de tromper sa confiance... Au reste, je n'ai pas grand mérite, car Victorine est si enfant, malgré ses seize ans, qu'elle n'inspire que des idées chastes. Ah! mon ami, ajouta-t-il en levant les yeux au ciel, s'il se trouvait dans nos théâtres une femme capable de comprendre ce mélange de grâce et d'ignorance, de tendresse et de candeur, quel rôle divin on pourrait faire!

XVII

Le succès d'un ami.

» La rampe n'était pas encore allumée, j'étais au parterre de l'Opéra-Comique avec deux élèves de Philidor, un camarade de Sedaine et un commis de barrière, cousin de Victorine, auquel elle avait recommandé d'applaudir de toutes ses forces et toujours, ce qui pensa le faire mettre à la porte, comme un ennemi des auteurs, chargé par la cabale d'empêcher d'entendre la pièce.

» Des rares plaisirs de ma vie, ce succès fut le plus vif, car je savais que le bonheur présent et à venir de Sedaine y était attaché, et puis son talent me rendait si fier! Il y a tant d'espérance personnelle dans l'élévation d'un ami sorti de nos rangs!

» Après qu'on eut nommé Sedaine au bruit des applaudissements de toute la salle, je volai sur le théâtre pour l'embrasser; il m'en laissa à peine le temps.

» — Cours vite à la maison, dit-il, envoie la mère Geneviève chercher un pâté chez Lesage, dis-lui de nous préparer une salade; dès que j'aurai remercié nos comédiens, j'irai te rejoindre avec Philidor, et nous boirons à cette bonne soirée! Que le ciel soit loué!

» Je partis comme un trait. Arrivé au coin de la rue Saint-Victor, j'aperçus une jeune fille montée sur la borne qui était

près de notre porte. La lanterne du marchand de vin à côté éclairait un visage charmant, où la plus vive inquiétude était peinte.

» — Grand succès! m'écriai-je, et la jeune fille, qui croit que cette bonne nouvelle lui est apportée par son cousin, saute par terre, et court m'embrasser fraternellement. Elle devient confuse en s'apercevant de sa méprise ; mais son ravissement est tel, qu'il surmonte tout. Victorine répète cent fois :

» — Il a été applaudi ! il a gagné, ce bon maître! Oh! mon Dieu! que ma mère sera contente!

» Dans l'esprit de Victorine, la première représentation d'un ouvrage c'était une partie qu'il fallait gagner; et pour une personne qui n'en avait jamais vu, on ne pouvait s'en faire une idée plus juste.

» Rien ne saurait peindre la joie de cette charmante enfant; elle riait, chantait en arrangeant le couvert, et se trompait à chaque instant de place en mettant les verres sur les assiettes, les serviettes sur les fourchettes, etc. Le couvert seul de son maitre était bien ordonné.

» — Et ma surprise! s'écria-t-elle; mais vous ne me trahirez pas, monsieur?

» Je la rassurai: elle sortit, et revint bientôt avec une belle brioche couronnée d'un bouquet de violettes mêlées d'immortelles, qu'elle déposa sur l'assiette destinée à Sedaine.

» — Vous étiez donc certaine du succès, lui dis-je, puisque vous aviez commandé cela d'avance?

» — Ah dame! si nous avions eu du malheur, répondit-elle, la pauvre brioche aurait séché dans un coin d'armoire, et le bouquet se serait fané sans paraître. Monsieur n'en aurait rien su, car je me serais bien gardée de pleurer devant lui. Vous dites qu'il va venir, qu'ils ne le garderont pas à ce théâtre pour le complimenter, le couronner; que sais-je... C'est qu'il a tant d'esprit!... voyez-vous, je suis sûre que le roi n'en a pas davantage.

» Et ce bavardage d'une joie qu'elle ne pouvait contenir m'attendrissait et me faisait pitié. Que de chagrins étaient

attachés à cette joie si pure! à ce sentiment dont la pauvre petite ne soupçonnait ni l'existence ni le pouvoir!

» Ce dévouement d'un cœur chaste et passionné, je l'ai vu durer jusqu'à la mort de cette chère enfant, sans qu'elle se soit jamais doutée que cette préoccupation continuelle, cette concentration de tous les intérêts de son âme sur le même objet, fussent de l'amour : modèle unique, dont la copie exacte a crée le rôle délicieux de *Victorine* (1).

» Le souper fut très-gai; nous grisâmes un peu Philidor, et il nous raconta les histoires scandaleuses des coulisses de l'Opéra-Comique. A l'en croire, le métier d'un bel acteur était le plus profitable du monde, et nul seigneur de la cour n'avait autant de bonnes fortunes que Clairval.

» — Je ne sais pas quel est votre état, monsieur Séverin, ajouta-t-il; mais un gaillard bâti comme vous ferait bien son chemin dans cette carrière-là. Sedaine dit que vous avez une voix superbe : on a bientôt appris à chanter, et à nous deux nous ferions de vous un acteur à tourner la tête de toutes les duchesses de la cour.

» A ces mots, la rougeur me couvrit le visage; on eût dit que tout mon sang de gentilhomme se révoltait. Sedaine s'empressa de répondre pour moi que je n'étais pas né pour le théâtre.

» — Avec son caractère, dit-il, il tuerait tous ceux qui oseraient le siffler; il n'est pas assez endurant.

» — Et puis sa famille s'y opposerait sans doute, reprit Philidor, les bourgeois sont pis que jamais sur cet article.

» Ma famille!... Ainsi, le moindre mot dit sans intention malveillante me ramenait toujours au malheur de ma situation.

» Le lendemain, la maison de Sedaine ne désemplit pas d'acteurs, de libraires, de musiciens, de gens qu'il connaissait à peine et qui venaient le complimenter, lui demander un poëme, un rôle, et protester de leur zèle à l'applaudir.

(1) Dans *le Philosophe sans le savoir,* drame en cinq actes, de Sedaine.

Les trois actrices qui avaient joué en rechignant la pièce furent les premières à venir le remercier, et le prier de penser à elles dans le prochain ouvrage qu'il donnerait. Une de ces trois femmes était jeune et jolie : ce fut la seule que Victorine trouva laide.

» Sedaine était au milieu de cette cour d'artistes et de comédiens lorsqu'une voiture s'arrêta devant sa porte. C'était celle de M. Lecomte, ancien magistrat, homme de mérite et ami de M. Buron, l'architecte, qui employait et protégeait beaucoup Sedaine.

» — Eh mais! c'est donc bien vrai, s'écria M. Lecomte en voyant le cercle qui entourait Sedaine. Notre cher tailleur de pierre fait des comédies, et des comédies qui réussissent... J'ai gagné mon pari contre le maréchal de Richelieu ; il ne voulait pas croire que l'auteur de la pièce si justement applaudie hier (1) l'eût faite entre l'équerre et le marteau; vous m'aiderez à le confondre, mon ami, car il veut que vous lui soyez présenté; il prétend qu'il y a dans votre pièce une entente de la scène, une vérité de dialogues, qui promettent un auteur de plus à la Comédie française.

» Sedaine était dans l'enivrement.

» M. Lecomte lui donne à peine le temps de passer un habit, et l'emmène à l'hôtel de Richelieu.

» Michel, le camarade du berger Séverin, conduit dans un beau carrosse chez le premier gentilhomme de la chambre !..,

» — Ah! c'est un bon pays, pensai-je, que celui où le talent est ainsi apprécié!...

» Et le bonheur de Sedaine me rendit un moment philanthrope.

XVIII

La comtesse d'Egmont.

» — Qu'as-tu vu? comment as-tu été accueilli? lui demandai-je à son retour.

(1) A la foire de Saint-Laurent où était transportée alors la troupe de l'Opéra-Comique.

» Ah! mon ami, c'est à en perdre la tête. Imagine-toi d'abord un palais magnifique, des appartements tout dorés, donnant sur des jardins remplis de mille fleurs; et puis une femme adorable, ou plutôt une sylphide aux cheveux, aux yeux noirs, aux regards à la fois langoureux et brûlants, assise nonchalamment près d'une fenêtre, ayant sur ses genoux une corbeille à réseaux d'or, dans laquelle tombent les brins de soie qu'elle parfile; travail qui semble n'avoir d'autre but que de montrer un beau bras et les mouvements gracieux de la plus jolie main du monde.

» Un homme d'une figure remarquable est auprès d'elle assis sur un pliant, à côté du tabouret où deux petits pieds se reposent; il tient un livre ouvert, comme s'il était interrompu dans une lecture, mais ses yeux restent en contemplation sur cette belle personne : il n'est distrait par rien. Le maréchal de Richelieu m'adresse plusieurs mots flatteurs que j'écoute à peine, tant je suis préoccupé de cette vision angélique. Le maréchal sourit de mon admiration stupide, et répondant à ma pensée :

» — C'est madame la comtesse d'Egmont, ma fille, dit-il; elle est malade deupis plusieurs mois, et vous avez eu le talent de la faire sourire hier en dépit de sa souffrance; aussi veut-elle vous en remercier, ajouta-t-il en me présentant à cette femme dont mes yeux ne pouvaieut se détacher.

» Tu crois peut-être, continua Michel, que je sais un mot de ce qu'elle me dit alors; non. C'était comme une harmonie ravissante dont l'effet agitait trop mes sens pour m'en rendre raison; j'étais sous le charme de sa grâce, de sa bienveillance si doucement flatteuse. Tout cela me disait plus que ses paroles et m'empêchait de les entendre.

» — Mais ceci est de l'amour tout pur, dis-je, et je te vois déjà engagé dans une intrigue avec une grande dame. Prends-y garde, cela est dangereux.

» — Une intrigue avec cet être céleste! quelle profanation! s'écria Michel; on voit bien que tu ne l'as pas vue... Je mourrais mille fois avant d'oser lui parler d'amour! elle m'inspire cette crainte, ce respect dont je me suis moqué tant de fois

en lisant nos romans de chevalerie. On sent que c'est une nature plus élevée que la nôtre. Non, je te le jure, je regretterais de la voir descendre jusqu'à moi !

» Cette admiration si vive devait s'augmenter encore. Sedaine avait été invité à dîner pour le jeudi suivant chez le maréchal, avec plusieurs gens de lettres, et la comtesse d'Egmont devait faire les honneurs de la maison de son père.

» A force de me vanter cette femme que je ne connaissais pas, et que je ne connaîtrai sans donte de ma vie, Michel m'avait intéressé à elle ; je l'accablai de questions quand il revint de ce dîner.

» — Et son mari, dis-je, comment est-il?

» — Gros, court, frais, important, silencieux, poli ; n'appelant jamais sa femme que *madame la comtesse*, et paraissant uniquement occupé de distribuer à chacun selon son rang ses égards, ses saluts, et même ses paroles.

» — Cela doit composer un parfait ennuyeux ; pour peu qu'il soit jaloux avec cela, je plains sa pauvre femme.

» — Lui, jaloux ! il ne croit pas possible qu'il arrive malheur à un grand d'Espagne. J'en puis juger par l'air calme dont il a écouté plusieurs histoires racontées par son beau-père, et dans lesquelles la vertu de nos jolies bourgeoises était peu ménagée. C'est comme si l'on avait parlé des femmes d'une autre contrée, des Lapones, par exemple, que leurs maris offrent à tout venant. La galanterie de ces femmes ne lui faisait faire nul retour sur la sienne, tant il lui semblait monstrueux qu'une grande dame pût s'abaisser à un sentiment tendre. C'est une espèce de mari dont je me souviendrai. Mais ce que je n'oublierai pas davantage, c'est l'esprit indulgent de la comtesse d'Egmont, qui se plaisait à défendre les jeunes dupes de messieurs les roués d'aujourd'hui, et à prouver qu'elles n'étaient coupables que d'inconséquence.

» — L'ennui peut faire faire bien des démarches compromettantes, dit-elle en souriant ; l'aventure de la marquise de L*** en est une grande preuve.

» Alors elle raconta comment la marquise de L***, la femme la plus sage de toute la cour, étant seule dans son vieux châ-

teau, vit passer sur la grande route un jeune officier à cheval, et que se mourant d'ennui, il lui prit fantaisie d'envoyer prier le voyageur de venir se reposer quelques moments au château, pour causer avec elle. La proposition devait être acceptée. Mais comme la marquise, un peu confuse de sa démarche, l'expliquait de son mieux à l'inconnu, le marquis de L*** revint tout à coup de la chasse. Dans l'embarras de lui présenter un homme dont elle ne sait pas même le nom, elle engage l'officier à se cacher dans un cabinet pour lui laisser le temps de prévenir son mari sur cette singulière visite; et voilà toutes les apparences d'une intrigue complète. La marquise, fort troublée, répond tout de travers aux questions que lui adresse son mari; elle n'écoute pas un mot du récit de sa chasse, et tremble à chaque instant de voir son innocent secret découvert, lorsqu'on annonce le chevalier d'Er..., le fils de l'ancien ami du marquis de L***, enfin le jeune colonel qu'il destine pour époux à sa nièce.

» L'officier c'était l'inconnu.

» — Je mettrai cette aventure en comédie, ajouta Sedaine, ne fût-ce que pour montrer au public un des mille attraits de la comtesse d'Egmont, le charme séduisant d'une femme comme il faut qui s'ennuie.

XIX

L'uniforme.

» Ces moments, passés dans l'intimité d'un ami si bon, si spirituel, me faisaient oublier tout ce que j'avais à redouter du sort le plus incertain, lorsqu'une lettre de M. Dumont vint me le rappeler d'une manière fort brusque.

» La mort subite de la personne qui lui faisait passer les fonds de ma pension l'obligeait à me prévenir qu'à moins d'un nouvel ordre, il était inutile de me présenter chez lui pour recevoir.

» C'était après la malheureuse affaire de Closter-Severn.

» Je n'hésitai pas un moment dans le parti que je devais

prendre ; mon bienfaiteur avait probablement succombé dans cette embuscade où nous venions de perdre tant de bons officiers. Je ne pensai qu'à venger sa mort en tuant ma part d'ennemis ; je résolus de me faire soldat.

» Cachant soigneusement mon nouveau malheur et mon projet à Michel, j'allai m'offrir, avec la recommandation de Dubreuil, au duc de Coigny, pour entrer dans les dragons. Le duc d'Ayen, qui se trouvait chez le duc de Coigny quand j'obtins mon audience, prétendit que je ferais honneur à son régiment des gardes françaises, et me demanda la préférence. Je la lui donnai, en pensant que je serais moins séparé de Sedaine.

» Ce pauvre ami fondit en larmes en me voyant pour la première fois revêtu de mon uniforme.

» — Pourquoi ne m'as-tu pas confié la lettre de Dumont? s'écria-t-il.

» — Parce que tu m'aurais forcé d'accepter la moitié de ce que tu gagnes, et que je ne veux que ton amitié.

» — Ingrat! dit-il en essuyant une larme.

» Et je ne parvins à le calmer qu'en lui promettant d'avoir recours à lui si je manquais d'argent.

» Mon métier est honorable quoique dur, et je sens qu'il est le seul convenable à un homme dans ma situation. On peut s'y battre du moins pour la moindre humiliation : c'est un plaisir que je me suis déjà donné trois fois; aussi me traite-t-on maintenant avec une sorte de respect. Mais pour éviter tout contact désagréable, je vis presque seul, en proie à l'amertume qu'inspire l'injustice, et dans le désespoir d'être jamais aimé de la femme qui me plairait, car je ne saurais la choisir dans le rang où le malheur me place. Le peu de temps que j'ai passé dans le monde élégant m'a rendu difficile ; je ne puis plus être ému que par la distinction, la grâce. . Mon cœur est condamné à vivre sans amour... O supplice !. ô misère !... oui... il vaut mieux mourir.

XX

Un ange.

» Oh! mon Dieu! pardonne! je voulais mourir... et tu envoies un ange à mon secours!... Cette figure divine,cette madone, le premier amour de mon âme, je l'ai vue, elle m'est apparue comme un être céleste... au milieu du temple encore parfumé de l'encens qu'on venait de brûler sur les autels... J'ai reconnu son regard, son divin sourire... j'ai entendu sa voix... elle a parlé de pitié... de consolation. J'ai senti mon cœur battre à ses accens... ils venaient du ciel... oh! oui, le ciel seul peut inpirer de si douces paroles... C'est lui qui livre cet ange à mon adoration pour me rattacher à la vie... c'est lui qui m'ordonne de lui obéir comme à ma Providence... Ah! béni soit le jour qui a changé le sort du fils abandonné!... Non, il n'a point encore assez souffert pour mériter la protection de Sophie... pour obtenir le droit de l'adorer!... de l'adorer seulement, et toujours!...

XXXV

LA BONNE ACTION

— Ah! bénie soit la providence qui m'a choisie pour réparer tant de malheurs et d'injustice! s'écria madame d'Egmont.

Et des larmes abondantes tombèrent sur la dernière page du manuscrit qu'elle venait d'achever.

— Oui, je le sens à l'exaltation qui s'empare de mon cœur, c'est le ciel lui-même... qui m'ordonne d'aimer, de secourir cette victime de l'orgueil... c'est Louis, qui, du fond de sa tombe, me crie de protéger son frère!... Ah! que ne puis-je faire honte à ce père dénaturé... à ce monstre de vanité qui vit dans la puissance, dans les grandeurs, sans que le souvenir du fils qu'il délaisse trouble un instant sa sécurité d'é-

goïste... sans que le sentiment de la justice divine l'ait jamais frappé de l'idée que la mort du fils dont il était si fier, de ce modèle de toutes les vertus humaines, était le juste châtiment de son crime envers le fils abandonné !... que ne puis-je le dénoncer à toute la terre, ce crime abominable, cet abandon qui aurait plongé dans l'infamie une âme vulgaire ! que ne puis-je démasquer devant le roi lui-même cet homme revêtu d'un pouvoir, d'une confiance dont il est indigne!.. que ne puis-je conduire aux pieds du roi le fils de son ministre !... entendre le pauvre valet de ferme, le brave soldat, réclamer le nom, le rang, qui lui sont dus... mais les cruels le repousseraient... ils l'accuseraient d'imposture !... les fers... le cachot, puniraient son audace... lui révéler la vérité... c'est le perdre à jamais... Hélas!.. le mystère a ses dangers aussi... mais dussé-je en être victime, je resterai fidèle au malheur.

La matinée était déjà fort avancée lorsque madame d'Egmont sonna sa femme de chambre; celle-ci lui remit un billet de M. de Jaucourt, par lequel il demandait la permission de se présenter dans la matinée chez la comtesse. Elle n'hésita pas à l'accorder, ce qu'elle venait de lire avait fixé ses idées sur un seul intérêt. Elle se félicita de pouvoir juger de ce qu'elle devait attendre ou redouter de l'affection de M. de Jaucourt.

Après les phrases usitées, qui donnent au valet d'annonce le temps d'avancer un fauteuil et de s'en aller, M. de Jaucourt s'approcha timidement de madame d'Egmont.

— Je viens vous rassurer, madame, dit-il, en s'efforçant de paraître tranquille, je serais désolé que vous pussiez douter de ma discrétion...

A ces mots madame d'Egmont lui lance un regard dédaigneux qui semble dire : Pensez-vous me mettre dans votre dépendance par cette générosité menaçante ?

— Ah ! madame, vous me comprenez mal, ajoute-t-il accablé par ce cruel regard. J'ai tort, sans doute, de ne vivre que par vous, de n'avoir de plaisir que là où vous êtes ; de ne penser à Dieu que là où vous priez ? de vous chercher partout, comme une pauvre plante cherche la lumière qui la vivifie...

Mais si la puissance d'une attraction invincible me transporte souvent près de vous, croyez qu'un indiscret espionnage ne m'attache point à vos pas et que le hasard seul m'a fait vous rencontrer hier à Saint-Étienne-du-Mont.

— Pourquoi ne m'avoir point parlé?

— Votre vue m'avait causé un si grand trouble. J'étais à la porte, au milieu d'un groupe de gens qui sortaient de la messe, lorsque vous êtes entrée dans l'église; je vous ai plutôt dévinée que vue, et la dentelle de votre capuchon ne laissait presque rien apercevoir de votre visage.

— Ce n'était pas moi, vous dis-je.

— Ah! ne me défiez pas de vous prouver le contraire... mais... non... je croirai ce que vous voudrez. A défaut de mieux, je paierais votre confiance de tout ce que je possède au monde... Hélas! vous ne m'en trouvez pas digne... ajouta-t-il en voyant madame d'Egmont absorbée dans ses réflexions... il faut que je joigne cette tribulation à toutes celles qui m'éprouvent... N'importe, je ne vous en adorerai pas moins.

Il y avait une résignation touchante dans ces mots dits d'un ton pénétré. C'était l'accent d'un amour vrai, il devait arriver au cœur de Septimanie. Elle savait tout le mal qu'on fait en répondant à ce langage par la légèreté et l'ironie.

— Oui, c'était moi, dit-elle en baissant les yeux, et si ce secret m'appartenait seul...

— Votre trouble m'en dit assez, interrompit M. de Jaucourt... je suis bien malheureux!

— Non, vous ne sauriez l'être du sentiment profond que votre attachement m'inspire... Vous ne sauriez être jaloux des regrets qui remplissent mon âme... vous ne sauriez m'envier la consolation de secourir parfois le malheur, c'est l'unique bien qui me reste... un autre bonheur me serait impossible!

— Quoi! ce cœur si accessible à tous les sentimens nobles serait fermé pour jamais à l'amour.

— Il en a trop souffert.

— Vous vous abusez; ce cœur que vous croyez mort à tou-

tes les émotions tendres en est sans cesse agité; j'en lis sans cesse la preuve sur ce visage adorable. Croyez-moi, cette pâleur, ces inquiétudes, ces joies subites qui viennent tour à tour assombrir ou animer vos traits, ces distractions continuelles qui rendraient votre esprit ridicule, si, même en déraisonnant, il pouvait perdre de sa grâce, c'est l'amour seul qui les cause.

— Oui, un amour que la mort n'a pu éteindre, répondit madame d'Egmont en soupirant.

— Je voudrais le croire, car il me resterait quelque espérance. On peut triompher d'un souvenir si ardent qu'il puisse être, mais combattre une émotion de toutes les minutes, une fièvre qui vous agite à votre insu, dont vous ignorez peut-être la cause, dont vous voyez peut-être l'objet, sans vous rendre compte du trouble qu'il jette dans votre âme... ah! madame, voilà où tous les efforts de la passion échoueraient... Vous l'avouerai-je?... à force d'aimer on croit à la contagion de sa maladie; eh bien, ce trouble secret qui ajoute encore à toutes vos séductions... je me suis flatté un moment qu'il pouvait être mon ouvrage... j'ai pensé en devenir fou de joie... mais vous ne m'avez pas laissé le temps de nourrir cette enivrante illusion... la rencontre d'hier matin... l'agitation où vous étiez le soir... l'état d'anxiété où je vous ai vue, lorsque quelques mots de moi vous ont fait trembler pour votre secret, ah! tout m'a trop bien appris l'importance de ce secret pour votre bonheur.

— Oh! mon Dieu!... serait-il possible? s'écria madame d'Egmont avec une sorte d'effroi... Quoi! cette pitié si douce, ce dévouement pour le malheur serait... Non, vous vous trompez, et quand vous saurez... mais un devoir sacré me force au silence sur celui auquel vous supposez une puissance qu'il n'a pas. Il est vrai que sans moi il succombait au désespoir; il est vrai que sa reconnaissance est devenue de l'amour, qu'il m'aime sans savoir qui je suis... que j'ai peut-être trop long temps prolongé son erreur... Mais je ne pouvais me faire connaître sans l'humilier, sans l'affliger profondément... car tout nous sépare... Jugez vous-même si je puis l'abandonner.

— Je ne sais que penser, reprit M. de Jaucourt; cette confiance que j'ai tant souhaitée m'anéantit... Mais pardonnez ce moment de faiblesse... je retrouverai mon courage quand il faudra vous servir... vous protéger contre vous-même... L'objet d'une si grande préoccupation n'en saurait être indigne... mais si jamais...

— Ah! ce malheur n'est pas à craindre. Croyez qu'un homme distingué pouvait seul m'inspirer un intérêt si grand, et que je n'ai à rougir ni de lui ni de moi; ne m'en demandez pas plus. Vous en savez assez pour nous perdre tous deux, car chercher à le connaître, c'est risquer de le livrer à un ennemi puissant; et je ne m'abuse point sur les jugements qu'on porterait sur moi, si mes démarches mystérieuses étaient dénoncées; mais votre constante affection méritait que je la rendisse dépositaire des interêts de mon repos et de ma réputation.

— Ah! dites aussi de votre amour !... car vous l'aimez, madame!

A ces mots la porte s'ouvrit, le duc de Fronsac entra en donnant la main à la comtesse de Brionne, M. de Rulhières et Gentil Bernard les suivaient; ils parurent tous embarrassés de l'idée d'interrompre un entretien dont madame d'Egmont et M. de Jaucourt semblaient également émus. Il se dit un bon nombre de paroles insignifiantes, pendant que l'observation s'exerçait sur eux, puis on en vint à parler du voyage de l'Ile-Adam, de celui qui devait avoir lieu après les fêtes à Rambouillet, des comédies qu'on y jouerait, des femmes qui seraient priées. La gaieté du duc de Fronsac fit tous les frais de la conversation; il plaisanta sa sœur et madame de Brionne sur la tristesse de leurs soupirants, et les engagea à les traiter avec moins de rigueur, car c'était, disait-il, peupler d'ennuyeux tous les salons de Paris. Ces messieurs s'épuisent en regards langoureux, en reproches tacites, en admirations hébétées, ajouta-t-il, les plus spirituels n'ouvrent plus la bouche; je ne connais que Rulhières qui se tire bien de son état d'adorateur. Sa passion s'exhale en épigrammes très-divertissantes, et du moins sa mauvaise humeur fait rire jusqu'à ses rivaux eux-mêmes.

— Je suis charmé d'amuser ces messieurs, dit M. de Rulhières; mais ils devraient bien me le rendre.

— Vous l'entendez, Jaucourt, et vous, charmant poëte, divertissez monsieur...

— En vérité, mon frère, vous dites des choses...

— Que vous trouveriez toutes simples dans la bouche de M. de Lusignan; parce qu'il est plus bête que moi, vous lui passez tout ce qu'il hasarde de dire.

— Vous vous trompez, il n'est que distrait.

— C'est fort commode; on s'établit distrait pour faire ou dire impunément tout ce qui passe par la tête. Eh bien, à dater de ce jour, je prends l'état de distrait,

— Vous aurez beau faire, monsieur le duc, dit Rulhières vous serez toujours pire et mieux que cela.

— Au fait, je n'ai pas la prétention de tenter ma conversion quand les sermons de ma sœur y ont échoué, et pourtant je venais la prier de m'aider dans une bonne action. Vous riez?... on ne croit jamais aux bonnes actions d'un mauvais sujet. Eh bien, on a tort; c'est une inconstance aussi piquante que beaucoup d'autres.

Alors chacun voulut connaître cette bonne action; mais le duc refusa de la dire, se retranchant sur ce qu'un bienfait perd tout son prix lorqu'on le divulgue. Cela parut suspect.

— Vous ne sauriez en soupçonner la pureté, dit-il, puisque c'est à ma sœur que je la confie.

En effet, lorsqu'ils furent tous deux seuls, M. de Fronsac raconta que, parmi les beautés faciles que lui fournissait une vieille femme très-célèbre dans ce genre de commerce, il avait rencontré une jeune fille charmante, dont le désespoir l'avait touché. Vendue, comme Joseph, par ses frères, la pauvre enfant s'était vue livrer avec horreur à la prostitution, et ne voulait rien moins que se tuer pour n'être pas infidèle au sergent qu'elle aimait.

— Il se trouve justement que ce brave garçon sert dans mon régiment, dit M, de Fronsac. L'aventure m'a paru singulière; j'ai promis de les réunir. La petite a été confiée à une honnête lingère qui la gardera jusqu'au moment où le congé

que j'obtiendrai pour son fiancé lui permettra de venir la rejoindre ; mais c'est bien assez de les marier pour ma vengeance, je ne veux pas qu'ils meurent de faim, et je leur consacre tout ce que j'ai gagné hier au cavagnole... Fort heureusement je repars ce soir pour l'armée, et je n'ai pas le temps de reperdre tout cela.

En parlant ainsi, le duc de Fronsac sortait de sa poche plusieurs rouleaux de doubles louis, et les posait sur une table.

— Voilà de quoi, continua-t-il, payer le loyer d'une modeste habitation dans quelque faubourg de Paris, et un petit mobilier fort convenable ; c'est vous, ma chère Septimanie, que je charge du soin de choisir et de parer cet asile de la *vertu* et de *bonheur*, comme on dit dans les opéras-comiques ; pour votre récompense, je vous rendrai témoin de la surprise de mon sergent et de sa femme, lorsqu'on les conduira dans ce fortuné séjour au sortir de l'autel : ce sera un fort joli coup de théâtre, et je verrai bien alors si les bonnes actions sont aussi amusantes que vous le dites.

Septimanie embrassa son frère, en le remerciant de l'associer à cette bonne œuvre, et s'engagea à le seconder avec zèle.

Dès le lendemain, Philibert fut à la recherche de la maison destinée aux jeunes mariés ; et peu de jours après, madame d'Egmont, ou plutôt Sophie Després, veillait à l'arrangement d'une maisonnette donnant sur les nouveaux boulevarts, faisant garnir de roses et de chèvrefeuilles le petit jardin, élaguer de ses branches mortes le tilleul qui lui servait d'ombrage, et placer un banc de gazon sous ce bel arbre ; jamais un soin plus doux ne l'avait occupée... Ah ! qui peut se garantir des piéges que la bonté sait tendre à la faiblesse !

XXXVI

LA MAISON DES FIANCÉS.

Grâce à l'habileté du fameux Pelletan, et plus encore à un billet écrit par madame d'Egmont, après avoir lu l'histoire de Séverin, sa blessure était presque guérie ; chaque matin

Philibert rapportait à sa maîtresse de meilleures nouvelles. Un jour il lui remit ce peu de mots de la part de M. de Guys :

« Vous l'avez voulu, je vivrai... mais m'ordonner de vivre, c'était me promettre de vous voir? »

— Oui, je le verrai, pensa madame d'Egmont, je calmerai l'exaltation de ses sentiments en lui parlant avec franchise de l'impossibilité où je suis de lui accorder plus que de l'amitié. Son respect, sa reconnaissance, me répondent de sa soumission. Pour prix de ce que j'ai fait pour lui, il ne voudrait pas m'affliger, j'en suis certaine.

Et dans cette douce confiance, madame d'Egmont formait un projet qui souriait autant à son bon cœur qu'à son esprit romanesque.

Recevoir Séverin dans cette modeste habitation, choisie, arrangée par elle pour les protégés de son frère, lui laisser croire que ce logement était le sien, qu'elle l'habitait en l'absence de son mari qui était à l'armée. Pouvoir lui parler, le voir sans le détromper sur le nom et l'état de Sophie Després, quel projet séduisant ! et comment résister au désir de le réaliser !...

Le comte d'Egmont venait en effet de partir pour son régiment ; le maréchal de Richelieu était dans son gouvernement de Guyenne. M. de Jaucourt, dont la jalousie aurait pu alarmer Septimanie, lui avait juré d'être discret et résigné : elle était donc presque libre.

Il faisait un de ces beaux jours de printemps qui en annoncent de plus beaux encore. Les Parisiens, vêtus de leurs habits de fêtes, se portaient en foule aux promenades ; car c'était le lundi de Pâques, jour consacré à la prière et au plaisir.

Madame d'Egmont s'était fait conduire de bonne heure a la messe ; puis rentrée chez elle, sa porte avait été défendue pour tout le monde.

Une heure après, elle était assise près d'une fenêtre, dans la maison du nouveau boulevart. Là, madame Sophie Després faisait semblant de coudre ; car la femme d'un caporal, la fille d'un honnête intendant si distinguée qu'elle soit, doit

être avant tout bonne femme de ménage, et les jolis doigts de madame d'Egmont ne savaient que parfiler l'or et la soie; ce qui avait fait dire à M. de Rulhières dans un portrait d'elle :

Je sais qu'elle aime les héros;
Elle est en sœur, épouse et fille.
Mais elle embellit leur repos,
Et ne connaît pas leurs travaux;
D'ailleurs, n'ayant jamais fait quatre points d'aiguille, etc. (1)

Ainsi, pour prendre l'attitude laborieuse d'une bourgeoise, madame d'Egmont s'était emparée furtivement du sac à ouvrage d'une de ses femmes de chambre, et continuait tout de travers un feston régulièrement commencé.

Pendant ce temps, Philibert en veste de paysan sarclait une plate-bande, dont les jacinthes et les giroflées jaunes à peine fleuries répandaient déjà leur parfum délicieux.

En regardant cette petite salle basse avec sa commode et son grand buffet de bois de chêne, ses deux fauteuils en velours d'Utrecht, et ses quatre chaises de paille, sa cheminée de plâtre peinte en façon de marbre, décorée d'un grand miroir, de deux flambeaux d'argent, d'une écuelle en porcelaine, et de deux pots de fleurs remplis de superbes tulipes; en écoutant le bruit monotone d'une horloge suspendue entre les deux croisées, et la brise qui agitait doucement les branches verdissantes d'un beau jasmin, seul rideau des fenêtres, madame d'Egmont se demandait s'il en fallait davantage pour être heureuse près de celui qu'on aime.

Elle avait déjà interrompu plus d'une fois sa douce rêverie pour aller s'assurer dans le grand miroir que son petit bonnet était bien mis à l'air de son visage, et que sa robe des dimanches lui allait à merveille. Jamais elle n'avait été si parée dans son déguisement, et, sans se l'avouer, elle n'avait peut-être jamais tant désiré paraître belle!

Attentive à écouter les pas des promeneurs, elle entend

(1) Œuvres de M. de Rulhières, épître à madame Bouret.

qu'on s'arrête à la porte. Son cœur bat avec violence .. On sonne... Philibert va ouvrir.

Une voix mal assurée demande madame Després.

— Elle y est, répond Philibert, ouvrez cette porte, monsieur, vous la trouverez dans la salle qui est à gauche en face la cuisine.

Malgré son émotion, M. de Guys ne peut s'empêcher de remarquer l'aspect élégant de cette habitation, qui ressemble plutôt à la chaumière d'un grand parc qu'à une maison bourgeoise. Mais c'est en vain qu'il veut faire un pas de plus; affaibli par un grand nombre de saignées, et trop vivement ému pour son état de convalescence, il est forcé de s'asseoir sur le banc de gazon. Philibert le voit pâlir; il s'empresse d'aller chercher du vinaigre, en criant :

— Ah! mon Dieu! il se trouve mal.

Sophie accourt près de Séverin, mais il est déjà mieux et cette vue achève de le ranimer.

— Quelle imprudence d'être sorti sitôt! dit-elle, je n'aurais pas dû vous le permettre.

— Ah! ne me plaignez pas, dit Séverin, je ne souffre presque plus de ma blessure; seulement mon bonheur a été plus fort que moi; je suis si heureux de vous revoir!

— J'avais besoin de vous remercier de votre confiance. Si vous saviez combien le récit que j'ai lu m'a intéressée!...

En ce momant Philibert revint, apportant du vinaigre, de l'eau de mélisse et un grand verre d'eau pure. Séverin le remercia avec cette politesse cordiale des gens comme il faut; il but quelques gouttes d'eau, puis il se leva et madame Després le conduisit dans la petite salle qu'elle venait de quitter.

— Ah! vous aimez les fleurs, dit Séverin, en voyant celles qui décoraient la cheminée, car il est à remarquer qu'entre deux personnes également préoccupées d'un grand intérêt de cœur, l'entretien commence toujours par des phrases indifférentes.

— C'est ma passion, répondit-elle; en général j'aime tout ce qui me rappelle la campagne. Hélas! vous n'avez pas les

mêmes raisons de l'aimer, vous qui y avez passé de si cruelles années!

— Je ne m'en souviens plus, reprit Séverin les yeux fixés sur le beau visage de Sophie, et pourvu que le ciel m'accorde quelquefois le bonheur de vous contempler ainsi, je n'aurais plus le droit de lui rien reprocher.

— Il ne tiendra qu'à vous, dit madame d'Egmont, en s'efforçant de paraître calme et enjouée. Ne dites jamais que ce que je pourrai entendre sans embarras, sans danger, ajouta-t-elle en baissant les yeux, et je pourrai vous recevoir quelquefois.

— Sans danger! je m'y engage; mais encore faut-il bien que vous sachiez ce que je pense.

— C'est inutile... Je sais tout le prix que vous attachez au faible service que l'on m'a chargée de vous rendre; mais je vais m'expliquer franchement avec vous. J'ai pour mari un honnête homme auquel je veux rester fidèle; c'est bien assez de n'avoir jamais répondu à son amour, je ne lui donnerai point le chagrin de m'en voir écouter un autre... et si vous persistiez à me dire... ce que vous m'écrivez... vous me forceriez à ne plus vous entendre... et j'en serais... affligée.

Madame d'Egmont débita tout ceci avec assez d'assurance sauf les derniers mots, que la manière d'écouter de Séverin rendait plus embarrassants à dire, car il la regardait avec étonnement et curiosité, de l'air d'une personne qui cherche à s'expliquer ce qu'il voit, ce qu'il entend, et même ce qu'il éprouve.

Ce ton, ces manières distinguées qu'elle s'efforçait vainement de rendre un peu vulgaires, ne s'accordaient pas avec sa condition; mais Séverin pensait qu'ayant été élevée avec la fille de son maître, Sophie en avait pris naturellement les habitudes élégantes, et cette attitude noble et fière qui lui inspirait malgré lui autant de respect que de timidité.

En trouvant qu'elle réunissait tout ce qu'on pouvait désirer dans une reine, il se crut sous l'empire d'un amour aveugle, et dans sa dérision pour ce qu'il supposait être l'effet d'un prestige, il tenta de s'affranchir d'une contrainte pénible, et

de répondre à ce discours si raisonnable par tout ce que sa passion lui dictait; mais un sentiment impérieux, inexplicable, le retint. La crainte d'offenser cette femme que la confiance, la générosité et l'imprudence, peut-être, livraient à lui, arrêta les paroles brûlantes prêtes à s'échapper de sa bouche.

— Pourquoi donc, pensa-t-il, la grâce, la pureté, n'imposeraient-elles pas autant que le rang et la fortune?

— Vous m'en voulez de ma franchise, dit Sophie en voyant que Séverin gardait le silence.

— Non, dit-il, je pense à l'impossibilité de vous obéir, et la crainte de perdre le peu que vous me donnez m'inspire parfois l'idée de vous tromper sur ce queje ressens pour vous; mais comment y parviendrais-je?... Vous connaissez ma vie... vous savez si, après avoir tant souffert de l'abandon, je puis ne pas adorer celle dont la pitié, la bonté viennent à mon secours. Mon cœur flétri ne pouvait se ranimer que par la reconnaissance, et de la reconnaissance pour vous, Sophie, ce sera toujours de l'amour..... Ah! ne détournez pas ces yeux charmants où je puise l'existence, le courage... oui, le courage de me soumettre à tout ce que vous exigerez de moi. Excepté ma pensée qui ne m'appartient pas, que votre volonté ni la mienne ne peuvent distraire de vous, disposez de mes actions comme de celles d'un esclave.

— Eh bien, je ne me piquerai point de générosité, dit en souriant Sophie, j'accepte le pouvoir que vous m'offrez en regrettant de n'en avoir pas davantage sur votre cœur.

— Quoi! vous le regrettez? dit Séverin, en portant sur Sophie un regard triste.

— Je le devrais... reprit-elle en souriant pour cacher son trouble; mais laissons ce sujet... J'ai à vous parler d'une crainte sur laquelle il faut que vous me rassuriez... En lisant vos souvenirs, j'ai frémi du désir de vengeance qui vous anime trop justement contre votre père. Jurez-moi que si jamais le hasard vous le fait connaître, vous étoufferez le res-

sentiment que méritent ses torts; que vous ne l'irriterez pas par de sanglants reproches...

— Il vivrait! s'écria Séverin, avec l'expression d'une joie féroce. Je pourrais humilier son misérable orgueil, en publiant sa barbarie envers moi ?... moi, son fils, son sang... Celui des aïeux dont il est fier sans doute? Quoi! je pourrais...

— Et voilà ce qui me fait trembler pour vous. Si l'on venait à soupçonner ce besoin de vengeance qui me paraît l'emporter sur tous... vos sentiments, ajouta Sophie, en appuyant sur ces derniers mots, vous seriez perdu sans retour.

— Ah! rien ne saurait l'emporter dans mon âme sur l'intérêt que vous me témoignez... mais j'en serais indigne, si tout mon sang ne bouillonnait pas à l'idée que celui qui m'a livré à la misère, à la servitude, s'enorgueillit peut-être dans un haut rang du nom qu'il me refuse... C'est ce nom, ce nom seul que je réclame... je laisse sans regret sa fortune à ceux qui l'attendent. A défaut du père pour lequel j'aurais sacrifié ma vie, il me faut le nom qui m'appartient, ou je dénoncerai celui qui le porte au mépris public, à l'indignation des enfants et des pères.

— Calmez-vous! dit Sophie, en voyant la pâleur succéder à la rougeur la plus vive sur le front de Séverin, et devinant à l'altération de ses traits la souffrance qu'il voulait déguiser. Combien, ajouta-t-elle, je m'accuse de vous faire tant de mal en rappelant vos cruels souvenirs!

— Ah! vous n'en connaissez pas encore toute l'amertume, s'écria Séverin avec une rage concentrée; il y a tant d'humiliation dans ce malheur!

— Pourquoi en être humilié? reprit Sophie, avec toute la fierté qu'on a pour celui que notre estime place au plus haut rang; pourquoi prendre votre part de la honte qui revient seule à votre père, à cet homme méprisable qui manque au devoir le plus sacré? Ce nom que vous revendiquez n'est-il pas souillé d'une action infâme? Ne pouvez-vous illustrer celui qu'on vous a donné? Les talents, le courage, n'ont-ils pas cent fois réparé les torts de la fortune? Ah! ne soyez pas

ingrat envers le ciel! il vous a comblé de ses plus nobles dons...

Ainsi madame Després, oubliant son rôle, se laissait aller à toute la véhémence de sa pensée, et Séverin restait confondu de l'entendre s'exprimer ainsi. Mais le cœur est toujours éloquent, pensait-il, lorsqu'un noble sentiment l'anime; et puis Sophie était pour lui un être à part, que l'aveugle destin s'était plu à placer dans une condition commune, pour prouver que Dieu seul donne la supériorité et la distinction.

— Ah ! vous êtes adorable! s'écria-t-il, et vous avez raison... C'est être ingrat envers le ciel que de se rappeler ses malheurs près de vous.

— Sans ces malheurs, je ne vous connaîtrais pas, dit-elle d'une voix angélique.

— Ah ! je les bénis mille fois... Oui, je brave d'avance tous ceux qui peuvent m'atteindre, s'ils doivent me conserver cet intérêt... Mais est-il bien vrai que votre bonté seule réponde à tout ce que j'éprouve?... N'est-ce point à un souvenir que vous accordez tant de complaisance à m'écouter? et cet homme que je n'ai vu qu'une heure en ma vie, qui m'a traité, secouru comme un frère... n'est-ce pas à lui seul que vous répondez, quand tout mon cœur vous parle?

— Je ne le nie point, le souvenir, ou plutôt le sentiment qui n'a jamais cessé de remplir mon âme est le lien qui m'attache à vous, et votre ressemblance est telle...

— Quoi ! vous l'auriez aimé, celui dont la voix fraternelle retentit encore à mon cœur? Mais si je ne me trompe, sa naissance, son rang dans le monde, devaient être un obstacle à...

— Il est vrai qu'un obstacle invincible nous séparait, que sa mort... mais non, il existe encore, ajouta Sophie, en fixant ses yeux sur le visage de Séverin... je le vois... je l'entends...

— Ah! nommez-le moi, s'écrie-t-il, en s'emparant de la main de Sophie... qu'avec ses traits, sa voix j'acquière aussi les vertus qui vous l'ont fait aimer?...

— Je ne le puis... un serment me lie.

— Que redoutez-vous ?... hélas! il n'a plus rien à craindre, lui... et ne vous ai-je pas juré de sacrifier ma vengeance contre son père et le mien ?... car le même sang brûle mes veines; je n'en puis douter, je le sens trop à mon amour pour vous. Nommez-le moi, Sophie, que je sache par vous qui je suis... qui je dois regretter, qui je dois haïr!... Sophie, s'écria Séverin, en implorant à genoux madame d'Egmont, au nom de celui que vous pleurez, vous à qui je dois tant... dévoilez cet affreux mystère, qui fait depuis si longtemps mon supplice... que j'obtienne par vous ce que j'ai si souvent demandé au ciel !... son nom... le mien... Sophie, oh! dis-le-moi, pour que je t'aime encore, s'il se peut, davantage !

— Non, non répétait Sophie dans un trouble extrême, je ne puis trahir ce serment, la mort l'a reçu... Je serais trop coupable... Ah! si vous m'aimez, Séverin, ne l'exigez pas.

Et madame d'Egmont, trop émue des prières de Séverin, allait peut-être y céder, lorsque l'idée des dangers où elle le livrerait par cette indiscrétion vint lui rendre toute sa force.

— Jamais!... jamais!... dit-elle avec effroi... vous seriez perdu...

— Eh! que m'importe la colère d'un ennemi puissant? peut-elle outrepasser le mal qu'il m'a déjà fait?

— Eh bien, c'est moi qu'il punirait... qu'il mettrait au désespoir... c'est moi qui vous supplie de m'épargner un malheur qui serait au-dessus de mon courage.

— Vous exposer à son ressentiment, ah! ne le craignez pas, Sophie, plutôt mourir mille fois que de vous affliger; mais en retour d'un si grand sacrifice, n'obtiendrai-je pas un mot de votre cœur... un seul mot qui réponde au mien... Sophie.

— Ne le demandez pas... Si je pouvais me croire assez coupable... l'aveu d'une telle faiblesse m'empêcherait de vous revoir... Non, je n'en rougirais pas deux fois à vos yeux; vous le savez... je ne suis pas libre... Si mon père, mon mari pouvaient soupçonner ce que je fais pour vous, toute pure que soit l'affection qui me guide, malgré le sentiment de respect qui vous attire ma confiance, leur courroux, leur mépris m'ac-

cableraient... Sauvez-moi de ce chagrin, il me ferait mourir... Ne m'enlevez pas le bienfait d'une amitié qui me console, qui me fait braver nos ennemis... Il est triste, à mon âge, de vivre entourée de cœurs froids, égoïstes, de gens que le malheur n'a pas éprouvés, qui tournent en dérision toutes les maladies de l'âme... Je trouve en vous le seul ami qui comprenne qu'une imagination tendre, exaltée, peut s'allier chez une femme honnête à des sentiments d'honneur, à la ferme volonté de rester sage. Ne me séparez pas d'un tel ami par la crainte de le voir abuser de mon affection; rassurez-moi plutôt... dites-moi que le désir de conserver cette amitié, auquel le mystère ajoute tant de charme, lui fera sacrifier le sentiment qui...

— Je ne le saurais, interrompit vivement Séverin, cet amour, c'est moi... c'est l'air que je respire... Si vous ne vouliez plus en entendre parler, il fallait me laisser mourir.

— Oh! mon Dieu! que je suis malheureuse! s'écria Sophie, plus émue qu'affligée, pourquoi faut-il qu'une démarche imprudente m'ait ainsi entraînée?...

— Ah! n'injuriez pas cet amour, madame, vous n'avez rien à en craindre; lors même que la reconnaissance ne me ferait pas un devoir de respecter votre volonté, croyez que je n'abuserais pas davantage de ce que vous appelez une démarche imprudente, dit Séverin d'un ton digne; vous voir émue de ce que j'éprouve m'eût rendu trop heureux!... Je n'y puis penser sans que mon cœur frémisse de joie... Mais chercher à vous entraîner à votre insu, me faire un droit de votre intérêt, de votre pitié, pour trahir tant de bonté, de confiance? non, madame, vous ne le craignez pas; le mensonge le plus innocent me paraîtrait un crime envers vous. Après vous avoir fait connaître ma vie, mes sentiments, je n'ai pu vous tromper sur celui qui me domine; il ne dépend ni de vous ni de moi, c'est un de ces rayons brûlants que le ciel jette sur une existence et qui meurt avec elle... Sophie, je vous aime, comme un être abandonné peut seul aimer... sans mélange d'affections, de liens de famille, d'intérêts, de vanités... vous-même, dont l'âme élevée devine si bien l'effet d'une noble

exaltation, vous ne sauriez comprendre ce que vous êtes pour moi...

Jamais langage plus doux n'avait charmé le cœur de madame d'Egmont. Les yeux fixés sur Séverin, elle l'écoutait avec un ravissement qui ne lui permettait ni de l'interrompre, ni de lui répondre, enfin, s'apercevant qu'il la regardait à son tour avec anxiété :

— Comment ne pas craindre un tel amour! dit-elle avec un accent dont rien ne saurait peindre la douceur; puis elle livra sa main à celui qui s'en emparait pour la couvrir de baisers.

En cet instant Philibert entra, pour avertir que quelqu'un demandait à parler à madame Desprès : c'était le signal convenu, pour la prévenir de l'heure où elle devait rentrer chez elle. La vieille duchesse d'Aiguillon l'y attendait.

Sans s'inquiéter de la véritable cause qui le forçait à se retirer, Séverin, jaloux de prouver à Sophie sa crainte de la compromettre, se leva aussitôt, en la conjurant de lui permettre de revenir.

De cet entretien, où chacun des deux avait été de bonne foi, l'une dans sa résolution de rester sage, l'autre dans ses protestations de respect et de soumission, madame d'Egmont sortit effrayée du danger qui la menaçait, et Séverin le cœur ivre d'espoir.

XXXVII

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

— Comme vous rentrez tard! dit madame d'Aiguillon à sa nièce, voilà près d'une heure que je vous attends. C'est fort bien, sans doute, de donner beaucoup de ses moments à l'église les jours de grandes fêtes, mais encore faut-il en garder pour satisfaire à ses devoirs de société. Je ne sais si c'est la dévotion qui vous tourne la tête, mais vous êtes depuis quelque temps d'une distraction intolérable. Vous rêvez quand on vous parle, vous répondez sans penser à ce que vous dites; vos amis, ou plutôt vos flatteurs, vantent le charme de cette rêverie, ils trouvent charmantes les petites mines que vous

leur faites, pour réparer vos oublis, vos dédains involontaires; mais tout le monde n'a pas cette indulgence, et je m'aperçois chaque jour des progrès d'une certaine malveillance contre vous, à laquelle il faut prendre garde. C'est de l'envie, je n'en doute pas; mais contentez-vous de l'exciter par tous vos avantages sans la réjouir par des travers.

— Voilà un petit sermon fort aimable, et dont je profiterai, j'espère, ma chère tante, dit Septimanie avec un sourire plein de grâce; mais ce n'est pas seulement pour me gronder que vous avez eu la bonté de m'attendre si longtemps, je pense.

— Certainement, et je viens vous rappeler la promesse que vous avez faite au prince de Conti, car vous êtes capable de l'oublier, et Dieu sait le bel effet que cela produirait!

— D'aller demain à l'Ile-Adam, n'est-ce pas? Ah! madame, que je vous remercie!...

— Voyez comme j'ai bien fait de me méfier de vous; car on ne saurait accuser votre mémoire, elle est excellente pour tout ce qui vous intéresse.

— C'est probablement ce qui l'épuise, dit Septimanie, et ce qui vous répond de mon souvenir; d'ailleurs ces sortes de voyages où l'on transplante la cour à la campagne, où les caquets de la médisance se mêlent aux ramages des oiseaux, me semblent fort bons à oublier.

— Et voilà comme on se fait des ennemis mortels! s'écria la duchesse. Pensez-vous que la comtesse de Boufflers vous pardonne de dédaigner des fêtes arrangées pour elle? Et madame de Montesson qui se torture l'esprit depuis trois mois pour enfanter une comédie allégorique, où doivent paraître tous les princes de l'Olympe, Vertumne... Pomone... que sais-je encore, pensez-vous qu'elle ne vous haïra pas de tout son amour-propre, si vous vous dérobez au devoir de l'applaudir, et surtout à l'obligation de dire au duc d'Orléans qu'elle est la merveille du siècle? Et cet aimable prince de Conti qui s'attend à vous voir embellir sa cour... en vérité, je ne comprends plus rien aux jeunes femmes d'aujourd'hui! De mon temps il fallait être en couches ou mourante pour ne pas se rendre à l'invitation d'un prince du sang.

— Aussi m'y rendrai-je, madame.

— Fort bien; mais ce n'est pas tout, il faut vous y montrer gracieuse, de bonne humeur, enfin aussi aimable que vous savez l'être lorsque cela vous plaît.

— Je vous promets d'être charmante, dit en riant madame d'Egmont.

— Et vous n'aurez pas grand mérite; le prince a eu la galanterie d'engager tous vos adorateurs, depuis le duc de Chartres jusqu'à Gentil Bernard; sans compter que votre père vous ménage une agréable surprise.

— Reviendrait-il bientôt?

— Il le faut bien, puisque vous ne voulez pas aller le rejoindre et qu'il ne peut se passer de vous.

— Ah! que je serai heureuse de le revoir! dit vivement Septimanie... Puis une réflexion involontaire vint assombrir son visage...

— D'après sa dernière lettre, je pense qu'il ne tardera pas à quitter Bordeaux et que nous le trouverons ici à notre retour de l'Ile-Adam. Il veut être à Versailles pour la cérémonie des chevaliers de l'ordre.

L'idée d'être moins libre gâtait bien un peu le plaisir que ce retour causait à madame d'Egmont, mais il y avait un fond de joie dans son âme qui lui faisait braver toutes les contrariétés. Elle était adorée... adorée de celui qu'elle aimait!... Avec ce bonheur-là on est bien fort contre tous les malheurs, contre tous les ennuis possibles!

Aussi fut-elle *charmante*, ainsi qu'elle l'avait promis en plaisantant, tout le temps qu'elle resta chez le prince de Conti. C'est particulièrement pour Sedaine qu'elle fut aimable. Le prince l'avait engagé à diriger les proverbes qu'on devait jouer pendant ce voyage à l'Ile-Adam, et à faire la lecture de quelques scènes de lui, l'on devine l'intérêt que madame d'Egmont prit à cette lecture et les éloges qu'elle donna à l'auteur.

Pendant le voyage, le prince de Conti parla de sa visite à Jean-Jacques Rousseau, et du plaisir qu'il avait eu à voir cet homme célèbre dans son intérieur. Il raconta comment il en avait été reçu en plein air sur sa terrasse, par l'excellente rai-

son que le plancher de la petite maison du Mont-Louis, à Montmorency, était si délabré qu'on pouvait craindre de le voir s'écrouler sous le poids de quelques personnes de plus. Le maréchal de Luxembourg, ému du danger que courait le philosophe dans cette habitation, le conjurait de venir loger au château de Montmorency; mais Jean-Jacques Rousseau hésitait encore à accepter cette offre gracieuse, tant il craignait pour sa chère liberté.

Le récit de cette visite donna à madame d'Egmont le désir d'en faire une aussi à l'auteur de cette *Nouvelle Héloïse* qui faisait déjà tant de bruit, bien que l'ouvrage ne fût pas encore publié; mais la copie que Jean-Jacques Rousseau en avait faite de sa main pour madame de Luxembourg avait été lue par plusieurs personnes. Madame d'Egmont en connaissait un fragment, et la peinture de l'amour qu'inspirait un jeune homme par ses seules qualités, ses agréments, sa passion, à une femme née dans une condition supérieure à la sienne, devait intéresser madame d'Egmont plus vivement qu'une autre. Elle avait rencontré Rousseau chez madame de Luxembourg où il dînait souvent avant d'être établi au château de Montmorency. Il s'était toujours montré très-aimable pour elle : la douceur de ce beau visage captivait la confiance de l'homme le plus méfiant du monde; puis elle l'écoutait si bien!

Enfin, soit l'effet de la sympathie qui doit unir deux âmes passionnées, soit la présomption de ne pouvoir être mal accueillie de quelqu'un qui l'intéressait, madame d'Egmont ne douta pas du plaisir que Jean-Jacques Rousseau aurait à la recevoir, et elle accepta la proposition que lui fit M. de Rulhières de l'accompagner le lendemain matin au Mont-Louis.

Madame de Mirepoix, la duchesse de Lauraguais, M. de Jaucourt, le duc de Saulx-Tavannes et beaucoup d'autres, voulurent être de la partie.

— Si vous y allez tous, il ne vous recevra pas, dit le prince, et vous le priverez de la visite de madame d'Egmont pour laquelle je sais qu'il a un sentiment respectueux, mais très-vif.

— Quant à moi, je suis sûr de sa bienveillance, dit M. de Rulhières. J'ai été souvent de mon ermitage dans le sien ; nous avons herborisé ensemble, et je vous assure que c'est un fort bon homme, une pervenche à la main.

Alors on convint de se rendre tous chez la maréchale de Luxembourg, et que de là madame d'Egmont et M. de Rulhières iraient à pied au Mont-Louis, pour moins effaroucher le Diogène moderne.

Le lendemain ils étaient tous les deux à Montmorency.

— M. Rousseau vient de rentrer, leur dit *Thérèse* Levasseur; il doit être là-haut dans le donjon, à copier quelque chose pour madame la maréchale.

— Si nous le faisions prévenir par mademoiselle?...

— Non, non, interrompit M. de Rulhières, il ne faut jamais s'en remettre à la décision des gens timides, elle est toujours pour la négative. Il vaut mieux les surprendre; montons.

Un signe d'approbation de Thérèse détermina madame d'Egmont à suivre l'avis de M. de Rulhières.

Rousseau fit d'abord un mouvement d'impatience en les voyant entrer; puis s'apercevant que la comtesse intimidée restait près de la porte sans oser avancer, il alla vers elle et l'engagea à s'asseoir sur une chaise de paille à côté de la petite table où se trouvaient un manuscrit, des épreuves à moitié corrigées, du papier de musique et des plantes nouvellement cueillies.

Quelques mots de madame d'Egmont sur le besoin qu'elle éprouvait de le remercier du plaisir, elle dit même du bien, que lui avaient fait les lettres de Saint-Preux et de son amie, ramenèrent la sérénité sur le front de Rousseau. Son regard pénétrant chercha encore à se convaincre de la sincérité des éloges qu'elle lui adressait; mais nul regard ne pouvait s'arrêter sur celui de Septimanie sans subir le charme d'une douce émotion, et Jean-Jacques Rousseau nous a confessé lui-même combien la grâce et la beauté avaient d'empire sur lui.

En considérant cette misérable habitation où la suite du prince du sang, du maréchal de France qui la visitait, ne

pouvait s'abriter, madame d'Egmont se livra à un sentiment d'orgueil dont Séverin était l'objet. La naissance, le rang, la fortune ne sont donc plus indispensables? pensait-elle. Le mérite s'attire les mêmes hommages. Le plus spirituel des princes du sang, la femme la plus hautaine de la cour, viennent ici mendier une heure de conversation, une confidence littéraire du fils de l'horloger. C'est à qui obtiendra de lui la faveur d'une visite, et s'il veut bien accepter un dîner au château de Montmorency, on le voit à la place d'honneur avec son habit de drap gris et sa perruque ronde, en dépit des titres et des habits brodés de nos grands seigneurs. N'est-ce donc pas la preuve que le plus injuste des préjugés s'éteint, et que la société, loin de blâmer les affections fondées sur le seul mérite, honore et protége les attachements où les considérations du rang et de la vanité n'entrent pour rien.

Ainsi l'amour rapporte tout à lui. Madame d'Egmont ne voyait dans Rousseau que Saint-Preux, et dans Saint-Preux que l'homme aimable, pauvre et sans famille, qui plaisait par l'unique puissance de sa passion pour Julie.

Tout cela ne ressemblait-il pas à Séverin?

Cette âme douce, mélancolique et pourtant exaltée, n'avait pas besoin de se montrer dans ses discours pour être devinée, ou plutôt sentie par l'âme éloquente de Rousseau. Sans savoir à quel point un sentiment romanesque liait madame d'Egmont aux principes qu'il professait sur la noblesse innée, celle du cœur, et sur cette noblesse de convention qui faisait dire à milord Édouard : « Je serais bien fâché de n'avoir pour preuve de mon mérite qu'un homme mort depuis cinq cents ans; » sans soupçonner la raison qui l'attirait vers lui, Rousseau était certain de ne pas devoir la visite de madame d'Egmont au simple désir de se trouver avec M. de Rulhières. L'esprit brillant de ce dernier si séduisant près des femmes, dont il flattait la vanité, était sans puissance sur une imagination passionnée, sur un cœur généreux, qui avait besoin de se dévouer et de plaindre avant d'aimer.

M. de Rulhières venait de dire avec sa brusquerie qui plaisait d'ordinaire à Rousseau :

— Vous devriez bien nous lire quelques pages de votre *Nouvelle Héloïse:* madame n'osera jamais vous le demander...

— Si vraiment! je crois que je l'oserais, dit madame d'Egmont avec un sourire d'enfant.

Et Jean-Jacques Rousseau, qu'une inflexion naïve charmait plus que tout l'esprit possible, se résigna de la meilleure grâce à ce que désirait madame d'Egmont, et acheva de troubler sa raison par la peinture brûlante d'un amour si semblable à celui qu'elle inspirait.

Après le plaisir de créer un ouvrage, vient celui de le voir écouter à son gré, de reconnaître dans le confident de son œuvre cette même fièvre d'intérêt, d'impatience qu'on avait à l'écrire. Alors seulement on sait ce qu'il vaut, et si le bonheur veut que l'excès de l'émotion empêche de vous complimenter, votre succès futur est assuré.

Pendant la lecture des lettres datées des rochers de Meillerie, madame d'Egmont avait plus d'une fois porté la main à ses yeux ; mais quand l'auteur en vint à l'adieu de Julie, elle laissa couler ses larmes sans s'apercevoir que son visage en était baigné. Dans l'excès de son attendrissement, elle tendit sa main à Rousseau sans pouvoir proférer une parole, et lui, presque aussi ému qu'elle, prit cette blanche main, y imprima ses lèvres, et ne trouva pas un mot pour la remercier de ses pleurs.

C'est au souvenir de cette émotion réciproque que madame d'Egmont a dû depuis la confidence de plusieurs livres des *Confessions* de Jean-Jacques.

Combien il fallait compter sur la supériorité d'âme et d'esprit de madame d'Egmont pour l'admettre à une semblable lecture (1)!

(1) « J'ajoutai ce qui suit dans la lecture que je fis à M. le comte et à madame la comtesse d'Egmont, » dit J.-J. Rousseau à la fin du livre XII de ses *Confesssions.*

Et plus loin :

« J'achevai ainsi ma lecture, et tout le monde se tut. Madame d'Egmont fut la seule qui me parut émue. »

(*Rousseau,* tom. XXVI, pag. 153.)

XXXVIII

LA CONTREDANCE

A peine de retour chez elle, madame d'Egmont fut obligée d'accompagner son père à Villers-Cotterets où l'on devait jouer des comédies enfantines de madame de Genlis. Ce temps passé dans les fêtes lui aurait paru bien long, sans les fréquents voyages de Philibert à Paris, et le soin qu'il avait d'en rapporter presque toujours un billet à l'adresse de madame Després.

Un soir que le bal avait succédé à la comédie, M. de Jaucourt vint inviter à danser madame d'Egmont.

— Y pensez-vous bien? dit-elle avec surprise; je vous croyais un profond mépris pour la danse?

— Il est vrai que je ne conçois rien à ce plaisir-là; mais j'en reconnais l'utilité quand il n'y a pas d'autre moyen de causer avec la seule personne à qui l'on ait quelque chose à dire, répondit le marquis de Jaucourt de l'air le moins en harmonie avec la danse.

— Je suis bien tentée de vous refuser, reprit-elle, car ce préambule n'annonce rien de bon.

— Vous avez peur que je trouble un instant le bonheur qui vous enivre?... Ce héros mystérieux est donc bien adorable?...

— Si vous continuez sur ce ton, je vous quitte et retourne à ma place.

La contredanse commençait; il fallut traverser. Tous les yeux étaient fixés sur madame d'Egmont; sa grâce inimitable était l'objet d'une admiration exaltée qui faisait soupirer M. de Jaucourt, car il se mêlait aux éloges pour sa belle danseuse plus d'une réflexion dont son amour-propre pouvait jouir, mais dont son cœur s'affligeait cruellement : il était si loin du bonheur qu'on lui supposait!

— Eh bien, qu'avez-vous à me dire? demanda-t-elle, pendant que l'autre moitié de la contredanse figurait.

— Qu'on vous épie, que cette beauté éclatante, cet air ra-

dieux, paraissent très-suspects à ceux qui vous ont vue si longtemps languissante, et que le secret d'une si belle résurrection intéresse trop de personnes pour n'être pas bientôt découvert.

— Ces gens-là s'y connaissent mal; si j'avais à me reprocher les torts qu'ils me supposent, je ne serais pas si gaie.

— Voilà bien les femmes! elles ne se reprochent que l'excès de passion qui doit être leur excuse; faire le malheur de celui qui les aime est un crime qui ne trouble pas un moment leur conscience.

— C'est à vous, monsieur, dit le danseur qui était le plus près de M. de Jaucourt, et il fut obligé d'interrompre ses sentences amères pour chasser et déchasser.

— D'abord, je vous prie de ne pas dire les *femmes*, à propos de moi, dit madame d'Egmont, c'est une généralité qui me choque toujours; ce n'est pas que j'aie la prétention d'être meilleure que la plupart des *femmes*, mais il me semble que j'ai même, par mes défauts particuliers, le droit d'être jugée à part.

— Comme celui d'être adorée, n'est-ce pas? Ah! ce n'est pas moi qui vous le conteste, et il faut que vous ayez une susceptibilité rare pour trouver une injure dans ce que je vous dis; mais les bons avis ne sont jamais mieux reçus. Cependant, il faut que vous sachiez que d'autres que moi vous ont vue sortir déguisée, que l'on commence à soupçonner la dévotion qui vous attire si souvent à l'église, et que la prudence veut...

Un *balancé* à gauche, commandé d'une voix formidable par le chef d'orchestre, sépara de nouveau les deux causeurs.

Puis continuant :

— On a reconnu un de vos gens vêtu en jardinier... dans un quartier désert, où l'on soupçonne que vous avez un asile secret.

— Sans doute, vous savez bien que j'ai fait arranger la maison que mon frère destine à son protégé.

— Eh bien, trahissez cette bonne action pour faire taire les bruits qui circulent, reprit M. de Jaucourt, en feignant d'ac-

cueillir la raison que donnait madame d'Egmont pour motiver ses démarches mystérieuses.

Puis il ajouta :

— Si vous saviez tout ce qu'on disait de ridicule dernièrement à ce sujet chez madame de Brionne... j'en étais au supplice ; ce qui me faisait enrager par-dessus tout, c'est l'obstination de cette coterie à me faire honneur de ce beau mystère.

— Que vous importe ! laissez-vous calomnier.

— Ah! je sais bien que vous ne serez pas embarrassée de me justifier du crime de vous plaire; mais rien n'est plus insupportable que de se voir envier un bien qu'on nous refuse... et il faut toute ma générosité pour ne pas dire à quel point je suis innocent de vos charmantes folies.

— Que disait-on encore chez madame de Brionne?

Autre interruption obligée.

— Avant de réunir toutes les probabilités en ma faveur, on a parlé d'un prince du sang, d'un jeune duc, d'un officier poëte, il n'y a que ce pauvre Gentil Bernard sur qui les soupçons ne soient pas tombés, cela prouve assez que les plus aimans sont les moins dangereux.

— Voilà tout?

— Et n'est-ce donc pas assez? Ah! si je n'étais arrêté par votre confiance, avec ce *peu*-là, je saurais bientôt tout le reste.

— Eh bien, laissez-les croire ce qu'ils veulent.

— Me donner les airs d'un fat? moi, qui les ai dans une horreur...

— Il n'y a pas de fatuité à laisser supposer qu'on vous trouve aimable, et je ne m'étonne pas qu'on me croie digne d'apprécier votre cœur et votre esprit. Au fait ils ont raison, je vous aime beaucoup.

— Ah ! misérable *moi!* s'écria M. de Jauconrt avec une désolation risible, qu'ai-je fait pour que vous m'accabliez de ce gros aveu d'amitié? vaudrait mieux cent fois votre haine.

Enfin la dernière figure de la contredanse arriva.

— Je ne puis rien sur mes sentiments, dit madame d'Egmont

en acceptant la main du marquis pour retourner lentement à sa place; mais vous n'avez pas droit de vous plaindre de celui que j'ai pour vous, car vous pouvez me faire bien du mal, et je ne vous crains pas.

Un doux serrement de main répondit à ce mot dont la délicatesse devait être vivement sentie par M. de Jaucourt.

La foule des admirateurs de madame d'Egmont vint les interrompre. Le premier lui dit à voix basse :

— C'en est donc fait, madame, vous ne rêvez plus qu'au *clair de l'une?* C'est pourtant une lumière bien fade, bien froide. Mais que dit de cette préférence si justement enviée

Ce beau marquis à révérence,
Assez piquant par son silence,
Très-froid, très-méchant, très-poli,
Mordant sans paraître médire,
Ce qu'on nomme un pince sans rire (1).

— Ce beau marquis attend probablement que vous ayez fini de le tourner en ridicule pour vous rendre le même service, répondit en riant madame d'Egmont.

En effet, le marquis de N*** ne tarda pas à venir lui demander quel plaisir elle trouvait à se laisser adorer par ce *Desmazures de la maréchaussée* (2), dont la muse ne savait que flatter ou médire.

— Celui que vous appelez avec tant de bienveillance le *Desmazures de la maréchaussée* est à mes yeux un officier distingué, qui a été aide de camp de mon père et un homme de beaucoup d'esprit, répondit madame d'Egmont, en vengeant ainsi l'un après l'autre ceux que la rivalité rendait injustes et presque méchants.

Quelle est la jolie femme qui ne passe pas une partie de sa journée à entendre et à réfuter la satire de ceux qui l'aiment?

En ce moment, madame d'Egmont vit passer près d'elle le

(1) Le marquis de Noailles. Œuvres de Rulhières, p. 50.
(2) M. de Rulhières était fils d'un inspecteur de la maréchaussée.

duc de Nivernais et sa fille, la comtesse de Gisors. La tristesse douce et résignée empreinte sur les traits de la jeune veuve toucha pour la première fois Septimanie : elle s'étonna de ne plus éprouver l'impression douloureuse, la rancune jalouse que cette vue lui causait d'ordinaire. Mais au même instant, le maréchal de Belle-Isle vint parler à sa belle-fille, et le cœur de Septimanie battit de colère. Ses regards attachés sur lui, elle contemplait avec dégoût les hommages que chacun venait rendre au ministre en crédit, à cet homme vain comme un parvenu, et dont l'orgueil étonné de son élévation étouffait chez lui tous les sentiments de la nature.

Que de force il fallut à madame d'Egmont pour résister au désir violent d'aller troubler ce triomphe de vanité, d'ambition, par un seul mot : le nom obscur du fils abandonnné ! Avec quelle joie vengeresse elle eût démasqué aux yeux de tout le monde le caractère de cet homme dont la bravoure cachait tant d'iniquités ; elle eût dénoncé cet égoïsme féroce, qui lui avait fait si souvent sacrifier la vie de ses soldats à son avancement, comme il sacrifiait le bonheur de son fils à un préjugé barbare !

— Vous paraissez souffrir, dit M. de Jaucourt, en voyant pâlir madame d'Egmont.

— Oui, sortons, dit-elle, j'ai besoin de prendre l'air... la vue de cet homme me fait mal.

XXXIX

LE GRAND COUVERT

C'était le jour de la Saint-Louis. La comtesse d'Egmont, parée d'un grand habit de cour en dauphine lampassée fond noir, brodée en fleurs de capucines couleur naturelle, avec leur feuillage en or, ajoutait à cette riche parure les perles héréditaires de la maison d'Egmont ; ces perles, d'une si grande valeur que la république de Venise avait prêté dessus jadis, au comte Lamoral d'Egmont, l'argent nécessaire pour

soutenir la guerre des Pays-Bas contre Philippe II et le duc d'Albe. Elle faisait agrafer ses bracelets, et son collier, dont les fermoirs en hyacinthe de la vieille roche, répondaient aux agrafes de la robe, lorsqu'on lui annonça que la princesse de Marsan l'attendait pour se rendre avec elle à Versailles.

— Vous êtes éblouissante, dit la princesse, en la voyant paraître; mais pourquoi cet habit à fond noir un jour de fête ? Vous n'en avez certes pas besoin pour faire ressortir la blancheur de votre teint.

— C'est M d'Egmont qui l'a désiré, répondit-elle, attendu qu'il est *condé parienté* de Portugal, et que le deuil de la reine dona Maria dure encore pour lui.

— C'est juste, reprit gravement la princesse, trop fière de ses alérions de Lorraine pour se moquer de l'importance que mettait le comte d'Egmont à faire valoir les prérogatives de ses hautes alliances.

Ce jour-là les avantages d'un rang élevé n'étaient pas à dédaigner, car il y avait une si grande affluence au château de Versailles, que plusieurs *femmes titrées* ne purent trouver place dans la salle du grand couvert. Les huissiers de la chambre, étourdis par la foule des courtisans, avaient laissé envahir jusqu'au tabouret de plusieurs duchesses. C'était un tort irrémissible; aussi les huissiers furent-ils le lendemain même impitoyablement chassés.

Jamais la cour ne s'était montrée avec plus de pompe; jamais tant d'or et de pierreries n'avaient ébloui les yeux. La reine et les princesses étaient resplendissantes, et la parure de madame d'Egmont pouvait seule rivaliser de magnificence avec celle des convives royaux.

Placée avec les grandes d'Epagne à la droite du roi, et la dernière au premier rang, elle se trouvait la plus rapprochée de la balustrade qui séparait le public de la cour.

Des gardes postés aux deux bouts de cette balustrade faisaient défiler lentement le public, qui entrait par une porte et sortait par une autre.

Un silence respectueux régnait dans la salle, et n'était interrompu de temps à autre que par ces mots: *A boire au*

roi, a boire à la reine. Quelques exclamations étouffées trahissaient parfois l'admiration du public pour ce spectacle brillant et pour la beauté de la comtesse d'Egmont, qui était ce jour-là d'un éclat sans égal.

Tout à coup une sorte de rumeur se fait entendre. La voix de l'exempt des gardes du corps menace vivement un militaire qui, les yeux fixés sur madame d'Egmont, reste immobile. C'était un jeune homme admirablement beau ; sa tournure élégante et sa coiffure *à la Létorière* contrastaient beaucoup avec son habit de simple soldat et le faisaient d'autant plus remarquer.

En vain l'exempt lui dit de passer outre, de ne pas s'opiniâtrer à entraver la marche du public et le service des gardes du corps, les prières, les menaces, il n'écoute rien ; oubliant la présence, du roi, en comtemplation devant la belle madame d'Egmont, paralysé par la surprise, n'en croyant pas ses yeux, il ne s'aperçoit pas même de l'ordre qu'on donne de se saisir de lui ; on est obligé de l'arracher de la salle.

En cet instant madame d'Egmont ne peut retenir un gémissement douloureux. Son trouble fait pitié : vainement elle cherche à cacher son visage altéré derrière son éventail, le tremblement de cette main qui soutient l'éventail trahit l'état violent de son âme. Le roi vit son supplice, peut-être en savait-il la cause, car la police de Paris l'instruisait souvent des démarches secrètes des dames de sa cour. Mais, suivant l'inspiration de son cœur, il fait approcher l'exempt des gardes :

— Monsieur de Jouffroy, dit-il assez haut pour être entendu de madame d'Egmont mais sans arrêter les yeux sur elle, c'est l'appareil qui l'aura surpris et troublé!... C'est peut-être la vue de la reine, ajouta-t-il en s'inclinant devant elle et en lui faisant un sourire adorable... qu'il aille en paix, ce jeune homme ; allez commander qu'on le laisse tranquille... Je ne vous en remercie pas moins pour votre exactitude.

Comment résister au mouvement involontaire qu'inspirait une bonté si ingénieuse, si délicate ? comment un regard voilé des pleurs de la reconnaissance ne se lèverait-il pas sur

un tel protecteur? Malgré toute l'imprudence d'un semblable regard, madame d'Egmont ne put le contraindre; mais en levant ses yeux timides sur le roi, ils rencontrèrent ceux du maréchal de Richelieu : le courroux dont ils étaient animés la glaça d'effroi: tout le blâme du monde était peint dans ce regard sévère.

— Il me croit perdue, pensa-t-elle; cet affreux moment me ravit tout ce qui m'aidait à vivre, la tendresse de mon père, mon secret, et l'amour de Séverin!...

XL

LES REPROCHES

On devine tout ce que cette aventure fournit de suppositions malveillantes aux bavards de la cour. Heureusement pour Septimanie, elles allèrent si loin, que le maréchal de Richelieu sentit la nécessité de ne pas seconder la méchanceté de mesdames de Grammont, de Forcalquier, d'Esparbès et autres, en paraissant blâmer la conduite de sa fille. D'ailleurs, l'abattement où elle était tombée depuis le jour où M. de Guys avait reconnu Sophie Després dans la comtesse d'Egmont inspirait trop de pitié à M. de Richelieu, pour qu'il voulût ajouter à la peine de Septimanie.

Le lendemaint de ce jour fatal, Philibert lui remit une lettre datée de Versailles, à l'adresse de madame Després, mais qui commençait par ces mots :

« Madame la comtesse,

» Est-il possible!... vous me trompiez?... ces airs d'une candeur si douce... d'une simplicité si naïve... cet intérêt touchant qui semblait vous associer à mes malheurs pour vous donner le droit de m'en consoler... cette tendre pitié qui vous faisait écouter mon amour... tout cela n'était que le jeu d'une imagination blasée sur les hommages du grand

monde, d'une noble coquette, curieuse de savoir ce que peuvent ses charmes sans le secours de la parure, et du prestige attaché au rang, à la richesse; c'était une épreuve sans conséquence. Se déguiser, tourner la tête d'un soldat, c'est une plaisanterie, un caprice de grande dame; mais prendre pour prétexte de l'affection qu'on témoigne à ce soldat la commisération due à l'injustice de son sort, se servir de sa ressemblance avec celui qu'on a aimé et qu'on pleure, pour faire naître dans le cœur de cet homme malheureux un sentiment profond, délirant, que l'évidence d'une trahison, d'une odieuse ironie, ne peut même altérer : ce n'est plus là une raillerie innocente.

» Ah! madame, comment les battements de ce cœur, sur lequel votre main s'est posée, ne vous ont-ils pas détournée d'un projet si cruel, d'un amusement barbare que la vengeance même n'oserait concevoir?... Comment n'avez-vous pas reconnu, dans le trouble où me jetait votre présence, cette fièvre dont on meurt, quand l'ingratitude et la dérision l'irritent?

» Après m'être ainsi abusé sur l'être qui était mon idole, ma vie, sur cette femme ravissante de modestie et de grâce, dont les manières élégantes auraient dû m'éclairer peut-être, mais que j'aurais eu honte de soupçonner de mensonge, en qui puis-je croire maintenant? que dois-je faire de cet héritage anonyme qui me parut un don du ciel apporté par un ange?... Pourrai-je le garder sans rougir?... Non, c'est la connaissance du bienfaiteur qui rend seul le bienfait acceptable... Hélas! si je l'ai reçu avec tant de joie, ce legs que j'espérais tenir du souvenir d'un frère, c'est que je conçus un instant l'espoir de le partager avec cette douce Sophie, dont le charme puissant m'aveuglait au point de ne pas voir tout ce qu'il y avait de trop brillant en elle.

» Aujourd'hui que l'illusion cesse, que la belle, l'éclatante comtesse d'Egmont a tué l'adorable Sophie, je redeviens le fils abandonné, le soldat pauvre, que sa triste naissance et sa condition éloignent également de vous, madame. Oubliez-le; car le remords d'avoir mis le comble à ses malheurs pourrait

troubler votre repos, surtout ne lui faites pas l'injure de redouter ses plaintes, dût-il succomber au dernier coup qui le frappe, vous seule, madame, saurez la main qui l'a porté.

» J'ai l'honneur d'être avec douleur et respect, votre très-humble, etc.,

» SÉVERIN DE GUYS. »

— Ah! je l'avais trop prévu! s'écria madame d'Egmont en fondant en larmes... Il m'accuse... je ne suis plus à ses yeux qu'une femme odieuse, qui s'est jouée de son cœur, de l'état d'abandon qui devait le rendre si accessible à un sentiment tendre. Il me croit vaine, railleuse, coquette, perfide... Et c'est quand son amour me brûle, quand il a ma pensée tout entière, quand ses malheurs sont devenus les miens, qu'il m'accuse de vouloir y mettre le comble! Bonté divine! puis-je me résigner à tant d'injustice! Moi l'accabler à plaisir, lorsque j'ai tout risqué pour lui, ma réputation, l'estime du monde, celle de ma famille, la mienne peut-être, et cela pour le secourir, le consoler; pour lui prouver qu'il existe une âme digne de le comprendre, qu'il n'était plus seul au monde; qu'il y avait là un cœur où toutes ses peines, ses joies se reflétaient... un cœur tout à lui!... Et je lui laisserais calomnier un tel dévouement?... Non... son estime est mon bien le plus cher... j'y sacrifierai, s'il le faut, mon repos, ma vie... Mais il saura tout... le motif qui m'a porté à lui cacher mon nom sera apprécié par son noble cœur; il saura quel serment me retenait, d'où lui vient sa fortune, le nom de son père... Il saura plus encore... il saura que je...

En ce moment, la porte s'ouvrit, et le maréchal de Richelieu, pâle, défait, comme s'il venait de perdre une bataille, resta quelque temps immobile près de la porte, à contempler douloureusement les larmes qui inondaient le visage de sa fille.

XLI

LA VENGEANCE

— Je l'avais vu et je ne voulais pas le croire, dit le maréchal en prenant la main de Septimanie.

— Ne croyez rien de ce qui déshonorerait votre fille, monsieur, dit-elle avec toute la fierté d'un malheur non mérité. Les apparences m'accusent, je le sais: mais si un sentiment généreux m'a rendue imprudente, croyez qu'il ne m'a pas fait oublier mes devoirs.

— Et qu'importe ce qui est? le monde ne juge que ce qu'il croit, interrompit le maréchal d'un ton qui prouvait assez sa préférence pour la réputation sur la vertu. La scène qui s'est passée hier soir, ajouta-t-il, a confirmé les bruits qui circulaient déjà. M. d'Egmont et moi sommes peut-être les seuls à qui l'on n'ait osé en parler, c'est dans l'ordre; mais vous deviez vous attendre à être reconnue tôt ou tard par ce Sosie du comte de Gisors; les soldats aux gardes nous voient sans cesse quand ils sont de service à Versailles, et quel que soit le travestissement que vous ayez pris pour vous rapprocher de sa condition, l'incognito ne pouvait durer longtemps. Au reste, il ne s'agit pas de ce qu'on devait, mais bien de ce qu'on doit faire pour empêcher cette misérable aventure de vous perdre à jamais. J'ai bien droit au conseil lorsqu'il y va de votre réputation dont j'étais si fier, de cette réputation si belle, qu'elle semblait m'absoudre de toutes celles que j'ai fait perdre! Dites-moi donc, madame, avec franchise, quels sont vos rapports avec ce soldat, et nous aviserons ensuite aux moyens de vous en justifier ou de les nier, s'il est possible.

Cet aveu, tout pénible qu'il fût, Septimanie le désirait, et elle raconta à son père ce qui s'était passé entre elle et Séverin, sans se laisser intimider par la manière dont le maréchal fronçait les sourcils à certains endroits de son récit, et sans

être encouragée par le plaisir qu'il prenait malgré lui à entendre une histoire dont l'intérêt romanesque lui rappelait ses beaux jours. Si elle garda le silence sur l'amour qu'elle inspirait, ce fut par pure modestie, car elle était trop vivement préoccupée de la lettre de Séverin et du besoin de se justifier près de lui, pour redouter aucune autre colère.

— Il n'y a pas à balancer, dit M. de Richelieu, après avoir écouté attentivement sa fille. Les héritiers de M. de Lusignan se fâcheront s'ils le veulent, mais c'est en faisant connaître le legs que le défunt vidame vous a chargé de remettre à M. de Guys, c'est en insinuant à quel titre ce legs a été fait par l'ami du comte de Gisors, c'est en nous déclarant tous enfin les protecteurs du fils naturel du maréchal de Belle-Isle, que nous expliquerons et justifierons, j'espère, vos rapports avec ce jeune homme. Sa ressemblance avec le comte Louis ne laissera aucun doute sur sa naissance. D'ailleurs plusieurs faits que je me rappelle aujourd'hui, l'intrigue du maréchal de Belle-Isle avec la jolie dame de R*** morte si jeune, quelques mots échappés à M. de Belle-Isle quand nous étions amis; j'en sais assez pour convaincre tout le monde de la vérité, et puis notre zèle à secourir cet enfant perdu paraîtra une noble vengeance des procédés infâmes du ministre envers moi.

— Ne craignez-vous pas, dit Septimanie, dans un trouble extrême, que son père irrité de se voir démasqué ne le punisse cruellement de votre protection ?

— Il n'oserait! d'ailleurs je puis le mettre à l'abri de ses coups, en lui donnant un brevet pour être lieutenant des maréchaux de France, ou bien secrétaire à notre tribunal du point d'honneur. C'est moi qui tiens la place de connétable au tribunal des maréchaux ; M. de Belle-Isle ne pourrait s'y opposer. Il lui faudra bien subir le petit supplice de me voir secourir le fils qu'il abandonne. Quelle bonne vengeance !

C'est à ce sentiment et au désir de ménager la réputation de madame d'Egmont que le chevalier de Guys dut l'indulgence et la protection de M. de Richelieu.

— Pour Dieu! ajouta-t-il assez durement, n'allez pas tout déconcerter par vos larmes, Quittez cet air de Madeleine repentante, qui confirmerait tout ce qu'on suppose; et puis ce jeune homme n'est pas votre amant; prouvez qu'il ne doit pas l'être en le voyant avec indifférence, ou du moins en ne témoignant que l'intérêt que sa position inspire. Oui, ajouta-t-il, après avoir réfléchi un moment, c'est un moyen sûr de déjouer la médisance... Donnez-moi son adresse; je veux le faire venir, je veux lui parler.

— Il ne viendra pas, mon père.

— Il ne viendra pas? ah! je le ferai plutôt conduire pieds et mains liés à l'hôtel de Richelieu par les gardes de la connétablie. Il ne viendra pas! et pourquoi ne se rendrait-il pas à mon invitation? elle sera polie...

— Je n'en doute pas; mais il croit avoir été l'objet d'un frivole amusement, d'une coquetterie moqueuse, et sa fierté en est blessée... sans doute... ajouta-t-elle en baissant les yeux.

— Ah! ah! reprit le maréchal, d'un ton qui semblait dire comment le savez-vous?

Puis revenant à son idée:

— Peu m'importe ce qu'il pense, continua-t-il; il nous doit de se résigner à tout ce qu'exige le soin de votre réputation, le respect dû à une famille telle que la nôtre. S'il est aussi bien élevé que vous le dites, il ne se donnera pas ce tort envers moi. Je me charge d'instruire le comte d'Egmont des motifs qui me font prendre les intérêts de M. de Guys; mais il faut que la conduite de ce jeune homme et la vôtre ne me fassent pas jouer un rôle ridicule. Je m'en fie là-dessus à votre honneur. Songez-y bien, il sait maintenant qui vous êtes, et les démarches de la comtesse d'Egmont ont une autre conséquence que celles de la fille d'un intendant du vidame de Poitiers!

— Il ne viendra pas, répéta madame d'Egmont, se parlant à elle-même.

— Si, vous dis-je; il ne résistera pas au désir de connaître sa famille, et quelques mots sur son père ne manqueront pas leur effet, croyez-moi.

Alors le maréchal, qui s'était approché d'une table à écrire, fit appeler Philibert et lui remit un billet pour M. de Guys, avec ordre de le porter sur-le-champ.

Philibert étonné ne put s'empêcher de tourner vers sa maîtresse un regard où se peignaient son étonnement et son incertitude.

Un signe de madame d'Egmont lui commanda d'obéir.

XLII

SEDAINE

Philibert rapporta bientôt le billet en disant :

— Monsieur de Guys n'est point à Paris ; on croit qu'il est allé de Versailles à Chastenay, chez son ami M. Sedaine.

En effet, le malheureux Séverin, après avoir erré longtemps dans les bois de Satory, ne sachant où cacher son désespoir, s'était rappelé le seul ami qu'il eût au monde, et était venu se confier à lui et lui dire adieu avant d'exécuter le dessein qu'il avait de quitter pour jamais la France.

— Voilà donc pourquoi tu me délaisses depuis si longtemps, s'écria Sedaine en lui serrant la main : et moi qui te pardonnais de m'oublier, dans l'idée qu'un amour heureux remplissait tous tes moments !... Dans quel accablement je te vois !...

— J'avais promis le secret... Et craignant l'habitude que mon cœur a de te tout dire, j'évitais de te voir pour rester fidèle à ma parole, répondit Séverin ; mais le malheur, la perfidie me ramènent vers toi... sûr que tu m'ouvriras tes bras... que tu ne riras pas de ma faiblesse... Cette Sophie dont je t'ai parlé... cette jeune femme que je déifiais... dont la candeur, la pureté... la beauté naïve me rendaient fou... c'était cette même comtesse d'Egmont qui te semblait aussi une divinité, c'était une grande dame de la cour qui se moquait de moi...

Et Séverin sentait des larmes brûlantes s'échapper de ses yeux. — C'est assez d'humiliation, ajouta-t-il en se relevant

avec courage, je ne serai pas plus long temps le jouet de tout ce qu'il y a de puissant et de méprisable au monde...

— Non, elle n'est pas coupable, s'écria Sedaine, cette femme angélique, dont le regard si noble, la voix si pure, sont encore présents à ma pensée... Ce n'est pas l'attrait d'une intrigue, ni le désir de tourmenter à plaisir un homme que ses malheurs mêmes protégent contre l'injure et la raillerie, qui l'ont portée à te secourir... La bonté de son cœur l'a d'abord guidée; puis retenue par un sentiment qu'elle ignore peut-être, elle n'a pu résister au charme de se voir aimée d'un jeune homme beau, spirituel, passionné, et aussi distingué dans ses manières que tous ses adorateurs de cour. Elle ne t'a point trompée... te dis-je, c'est elle qui s'abusait en croyant adoucir tes peines par des consolations d'*amitié*... L'amour seul donne dans cette duperie... elle t'aime !...

— Grand Dieu ! s'écria Séverin en embrassant son ami avec une joie folle... S'il était vrai... mais, non... tu t'amuses aussi à me fair perdre la raison... Si elle m'aimait... ah ! mon ami, voudrais-je donc m'exiler, mourir?... La seule idée de vivre dans sa pensée me ferait supporter toutes les tortures de l'enfer de ce monde... Si elle m'aimait... ce nom obscur, dont ils ont voilé le mien, deviendrait le plus grand de ce siècle. Oui, succès, gloire, crime, il n'est rien dont je ne sois capable pour conserver son amour.

— Oui, mais cet amour demande plus encore... dit Sedaine, content de voir Séverin ranimé par l'espoir qu'il cherchait à lui rendre, il veut de grands sacrifices... Plus la passion brave les préjugés, plus elle respecte les devoirs, même les convenances. Songe donc à toutes les entraves que cette belle comtesse a déjà bravées pour arriver au point où vous êtes ?... Un père, un mari, une réputation, des principes de sagesse que l'éducation, la religion, gravent dans l'âme d'une femme, tout cela mérite considération. Une des premières dames de la cour oublier son rang, s'exposer à être compromise, chansonnée, dénoncée au roi même, pour venir, jusque dans ta demeure, te consoler mourant, te supplier de vivre !... Ah ! ce n'est point à un tel dévoument que la coquetterie se laisse ja-

mais entraîner... elle n'est pas si imprudente... Les précautions, le mystère dont elle s'environnait prouvent les dangers que cette femme adorable bravait pour toi ; crains de les augmenter par la douleur où va la plonger ta résolution... Tu veux la fuir sans l'entendre ! malheureux, ne sais-tu pas qu'elle peut se perdre aux yeux de tous, pour vouloir se justifier envers toi ?...

Séverin l'écoutait d'un air égaré, partagé entre les sentiments les plus contraires, haïssant la comtesse d'Egmont, adorant toujours Sophie ; il s'efforçait de croire au jugement de Sedaine, et se flattait que tant d'esprit et d'expérience ne pouvaient se tromper ; puis le souvenir de tout ce qui le séparait de madame d'Egmont le ramenait à son désespoir.

Il se promenait à grands pas dans la chambre... Se livrant de nouveau à ses projets insensés... il disait adieu à Sedaine... lui demandait pardon de ne pas l'aimer assez pour supporter près de lui la perte de Sophie... Alors un regard de son ami... venait l'attendrir, et il retombait dans l'accablement.

Sedaine s'afflige de le voir ainsi, mais il n'a plus la même crainte... il a glissé dans le cœur de Séverin assez d'espérance pour combattre les résolutions les plus sinistres.

Pendant que M. de Guys est absorbé dans ses pensées, et que Sedaine cherche un moyen de le sortir de sa situation cruelle, avec plus de zèle et autant d'esprit qu'il en mettait à dénouer une intrigue dramatique, on vient l'avertir qu'un homme, arrivant à cheval, demande à lui parler.

— Quel est cet homme? que me veut-il?

— Il porte un bel habit de livrée, répond d'un air d'envie le domestique, et il dit qu'il vient de la part de monseigneur le maréchal duc de Richelieu.

— Du maréchal de Richelieu ! s'écrièrent à la fois les deux amis, fais-le entrer ; et l'homme à la belle livrée vint remettre à Sedaine une lettre d'invitation, pour dîner le lendemain chez le maréchal de Richelieu.

Sedaine en recevait quelquefois de pareilles. Il ne s'en étonne point ; mais il lit un *post-scriptum*, dans lequel on le prie de

faire parvenir le billet ci-joint à son ami M. le chevalier de Guys.

Il tourne la feuille, aperçoit le billet, le donne à Séverin ; alors le messager se retire, et va attendre la réponse dans l'antichambre.

Par ce billet tourné avec la politesse gracieuse, et presque coquette, dont le maréchal avait contracté l'habitude avec les gens qu'il voulait captiver, il priait M. de Guys de se rendre le lendemain matin à l'hôtel de Richelieu, lui laissait entendre qu'il avait à lui révéler un secret important, et finissait par des offres de services et des assurances d'intérêt, qui ne devaient laisser aucun doute sur la manière dont Séverin serait accueilli.

— Je réponds aussi pour toi, dit Sedaine en écrivant, tu ne peux te refuser à cet entretien.

— Quoi! tu penses... Mais s'il allait me reprocher d'avoir osé parler de mon amour à sa fille?...

— Eh bien, tant mieux, cela prouverait encore plus qu'elle t'aime... car ton amour n'importe guère au maréchal. Tu ne peux avoir dans cette affaire qu'un tort... c'est de t'être fait aimer de sa fille; il en faut subir la peine.

— Ah! s'il allait m'accabler de sa colère, que j'en serais heureux!..... Là, je me trouverai encore près d'elle... dans une maison... où elle vient sans cesse... Je serai chez son père... je devinerai peut-être à la manière dont il me traitera ce que je dois penser de... Hélas! je ne sais plus quel nom lui donner.

— Courage, dit Sedaine après avoir cacheté sa réponse au maréchal, il sait que tu es chez moi, et il me fait une politesse, donc il ne veut pas être mal pour toi. Cela n'est pas douteux; sois prudent, vois-le venir; c'est un fin renard, mais un esprit juste, qui ne fait point de mal inutile et souvent du bien. Quant à son cœur, on prétend qu'il est tout à sa fille; c'est le seul attachement profond et religieux de sa vie, et les pères idolâtres ont ordinairement beaucoup d'indulgence pour celui qui sacrifie à leur idole.

— Oh! mon Dieu, que je t'aime! dit Séverin en l'embras-

sant, mais que j'aurai peur demain... car tu as raison, je le sens...ou elle s'est indignement jouée de mon amour... et c'est une femme méprisable qu'il faut fuir à jamais, ou son cœur, touché de ma passion, me trompait par bonté, et c'est encore l'ange de ma vie... Ah! mon ami, de toute manière j'en deviendrai fou.

— En vérité j'en ai peur, dit Sedaine, aussi je ne te quitte pas.

Et le soir même ils revinrent ensemble à Paris.

XLIII

LE SECRET DÉVOILÉ

En arrivant, Séverin trouva chez lui cette réponse à sa lettre :

« Rougissez de vos ingénieux soupçons. Oui, ce pur amour que votre frère avait fait naître, la mort qui n'a pu l'éteindre vous le réservait; il est à vous tout entier. Pourquoi faut-il que cet aveu nous sépare pour toujours!... mais plutôt cent fois vos regrets que votre haine... Adieu, tant de confiance en votre honneur me répond de votre soumission. Je ne dois... je ne veux plus vous revoir.

» LA COMTESSE D'EGMONT. »

C'est dans la douleur, dans la joie enivrante où le plongeait cette lettre, que Séverin se rendit à l'hôtel du maréchal de Richelieu.

D'abord, ébloui par la magnificence de cette demeure, Séverin en contemplait toutes les richesses en se disant :

— Voilà pourtant ce qu'elle quittait pour venir m'attendre dans cette humble maison, dont sa présence faisait tout l'ornement!

Seul dans un salon doré, où d'immenses glaces réfléchissaient des tableaux admirables, Séverin attendait le moment

de passer dans le cabinet du maréchal, se livrant à toutes les réflexions que sa situation faisait naître; mais l'amour l'emportait de beaucop sur tous les autres intérêts, et il s'étonnait de ne penser qu'à la lettre de madame d'Egmont, qu'à ce noble aveu qui la justifiait si bien d'une ruse indigne d'elle; il s'étonnait de ne rêver qu'au moyen de la rassurer à son tour contre l'abus d'une si généreuse confiance, lorsqu'il touchait à l'instant si désiré qui allait lui révéler le grand mystère de sa vie.

Pendant ce temps, madame d'Egmont, aussi agitée que lui, était impatiente de savoir d'abord si Séverin se rendrait chez le maréchal, et puis quel serait le résultat de leur entretien.

Elle apprit par Philibert, posté depuis le matin près de la grande porte de l'hôtel de Richelieu, que M. de Guys y était entré vers les neuf heures; mais son père ne vint pas chez elle de la journée, il était parti pour Versailles en quittant M. de Guys.

Le soir, Madame d'Egmont n'avait pas osé fermer sa porte, mais elle pensa que les bruits qui couraient sur elle empêcheraient beaucoup de gens de venir la voir. Il n'en fut pas ainsi, elle reçut plusieurs visites, et particulièrement celle des personnes les plus marquantes de la cour.

— Enfin, tout est expliqué, dit en entrant la duchesse d'Aiguillon; on sait pourquoi le beau soldat aux gardes est resté si longtemps ébahi devant vous au grand couvert; le pauvre diable a manqué coucher en prison, pour ne pouvoir se persuader qu'une bonne action vînt d'une si grande dame. Votre père nous a tout conté ce matin chez la reine; il avait à cœur de ne pas vous laisser soupçonner d'une aventure ridicule, de rapports inexplicables avec un homme de rien; il se trouve que ce simple soldat est le fils d'un maréchal de France, qu'il est de plus brave, spirituel, bien élevé, en un mot charmant; que vous avez été chargée de lui remettre, en secret, un héritage de deux cent mille francs, qu'il a cru le recevoir des mains d'une petite bourgeoise; que votre père, après avoir tout dirigé, n'a pas eu l'idée que le jeune homme vous reconnaîtrait sitôt sous un habit de cour, et qu'il en résulterait une

scène si singulière. La reine a beaucoup ri de la surprise de ce pauvre garçon... Votre embarras lui a paru fort simple... mais elle a été plus sévère pour certain personnage, accusé dans tout ceci de n'être pas très-paternel.

La duchesse de Lauraguais, s'apercevant du malaise qu'éprouvait madame d'Egmont, dit quelques mots pour confirmer le bon effet du récit de M. de Richelieu; mais le plaisir d'échapper un instant à la médisance ne se fit pas sentir à travers l'effroi que lui causaient les réflexions de la reine sur le maréchal de Belle-Isle.

— S'il vient à les savoir, pensait-elle, Séverin est perdu!... tout le crédit de mon père ne le sauvera pas.

Hélas! ce pressentiment était trop bien fondé!

Bientôt toute la cour sut qu'il existait un fils naturel du maréchal de Belle-Isle, un portrait vivant du comte de Gisors; les uns avaient dîné avec lui et son ami Sedaine chez le maréchal de Richelieu, et les autres l'avaient rencontré chez la duchesse de Coigny, où il était reçu à merveille; chacun voulait le voir, et racontait son histoire vraie ou fausse, mais toujours accompagnée de notes critiques sur le maréchal ministre.

Cependant madame d'Egmont se maintenait dans la résolution de ne plus revoir Séverin, même après en avoir reçu une nouvelle lettre, où se trouvait ce passage :

« Je l'avais deviné à l'excès de ma passion!... Oui, le sang de celui qui est mort en vous adorant coulait aussi dans mes veines; c'est au père du comte de Gisors, c'est à un maréchal de France que je dois la vie; j'en suis fier pour vous, dont le noble cœur ne devait ni changer, ni déroger.

» Mais pourquoi détruire tant de bonheur par un ordre cruel? Quoi! c'est lorsque le destin cesse de me persécuter; lorsque je puis accepter sans honte l'héritage d'un frère, me parer de ma reconnaissance pour celle à qui je le dois; lorsque je puis vivre votre esclave, heureux de la seule félicité de vous voir, que vous voulez m'exiler pour toujours?... Ah! ne me rejetez pas dans l'abîme d'où vous m'avez tiré!... ne remplacez pas tous mes malheurs par un plus grand encore...

Sophie, s'il est vrai que vous m'aimiez... ne me faites pas maudire cet aveu, que je relis à genoux pour la dernière fois... il est trop bien gravé dans mon cœur pour que j'aie besoin d'en garder le souvenir écrit de votre main... je vous le renvoie ; l'honneur, la prudence m'en font un devoir... Jugez combien je vous aime!... et si vous devez rien craindre de l'amour capable d'un tel sacrifice!... »

Madame d'Egmont, en brûlant cette preuve de la faiblesse de son cœur, se reprochait d'avoir obéi trop vite peut-être au noble sentiment qui l'avait dictée; car cet aveu l'éloignait de Séverin au moment où il était peut-être le plus en danger.

Peu de jours après, on apprit que le ministre de la guerre l'avait fait chasser des gardes françaises. Le maréchal de Richelieu venait de repartir pour son gouvernement, et M. de Guys ne put réclamer sa protection contre cette injustice.

Un homme d'affaires était venu chez Séverin lui proposer, de la part d'un inconnu, une somme assez considérable, à la condition de se rendre sans délai dans un établissement français, au Sénégal. Cet émissaire avait insisté vivement pour obtenir sur-le-champ une réponse positive, et M. de Guys lui avait répondu en cherchant vainement à contraindre son indignation.

— Dites à celui qui vous envoie que je lui porterai moi-même, demain, ma réponse.

XLIV

LETTRE D'UN FILS A SON PÈRE.

Resté seul, Severin se livra à tout son ressentiment contre un père assez barbare pour faire succèder la persécution à l'abandon.

— Il ne me recevra pas, pensait-il; eh bien il lira du moins les reproches de ce cœur qu'il a rempli d'amertume. Puisse tout ce que j'ai souffert éveiller ses remords !...

A monseigneur le maréchal duc de Belle-Isle, ministre de la guerre.

« Au Sénégal!... à mille lieues de la France... sous un climat meurtrier... c'est là que vous reléguez le fils dont la vie a résisté à tant de malheurs!... Vous demandez à l'exil, aux feux d'un soleil dévorant, à la mer peut-être!... ce que vous n'avez pu obtenir de l'abandon, de la misère?... et c'est le même homme qui m'a tenu dans ses bras, dont j'ai reçu les caresses paternelles... c'est celui qui a comblé mon enfance des soins, des dons qu'on ne reçoit que d'un père... celui de qui je tiens cette montre qui a marqué tant d'heures cruelles pour moi!... c'est lui qui veut aujourd'hui ma mort... son or est prêt à la payer! Ah! cette existence qui lui fait ombrage, que je l'aurais donnée avec joie pour un seul de ses embrassements!...

» Hélas! cette vague espérance a fait tout mon courage. Lorsque, livré à la charité d'un fermier, j'allais succomber à des fatigues au-dessus de mon âge, au fardeau d'un service humiliant, l'idée que mon père ignorait ce cruel sort, ou qu'il finirait par en prendre pitié, me rendait la force de m'y soumettre. Plus tard, l'espoir de me distinguer dans l'armée par quelque action d'éclat me soutint encore. S'il est brave, pensais-je, il se reconnaîtra dans ma bravoure; s'il chérit la gloire, il verra que je ne suis pas indigne de porter son nom, Ah! si je pouvais être blessé à la suite d'un beau fait d'armes! s'il venait me voir mourir!... si sa main serrait la mienne à mon dernier moment, comme il me pressait sur son cœur quand j'arrivai au monde!... j'oublierais tout ce que j'ai souffert; et pourtant le ciel sait à quels affreux tourments, à quelles horribles tentations j'ai été en butte? car ce n'est pas seulement au malheur que l'abandon livre l'orphelin; le déshonneur, le crime, sont là tout prêts à le recueillir, à lui promettre l'impunité avec la fortune, la vengeance avec le succès; sans nom à flétrir, sans parents à désoler, repoussé de la société par un préjugé barbare, maudissant la vie, ce présent d'un ennemi,

qu'à-t-il à ménager ?... que de courage il lui faut pour résister au désir ardent de se faire justice ! mais cette effroyable tentation, qui a plus d'une fois ébranlé mon âme, a été étouffée par le sentiment d'honneur que je tenais du ciel et de vous, j'espère... Écoutez-le ce sentiment ; il vous crie de me protéger, de me rendre l'affection que je n'ai pas mérité de perdre ; seraient-ce des considérations d'orgueil, ou l'intérêt d'avides héritiers qui vous arrêteraient ? Rassurez-vous ; je ne veux rien de votre crédit, de votre fortune, celle que je tiens d'un frère me suffit, elle est la preuve de mes droits à votre cœur ; voilà l'unique bien que j'envie. Mais au nom de ce fils que vous chérissiez, ne rejetez pas ma prière, laissez-moi comme lui donner mon sang à la France... Ne m'arrachez pas à l'armée... c'est ma patrie... c'est ma famille, à moi ! Là, le soldat courageux trouve des frères ; le plus intrépide a l'estime de tous ; là, les titres aux grades, aux honneurs se comptent par blessures ; laissez-moi en acquérir assez de ces nobles titres, pour que vous ne rougissiez plus de ma naissance. Si, malgré tant d'assurances, vous jugez ma mort nécessaire à votre repos, eh bien, que du moins cette mort soit glorieuse ; laissez-moi le choix de mon supplice, je vous promets de me faire tuer sur le champ de bataille ; accordez-moi cet honneur, c'est le dernier vœu d'un soldat à son général, d'un fils à son père. »

SÉVERIN.

A peine cette lettre fut-elle cachetée, que M. de Guys se rendit à Versailles, dans l'intention de la remettre lui-même chez le maréchal-ministre, s'il ne pouvait pénétrer jusqu'à monseigneur.

Un huissier du cabinet lui fit répondre par un valet de pied que le maréchal de Belle-Isle était en ce moment chez le roi ; et qu'à moins d'être muni d'un *laissez-passer*, il fallait venir le jour d'audience du ministre, et attendre son tour pour être admis à lui présenter sa requête. Toutes ces formalités entraînaient de longs délais. Séverin s'était engagé à répondre dès le lendemain à la proposition du maréchal, il laissa sa lettre

en disant qu'elle était attendue par le ministre, et on lui promit de la remettre avec exactitude.

En traversant la cour de marbre, il rencontra le duc de Coigny qui le reconnut, vint à lui et lui dit, de la manière la plus cordiale, à quel point il s'affligeait de sa sortie du régiment des gardes.

— Si je puis vous être utile, mon cher monsieur de Guys, ne m'épargnez pas, ajouta-t-il, je serai toujours empressé de vous obliger; mais je pense que les changements survenus dans votre sort, et ceux que le temps doit amener, vous ont sans doute déterminé à vous retirer du service.

Alors Séverin lui fait entendre que sa retraite n'est pas volontaire. Cette réponse excite vivement la curiosité du duc de Coigny; il apprend que Séverin veut retourner à Paris le soir même; il lui propose de le ramener.

— Nous arriverons, dit-il, encore à temps pour voir le pas de la petite Guimard, et nous causerons aussi bien dans ma loge qu'ailleurs. Je tiens beaucoup à ce qu'on nous voie ensemble, ajouta-t-il, car je serais désolé qu'on me soupçonnât d'être de connivence avec ceux qui vous traitent si injustement, et pourtant ce n'est pas un grand mal, car rien de tout cela n'arriverait si vous n'étiez pas devenu tout à coup si à la mode. Mais depuis l'histoire du grand couvert, on ne parle que du beau soldat, de sa distinction, de ses manières élégantes; c'est, dit-on, le comte de Gisors ressuscité; chacun veut pénétrer le mystère de votre ressemblance, de votre éducation. Les femmes, à qui l'extraordinaire plaît avant tout, ont une curiosité extrême de vous voir, et l'on ne vous pardonne pas l'effet que vous faites : c'est dans l'ordre. Mais soyez tranquille, il n'est point d'intérêt durable dans ce pays-ci, et vous serez oublié avant une semaine; tâchez seulement de profiter vite des avantages que cette circonstance vous donne, quitte à braver ensuite la rage des envieux.

Séverin parla vivement de sa reconnaissance au duc de Coigny; il lui témoigna le regret de ne pouvoir répondre à ses offres obligeantes par une entière confiance, car une espérance secrète l'empêchait de dévoiler la conduite de son

père... La moindre preuve d'affection de la part du maréchal de Belle-Isle pour son malheureux fils l'aurait si facilement lavé de tous ses torts envers lui!

En entrant à l'Opéra, dans la loge du duc de Coigny, Séverin fut saisi d'un étourdissement, qui le força de s'asseoir même avant de saluer la duchesse douairière de Coigny, qui se trouvait sur le devant de la loge; c'est qu'il avait aperçu en face de lui, dans celle du maréchal de Richelieu... la comtesse d'Egmont...

Après s'être excusé sur le malaise qu'il vient d'éprouver, il cède aux instances polies de la vieille duchesse, et s'assied entre elle et son fils; alors il s'entend nommer à l'orchestre, et bientôt une foule de regards se tournent vers lui.

Les siens, constamment attachés sur madame d'Egmont, s'enivraient d'admiration et de bonheur ; car entourée de tout ce qui peut flatter la vanité d'une reine, elle paraissait insensible à tant d'hommages. Son attitude langoureuse, son sourire inanimé, tout prouvait que sa pensée était absente, et cette pensée était peut-être à lui?...

Comment s'en assurer? d'abord la joie de cette présence l'a béatifié; il n'ose faire un mouvement, dans la crainte de voir s'évanouir le prestige qui l'enchante; puis après avoir joui longtemps de l'ennui que semble éprouver madame d'Egmont, il voudrait être aperçu d'elle, pour savoir si ce beau visage garderait encore son expression languissante; mais ses vœux ardents appellent en vain un regard de Septimanie, dont les yeux distraits sont fixés sur le théâtre; elle profite du droit que donne le spectacle, de se soustraire à la conversation en paraissant captivé par la scène qu'on n'écoute pas.

— Voici la comtesse de Brionne, dit le duc de Coigny à la duchesse de Gramont, elles arrivent bien tard et s'en iront bientôt, sans doute, car le bal de Madame de Mirepoix les réclame; c'est seulement pour donner aux habitués de l'Opéra une idée de leur éclatante parure qu'elles daignent se montrer ici. En effet, elles sont très-brillantes, et madame d'Egmont pourra fort bien n'être pas ce soir la reine du bal.

— Elle est pourtant coiffée à ravir, dit la duchesse, autant

qu'on en peut juger, car elle est à moitié cachée par la colonne de la loge, et je présume que cette pelisse d'hermine qu'elle s'obstine à garder couvre un habit de bal charmant; elle a si bon goût !...

Alors M. de Guys témoigne un vif désir de voir la belle madame de Brionne; sa loge était du même côté que celle du duc de Coigny; il fallait s'avancer pour l'apercevoir. Séverin se lève, et se laisse désigner plus longtemps qu'il ne le fallait la loge où se trouvaient ces dames. Il parle de leur beauté d'un ton fort animé, les lorgne, fait des gestes d'admiration, tout cela dans l'espoir d'être remarqué de la seule femme qu'il trouve belle.

Il ne pouvait jouer cette petite comédie sans détourner ses yeux de dessus madame d'Egmont; il fallait bien regarder un peu ce qu'il avait l'air d'admirer avec tant d'enthousiasme.

On était dans un entr'acte; Séverin se retira dans le fond de la loge, pour faire place aux personnes qui vinrent visiter madame de Coigny, et il reporta toute son observation sur madame d'Egmont; elle était aussi occupée à répondre à une foule d'adorateurs, qui venaient par amour ou par air solliciter un salut ou un mot de sa part.

— C'est en vain, pensait M. de Guys, que je me suis fait remarquer de tout le monde, en affectant une admiration ridicule pour madame de Brionne... *elle* ne m'a point vu...

Cependant madame d'Egmont parlait avec vivacité; ses mouvements, sans rien perdre de leur grâce accoutumée, étaient plus rapides; elle souriait à tout avec cette expression naïve qui charmait, que ses ennemis disaient être affectée, tant elle était naturelle. En ôtant un de ses gants pour prendre une pastille dans la bonbonnière du vieux maréchal de Noailles, elle avait laissé glisser sa pelisse de dessus ses belles épaules; et l'éclat de sa parure, joint à celui d'un teint éblouissant, d'une figure céleste, d'un ensemble aussi élégant que noble, lui ramenaient tous les regards un moment portés sur madame de Brionne.

Qui peut l'avoir ainsi ranimée?... se demandait Séverin... et il cherchait dans un coin de cette loge dorée s'il ne décou-

vrirait pas la cause de ce changement subit; car le véritable amour n'est pas présomptueux, et puis madame d'Egmont ne tournait plus les yeux de son côté... Était-ce hasard ou volonté?... Séverin éprouvait une agitation qu'il avait peine à dissimuler.

Madame d'Egmont tenait à la main un bouquet, composé de jasmins d'Espagne et d'œillets les plus rares : c'était la fleur à la mode. Il y avait alors des amateurs d'œillets qui payaient jusqu'à cent louis de simples marcottes. L'espèce des *œillets-plumes* était la plus recherchée; elle avait l'avantage d'être plus touffue que les autres. Les blancs bordés de rouge étaient les plus rares.

Ce beau bouquet, produit des serres du duc de Richelieu, madame d'Egmont le considérait depuis assez longtemps avec une attention toute particulière, hésitant à céder à une idée folle, ou plutôt à une de ces superstitions d'amants qu'ils prennent pour des inspirations du ciel.

Alors, tirant de son doigt un anneau émaillé, elle réunit les feuilles du plus bel œillet de son bouquet, les passe dans la bague; puis leur rendant la liberté, ces feuilles parfumées ont bientôt recouvert l'anneau, de manière à le rendre invisible.

—S'il m'aime, pense-t-elle, il s'apercevra que je laisse ici ce bouquet, il trouvera un moyen de l'avoir; et une fois entre ses mains, je suis bien sûre qu'il découvrira l'anneau.

Puis elle pose un moment le bouquet sur ses genoux, avant de le laisser glisser doucement à terre, car il ne faut pas qu'on le voie tomber. Il y a des gens qui s'empresseraient de le ramasser!

Elle ne veut pas non plus qu'un seul regard d'elle puisse faire soupçonner à Séverin à quelle singulière épreuve elle met sa pénétration et leur sympathie... Il faut toute la force d'un sentiment superstitieux pour l'empêcher de tourner ses yeux vers celui dont la présence a tant de pouvoir sur elle; mais il y va pour Septimanie d'un de ces oracles du ciel, dont les moindres objets sont l'interprète, et qui décidaient autrefois de toute une destinée.

M. de Guys, qui ne perd pas un des mouvements de madame d'Egmont, la voit sortir de sa loge sans le bouquet qu'il avait remarqué à sa main.

— L'aurait-elle donné? Ce soupçon l'inquiète vivement; il court à l'ouvreuse de loges.

—Madame la comtesse d'Egmont a laissé son bouquet dans sa loge, dit-il, je viens le chercher.

L'ouvreuse, qui ne doute pas que M. de Guys ne soit envoyé par la comtesse, ouvre la loge; Severin aperçoit aussitôt le bouquet, s'en empare, donne un louis d'or à l'ouvreuse qui le prend pour un prince, et il vole à la sortie. Les aboyeurs criaient à toute voix :

Le carrosse de madame la comtesse d'Egmont!

Séverin arrive à temps pour se trouver sur le passage de la comtesse. La riche dentelle qui se joue sur le bras de Septimanie a frôlé le bouquet; elle se retourne, et jette sur M. de Guys un regard... qu'il eût payé de sa vie.

XLV

L'AVIS GÉNÉREUX

Sa lettre au maréchal de Belle-Isle, la colère ou le repentir qu'elle peut faire naître, les malheurs ou le bien qu'il doit en résulter, tout est oublié; qu'importe le passé, l'avenir, les caresses, les menaces d'un père, la liberté, les cachots! un regard... un seul regard vient de jeter tant de joie dans l'âme de Séverin, qu'il défierait Septimanie elle-même d'attrister son bonheur... car il est aimé... Il l'a vu... il le sent, tout son être a frémi... il est dans cette extase du cœur où l'on ne pense plus, où, transporté un moment dans le ciel, on se croit inaccessible à tous les coups du sort. Divine apothéose! dont la Providence même serait jalouse, si l'élu de l'amour ne devait bientôt retomber sur la terre!

Pendant ce temps, madame d'Egmont, ravie d'avoir été si bien devinée, embellie de cette douce sérénité que donne la

certitude d'être adorée, faisait retentir les salons de la duchesse de Mirepoix des éloges qu'on lui prodiguait; les correspondances de ce temps ont constaté le triomphe qu'obtint la beauté, le charme de la comtesse d'Egmont à cette brillante fête (1).

Le bal se prolongea jusqu'au matin; il était près de sept heures lorsque madame d'Egmont se retira, en laissant encore la danse fort animée. De retour chez elle, elle trouve un billet sur sa cheminée, reconnaît l'écriture de M. de Jaucourt, et présume qu'il lui apprend la raison qui l'a empêché de venir au bal de madame de Mirepoix; elle ouvre nonchalamment ce billet, pendant que ses femmes de chambre la deshabillaient, mais pâlissant tout à coup :

— Dépêchez-vous, dit-elle d'une voix altérée, et en arrachant les aigrettes de diamants qui retiennent ses cheveux, donnez-moi vite une robe du matin, un mantelet noir; faites appeler Philibert, qu'on laisse les chevaux à la voiture, ajoute-t-elle en voyant entrer Philibert. — Vous allez me suivre...

Philibert prie la comtesse de lui donner le temps de s'habiller convenablement.

— Non, il n'est pas un instant à perdre, répondit-elle, en mettant dans un petit sac de velours plusieurs rouleaux de louis et ses tablettes... pourvu qu'il ne soit pas trop tard!...

En disant ces mots, elle descend rapidement l'escalier; et sans faire la moindre réflexion sur l'inconvénient d'être ren-

(1) Madame de Mirepoix donne aujourd'hui un bal à l'hôtel de Brancas. Il y a vingt-quatre danseurs et vingt-quatre danseuses. Les habits sont de caractères indiens, sultanes, vestales, etc., etc. Chaque femme a son partner, les danseurs et danseuses sont divisés en six bandes de de quatre hommes et quatre femmes, M. le duc de Chartres et madame d'Egmont sont à la tête de la première... »

Puis à la fin de la lettre :

« Le prix de la beauté n'a point été accordé à madame de Saint-Maigrin, madame d'Egmont l'a emporté unanimement. »

(*Correspondance de Madame du Deffant*, tom. 1.)

contrée de si grand matin dans son carrosse armorié, conduit par un cocher avec sa livrée, suivie d'un domestique en habit gris avec sa coiffure de la veille, ce qui, dans ce temps d'étiquette, devait paraître fort étrange, madame d'Egmont s'élance dans sa voiture, et Philibert crie au cocher :

— Rue Saint-Jacques!

XLVI

UN MALHEUR PRÉVU

On arrive...

— Madame Clairville!... demande Philibert.

La loge du portier est déserte... Mais un enfant qui joue dans la cour répond :

— C'est ici... montez, elle y est.

Madame d'Egmont reconnaît la maison où elle est venue voir Séverin mourant; elle n'attend pas que Philibert la soutienne pour franchir le marchepied de sa voiture; et courant aussitôt vers l'appartement de madame Clairville, elle s'étonne de traverser toutes les chambres sans rencontrer personne. Elle revient sur ses pas, monte à l'étage supérieur. Son pied heurte quelque chose... c'est un morceau de drap bleu, bordé d'un large galon d'argent; c'est un lambeau évidemment arraché à un habit d'uniforme; plus loin est un œillet blanc bordé de pourpre. Septimanie le reconnaît, elle le ramasse... l'anneau n'y est plus... Plusieurs débris de bouquet sont épars sur les degrés... Cet aspect jette la terreur dans l'âme de madame d'Egmont... Elle veut vaincre le tremblement qui l'agite, et elle parvient à l'appartement de M. de Guys. Toutes les portes en sont ouvertes ; mais elle entend des sanglots... des plaintes amères contre la tyrannie. Elle arrive à la chambre d'où partent ces plaintes; elle aperçoit madame Clairville et Annette fondant en larmes.

— Ah! madame, s'écrie la vieille femme avec l'accent du désespoir... ils l'ont arraché d'ici, les monstres!... Un ordre du roi... une lettre de cachet... un exempt... dix hommes armés... en vain il a voulu protester, se défendre, se faire tuer plutôt que de les suivre; il a fallu céder à la force... les

misérables l'ont presque assassiné... Comme ils désespéraient de lui arracher son épée, un de ces hommes l'a frappé lâchement en arrière d'un coup de crosse de fusil sur la tête. La violence du coup lui a fait perdre connaissance, et ils s'en sont saisis... Dieu sait où ils l'ont conduit!... Dieu sait comment ils le puniront de sa résistance!..

En écoutant ce récit, madame d'Egmont est glacée d'un froid mortel. Elle veut questionner madame Clairville sur cette arrestation, dont elle devine trop bien la cause et l'auteur; elle ne pouvait articuler que ces mots :

— Hélas! trop tard...

Sa respiration est suspendue, la surprise, la douleur, semblent l'avoir anéantie.

Elle tombe sur un siége... Ses yeux égarés se promènent involontairement sur les objets qui l'environnent : ce désordre d'une chambre d'où l'on vient d'arracher celui qui l'habite, cette bougie qui brûle encore sur la cheminée, malgré les premiers rayons du soleil qui éclairent la chambre, cette madone du Corrège, objet du culte de Séverin, elle les considère tour à tour comme pour se convaincre qu'elle est bien chez lui... et que le malheur tant redouté est accompli.

— Encore, si nous connaissions quelques gens en crédit, s'écrie madame Clairville en pleurs, nous pourrions demander justice contre cet attentat. Mais que faire?... nos réclamations, nos cris ne seront pas écoutés... Au nom du roi!... Oui... c'est au nom du roi qu'ils l'ont arrêté... c'est au nom du roi qu'ils l'ont frappé... qu'ils achèvent de le tuer sans doute, au fond d'un horrible cachot!... et personne... personne pour le protéger contre ses ennemis! ses persécuteurs!

— Et mon père n'est pas là pour le secourir, dit Septimanie en larmes, mais il saura jusqu'où cet homme dénaturé a poussé la barbarie... il saura le punir de son crime... Et si sa victime n'a pas succombé, mon père l'arrachera de ses mains... je me jetterai aux pieds du roi... il saura tout... J'en mourrai... mais il faudra qu'on nous le rende...

En disant ces mots, dont madame Clairville et Annette restent stupéfaites, madame d'Egmont se lève comme une in-

sensée, sort précipitamment, court à sa voiture qui l'entraîne aussitôt... Mais lorsque arrivé à l'hôtel d'Egmont, Philibert ouvre la portière, il aperçoit sa maîtresse pâle, étendue et sans mouvement; il l'a croit morte... Ses cris attirent tous les gens de la comtesse... On la transporte sur son lit... la fièvre, le délire s'emparent d'elle; c'est, dit-on, par suite de l'imprudence qu'elle a faite d'aller à la messe presqu'en sortant du bal.

Mais l'espoir d'arracher Séverin à son persécuteur a ranimé les forces de Septimanie; elle écrit à M. de Jaucourt, à Sedaine, de se rendre au plus tôt chez elle; elle ne doute pas de leur zèle à tous deux pour l'aider à découvrir où l'on a conduit Séverin. N'est-ce pas par un billet de M. de Jaucourt qu'elle a été prévenue de la lettre de cachet obtenue contre M. de Guys? Ah! combien elle maudit le spectacle, le bal, qui l'ont empêchée de recevoir plus tôt cet avis secourable!... elle aurait pu le sauver peut-être... et Sedaine, cet ami si dévoué... si intelligent... il parviendra sans doute à retrouver celui qu'il aime comme un frère.

Hélas! les recherches les plus actives, celles du maréchal de Richelieu lui-même, l'argent prodigué aux agents les plus adroits, les promesses, les menaces, rien ne parvient à jeter la moindre lumière sur le chevalier de Guys. On sait qu'il n'est pas à la Bastille, voilà tout.

Cependant M. de Richelieu, frappé de l'accablement où il voit sa fille, sent la nécessité de maintenir l'espoir dans cette âme exaltée... Il flatte cet espoir par des mots vagues... mais qui prouvent sa confiance dans le succès de nouvelles démarches qu'il veut tenter... et la malheureuse Septimanie, comme la pauvre *Nina,* ne vit plus que pour *l'attendre.*

XLVII

LA VENTE APRÈS DÉCÈS

Ce n'était ni la démence, ni la raison, ni la vie, ni la mort, c'était un ennui profond, mêlé d'une secrète espérance, un

sommeil fatigant soutenu par un rêve de bonheur; c'était l'attente du ciel pour le pauvre qui manque de tout sur la terre, voilà ce que fut l'existence de madame d'Egmont pendant les années qui suivirent l'enlèvement de M. de Guys.

D'abord elle se flatta que son père parviendrait à découvrir le lieu qui renfermait Séverin, et que le ressentiment personnel du maréchal de Richelieu contre le maréchal de Belle-Isle l'animerait assez pour vouloir se venger de lui, en dénonçant l'abus que le ministre fait de l'autorité royale, et la manière infâme dont il l'employait à servir sa tyrannie envers un fils. Le duc de Richelieu n'aurait certainement pas manqué cette occasion de perdre son ennemi, s'il avait cru sortir victorieux de ce dangereux combat; mais dans la situation où se trouvaient les affaires d'État, le ministre de la guerre était tout puissant; madame de Pompadour avait persuadé au roi qu'il fallait un homme aussi bon diplomate que bon administrateur pour diriger les négociations et conduire l'armée, qu'il fallait une volonté ferme pour soutenir le pouvoir au milieu des factions du clergé et des parlemens, qu'enfin le maréchal de Belle-Isle, réunissant tous ces avantages, était indispensable.

Le maréchal de Richelieu avait une connaissance trop approfondie du maître pour tenter une démarche ouverte contre le protégé de madame de Pompadour; il savait que l'impunité est assurée au ministre en crédit, dont les torts ou les crimes même sont étrangers aux grands intérêts de l'État, à ceux du prince ou de la favorite. Mais il attendait l'ennemi à sa première faute en politique, et il amassait un faisceau d'accusations contre M. de Belle-Isle, pour l'accabler au premier choc qui ébranlerait sa puissance.

La mort vint déconcerter ses projets de vengeance. Le maréchal de Belle-Isle, surpris tout à coup par une fièvre inflammatoire et putride, succomba au troisième jour de la maladie. Pas un ami ne lui ferma les yeux, car, dans la crainte qu'un mot trahît ses remords, il avait défendu qu'on laissât parvenir personne près de son lit. On ignore la longueur de cette agonie solitaire.

Sans héritiers directs, ses trésors sont dispersés : le roi en

a sa part, car le courtisan survivant au ministre veut encore plaire au souverain. Il lègue son hôtel au département de la guerre; son corps est porté au château de Bisy, sous ces mêmes ombrages où s'essayèrent les premiers pas de Séverin.

Qui sait si les imprécations du fils abandonné, persécuté, n'ont pas appelé la justice du ciel sur ce père dénaturé? Qui sait si, dans l'horreur de ses derniers moments, il n'a pas demandé grâce à sa victime? si l'image de ce fils au désespoir, mourant aussi peut-être... et mourant de la main d'un père, ne s'est pas fixée devant ses yeux comme un spectre menaçant? Ah! dans cet instant suprême, où la vanité finit, où le châtiment commence, qui peut savoir jusqu'où va la terreur du coupable?

Malgré les sentiments chrétiens qui défendent de se réjouir de la mort de son ennemi, madame d'Egmont éprouva un moment de joie en apprenant celle du maréchal de Belle-Isle, car elle pensa que cet événement devait rendre la liberté à Severin, que la persécution cesserait avec le persécuteur, et on la vit reparaître dans le monde, ranimée par l'espoir.

Mais plusieurs mois se passèrent en vaines recherches sur le chevalier de Guys.

On devait faire une vente du mobilier, des tableaux et des bijoux de feu le maréchal de Belle-Isle. Madame d'Egmont voulut accompagner madame de Lauraguais, lorsque celle-ci alla visiter les objets destinés à être vendus. L'hôtel du feu maréchal renfermait tant de choses curieuses, d'ornemens magnifiques, que les curieux s'y portèrent en foule. Ils admiraient surtout une table couverte de boîtes d'or, enrichies de diamans, sur lesquelles on reconnaissait les portraits de la plupart des souverains de l'Europe; des bagues, des camées, des ordres en pierres de couleurs éblouissaient les yeux. Au milieu de tous ces écrins étincelans, une montre entourée de brillans, mais plus petite, plus simple que toutes les autres, frappe les regards de madame d'Egmont; elle croit la reconnaître... s'approche, et voit qu'elle est posée sur un coussin de satin blanc brodé d'or... C'est la croix de Jésus... c'est l'amulette qui renfermait la montre de Séverin... la relique tient

encore à la montre, on l'aura respectée comme un souvenir pieux du défunt... Mais cette montre? comment est-elle revenue à celui qui l'a donnée?... est-ce un don?... un oubli... un héritage?... Séverin ne s'en séparait jamais... la lui avait-on enlevée par ruse... ne s'en était-on pas emparé au moment où, succombant au coup qu'on lui avait asséné, il venait de perdre connaissance?... Que d'affreuses conjectures la vue de cette relique fit naître dans l'esprit de Septimanie!

—Il n'est plus!... pensa-t-elle, car il avait juré de ne jamais se séparer de cette montre... et cette idée se fixe dans son esprit, s'appesantit sur son cœur comme un fardeau qui l'étouffe. En vain elle cherche à se persuader que Séverin a renvoyé ce présent à son père, comme on renvoie à un ami perfide ce que l'on tient de lui, elle n'a plus la force d'espérer; mais la montre et la relique seront à elle.

Philibert, chargé d'en faire l'acquisition, en offrit un prix si fort au-dessus de sa valeur que l'huissier priseur la lui adjugea tout de suite.

Le désespoir éclatant, les grandes douleurs trouvent des peintres éloquents et des lecteurs en larmes. Ah! combien est plus digne de leur pitié ce tourment de tous les jours, ce partage de toutes les heures entre l'attente et le découragement! mais ce supplice qui éteint lentement l'existence, ce marasme du cœur n'est pas même aperçu. C'est, dit-on, l'effet d'une santé délicate ou de quelqu'imprudence, et l'on ne convient jamais dans le monde qu'une personne puisse mourir de chagrin. Comment peindre le malheur que nul ne comprend?

Un seul des amis de madame d'Egmont, Gentil Bernard, observait les progrès du mal dont elle était atteinte; mais quand il lui en parlait avec sollicitude, elle le remerciait de son tendre intérêt, et l'assurait qu'elle ne souffrait point. La douleur de voir ainsi s'éteindre la vie de cette femme qu'il idolâtrait, l'impatience de ne pouvoir faire partager à aucun des gens qui l'entouraient l'inquiétude qu'elle lui causait, et plus encore le désespoir de l'adorer et de ne pouvoir rien contre la peine qui la conduisait au tombeau, enfin l'idée d'une sépa-

ration au-dessus de ses forces, altérèrent tout à coup la raison de Gentil Bernard.

Un jour que madame d'Egmont, plus languissante encore que la veille, le pria de répondre pour elle à un billet d'invitation, il ne put venir à bout d'écrire un seul mot; il avait perdu totalement la mémoire. Dès ce moment, comme le dit son ami Saurin :

Gentil Bernard,
Victime de l'amour, dont il chanta l'empire,
Ne fut plus qu'un fantôme errant,
Qu'une ombre vaine qui respire.

Effrayée de l'état où elle voyait son vieil ami, madame d'Egmont, surmontant sa souffrance, voulut essayer d'agir sur son esprit et de rappeler sa mémoire par une sensation qui flatterait l'amour-propre du poëte, elle fit demander une représentation de *Castor et Pollux*, et y conduisit le pauvre insensé. C'était se livrer elle-même à de bien vives impressions que de se retrouver là où elle avait vu M. de Guys pour la dernière fois!

D'abord la musique produisit un grand effet sur Gentil Bernard. Des larmes abondantes couvrirent son visage. Il demanda qu'elle était la pièce qu'on jouait et quelle actrice représentait le premier rôle?

On lui répondit *Castor* et *mademoiselle Arnould.*

— Ah! oui, dit-il, *ma gloire et mes premières amours* (1).

Ce fut le seul et dernier éclair qui jaillit de son esprit.

A l'acte de la cérémonie funèbre, il tomba dans un accès de désespoir, et sa démence prit alors un accent prophétique dont tous ceux qui étaient présents frémirent. Le malheureux, frappé de la vue du catafalque représenté sur le théâtre, s'écriait d'une voix étouffée :

— Grâce! grâce! un moment! ne me l'enlevez pas encore...

(1) Notice sur Gentil Bernard. (*Biographie universelle.*)

Quoi ! si jeune, si belle... la mort la demande... il faut la voir succomber... avant... moi ! Arrêtez... arrêtez !...

Alors, accablé par la terreur d'une vision sinistre, il tombe évanoui dans le fond de la loge...

On s'empresse, on lui prodigue des secours ; mais en reprenant ses sens il repousse ceux qui le soignent.

— Ce n'est pas moi qu'il faut secourir, dit-il d'un air égaré, c'est elle !... Ne voyez-vous pas qu'elle se meurt, ajouta-t-il en montrant madame d'Egmont... Courez vers elle... vous dis-je... arrachez-la à ce tombeau... Oh ! mon Dieu ! vous ne m'écoutez pas !...

Hélas ! il n'était que trop bien entendu par celle pour qui il tremblait ; mais excepté M. de Jaucourt que la vision du malheureux poëte frappait d'un affreux pressentiment, toutes les personnes présentes à cet accès n'en furent alarmées que pour Gentil Bernard. On le ramena chez lui, et depuis lors sa raison n'est plus revenue.

XLVIII

LE CHATEAU DE BRAINE

— Ainsi donc, pensa madame d'Egmont, la démence, le malheur ou la mort... voilà le partage de ceux qui m'ont aimée !...

M. de Jaucourt, frappé des oracles de ce fou dont le cœur seul paraissait avoir gardé sa mémoire et son intelligence, chercha à faire passer ses alarmes dans l'esprit du comte d'Egmont, de la duchesse d'Aiguillon et de madame de Lauraguais. Celle-ci écrivit au maréchal de Richelieu l'état de sa fille, et ne lui cacha point l'effet que la démence de Gentil Bernard avait produit sur cette imagination malade, car Septimanie ne doutait pas de la vérité des prédictions de son ami, et disait toujours : Sa folie a raison.

Mais les médecins appelés décidèrent que madame d'Egmont était dans l'état d'atonie, suite ordinaire des secousses

violentes. Elle aura été douloureusement frappée du spectacle de la démence de son ami, dirent-ils, il faut la distraire; et ils ordonnèrent un voyage aux eaux de Plombières. Madame d'Egmont en revint plus souffrante encore; alors on pensa que l'air de la campagne la rétablirait, et elle se résigna avec sa docilité angélique à aller passer l'automne chez sa belle-mère la comtesse douairière d'Egmont, qui habitait son beau château de Braine.

Avant de se rendre dans cet antique manoir, Septimanie voulut revoir Saint-Étienne-du-Mont, et y prier encore pour celui qu'elle n'avait plus l'espoir d'y rencontrer. Hélas! ce n'était plus comme autrefois cette romanesque Sophie Després, si fraîche, si alerte, en robe grise, en petit bonnet, et protégée par le bon Philibert... c'était la noble et riche comtesse d'Egmont; pâle, languissante, entourée des gens de sa maison, accompagnée d'un gentilhomme; enfin la grande dame, dont la suite nombreuse et dorée attirait une foule de curieux et de mendiants. Les aumônes qu'elle répandit ce jour-là, le don d'une somme considérable confiée au curé de Saint-Étienne pour secourir les malades et les prisonniers, la firent bénir de tous les pauvres de la paroisse.

L'émotion qu'elle éprouva en restant si longtemps les yeux fixés près de ce pilier où elle croyait voir encore Séverin, les souvenirs que ce lieu retracerait à son cœur devaient épuiser le peu de force qui lui restaient. Agenouillée près de l'autel, elle fit signe qu'on l'aidât à se relever; il fallut la porter dans son carrosse; elle ne pouvait se soutenir.

Arrivée à Braine, elle ne voulut pas se mettre au lit; on l'établit sur un canapé près de la fenêtre. La vue du ciel lui faisait du bien.

— Je voudrais voir mon père, disait-elle d'une voix faible.

— M. de Jaucourt lui a envoyé un courrier à Bordeaux; il sera bientôt ici, répondit la duchesse de Lauraguais, qui avait voulu accompagner madame d'Egmont à Braine.

Et quoique ayant entendu cette réponse, Septimanie répétait :

— Je voudrais voir mon père!!..

Le surlendemain le duc de Richelieu arriva à Braine vers onze heures du soir, il s'élance de sa voiture, traverse à la hâte les vastes et obscurs salons du château, parvient à celui qui précède l'appartement de sa fille, il va en ouvrir la porte... une femme se précipite vers lui.

— Arrêtez !... s'écrie-t-elle...

Le maréchal a reconnu madame de Lauraguais. L'accent de cette voix l'a glacé de terreur... il pâlit... Oh ! ciel !... elle est donc... bien mal ?... dit-il... et sa respiration étouffée l'empêche de continuer...

Madame de Lauraguais l'entraîne vers un canapé, le force à s'asseoir et se jette dans ses bras en fondant en larmes.

En ce moment la porte de la chambre s'ouvre; une vive lumière frappe les yeux. O clarté sinistre !...

Philibert, la tête inclinée, le regard morne, s'avance à pas lents; il tient à sa main le reliquaire qui recouvre la montre de Séverin.

A travers ses sanglots étouffés, on entend ces mots :

— « Quand je ne serai plus, m'a-t-elle dit hier, en me confiant ce reliquaire... tu le mettras près de moi... dans... mon cercueil ! » Dois-je ?... monseigneur ?...

Un cri douloureux retentit alors... et l'on vit à la lueur funèbre d'une chapelle ardente le spectacle le plus déchirant pour le cœur, le plus déplorable pour l'esprit humain ! un père au désespoir près de sa fille morte... la VANITÉ pleurant sur sa victime !

On n'a jamais su ce qu'était devenu le chevalier de Guys.

FIN

TABLE

		Pages.
I.	— La duchesse de Richelieu	3
II.	— Le couvent	7
III.	— La novice	12
IV.	— La marquise de Pompadour	19
V.	— Une de plus	25
VI.	— La maladie	27
VII.	— La parole donnée	33
VIII.	— Tout pour l'orgueil	37
IX.	— Désespoir, résignation	43
X.	— Le mariage	48
XI.	— L'inoculation	50
XII.	— L'épître	55
XIII.	— La prise de Mahon	62
XIV.	— Le jeu chez la reine	69
XV.	— La diplomatie d'un père	75
XVI.	— Gentil Bernard	77
XVII.	— L'assassinat	83
XVIII.	— Un fou se connaît en sagesse	88
XIX.	— Une conversation	94
XX.	— Le petit paysan	108
XXI.	— Une surprise	112
XXII.	— Le souper nocturne	116

Pages
XXIII. — Le combat de Crevelt 120
XXIV. — Médisance et bonté 123
XXV. — Le legs 125
XXVI. — Le service funèbre 130
XXVII. — Saint-Étienne-du-Mont 134
XXVIII. — M. Severin de Guys 137
XXIX. — Les convulsionnaires. — La comédie. — Mademoiselle Deschamps 141
XXX. — Une proposition 148
XXXI. — La correspondance 151
XXXII. — La blessure 156
XXXIII. — L'éventail 162
XXXIV. — Souvenirs du chevalier de Guys 169
I. — Le château 169
II. — Le coureur. — La double visite 172
III. — La première éducation 176
IV. — La montre 179
V. — La ferme 182
V.. — L'abandon 186
VII. — L'oracle des champs 191
VIII. — Le curé 195
IX. — Françoise 199
X. — Tacite et Molière 203
XI. — La ressemblance 205
XII. — L'allée des tilleuls 212
XIII. — L'auberge du lion d'or 217
XIV. — L'ami 221
XV. — Une aventure 223
XVI. — Le diable à quatre 234
XVII. — Le succès d'un ami 238
XVIII. — La comtesse d'Egmont 241
XIX. — L'uniforme 244
XX. — Un ange 246

XXXV. — La bonne action..... [illegible]
XXXVI. — La maison des fiancés..... [illegible]2
XXXVII. — Jean-Jacques Rousseau..... [illegible]
XXXVIII. — La contredanse..... [illegible]
XXXIX. — Le grand couvert..... [illegible]
XL. — Les reproches..... [illegible]
XLI. — La vengeance..... [illegible]
XLII. — Sedaine..... [illegible]
XLIII. — Le secret dévoilé..... 286
XLIV. — Lettre d'un fils à son père..... 289
XLV. — L'avis généreux..... 296
XLVI. — Un malheur prévu..... 298
XLVII. — La vente après décès..... 300
XLVIII. — Le château de Braine..... 305

FIN DE LA TABLE.

EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LEVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

EMILE BODIN

	vol.
PARIS	1
A COUR D'ASSISES	1
LE DAMNÉ	1
LE MARQUIS ROGER	1
MÉMOIRES D'UN CONFESSEUR	1
LE MONSTRE	1

Vte PONSON DU TERRAIL

LES AVENTURES DU CAPITAINE LA PALISSE	1
LA JUIVE DU CHATEAU-TROMPETTE	3
LE SERMENT DES HOMMES ROUGES	2

CLÉMENCE ROBERT

LES AMANTS DU PÈRE LACHAISE	1
L'AMOUREUX DE LA REINE	1
L'ANGE DU PEUPLE	1
LES ANGES DE PARIS	1
L'AVOCAT DU PEUPLE	1
LE BARON DE TRENCK	1
LA BELLE VALENTINE	1
LA CHAMBRE CRIMINELLE	1
LA COMTESSE THÉRÈSA	1
LA DUCHESSE DE MONTBARRE	1
LA FAMILLE CALAS	1
LA FILLE DE SATAN	1
LA FONTAINE MAUDITE	1
LES FRANCS-JUGES	1
LA JACQUERIE	1
JEANNE LA FOLLE	1
JEANNE DE MONTFORT	1
LES JUMEAUX DE LA RÉOLE	1
LE MAGICIEN DE LA BARRIÈRE D'ENFER	1
MANDRIN	1
LE MARTYR DES PRISONS	1
LES MARTYRS VENGÉS	1
LES MENDIANTS DE LA MORT	1
LES MENDIANTS DE PARIS	1
MICHELY	1
LA MISÈRE DORÉE	1
LE MOINE NOIR	1
LE MONT SAINT-MICHEL	1
LES MYSTÈRES DE LA BASTILLE	1
LE PASTEUR DU PEUPLE	1
LE PAVILLON DE LA REINE	1
LA PLUIE D'OR	1
LES QUATRE SERGENTS DE LA ROCHELLE	1
RENÉ L'OUVRIER	1
LE SECRET DE MAITRE ANDRÉ	1
UN SERF RUSSE	1
LA TOUR SAINT-JACQUES	1
LE TRÉSOR DE SAINT-CLAUDE	1
LE TRIBUNAL SECRET	1
WOLF LE LOUP	1

FRÉDÉRIC SOULIÉ

	vol.
AU JOUR LE JOUR	1
LES AVENTURES DE SATURNIN FICHET	2
LE BANANIER — EULALIE PONTOIS	1
LE CHATEAU DES PYRÉNÉES	2
LE COMTE DE FOIX	1
LE COMTE DE TOULOUSE	1
LA COMTESSE DE MONRION	1
CONFESSION GÉNÉRALE	2
LE CONSEILLER D'ÉTAT	1
CONTES ET RÉCITS DE MA GRAND'MÈRE	1
CONTES POUR LES ENFANTS	1
LES DEUX CADAVRES	1
LES DRAMES INCONNUS	4
MAISON N° 3 DE LA RUE DE PROVENCE	1
— AVENTURES D'UN CADET DE FAMILLE	1
— LES AMOURS DE VICTOR BONSENNE	1
— OLIVIER DUHAMEL	2
UN ÉTÉ A MEUDON	1
LES FORGERONS	1
HUIT JOURS AU CHATEAU	1
LE LION AMOUREUX	1
LA LIONNE	1
LE MAGNÉTISEUR	1
LE MAÎTRE D'ÉCOLE. — DIANE ET LOUISE	1
UN MALHEUR COMPLET	1
MARGUERITE	1
LES MÉMOIRES DU DIABLE	3
LE PORT DE CRÉTEIL	1
LES PRÉTENDUS	1
LES QUATRE ÉPOQUES	1
LES QUATRE NAPOLITAINES	2
LES QUATRE SŒURS	1
UN RÊVE D'AMOUR — LA CHAMBRIÈRE	1
SATHANIEL	1
SI JEUNESSE SAVAIT, SI VIEILLESSE POUVAIT!	2
LE VICOMTE DE BÉZIERS	1

EUGÈNE SUE

LE DIABLE MÉDECIN	2
— ADÈLE VERNEUIL	1
— CLÉMENCE HERVÉ	1
— LA GRANDE DAME	1
LES FILS DE FAMILLE	4
GILBERT ET GILBERTE	3
LES SECRETS DE L'OREILLER	1
LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX	7
— L'ORGUEIL	1
— L'ENVIE — LA COLÈRE	2
— LA LUXURE — LA PARESSE	1
— L'AVARICE — LA GOURMANDISE	1

PIERRE ZACCONE

LES COMPAGNONS NOIRS	1
LES PLAISIRS DU ROI	1
LA VIVANDIÈRE DES ZOUAVES	1

Le Catalogue complet sera envoyé franco *à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.*

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PRES DU BOULEVARD MONTMARTRE. — 1522-2.